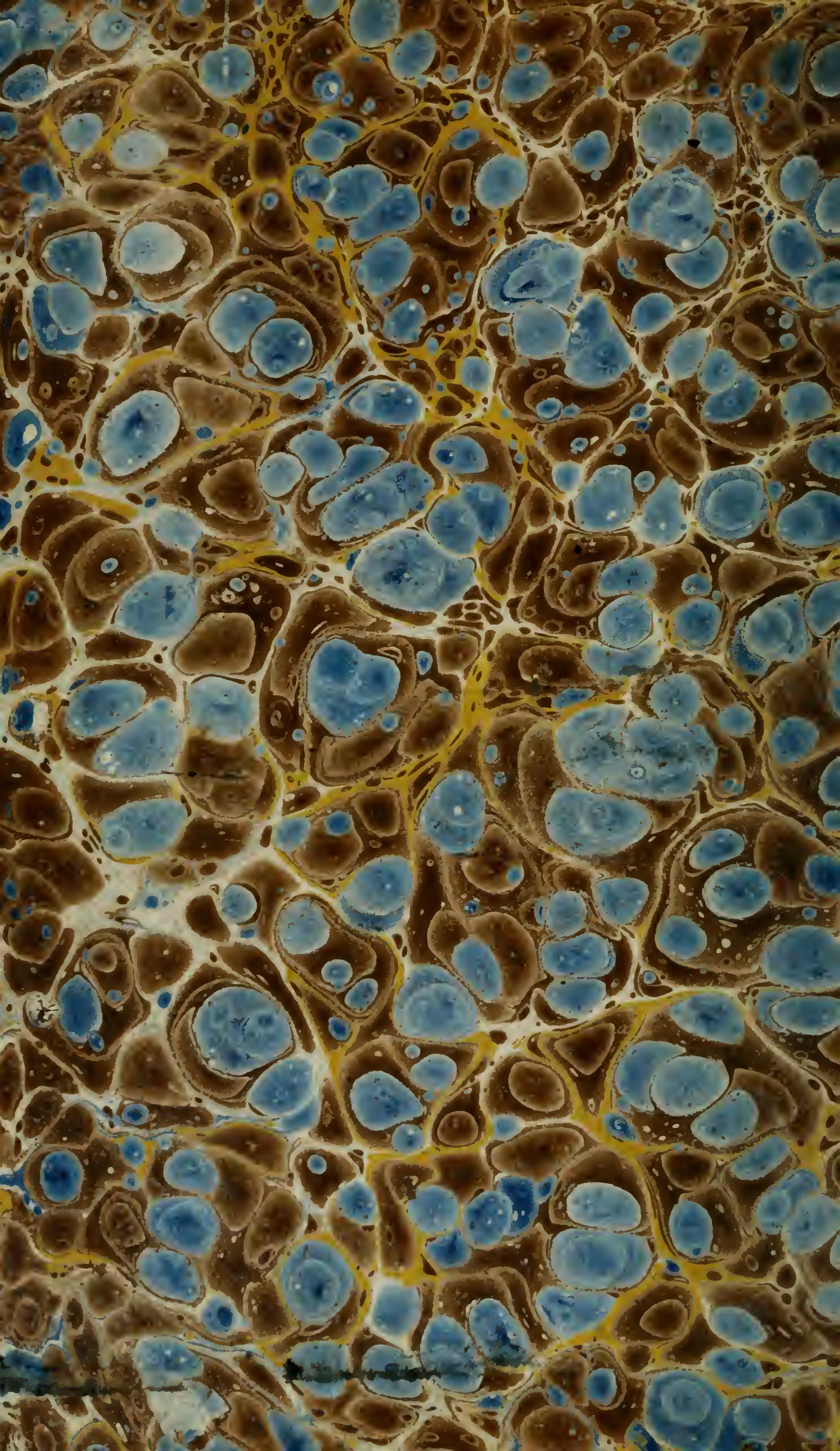
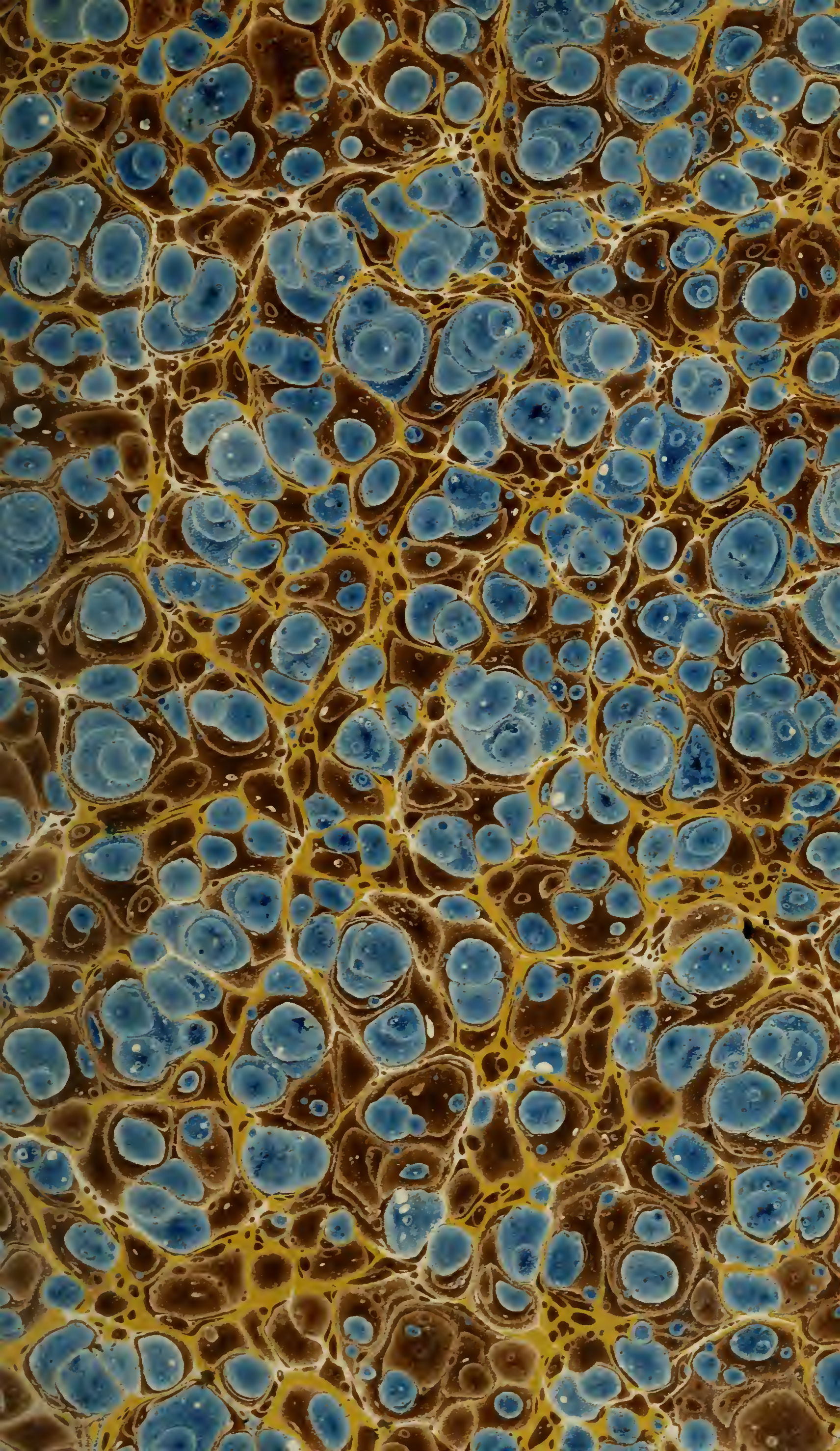






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE

BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.

Tome Dix-Huitième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, N° 29;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1828.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ

REVUE BRITANNIQUE.

TACTIQUE PARLEMENTAIRE (1).

Candidat populaire ou ministériel, vos longs efforts, enfin couronnés de succès, viennent de vous ouvrir les portes de la Chambre des Communes : votre nom figure à côté de ceux de l'honorable Brougham, de M. Martin, éternel avocat des quadrupèdes et des volatiles, et de Sir James Mackintosh, la gloire de la *Revue d'Édinbourg*. Votre revenu est considérablement diminué par les frais de vos élections; votre capital même est entamé : chansonné dans les rues, calomnié dans les journaux, vous avez en outre le singulier plaisir de reconnaître, chez tous les marchands de caricatures, votre portrait grossièrement retracé par les Zeuxis et les Apelles de la satire politique. Au-dessous de cette image, qui n'est point flattée, vous lisez votre nom écrit en grosses lettres, avec ces paroles : *Membre pour tel bourg pourri du canton de Rottenbeef*,

(1) Dans un précédent article (voy. le 33e numéro de la Revue Britannique), nous avons indiqué les moyens de réussir dans les élections Grâce à nos doctes leçons, l'heureux candidat a pu enfin pénétrer dans cette salle de Saint-Etienne, où il avait si long-tems convoité un siége. Nous allons l'y suivre, afin d'y guider ses premiers pas et d'assurer ses triomphes définitifs.

comté de Sinécure, sous l'influence de la Trésorerie. Il s'agit maintenant de faire usage de ce que vous avez acheté si cher. Pour votre fortune ou pour votre gloire, ce rang que vous occupez parmi les représentans de la sagesse anglaise peut vous devenir très-utile, si vous savez en profiter. Serez-vous un de ces muets qui, formant leurs bataillons sous le commandement du ministre, exécutent machinalement et avec une régularité mécanique les évolutions qu'on leur prescrit? Votre route est tracée. La couronne, source de grâces, ne vous oubliera pas dans la distribution de ses faveurs; et si la nature vous a donné une épaisse intelligence, une impudence à l'épreuve, un front d'airain, une voix de Stentor, ou seulement la patience d'assister aux séances de la chambre, et le degré d'esprit nécessaire pour ne pas voter autrement que la consigne, votre fortune est assurée; vous placerez tour-à-tour, sur toutes les avenues du pouvoir, vos fils, vos neveux et vos cousins : l'armée de vos parens occupera les offices subalternes, que la Compagnie des Indes, le Trésor, l'Amirauté tiennent en réserve; et votre stupidité loyale peut, sans tenter le moindre effort, espérer un jour la couronne de baronnet et le titre de chevalier (1).

Mais je veux supposer que l'ambition du pouvoir se joigne chez vous à quelque capacité, et que cette route directe vers les honneurs et la fortune, route certaine, mais qui ne demande que patience, servage et bassesse, répugne à la vivacité de votre esprit. D'ailleurs, vous avez fait vos études au collége d'Oxford : la métaphysique, l'algèbre, Tite-Live, Tacite et Blackstone se confondent dans votre intelligence. Le succès ne vous suffit pas; vous voulez que la gloire vous y conduise. Ici, la question se com-

(1) *Knight*, chevalier. Le titre de chevalier, dans l'état actuel de la société française, est loin d'y correspondre. On sait que la hiérarchie féodale s'est conservée presque intacte dans la Grande-Bretagne.

plique : plus on a de talent, ou plus on croit en avoir, moins on offre de prise à cette tyrannie ministérielle, qui exige une passive obéissance et une souplesse sans bornes : rien n'est plus rétif que l'amour-propre. Dans ce cas, je vous conseillerai de commencer par vous joindre à l'opposition, voie indirecte, oblique, mais assurée, qui vous mènera, pour peu que vous sachiez vous conduire, des bancs occupés par les Burdett et les Brougham, au cabinet des ministres, ou du moins aux places lucratives qu'un parti, lorsqu'il triomphe, distribue à ses adhérens. Le grand Chatham, Fox lui-même, n'ont pas suivi d'autre route. On les a vus forcer la main au monarque, devenir ministres en dépit de sa volonté, conserver leur popularité, en acquérant le pouvoir ; nos institutions singulières nous ont habitués à ces phénomènes politiques ; et ces apostasies, qui étonneraient d'autres nations, se sont identifiées avec nos mœurs. C'est à vous d'en recueillir le bénéfice et d'effacer, par l'éclat de votre éloquence et l'habileté la plus consommée, la tache que vous pourriez craindre qu'un changement si brusque n'imprimât à votre nom.

Pour atteindre ce but, dont plus d'un obstacle vous sépare, beaucoup de talent vous est nécessaire : il vous faut surtout la connaissance des affaires et celle des hommes. L'éloquence de notre Chambre des Communes ne ressemble ni aux harangues de l'antiquité, ni aux pompeuses remontrances des parlemens français, ni aux discussions des diètes de Pologne, ni aux débats des congrès diplomatiques ; c'est un genre d'éloquence à part : anomalie bizarre, née de nos étranges institutions, où se confondent les singularités et les contrastes de tous les gouvernemens qui nous ont régis. On y découvre aisément les traces de la servitude antique, les vestiges de la démocratie religieuse, l'empreinte de la prépondérance de l'aristocratie ; mais leur caractère dominant est cette habitude d'exactitude

et d'analyse, que nous devons à l'influence de nos mœurs commerciales. La Chambre des Communes s'attache surtout aux choses positives; les vues générales, les idées philosophiques, les spéculations vaines ou les élans oratoires exercent peu d'action sur elle. Elle procède par analyse, dédaigne l'enthousiasme poétique, rejette les vagues théories; en un mot, elle est toute pratique. Voulez-vous parvenir à la dominer un jour? habituez-vous de bonne heure à dépouiller de leurs prestiges les plans et les mesures qu'on y propose; à réduire une question à ses principes, à ramener un raisonnement à son expression la plus simple. Que la netteté et la force de votre esprit sachent s'emparer de la pensée principale, qui règne au fond de tel ou tel projet de loi. Écartez les arguties de la chicane, les fleurs de la rhétorique : allez droit au but; montrez-vous utile : votre discours serait grossier comme celui du paysan du Danube, que votre influence n'en serait pas moins puissante, ni moins réelle.

N'allez pas croire cependant que je veuille bannir l'éloquence du sénat anglais; je l'admets, au contraire, non comme but, mais comme moyen; non comme sujet de triomphe, mais comme instrument de victoire : l'éloquence des faits et des choses, non celle des images, de la séduction ou de la terreur. Si cette distinction vous étonne, c'est que vous n'avez jamais assisté à une séance de la Chambre des Communes. Entrez-y avec moi; et vous saisirez mieux alors les nuances de ma pensée.

C'est un spectacle fort étrange, pour qui le contemple la première fois, que la réunion de nos législateurs, sous les gothiques arceaux de leur palais. En Angleterre, où tout le monde s'occupe du Parlement, peu de personnes s'en font une juste idée. On l'entrevoit, et on l'admire de loin, comme ces astres où il nous semble apercevoir des taches et des clartés, des montagnes et des abîmes, mais

dont nous serions fort embarrassés de tracer la carte topographique. Comme l'usage veut qu'on admette dans l'intérieur de la salle une vingtaine de personnes, par jour, et que ces élus, logés assez peu commodément dans un appentis très-étroit, sont de tems à autre obligés d'évacuer la salle, il faudrait à peu près un siècle révolu pour que toute la population mâle de la Grande-Bretagne parvînt à goûter successivement ce plaisir difficile à obtenir. Mille idées contradictoires, mille hypothèses bizarres sont en circulation sur l'état réel de ce vénérable corps : chaque journal contribue encore à multiplier les erreurs; l'un nous présente M. Peel comme le Solon de la Chambre; l'autre réserve toutes ses colonnes à la sainte éloquence de M. Wilberforce; un troisième se plaît à parodier celle des whigs; enfin, s'il m'est permis de poursuivre une métaphore dont je viens de faire usage, cette planète politique, ce grand corps du Parlement, entrevu au moyen d'un télescope armé de verres diversement colorés, s'offre à ses admirateurs sous les aspects les plus variés et les plus dissemblables. Vous-même, qui venez de conquérir le titre de M. P. (1); vous, qui faites partie de la *sagesse collective du peuple,* comme nos publicistes se plaisent à la nommer, vous ignorez et les usages et les habitudes de la haute région où vous entrez. Pour vous plier à ces habitudes législatives, pour comprendre le sens des nombreuses énigmes qui se présentent à vous et se jouent de votre sagacité, vous serez réduit, pendant plusieurs mois, à ce modeste silence, apprentissage que les Chatham et les Pitt ont jugé nécessaire à leurs succès futurs, à moins que, par une utile prévoyance, vous ne l'ayez fait auparavant parmi les simples spectateurs des galeries; mais ce dernier genre d'apprentissage n'est pas facile à faire, comme nous

(1) M. P. *Member of Parliament.*

allons le voir, et demande une patience et même une santé à toute épreuve.

En effet, depuis deux mois, toutes les feuilles publiques annoncent le *jour du combat* (1); expression technique consacrée à ces mémorables séances, où les partis sont en présence, où de grands intérêts se décident, où l'invective et l'argumentation luttent de force et de véhémence au sein de la Chambre des Communes. Trois fois ce grand jour a été différé; les pétitions pour et contre sont arrivées de toutes les provinces; la table du sénat est chargée d'une montagne de parchemins. Les armées adverses ont reçu le mot d'ordre; chaque soldat est à son poste. Les orateurs ont vingt fois refait, défait et recomposé leurs harangues; la troupe des muets et des comparses a répété ses évolutions; elle sait précisément à quelle heure, à quelle minute, elle doit, par un *rappel à la question*, par un cri *à l'ordre*, suspendre la carrière oratoire de tel discoureur. En un mot, tous les rôles sont appris; et ce combat fictif, dont les habiles connaissent d'avance le résultat, doit avoir lieu aujourd'hui même. Votre curiosité vous donne du courage, et la poche garnie de ces tranches de jambons, protégées par deux tranches de pain, auxquelles lord Sandwich a prêté son nom aristocratique (2), vous vous lancez sans crainte dans cette foule tumultueuse qui environne Westminster. Elle ne vous laisse le tems ni d'admirer la majestueuse et sombre grandeur du vieil édifice, ni de maudire le mauvais goût des architectes modernes, qui ont si ridiculement parodié la légèreté originale des arceaux et des pilastres gothiques. On vous porte, on vous pousse, on vous entraîne, et vous voilà dans ce corridor sombre qui conduit au sénat. Vous passez de là dans la galerie, et vous

(1) *Field day.*

(2) *Sandwiches.* Ce mets favori des Anglais est surtout servi dans le second repas du matin.

vous souvenez que Bellingham, après avoir tiré son coup de pistolet au ministre Percival, s'assit avec calme sur le banc qui s'offre à vos regards, à droite. Si la nature vous a donné en partage quelque chose de l'activité française ou de l'audace étourdie des Irlandais, vous pénétrez bravement jusqu'à la porte même de la salle; à peine avez-vous distingué trois fenêtres en ogives, un grand appartement sombre et des bancs de chêne, sur lesquels chaque membre inscrit l'étiquette portant son nom et la place qu'il se réserve; à peine avez-vous commencé ces observations pleines d'intérêt, que le concierge, vous saisissant par le bras, vous avertit de votre imprudence, et vous apprend que, d'après un usage immémorial, ce tissu de joncs qui couvre le parquet, et que vous foulez aux pieds, ne doit être souillé que par des traces parlementaires. Vos nerfs sont irritables; l'image lointaine d'un huissier royal et quelques pences à débourser vous terrifient; vous revenez sur vos pas, et dans l'imprudente brusquerie de votre fuite, vous accrochez l'éventaire de cette vieille marchande juive, qui vend des oranges aux membres altérés de la Chambre des Communes : les fruits tombent en désordre sur le parquet; la Juive vous maudit; vous vous réfugiez à la hâte dans la salle des messagers (1), où s'est réunie une foule considérable. Vous y subissez pendant deux heures le supplice de la presse; on vous écrase, on vous martyrise; et ces alimens, dont vous vous êtes muni par une prévoyance inutile, broyés par les coudes et les épaules meurtrières de vos robustes voisins, semblent destinés, comme le dit Pierre Pindare (2), à entrer dans votre estomac, non par

(1) Les *messengers :* les messagers portent et reportent les adresses et les messages du Parlement au roi et du roi au Parlement.

(2) *Peter Pindar.* Le docteur Wolcott, poète satirique, s'est fait connaître sous ce nom, vers la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci. Ses odes burlesques sur des sujets politiques ont eu beaucoup de

leur route naturelle, mais par une route latérale et oblique. Pendant cette torture préliminaire, vous avez le chagrin de voir M. Wright, le concierge, homme majestueux, à la tête chauve et au front large, entr'ouvrir, à ceux qui connaissent mieux que vous la persuasion de l'éloquence palpable et monnoyée, une petite porte secrète qui les conduit dans l'intérieur de la salle. Enfin, l'*orateur* (1) a fait son entrée; les portes s'ouvrent. Poussé par un flot impétueux, qui se presse derrière vous, vous avez franchi les degrés qui conduisent à la galerie : une décharge de mousqueterie ne vous eût pas lancé vers le but avec plus de violence. Vous regardez autour de vous : hélas! toutes les places sont prises, à l'exception d'une seule qui se trouve au centre et qui est absolument masquée par la grosse horloge du Parlement.

Vous vous apercevez avec satisfaction que la dernière banquette reste vide, et vous vous hâtez d'aller vous y asseoir, quand un jeune homme, portant une plume et une écritoire, vient vous chasser de ce nouveau poste : c'est le représentant du *Morning Chronicle*, ou de tel autre journal; c'est le tachygraphe chargé de recueillir, en notes rapides, la pompeuse ou l'aride éloquence des membres de tous les partis; en un mot, l'un des privilégiés de la Chambre des Communes, l'un des élus dont la place est inamovible. Vous dites quelques mots à l'oreille de vos voisins de droite et de gauche : on se range, on se pousse, on se presse; on vous fait place, et vous respirez un peu. Le premier spectacle qui arrête vos regards est celui de quelques législateurs nonchalamment étendus sur les

succès. Quelques réformes ayant été faites en 1799, dans le service des cuisines du roi, Pierre Pindare choisit ce grand événement pour texte d'un poème épique, dont le titre même est difficile à traduire, sans blesser les convenances et le bon goût : *The Louse.*

(1) *The speaker*, le président.

bancs; les uns frappant du talon de leur botte le tapis de la salle, les autres répétant leurs discours, en parcourant leurs notes; ou même, sans respect pour la majesté du lieu, livrés à un profond sommeil.

Un tel coup-d'œil n'a rien d'imposant; et la salle elle-même, par son obscurité, sa vétusté, et, si l'on ose s'exprimer ainsi, par l'étroite et monacale physionomie de son architecture, ressemble moins à l'enceinte occupée par des sénateurs, qu'à une chapelle protestante de quelque bourg éloigné. Les murs en sont noirs et sales; le plafond en est bas; les lambris de chêne, unique ornement de ce lieu, ont subi l'action des ans, et portent la sombre empreinte de leur antiquité. Cette soupente étroite, où se trouvent entassés une vingtaine d'auditeurs étrangers, produit l'effet le plus grotesque; et les galeries latérales qui sont vides, et où les membres du Parlement ont seuls le droit de porter leurs pas et de promener leur ennui, ajoutent par leur construction bizarre à la singularité de l'ensemble. D'un côté de cette grande table oblongue, que recouvre un tapis vert, et qui sépare les deux armées parlementaires, repose la *masse*, sceptre et symbole de l'autorité législative. A l'autre bout siégent les secrétaires, et derrière eux l'*orateur*, dont la tête se pare des anneaux enroulés d'une magnifique perruque poudrée, et sur les lèvres duquel s'épanouit un éternel sourire. Quel est ce dandy qui cause avec lui, s'appuie si familièrement sur le bras de son trône, et affecte à la fois, dans sa tenue et sa manière, la légèreté, l'aisance et l'aplomb? c'est quelque nouveau membre du Parlement, qui veut éblouir de son crédit les spectateurs de la galerie supérieure. Vous le regardez comme un grand personnage; erreur : c'est un diplomate de boudoir, qui n'a pour politique que sa vanité.

Portez vos yeux vers la gauche : sur le banc le plus rapproché de la table au tapis vert, sont réunis nos minis-

tres ; derrière eux, leurs adhérens les plus fidèles ; plus loin encore, les aspirans à la faveur de la cour et aux grâces de la trésorerie. Enfin, sur le dernier plan, se groupent tous ces membres élus par des comtés, multitude dont les voix se comptent et ne se pèsent pas : on lui livre son opinion toute faite ; c'est, si l'on ose le dire, la populace du Parlement. A droite, en face des ministres, l'opposition déploie ses forces. Le premier banc est occupé par la grosse artillerie ; les troupes légères sont postées derrière. Les bancs qui s'arrondissent et forment un demi-cercle, vont se perdre et se confondre derrière le trône de l'*orateur*. C'est là que les nuances se mêlent, et que les membres des deux partis viennent, comme sur un territoire neutre, échanger leurs politesses, leurs offres de paix ou d'alliance, leurs apologies, leurs bons mots et leurs prises de tabac. Là siégent ordinairement les hommes dont la prudence se réserve le droit de passer, dans l'occasion, du camp des whigs dans l'armée des torys.

Je reviens à mon élève politique et à ceux qui remplissent avec lui l'espèce de cage en bois, d'où leurs regards planent sur l'assemblée. Notre homme écoute avec étonnement les étranges discours de ses voisins, les représentans des journaux. Tel maudit Peel ; tel autre anathématise Burdett ; un troisième laisse échapper contre Mackintosh des plaintes, dont l'amère vivacité est faite pour surprendre. Il ne sait que penser de cette colère dirigée contre les orateurs les plus célèbres de la Chambre ; il ignore que l'obligation de reproduire en signes tachygraphiques tous ces argumens, toutes ces phrases, toutes ces fleurs de rhétorique, obligation fort pénible, doit inspirer, aux malheureux qui la subissent, un véritable sentiment de haine contre les plus éloquens discoureurs et leur intarissable faconde. Eh quoi ! saisir au vol tant de raisonnemens, de subtilités, de sophismes, d'invectives, de

paralogismes, de tautologismes, d'onomatopées! autant vaudrait s'emparer du sceptre d'Éole et se charger de confiner dans leurs antres profonds les vents qui luttent dans les cieux. Pardonnons donc à la faiblesse humaine cette humeur très-légitime que les tachygraphes nourrissent contre la Chambre des Communes : elle est à la fois, par les émolumens que leur office leur procure, et par le long ennui auquel ils se résignent, leur poison et leur aliment.

Une voix s'est élevée du sein de la chambre : voix mélodieuse, méthodique et solennelle, qui répète avec grâce et facilité tout l'alphabet numérique. On dirait que le Parlement s'est tout à coup changé en école d'arithmétique ; mais non, c'est l'*orateur* qui accomplit la formalité imposée par les vieux statuts, et fait le recensement complet de la chambre : « Trente-sept, trente-huit, trente-neuf... et moi, *quarante*. » Il dit ; il se rassied, et la séance est ouverte.

Comment va commencer cette discussion mémorable? Quels accens majestueux vont entamer ces débats qui tiennent toute la Grande-Bretagne attentive? Une vaste pancarte, que vous prenez d'abord pour une pièce de calico, ou pour un canevas de peintre, se déroule et repose sur la table. C'est une pétition, signée par cinquante aubergistes. réclamant contre les patentes accordées à des aubergistes nouveaux. Après une ou plusieurs phrases de M. Brougham et une réponse également brève de M. Buxton, la grande pétition est jetée sous la table : c'est pour elle le gouffre de l'oubli. Le colonel Davies attaque un honorable gentilhomme, assis précisément en face de lui, au sujet d'une question de politique et de commerce dont l'importance lui semble majeure. Il s'agit de permettre ou de défendre l'importation des gants que l'on fabrique en France avec la peau du daim. On laisse tomber cette intéressante observation du colonel ; et Sir James Graham propose un bill

pour le desséchement d'un marais dans le comté de Cumberland. Le bill passe sans encombre. Un autre membre succède à Sir J. Graham, vote pour que l'on relise et que l'on amende un acte passé pendant le cours de la session précédente, et qui a pour but la régularisation des cérémonies et des formalités des mariages. Le lecteur arrive à ces mots : « Considérant que, dans beaucoup de cas, de grands inconvéniens ont résulté des mariages... » La gravité législative, un peu dérangée par ces étranges paroles, au lieu de se démentir par des éclats bruyans, se contente d'exprimer les mouvemens secrets d'une gaîté peu décente par des chuchottemens, des sourires et des clins-d'œil très-significatifs; chacun saisit cette allusion fortuite aux débats d'un procès fameux (1). Le révérend docteur Phillimore se lève, et commence, à propos de l'acte sur les mariages, un discours éloquent, érudit, fleuri, ingénieux, qui malheureusement dure trois quarts-d'heure, assoupit ses adhérens et ses adversaires, et permet aux plumes actives des tachygraphes de se reposer pendant cet espace de tems; jubilé inattendu, qui les comble de joie et soulage un peu leur ennui.

Eh quoi ! demandez-vous, c'est là tout l'usage que fait la Chambre des Communes de ces heures précieuses d'où dépend le salut d'un empire ? Attendez un peu; le moment n'est pas venu; M. Hume va lire son discours sur l'état de l'Irlande : laissez-le entasser les fautes de statistique; placer au nord Connaught qui est au midi, et au midi Leinster qui se trouve au nord. M. Spring Rice se chargera de relever la première de ces erreurs; M. Richard Martin corrigera vertement la seconde; et vous aurez encore à entendre, après ces honorables membres, les questions financières de M. Baring sur la situation de la caisse d'amortissement; les

(1) Celui de la reine.

réclamations de M. Hobhouse, qui veut que les écuries du roi se transforment en une bibliothèque publique ; les observations de l'honorable Henri Grey contre la législation pénale et les travaux forcés ; la savante réponse de M. Holme Sumner; la satire que M. Brougham se permet contre la procédure anglaise, qu'il a étudiée toute sa vie et qu'il n'estime guère ; enfin, les sophismes de Sir J. Copley, pour défendre cette même procédure. Chacun de ces débats a lieu, pour ainsi dire, *à parte :* l'*orateur* semble assoupi ; les membres de la Chambre causent tout bas, en lisant les journaux, ou rêvent, ou vont dans les galeries latérales converser à leur aise, s'étendre commodément, soupirer ou bâiller.

On en est là, quand le plafond de la salle frémit sous l'impression de pas précipités ; vous levez les yeux du côté d'où part ce bruit, et vous apercevez, à travers le ventilateur soulevé, deux ou trois dames (1) qui, trouvant moyen d'éluder la loi par une ruse toute féminine, se postent auprès de cette ouverture, et assistent à la séance, dont les réglemens les écartent. L'*orateur*, par un léger mouvement de ses paupières qui se soulèvent, indique la part qu'il prend au plaisir innocent et défendu que nos dames se permettent. Quel est cet alderman (2) qui se lève ensuite, déclame avec véhémence et commente avec une interminable longueur la pétition de quelques juifs, demandant l'abolition des lois contre l'usure? On s'agite dans l'assemblée : les gentilshommes campagnards, qui ont conservé contre l'israélitisme toute la verdeur des préjugés populaires, combattent vigoureusement notre alderman : en dépit de leurs efforts, il réussit ; la pétition est admise. L'ho-

(1) NOTE DU TR. On a interdit aux dames l'entrée du Parlement, parce qu'on a reconnu que, quand elles assistaient aux séances, les débats prenaient un caractère d'aigreur et de vivacité inaccoutumé. C'était ainsi que jadis les armes *courtoises* des tournois devenaient souvent, en leur présence, des armes meurtrières.

(2) Sorte de magistrat municipal.

norable M. Martin de Galway lui succède. Écoutez sa narration pathétique; entendez-le raconter comment un âne infortuné, victime du bâton qu'un marchand de fromage assénait périodiquement sur ses patientes épaules, dut le repos et peut-être la vie aux remontrances de l'honorable membre, et comment sa générosité acheta pour la somme de cinq sous la clémence du marchand! A ce récit touchant, quelles ames assez dures resteraient indifférentes? L'assemblée s'émeut; quelques larmes coulent: voyez sur les bancs du centre MM. Dennis Browne et Williams Maule, dont l'obésité remarquable soutient avec difficulté la fatigue d'une séance si longue et consacrée à des intérêts majeurs, tirer de leurs poches de magnifiques mouchoirs des Indes qu'ils déroulent et qu'ils déployent. L'éclat de la pourpre dont les ouvriers hindous ont empreint ces vastes pièces de soie frappe les regards de deux membres de l'opposition; MM. Ellice de Coventry et Pierre Moore commencent une diatribe alternative contre l'importation frauduleuse des marchandises prohibées. Leurs saillies véhémentes répandent la gaîté dans la salle : M. Peel lance une épigramme sur M. Martin et son âne; M. Canning se joue pendant quelques minutes aux dépens des mouchoirs des Indes, de leurs possesseurs et de leurs antagonistes. Une pétition de M. Hunt interrompt ce feu roulant de bons mots : il se plaint de ce que l'*orateur* de la Chambre, dans les repas publics qu'il donne, n'ait pas voulu admettre les produits culinaires de son industrie (1) : grand combat à propos de cette réclamation; la Chambre s'anime, huit heures sonnent, les galeries latérales et l'enceinte

(1) NOTE DU TR. On sait que Hunt, le démagogue, a acquis une fortune considérable en vendant, sous le nom de *café radical*, des céréales qu'il fait griller et réduire en poudre. Suivant lui, le but de cette spéculation était tout politique, et il voulait seulement affranchir le peuple anglais du fardeau que lui imposent les monopoleurs des deux Indes.

intérieure se remplissent. On n'a fait jusqu'ici que peloter en attendant partie. L'orateur prononce le nom célèbre de Sir James Mackintosh (1). Enfin, ces longs préparatifs vont faire place aux débats réels, et la véritable séance du Parlement va commencer.

Sir James se fait attendre : ce droit est acquis à tous ceux que l'on désire. Il entre enfin, présente une pétition dont le titre, prononcé d'une voix à peine distincte, échappe à l'oreille des auditeurs, et dans laquelle on demande que la conduite des officiers judiciaires de la couronne soit soumise à une enquête, et le code criminel à une révision. Il tire ensuite de sa poche un gros rouleau, dénoue le ruban qui l'attache, feuillette les papiers qu'il contient, en extrait deux numéros de la *Revue d'Edinbourg*; remet l'un à lord John Russel, et l'autre à lord Althorpe; s'avance lentement vers la table, tousse et commence, non sans avoir observé d'un coup-d'œil préliminaire, la galerie supérieure où siégent les journalistes qui doivent mettre le public dans la confidence de sa gloire. Sa voix est d'abord très-faible et à peine intelligible; peu à peu, elle s'élève, s'aigrit, s'exalte, devient perçante, criarde même, et malgré la rondeur des périodes, il est difficile de saisir le sens de ces accens tantôt gutturaux, tantôt éclatans, aigres et rauques, sourds et assourdissans tour à tour : l'orateur parcourt toutes les cordes, depuis la basse la plus grave jusqu'aux dernières limites de la chanterelle, jusqu'aux bornes de l'échelle diatonique. C'est un tumulte et une cacophonie de tous les sons contraires, que l'on ne peut comparer qu'à ces étranges concerts indiens, qui ne se composent que de discordances. Je cherche à découvrir les *paroles* cachées sous une musique aussi bruyante; et lorsque j'y parviens, je m'étonne de la profonde connaissance des lois anglaises, normandes et saxonnes, que déploie l'honorable membre ;

(1) Voyez une notice sur Sir J. Mackintosh, dans notre 21e numéro.

mais non du peu d'attention que lui accordent ses collègues. Sir James est un professeur qui déclame, et non un sénateur qui discute. M. Canning lit un journal; M. Peel croise les bras d'un air de dégoût; Huskisson parcourt du doigt et de l'œil un des comptes-rendus, soumis à la Chambre, et résout, au milieu des éclats de voix de l'orateur, un problème d'algèbre que ces calculs lui présentent. Cependant Mackintosh, après avoir épuisé le code anglais, mêle à cette science aride une érudition plus élégante. Un passage de Cicéron *de Republicâ* lui sert de texte; il le développe, cite un fragment de Sénèque, le développe encore, accumule les métaphores, se lance dans les idées générales, saisit une hypothèse qui se présente et frappe d'admiration et de stupeur les membres récemment élus, les gentilshommes provinciaux et les auditeurs des galeries. A chaque période, cette foule agitée interrompt l'orateur par un murmure confus, où vous ne distinguez que le son rude de la lettre *r*, et qui résulte de la répétition tumultueuse du mot *hear* (écoutez), reproduit par un long écho. Cinq ou six membres assoupis se réveillent à ce bruit qui ressemble au grésillement de la grêle qui tombe sur des vitrages, et, frottant leurs yeux qui s'entr'ouvrent, ils croient que la décence les oblige à faire chorus, et répètent, par point d'honneur et d'une voix chevrotante : *hear! hear!* (écoutez! écoutez!)

A cette érudition impétueuse, qui n'a pas produit sur les hommes d'état, sur les chefs de parti, l'effet le plus léger, succède une faconde moins violente. M. Denmann se lève pour appuyer la motion : orateur disert, mais singulièrement prolixe, et dans les discours duquel soixante mots ne sont pas l'équivalent d'une idée. Si le Parlement d'Angleterre était une académie de musique, cet honorable membre y remporterait sans aucun doute le prix du concours : l'oreille est flattée de l'heureux arrangement de

ses paroles ; son élocution est douce, son ton modéré et décent ; ses argumens s'enchaînent bien. Mais la force, l'énergie lui manquent ; tel un corps, chargé d'embonpoint, cache sous ce luxe inutile une faiblesse réelle.

Cependant les lois anglaises et ceux qui les administrent veulent des défenseurs. Il s'en présente deux : l'avocat-général, placé près de l'*orateur* du Parlement, et M. C. W. Wynne, sur le même banc, mais un peu plus loin. L'*orateur* aperçoit M. Wynne ; c'est ce dernier qui a la parole. De M. Denmann à M. Wynne la distance est immense : c'est le flageolet qui succède au basson. M. Wynne avance un peu le pied gauche, rejette sa tête en arrière, jusqu'à ce que sa ligne faciale forme avec le plafond un angle de 45 degrés ; et, du fausset le plus aigre, prononce une habile et savante défense du code britannique, défense que vous ne prenez pas la peine d'entendre, tout effrayé que vous êtes de l'impétuosité de l'orateur, et de l'effet que sa voix de tête produit sur vos nerfs irritables. Après lui, l'avocat-général prend la parole, majestueusement, solennellement : sa douceur insinuante vous charme ; vous trouvez ses prémisses incontestables, et ses corollaires inadmissibles. On dirait que, par la séduction de ses syllogismes, il vous force à n'être pas de votre avis. M. Hume se lève, et laisse échapper une bévue, qui fait rire ses collègues. M. Hobhouse vient ensuite proférer, contre l'avocat-général et les mesures qu'il soutient, une de ses philippiques ordinaires : des deux côtés de la chambre, on se bouche les oreilles ; et plus sa voix devient foudroyante, plus M. Canning a soin de fermer hermétiquement les conduits auditifs, que M. Hobhouse n'a pas coutume de ménager. Il se rassied ; on crie *bravo* dans les galeries ; et le *procureur du roi* croit de son devoir de réparer les dommages, de cicatriser les plaies et de venger les outrages faits à la procédure. Ce pieux office lui coûte une

bonne heure de travail; la plupart des membres harassés vont se distraire un moment dans les salons de Bellamy, ou se dirigent vers cet honorable dortoir que l'on nomme *galerie latérale :* c'est là que repose pendant long-tems la fleur de notre législature, et que les membres les plus éminens de l'assemblée forment, en comité secret, un Parlement muet et endormi.

Peindrai-je le courage dont Sir Isaac Coffin, le colonel Davies, Sir Francis Ommaney, et l'alderman Smith font ordinairement preuve dans ces circonstances? Le sommeil les accable; leur menton oscille, leur front s'abaisse, leur paupière se ferme, leur corps chancelle; mais ils résistent, ils triomphent; et jusqu'au moment où Plunkett commence son discours contre la prépondérance de l'or, ils luttent vaillamment contre les séductions de Morphée. Plunkett sème de paroles oratoires et de métaphores irlandaises sa harangue, que ses compatriotes applaudissent : bientôt les déserteurs reparaissent. Brougham et Canning, qui n'ont pas encore conclu leur traité de paix, reviennent prendre leur place; et Plunkett termine au milieu du bruit que font les honorables membres en s'asseyant.

Les deux athlètes sont en présence; ils s'interrogent du regard : lequel des deux commencera? Canning pousse légèrement le coude de Plunkett qui, fidèle Achate, ouvre la discussion par quelques phrases lancées contre Brougham, et destinées à décider son attaque. Le chef redoutable de l'opposition répond à cet appel. Il se lève; tout le monde fait silence; et vous n'entendez que les faibles murmures des tachygraphes, que menace une longue fatigue, et dont les crayons se mettent en mouvement pour ne se reposer que dans trois heures.

Au premier aspect, Brougham ressemble à ces prédicateurs nomades, apôtres volontaires d'une foi qu'ils ont créée, et qui vont catéchiser au milieu des champs : sa taille est

haute, sa physionomie sauvage, son costume simple et sans élégance. Entre un menton carré, osseux, presque difforme, et un front dont l'élévation singulière semble indiquer la plus vaste capacité intellectuelle, la nature a réuni, et, pour ainsi dire, entassé confusément le reste de ses traits; des yeux petits et perçans, environnés de rides et ensevelis sous de longs et rudes sourcils, une bouche dont les lèvres serrées et minces se contractent avec violence, un nez irrégulier, dont la courbe se compose d'un assemblage bizarre de lignes anguleuses. Tant que Brougham a gardé le silence, ses paupières abaissées ont voilé l'éclat terrible de ses regards; il est resté immobile, impassible et comme attaché à son siége, sans manifester par un seul mouvement les émotions intimes de son ame, les méditations de son esprit. Il se lève : son corps est penché; sa tête est basse, son œil reste à demi fermé : vous diriez un lutteur antique, au moment où, se repliant sur lui-même, il rassemble ses forces et prend son vigoureux et redoutable élan. Le sourcil de Brougham s'abaisse; et sur son visage qui s'assombrit, vous croyez lire en mystérieux caractères je ne sais quelle puissance secrète et satanique de destruction, de ruine et de conquête. Il parle : ses premières phrases sont simples, sa voix est tremblante; il paraît hésiter : vers quel but veut-il se diriger? quelle est son intention secrète? où veut-il en venir? chacun l'ignore; et ce secret que lui seul possède ajoute à l'intérêt qu'inspirent son nom et sa présence. Plus il avance, plus ces nuages se dissipent; plus sa voix s'élève, devient sonore, brillante et foudroyante. Vous applaudissez à ses déductions philosophiques, mais le vrai sujet de son discours est encore une énigme pour vous et pour la Chambre elle-même. En reconnaissant la vérité de chacune des propositions isolées qu'il développe, il vous est impossible d'entrevoir le résultat définitif de toutes ces propositions réunies.

Cependant les annales du monde entier viennent de lui servir à prouver cet axiome dont l'histoire universelle atteste la vérité déplorable : « Que le génie lui-même peut s'allier au vice, sacrifier sa dignité sur l'autel du pouvoir, et se prostituer à l'ambition et à l'amour du gain. » Bacon, Mirabeau, Sénèque, grands hommes, que la corruption et la cupidité ont flétris, comparaissent tour à tour devant le tribunal sévère, à la barre duquel l'orateur les cite et les accuse. Le Parlement étonné le suit dans sa marche à la fois forte et rapide : les argumens succèdent aux citations; les exemples historiques aux argumens. Comme un général habile fait enlever à la baïonnette tous les postes importans, et ne commence la grande attaque que lorsqu'il est bien sûr de ses positions, Brougham attend, pour déployer toutes ses ressources, le moment où il aura épuisé toute la philosophie de la question, où toutes ses bases seront jetées, où il dominera tous les points de l'argumentation qu'il veut rendre victorieuse. Alors sa taille courbée se redresse; le triomphateur apparaît : son accent devient à la fois plus pénétrant et plus grave; sa tête se rejette en arrière avec l'orgueil d'une victoire acquise et le pressentiment d'une nouvelle victoire à conquérir. Ses doigts insoucians frappent à coups redoublés et mesurés le tapis vert de la table : il promène, sur tous les bancs de la Chambre, un coup-d'œil plein de fierté; vous diriez que son audace jette le gant du défi à tous ceux qui l'environnent. Sa main se soulève, son geste acquiert de la véhémence; déjà il indique cette partie de la salle où siégent ses ennemis. Son regard étincelant les désigne plus sûrement encore; il aborde les faits, regarde fixement Canning, qui, dans la prescience des coups terribles dont l'éloquence va l'accabler, s'agite sur le velours qui lui sert de siége, et trahit, par la mobilité nerveuse de sa physionomie, son anxiété secrète. La première atteinte portée au secrétaire-d'état est

violente, et partagée par le côté gauche tout entier. Les autres membres observent tour à tour, et dans le plus profond silence, l'accusateur et l'accusé. Vous croyez que la puissance dont Brougham a été doué par la nature s'est épuisée dans ce dernier effort : c'est une erreur; il continue. Tout à coup sa prononciation, de véhémente et rapide, redevient paisible et lente; la même hésitation, qui caractérisait la première partie de son discours, succède aux accens vainqueurs qu'il vient de faire retentir : l'orateur subit une nouvelle métamorphose; sa tête retombe; son attitude est humble et timide; son front s'abaisse et sa voix languit.

Ne vous y trompez pas : ces mots à peine prononcés, qui s'échappent des lèvres de Brougham, ne sont que le prélude d'une attaque nouvelle et plus violente. C'est le moment de repos et de calme, qui succède aux coups redoublés de la foudre : pause solennelle, plus effrayante que le retentissement du tonnerre. Observez l'état de gêne, de contrainte et de terreur, où se trouve l'assemblée. Cet alderman ministériel enfonce, sous le coussin qui le supporte, ses deux mains tout entières, comme un matelot s'attache aux câbles du navire, quand le vent menace de balayer le pont et de submerger l'équipage. Ce faible orateur qui, dans l'espérance d'une place, a osé braver le géant, se ramasse sur lui-même comme pour échapper à son regard et à ses atteintes. Cet autre, en s'efforçant de sourire, fait preuve d'un courage analogue à celui de l'enfant peureux, qui chante pour s'étourdir au milieu des ténèbres. Canning seul connaît toute la portée du danger qui plane sur lui; et sa sensibilité prompte, son irritable susceptibilité ne déguise point l'appréhension inquiète dont le ministre est tourmenté. Pendant que les paroles de Brougham continuent à se presser avec cette austère et sombre véhémence, qui rappelle le roulement sourd de la flamme électrique comprimée par la masse des nuages : tel est le

silence gardé par la Chambre, qu'un des secrétaires ayant laissé tomber une plume sur le tapis, ce bruit léger se fait entendre jusqu'au fond des galeries où quelques gentilshommes campagnards sont restés assoupis depuis le matin. Ils se lèvent précipitamment, accourent vers le balcon, s'appuient sur la balustrade, et lorsqu'ils s'aperçoivent que c'est Brougham qui parle, restent pétrifiés, la bouche béante et l'œil hagard, comme si l'ange du dernier jour était là devant eux, prêt à lancer sur leur tête l'anathème, et à compter, en présence du monde entier, leurs péchés politiques.

Les acclamations du parti de Brougham interrompent en vain sa marche triomphante : il continue; sa voix tonnante domine les *bravo* qui retentissent de tous côtés. L'inflexible sévérité de ses traits se change en une expression sublime dans sa véhémence; sa physionomie s'anime du feu sacré qui embrasait l'ame et les traits de la pythonisse. Il résume son discours entier, lance sur les membres ministériels l'invective, la raillerie, soumet leurs chefs et leurs guides à une longue agonie; parcourt de l'œil la Chambre muette et agitée, et appuyant ses deux mains sur la table, penchant son corps vers le secrétaire-d'état Canning, réunissant contre son adversaire tout ce que sa longue harangue lui avait fourni de preuves, de griefs, d'imputations, l'écrase sous le poids de l'accusation la plus envenimée, la plus cruelle, la plus inattendue, en même tems que la plus difficile à repousser, qui, depuis deux siècles, ait effrayé l'enceinte des discussions parlementaires. L'effet produit par ces derniers mots est électrique et instantané. La prudence, la patience et l'adresse du ministre cèdent à un mouvement irrésistible. Il s'élance; et, oubliant sa dignité personnelle, pâle, hors de lui-même, trouve à peine la force de répondre : *Cela est faux !*

Brougham s'est assis; Canning, se remettant peu à peu,

reprend l'usage de ses sens. Vous observez avec attention sa physionomie et son attitude, qui contrastent si vivement avec celles de son ennemi. Le ministre a de l'embonpoint; mais son ensemble est élégant, ses gestes ont de la grâce, et une sérénité aimable, mêlée de pénétration et de vivacité, respire sur son visage. A mesure que son agitation se calme, il se montre à son avantage : vous admirez la dignité et l'aisance de son maintien, l'heureux choix de ses paroles, l'exquise élégance des images qu'il emploie. Brougham vous a terrifié; Canning vous séduit. Les allusions ingénieuses, les railleries délicates, les réticences malignes, les flatteries adroites, composent, pour ainsi dire, le tissu de l'éloquence de Canning. Il n'accable pas son adversaire; souvent il le blesse, mais il aime encore à plaire et à charmer. Le talent de l'un semble attester la puissance, celui de l'autre l'attrait irrésistible dont l'intelligence humaine peut tour à tour se parer ou s'armer.

Quand vous avez examiné avec l'attention qu'ils réclament ce profil gracieux, ce sourire noble, en un mot l'élégance des formes extérieures qui distinguent cet homme remarquable, vous prêtez l'oreille à son éloquence. Elle est aussi persuasive et aussi douce que celle de Brougham est impétueuse et rude. Le ministre ne recourt pas comme ce dernier aux syllogismes d'une argumentation qui ne laisse aucun relâche à l'adversaire, ou à la fougue philippique et catilinaire. Brougham vous a fatigué ; celui-ci vous soulage et vous repose. Vous aimez à goûter le charme facile d'une élocution animée, ingénieuse, étincelante d'une verve toujours de bon goût. Brougham terrasse par la vigueur de son esprit, non-seulement celui qu'il attaque, mais ceux qui l'écoutent ; on croit assister aux combats livrés par un être de nature supérieure : on l'admire, mais on le redoute. On le suit avec terreur, dans les replis tortueux et pressans d'une dialectique, dont les voies sont

mystérieuses et dont les résultats attèrent : tel le serpent gigantesque de l'Amérique enlace d'une vaste spirale l'arbre qu'il a choisi, et resserre par degrés le cercle dans lequel il va l'étreindre. A ce spectacle dont la grandeur imposante se mêle d'effroi, Canning fait succéder une volupté douce; sa marche est directe, rapide, agréable : la haine, la véhémence, l'invective, ne sont pas ses muses. Il commence par vous séduire, puis il vous entraîne : peu à peu l'on perd le souvenir des assertions et des inculpations de Brougham; et tel est le prestige dont l'orateur s'environne, telle est la magie de son talent, que l'on ne s'occupe plus que de ce talent seul, du plaisir que l'on éprouve, de l'heureux mortel qui l'a reçu en partage, et que le fond même de la discussion reste oublié.

Ainsi se trouve émoussé le glaive que Brougham a suspendu sur la tête du ministre : M. Canning se rassied au milieu d'applaudissemens prolongés. Animés par l'exemple de leurs chefs et de leurs maîtres, les membres de la Chambre des Communes se lèvent de toutes parts et demandent la parole. On leur répond par les cris de *la question!* Ils retombent tour à tour sur leurs siéges, terrassés par l'expression très-vive de la volonté universelle. Cependant ce grand drame a besoin de son dénouement. L'*orateur* fait un signe à Sir James Mackintosh, et Sir James se lève. Le discours par lequel il a commencé le débat ressemblait à un livre bien écrit; sa réplique en est l'appendice. Mais hélas! combien le savoir, l'élégance du style, l'art oratoire même, paraissent pâles devant la véritable éloquence! Les argumens de Mackintosh semblent froids et décolorés; lui-même s'aperçoit du peu d'effet qu'il produit, se trouble, balbutie, retire sa motion et promet de la représenter l'année suivante; ce qu'il ne manquera pas de faire avec autant de succès et le même résultat. Car, de tous les membres de cette assemblée, le plus persévérant, le plus érudit et le

moins heureux comme le moins positivement utile, c'est Sir James.

Étonnée d'une conclusion si imparfaite et d'un résultat si incomplet, la Chambre commence à songer à la retraite : les membres les plus tenaces lâchent pied ; on voit s'éclipser, l'un après l'autre, les meneurs de l'opposition et les avocats du ministère : les galeries se vident ; les bancs sont déjà déserts. On entend le pavé de Westminster retentir du roulement précipité des voitures qui entraînent les honorables membres loin du temple où reposent confondus les rois et les poètes anglais. Effrayé, vous prêtez l'oreille, et ce grand tumulte semble vous annoncer l'arrivée des pompiers, appelés par quelque incendie. La chambre du Parlement serait-elle en feu ? « Non, vous répond votre voisin le journaliste, mais elle y était tout-à-l'heure. » Sans discuter le degré de justesse et le bon goût du jeu de mots, vous voyez en effet Brougham et Canning se lever et sortir ; quelques membres isolés, *rari nantes*, apparaissent de loin à loin ; leurs faibles voix trouvent un écho plus sonore dans l'enceinte de la salle abandonnée ; ils reconnaissent avec chagrin la solitude qui les environne et la plupart quittent eux-mêmes la place.

En sortant d'un hôtel splendide où vous avez passé la nuit, vous est-il arrivé d'observer cette clarté douteuse, cette sombre lueur que projettent, à quelques pas de leur foyer, les lampions placés dans la cour pour éclairer la foule attirée par les plaisirs d'un grand bal ? Avez-vous comparé, à l'éclat primitif dont ils avaient brillé six heures auparavant, les faibles rayons qui en émanent, lorsque la nuit entière a épuisé l'aliment dont leur flamme se nourrissait ? Si je puis le dire, sans blesser le respect dû à nos législateurs, tel est à peu près l'effet que produisent vers le soir les flambeaux mourans de notre éloquence par-

lementaire. C'est alors que M. Fysshe Palmer devient un Démosthène, et M. Pierre Moore un Eschine. Ce crépuscule incertain favorise le développement de leur talent, et prête un faible éclat à leurs paroles; M. Hume devient l'autocrate de l'assemblée; personne ne contredit plus ses calculs; M. Martin de Galway demande encore des immunités pour ses animaux chéris, des priviléges pour ses abeilles favorites, des lois protectrices pour les bœufs et les moutons si méchamment mis à mort par un gastronome assassin. On vote le budjet; et cette importante affaire, ce devoir inhérent et capital, imposé à la Chambre des Communes, et livré aux membres peu nombreux dont l'opiniâtreté siége encore sur le velours parlementaire : la soupente où vous étiez étouffé est veuve de ses habitans; excepté vous et les journalistes, la Chambre n'a plus d'auditeurs : les tachygraphes s'endorment; leurs plumes usées, les crayons privés de mine de plomb se refusent à reproduire la suite des débats : eux-mêmes, ils ferment en bâillant leurs carnets reliés en parchemin; et vous vous trouveriez l'unique dépositaire d'une masse d'éloquence aussi précieuse qu'imposante, si l'un des membres ne faisait la motion de « compter la *Chambre.* » L'*orateur* recommence sa formalité arithmétique; la sagesse *parlementaire et collective* ne se compose plus que de dix-huit sénateurs. « Allons souper! » La motion passe d'une voix unanime; et les dix-huit membres obéissent, ainsi que vous-même, à cette proclamation venue si à propos.

Ce tableau vivant et réel d'une séance de la Chambre des Communes a pu vous amuser quelques momens; ce n'est point assez. Sachez en tirer le parti convenable à votre éducation politique. Apprenez à fuir les ridicules qu'il vous présente, à obtenir les grands résultats et les triomphes dont il vous offre le spectacle. Sachez reconnaître

l'inutilité d'une faconde seulement élégante. M. Denmann parle bien ; qui fait attention à lui ? Que les défauts, dont l'observation vous a frappés, soient les phares destinés à vous avertir de ne pas aller vous heurter contre les mêmes écueils : imiterez-vous Mackintosh dont le talent supérieur et les connaissances étendues n'ont jamais exercé la moindre action sur les mesures politiques et les décisions de ses collègues? Réunirez-vous, comme M. Plunkett, toutes les métaphores et toutes les grâces d'une élocution fleurie, pour n'aboutir absolument à rien? Adopterez-vous, comme l'honorable M. Martin, une spécialité paradoxale, pour devenir la caricature du Parlement et le but commun de toutes les épigrammes? Non certes ; vous voulez atteindre la fortune par la gloire, et la gloire par l'estime. Il faut, avant tout, vous faire écouter, et vous voyez combien, dans cette enceinte parlementaire, l'attention des membres qui la remplissent est difficile à fixer. Pour la contraindre à s'arrêter sur vous, tâchez de réunir des faits : dans une telle assemblée les faits triomphent toujours des mots.

Si, dans votre premier discours, au lieu d'instruire la Chambre, vous cherchez à lui plaire ; si votre harangue sent le professeur ou le rhéteur, vous êtes un homme perdu. Huskisson avec ses chiffres ; Brougham avec ses déductions logiques, vous terrasseront en un clin-d'œil. Plus tard, il vous sera permis de vous livrer à toute la magie de l'éloquence ; attendez : votre réputation une fois faite, vous pourrez, comme Canning, mêler les artifices du langage aux raisons de l'homme d'état. Mais, pour vos débuts, ce que je vous recommande surtout, c'est de frapper fort et juste ; de vous présenter comme un athlète redoutable, non comme un artisan de paroles, dont on ne doit rien attendre qu'un heureux entrelacement de métaphores et de périphrases. Vous vous trouvez sur un navire dont vous briguez le commandement ; il ne vous suffit pas d'avoir

le geste impérieux et la voix sonore, il faut surtout que vous connaissiez la manœuvre.

Afin d'illustrer, comme disent les commentateurs, nos assertions par des exemples, je suppose que la discussion soit ouverte sur cette question majeure, les droits et l'existence du catholicisme irlandais. Trois membres, récemment élus, ont préparé leurs discours. Le premier commence en ces termes :

« Il est pénible de se lever pour la première fois au sein d'une assemblée aussi auguste, et d'être forcé de rappeler aux membres qui la composent les droits inaliénables et sacrés de la nature humaine. Les livres saints, les traditions universelles, l'assentiment du monde entier, l'observation des philosophes, nous prouvent, de la manière la plus évidente, cette confraternité générale des hommes. La main de Dieu l'a gravée dans nos ames en caractères que rien ne peut effacer. Sous la pourpre et sous la bure, sous le manteau grossier que le Kamschtkadale emprunte aux animaux qui habitent ses frimas, sous la robe de soie qui recouvre le mandarin, le même sang circule, les mêmes passions s'agitent. Eh quoi ! Messieurs ! les catholiques d'Irlande, etc., etc. »

Exorde détestable. Qu'importent aux membres de la Chambre des Communes les mandarins et les Kamschtkadales ? Donnez-leur des renseignemens positifs et spéciaux sur l'état de l'Irlande ; montrez-leur le paysan dans sa hutte, n'ayant en propre que son lit de paille, son champ de pommes de terre et son vieux crucifix, poussé à la révolte par son curé, exalté par la faim, la rage et la misère, tourmenté par les percepteurs, abruti par l'ignorance, aigri par l'injustice, avili par la servitude, fanatisé par un clergé dont le pouvoir s'augmente de tout le poids des maux communs. Ne vous contentez pas d'indiquer ces faits épouvantables ; prouvez-les : citez vos autorités... Mais je

reviens à mes exemples, et je soumets au jugement de mon élève politique le second exorde, brillant essai d'un nouveau membre du Parlement.

« Quand je parcours l'histoire de l'Irlande, dit ce second orateur, pour me faire une idée exacte de la nature des rapports que l'Angleterre a entretenus avec ce malheureux pays, je me trouve forcé d'avouer que nos législateurs semblent avoir pris à tâche de contredire l'axiome magnanime du poète romain : épargner les vaincus, et combattre les superbes; *parcere subjectis, et debellare superbos*. A ceux qui imploraient notre clémence et ployaient sous notre joug, nous avons imposé les plus dures chaînes. Mais nos proconsuls et nos vice-rois, ces Verrès souillés de rapines, ces hommes que poursuit la clameur de l'opinion publique, objets de notre indulgence, sont rentrés dans leurs foyers, pour y jouir d'une fortune acquise par leurs spoliations, et braver les cris de vengeance dont l'Irlande les poursuit en vain. C'est par ce mélange inoui de cruauté envers les faibles, et de clémence envers les puissans, que la Grande-Bretagne, maîtresse de l'Océan et reine des Indes, s'est aliénée à jamais une population qui fait partie de ses propres domaines, et que cet empire, régulateur de la politique européenne, a échoué dans ses efforts réitérés pour dompter l'ame féroce du paysan irlandais, *atrocem animum Catonis!* »

Ceci ne vaut guère mieux. L'autre orateur affectait la philosophie spéculative; celui dont je viens de citer les paroles fait parade d'un savoir déplacé et inutile. A peine a-t-il prononcé sa troisième période, je vois Huskisson causer avec son voisin, Peel se retourner, et Brougham tirer son crayon. Prenez bien garde de tomber dans ce pédantisme de citations, justement reproché à Mackintosh, et qui annonce l'élève de rhétorique. Quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre l'ame du paysan irlandais et celle de

Caton? Il faut laisser aux mauvais écrivains de pamphlets ces ornemens ridicules et ces allusions de collége. Mon troisième orateur commence ainsi :

« Si nous voulons assurer le repos de l'Irlande, nous devons assurer sa liberté. Ce n'est pas assez de rendre les habitans de l'Irlande heureux et paisibles, il faut que des lois fortes et une organisation puissante fixent à jamais cet état de sécurité. Le navigateur qui s'embarque dans la saison des orages a besoin d'un navire dont la construction soit excellente : il va soutenir un long combat contre les vents et les flots, etc. »

Si un jeune membre du Parlement daignait me lire le discours qu'il a préparé, et que son début fût tel que je viens de le rapporter, je l'arrêterais à cette troisième phrase : je lui dirais : La Chambre des Communes est anti-poétique par essence; supprimez votre métaphore, et soyez sûr que vous vous enrichirez de tout ce que vous aurez perdu. Votre imagination est-elle riche et puissante? employez ces ressources; mais que l'image soit toujours dans les choses, et jamais dans les mots; qu'elle frappe, comme l'éclair, d'une illumination vive et soudaine, les objets qu'elle doit environner de ses rayons ardens : qu'elle étonne la raison, qu'elle émeuve l'ame, par un de ces ébranlemens imprévus et terribles auxquels l'intelligence la plus mâle ne peut se soustraire. C'est ainsi que Burke, après avoir rappelé les services rendus à la métropole par la jeune Amérique, s'écria : « La famine était dans vos murs, vos citoyens mouraient, quand cette fille de votre vieillesse est venue vous nourrir dans votre désastre; charité vraiment romaine, à laquelle vous avez dû la vie. Soutenus par ses soins, ranimés dans votre langueur par sa fécondité généreuse, lui direz-vous maintenant : Tu m'as donné du pain, je t'envoie la mort! »

Tel encore M. Canning, lorsque la nouvelle de la ba-

taille gagnée à Vittoria releva les espérances de l'Angleterre et celles du parti monarchique : au lieu de commencer son discours par une énumération aride des avantages qui devaient résulter d'un tel événement, il s'écria : « Enfin sortent et s'élèvent du sein des nuages, les vieux remparts de l'Europe monarchique, les anciennes institutions, les grands souvenirs qui s'étaient perdus et effacés pendant nos orages. » A cette image si vive et si naturelle, la Chambre tout entière retentit d'acclamations ; il semblait que le spectacle même décrit par Canning frappât les regards de l'assemblée ; il semblait que les vieux créneaux d'une forteresse gothique, long-tems environnée de brouillards, apparussent tout-à-coup, et frappés d'une clarté vive et inattendue, aux yeux des membres du Parlement. Nous pourrions citer aussi cette belle figure de M. Pitt, quand un membre de l'opposition le menaçait des armemens maritimes de la Convention, et qu'il répondit : « La Convention a placé ses flottes sous la protection des tempêtes. »

Ce sont là de rares exemples ; il n'appartient qu'aux talens les plus consommés d'employer des ressources ordinairement inutiles ou même dangereuses. Si le ciel vous a doué de facultés intellectuelles élevées ou étendues, les pages précédentes vous auront appris quel genre d'éloquence convient et ne convient pas à la Chambre des Communes. Vous choisirez pour champ de bataille une question sur laquelle votre expérience personnelle vous ait fourni des renseignemens spéciaux. Vous tirerez de faits établis et prouvés des inductions imprévues et irrésistibles ; vous réunirez une masse de faits, que vous enlacerez, pour ainsi dire, et que vous saurez appuyer d'une série d'argumens vigoureux : quand vous serez sûr de vos forces et que ces diverses parties de votre harangue composeront une chaîne logique dont tous les anneaux pressés offriront une résis-

tance que vous jugerez invincible ; alors, rassemblant tous vos moyens , vous concentrerez sur un seul point les argumens épars que vous aurez eu soin de soutenir par des exemples et des faits. Brougham est, sous ce rapport, un admirable modèle. Si vous parvenez, en l'imitant, à fixer sur vous par une dialectique puissante les regards de la Chambre, continuez, lancez-vous dans tous les combats, participez à toutes les luttes: soit que l'ambition ou le patriotisme vous dirige, vous êtes certain du succès.

Commencez par vous interroger vous-même. Si la plupart des hommes que l'ambition conduit au Parlement voient sans cesse leurs vœux déjoués et leurs espérances déçues, c'est qu'ils ne consultent pas leurs forces. Tel qui n'est fait que pour argumenter, veut déployer son éloquence ; cet autre, dont la voix a de la douceur, dont les manières sont agréables, au lieu de s'en tenir, comme il devrait le faire, à la présentation de quelques pétitions provinciales, veut passer pour dialecticien. Celui-ci dont la tête est forte , l'instruction variée et l'intelligence aussi puissante que sagace, s'obstine à débiter ses discours en Parlement : malheureusement, il bégaye, il se tient mal ; et comme , la plupart du tems, sa présence seule nuit au parti qu'il veut servir, ses amis eux-mêmes le forcent au silence. Sa place est dans les comités : c'est par eux qu'il peut remédier aux désavantages qui entravent sa route, et s'élever aux honneurs publics, en dépit de la nature même.

Le travail des comités exige surtout le talent de l'analyse. Ils sont chargés de préparer les discussions , par une investigation sévère et un classement rigoureux des faits et des principes qui doivent leur servir de bases. Êtes-vous doué d'un bon jugement , d'un discernement capable de démêler les idées fausses des idées justes, et les documens incontestables , de ceux qui sont équivoques ou seulement plausibles? Savez-vous diviser une question , la

subdiviser, non d'après les règles arbitraires d'une logique artificielle et souvent erronée, mais suivant les inductions d'une raison saine et dirigée vers l'utilité pratique? Savez-vous vous défier des apparences, vérifier un témoignage par un autre, confronter les assertions opposées, assigner à chacune d'elles sa place et son rang distincts, rattacher à un point central tous les faits secondaires, élaguer les inutiles suppositions, concilier ou exposer avec clarté les contradictions? Livrez-vous tout entier au travail que j'indique. L'espèce de génie qu'il exige, peu brillant sans doute, mais indispensable, ne tardera pas à vous signaler à l'estime et à l'attention de ces hommes influens, qui tiennent entre leurs mains les doubles ressorts de la politique d'opposition et de la politique du cabinet. Que le jeune membre du Parlement qui se destine d'une manière spéciale au travail des comités, ait le courage de lire les nombreux et énormes volumes que remplissent les débats de la Chambre des Communes. Il y trouvera des leçons utiles, toute la variété et toute l'incertitude qui caractérisent les jugemens humains, une multitude d'erreurs, mais des vérités importantes et de grands résultats. Qu'il étudie Ricardo, Say, Smith, Hume et Stewart, et sache se prémunir contre les défauts où ces hommes remarquables se laissent entraîner par l'amour des problèmes, et l'habitude de considérer les hommes et les choses comme des quantités algébriques. Qu'il consulte Arthur Young et les autres écrivains agronomes, mais que sa juste défiance repousse celles de leurs assertions qui sortent de la sphère de leur expérience personnelle : les ouvrages publiés en France, vers les dernières années du dix-huitième siècle, sur l'importation et l'exportation des grains; les ouvrages des économistes; les meilleurs d'entre ces pamphlets, dont l'Angleterre voit éclore un si grand nombre chaque année, doivent lui être familiers. Qu'il n'ignore aucun des chan-

gemens survenus dans nos lois sur les blés, dans le prix des denrées à diverses époques, dans les habitudes et le bien-être du peuple. Au commencement du dernier siècle nous exportions le blé; peu de tems après, il fallut en importer. Il y a dix ans, le gouvernement déclara que la Grande-Bretagne ne pouvait consommer tout ce qu'elle produisait : en 1826 il annonça que le blé indigène ne suffisait plus aux besoins de la population. D'où peuvent naître des variations si subites et si fréquentes? C'est au jeune homme, qui voit s'ouvrir devant lui la carrière politique, de chercher dans les événemens, dans les divers plans des ministres, dans l'état moral et physique de l'Angleterre, la source de ces étranges phénomènes.

S'il joint, à ces études sérieuses, des connaissances positives et réelles sur la fertilité du sol anglais, sur le degré de cette fertilité dans les différens comtés; sur les rapports qui se trouvent entre le travail et les produits; sur la quantité que le cultivateur consomme, comparée à celle qu'il met dans le commerce; sur les bornes imposées à la production par les jachères; sur le retour périodique des années de famine et des années d'abondance : s'il interroge lui-même les témoins qui se présentent devant le comité, non pour faire parade de son savoir ou de la fonction qu'il exerce, mais pour s'exercer dans l'art difficile d'arracher aux hommes la vérité qu'ils s'obtinent à cacher; si, donnant, pour ainsi dire, *la chasse* aux faits importans et secrets que les uns déguisent par intérêt, et que les autres taisent par sottise, il sait mieux que tout autre recueillir les matériaux, dont l'amas encore confus s'éclaircira sous ses mains et servira de canevas aux lois qui doivent être portées; alors il ne sera point, au sein du comité, l'un de ces ridicules et niais spectateurs, qui se parent d'un titre stérile, et n'entrent dans une réunion destinée à l'accomplissement de laborieuses recherches que pour satis-

faire leur vanité législative. Devenu nécessaire, reconnu par tous les partis l'un des *hommes de comité* les plus utiles à la Chambre, de longs travaux lui sont réservés; mais la réputation et la fortune l'attendent. Brougham, qu'il faut toujours citer, joint à l'éloquence parlementaire la plus énergique et la plus efficace, le talent, la patience, la sagacité et le savoir de l'homme des comités. Certes il n'eût tenu qu'à lui d'aspirer aux plus grands honneurs; quelques concessions faites au parti adverse auraient suffi pour le revêtir de l'éclat de la pairie, du titre de chevalier et peut-être même de la splendeur de la jarretière.

Je suppose que vous ayez profité de mes leçons. Mêlé d'abord aux rangs de l'opposition, vous avez débuté modestement; on a écouté en silence vos déductions, simples et logiques, les faits nouveaux que vous révéliez, les attaques vigoureuses, mais dénuées d'emphase, que vous avez eu l'audace de porter. Peu à peu vous vous êtes élevé vers de plus hautes régions; adversaire des ministres, on vous a vu les poursuivre de mesure en mesure, d'asile en asile. Les journaux ont retenti de vos accens. Alors vous avez mêlé les ressources, l'éclat, les nuances, la pompe de l'éloquence à la mâle et austère nudité de vos premiers discours. On s'est accoutumé à vous regarder comme le grand *travailleur des comités :* vous y siégez sans cesse; et leurs recherches les plus épineuses vous sont confiées. Arrêtez-vous là, si l'ambition patriotique est votre seul guide. Voulez-vous au contraire que le palais de Saint-James vous ouvre ses portes? attendez une convulsion ministérielle; gardez quelque tems le silence, et, par une conversion subite, passez dans les rangs de ceux qui gouvernent. La place qui vous sera offerte se trouvera en proportion composée de vos intrigues et de vos talens. Vous vous récriez contre cette manœuvre! Hélas! Chatham en a donné l'exemple; et si quelque chose

peut l'excuser, c'est l'usage que ce grand homme a su faire d'un pouvoir acquis par ce moyen.

Le jeune membre du Parlement, soumis à ma tutelle, a grandi dans les travaux et les dignités. Il entre enfin à la Chambre des Pairs. C'est là que d'autres devoirs le réclament, et qu'il doit faire l'apprentissage d'une nouvelle espèce d'éloquence, plus grave, plus tempérée, plus solennelle. Malheureusement, comme la plupart des hommes distingués commencent leur carrière dans la seconde Chambre et ne parviennent à la pairie que sur leurs vieux jours, leur ardeur est alors éteinte, leur talent faiblit; et rien n'est plus rare que d'entendre un discours vraiment remarquable retentir dans ce sanctuaire, où siégent les plus vénérables ministres de la religion, les conseillers héréditaires de la couronne, les hommes au milieu desquels la majesté royale vient fréquemment chercher des avis et des secours; ceux enfin que la constitution anglaise destine à contrôler les mesures de la Chambre populaire, à tempérer la violence de ses résolutions, à l'arrêter dans sa marche, à la modérer dans sa fougue. Que l'orateur, qui s'adresse à la pairie assemblée, frappe l'intelligence bien plus que les sens; qu'il néglige les mouvemens que l'orateur de la Chambre des Communes peut se permettre. Profondeur unie à la clarté, énergie mêlée de calme, simplicité mâle, dignité sans affectation et sans emphase : telles sont les qualités qui doivent distinguer les discours des membres de la Chambre haute. Trop souvent leur gravité est pâle, froide et solennellement monotone : c'est la dignité triste dont la nature a doué le hibou; non la fierté sévère, et, pour ainsi dire, royale, dont elle a doté l'aigle, dans ses attitudes et dans son vol.

J'ai placé entre les mains de mon élève politique une arme à deux tranchans; il peut s'en servir pour saper les fondemens des libertés publiques, et frayer à travers leurs

débris sa route vers les honneurs. Il peut aussi n'en faire usage que pour l'utilité publique et sa propre gloire. Qu'il choisisse et que sa conscience décide.

(*Political Primer.*)

Économie Politique.

MOYENS D'ASSURER LE BIEN-ÊTRE DES CLASSES INFÉRIEURES (1).

QUELLE que soit l'utilité des caisses d'épargnes, et assurément personne ne la prise autant que nous, on ne sau-

(1) NOTE DU TR. L'article qu'on va lire contient, sans contredit, le développement d'une des plus grandes vues d'économie publique qui ait encore été proposée. Aussi y aurait-il eu de notre part une négligence coupable à ne pas le recueillir dans la REVUE BRITANNIQUE. On n'y discute pas quel est le plus avantageux d'absorber les ressources du présent par des impôts, ou de dévorer celles de l'avenir par des emprunts. Cet article est consacré à l'exposé d'une pensée plus haute et plus philantropique. L'auteur propose un moyen, simple comme toutes les grandes idées, de protéger les classes inférieures contre leur propre imprévoyance; imprévoyance dont le fardeau retombe en partie à la charge du riche obligé de subvenir, en France, aux besoins des hôpitaux, et, en Angleterre, de payer la taxe des pauvres. Toutefois il est à désirer que cette idée si grande, si simple, si utile, ne soit accueillie que par des gouvernemens vraiment bien intentionnés. Quant à ceux qui sont sans amour du bien public, sans sympathie pour les souffrances du peuple, et qui ne s'occupent que du soin de se maintenir contre la haine qu'ils provoquent, ils trouveraient encore le moyen d'en faire un instrument de dommage et de ruine. Il en serait du fonds d'épargne, comme des fonds d'amortissement. Des assemblées représentatives ne seraient même pas une garantie; car les mauvais gouvernemens s'y créent bientôt des intelligences et des appuis. A l'aide d'une majorité corrompue, acquise si ce n'est par de l'argent, au moins par des places, ce qui est encore de

rait nier que les avantages qui en résultent ne soient limités à ceux qui ont su se soustraire à la contagion produite par la taxe des pauvres et par les folles prodigalités de nos hôpitaux, dont les fondateurs encouragent et augmentent la misère des classes inférieures au lieu de la détruire (1). Malheureusement le nombre des hommes prévoyans, qui vont confier à ces caisses le dépôt de leurs économies, est bien peu considérable à côté de cette multitude de prodigues qui ne savent se refuser aucune jouissance, et qui, pour les satisfaire, ne rougissent pas d'imposer à leurs compatriotes le fardeau de leur entretien. C'est à ces misérables sans pudeur et sans remords, que nous voudrions que, la loi appliquât par la contrainte, le remède des caisses d'épargnes, puisqu'ils ne savent pas se l'appliquer eux-mêmes. Nous proposons en conséquence de faire prélever une portion du gain journalier des classes laborieuses, pendant les tems de force et de santé de ceux qui en font partie, et de l'accumuler à leur profit, pour assurer leur existence et leur bien-être relatif, dans leur vieillesse et leurs maladies.

Les graves inconvéniens des prodigalités des classes inférieures, et la nécessité d'y apporter un remède énergique, ont été reconnus depuis long-tems. Tacite, à l'occasion des *donatives* des camps, et des *sportulæ* et des *congiaria* de la cité, place, dans la bouche de Tibère (2), ces paroles remarquables :

« Si tous les pauvres venaient ici, et demandaient de l'argent pour élever leurs enfans, les ressources de la ré-

l'argent, dans un moment de presse, on s'emparerait de ce fonds pour le détourner à d'autres usages, de même que les revenus des caisses d'amortissement destinés à racheter les anciennes dettes, ont presque toujours été un leurre et un moyen d'en contracter de nouvelles.

(1) NOTE DU TR. Voyez, dans notre 10e numéro, l'article sur les dangers des institutions de charité, et, dans notre 24e, celui sur les caisses d'épargnes et les assurances sur la vie.

(2) Liv. 2 des *Annales*.

publique seraient épuisées, avant qu'ils fussent satisfaits. Lorsqu'on compte sur les autres et non pas sur soi-même pour se tirer d'embarras, l'industrie doit diminuer, et la misère s'accroître. »

Végèce trouve si admirables les moyens employés dans la classe militaire, pour prévenir ces maux, qu'il ne craint pas de les attribuer à une inspiration divine (1). Comme on avait observé la disposition qu'ont en général les pauvres à dépenser de suite l'argent qu'ils ont sous la main, on plaçait dans un dépôt public la moitié des *donatives* des soldats, afin qu'elle ne fût pas dissipée en débauches, et qu'elle leur servît plus tard. Une contribution semblable était faite aussi par chaque soldat, à un fonds commun, pour servir aux frais de ses funérailles. Par cette double combinaison, mort ou vivant, il n'était jamais à charge aux autres.

Cette sagesse de l'antiquité a été imitée par la Grande-Bretagne, dans ses magnifiques établissemens de Greenwich et de Chelsea, qui tirent une grande partie de leurs revenus d'une taxe levée, à cet effet, sur la solde de l'armée, et sur celle de la marine militaire et marchande. Ainsi le principe d'un prélèvement forcé sur les gains journaliers des travailleurs, pour assurer leur existence à venir, est sanctionné à la fois par l'expérience et par l'autorité des anciens. Notre gouvernement l'a mis en pratique, depuis plus d'un siècle, et il a même été plus loin que l'antiquité, en soumettant à ce prélèvement une classe civile, celle des marins de la marine marchande. Il ne s'agit donc plus aujourd'hui d'examiner un principe dont l'utilité est reconnue, mais de voir s'il ne conviendrait pas de l'appliquer en masse à toutes les classes laborieuses qui, par suite de la modicité de leurs gains, et leur entraînement

(1) *De re militari*, liv. 2.

pour les jouissances présentes, sans calcul ou de dessein prémédité, deviennent un fardeau pour ceux qui ont été plus prévoyans et plus industrieux.

On dira peut-être que le prélèvement qui est fait, même sur les marins de la marine marchande, n'a lieu qu'à cause des risques particuliers de la guerre; que cette considération peut, jusqu'à un certain point, justifier cette licence qui, si elle était généralisée, deviendrait attentatoire au droit incontestable et sacré que possède chaque individu de disposer de ce qu'il gagne comme bon lui semble. Nous répondrons à cela en demandant quel est le plus contraire au droit de propriété, de taxer une classe pour son propre avantage, ou d'imposer une portion plus ou moins grande de la société pour le profit d'une autre? Le simple exposé de la question suffit, ce nous semble, pour la résoudre.

Le seul point à examiner, c'est la manière d'appliquer le principe des économies forcées à toutes les classes inférieures de travailleurs. Il y aurait sans contredit de très-graves inconvéniens à suivre, dans la généralisation de ce principe, le mode qui a été adopté dans les applications spéciales qu'on en a faites jusqu'à présent. Le système que nous allons proposer doit, selon nous, lever toutes les difficultés. Dans les prélèvemens particuliers qui se font aujourd'hui, chaque individu contribue à la formation d'un fonds commun, dans lequel il n'a qu'un droit occasionel; car il peut payer beaucoup et ne rien recevoir : ce grave inconvénient peut facilement être évité par l'adoption du système des caisses d'épargnes, dans lequel les versemens de chaque dépositaire sont cumulés en son propre nom et pour son usage exclusif. De cette manière, l'individu soumis au prélèvement forcé sentira que sa propriété ne lui est pas enlevée d'une manière absolue, ou avec une chance incertaine d'en recevoir l'équivalent, mais seulement pour un tems donné, et qu'elle doit lui être rendue

avec des accroissemens considérables, et lorsqu'il en aura le plus besoin.

Quant aux détails de l'exécution, ce système, comme tous ceux qui doivent avoir une application fort étendue, présente en apparence des difficultés qui disparaîtront dans la pratique. Lorsqu'on saura bien d'où viennent les difficultés et comment elles opèrent, il sera facile d'aviser au moyen de les faire cesser. Chacun peut se rappeler combien, dans le principe, le mode de perception de la taxe sur les revenus était gênant et difficile; mais on ne tarda pas à trouver des expédiens pour la rendre à la fois moins incommode aux contribuables, et plus productive pour l'état. L'exécution de ce projet a, d'ailleurs, été préparée par l'établissement des caisses d'épargnes où l'on reçoit des dépôts volontaires. Il serait seulement nécessaire d'établir, dans chaque commune, une caisse où serait versée une portion déterminée de tous les salaires payés dans le cours de la semaine. Les versemens seraient faits exclusivement par l'entrepreneur qui serait obligé, par une disposition pénale, de faire la retenue déterminée par la loi, sur les salaires de ses ouvriers, en leur en donnant une reconnaissance signée, et un engagement de la verser en leur nom à la banque communale, versement que ces derniers pourront vérifier sur les registres de cette banque. Le dépositaire pourrait à sa volonté faire transférer sa créance sur les écritures d'une autre commune. Dans le cas de mort, le montant de ses versemens serait d'abord appliqué aux frais de son enterrement; et le reste, si ses héritiers étaient d'une classe à laquelle la retenue forcée s'appliquât, serait transféré en leur nom. Que si, au contraire, ils appartenaient à une classe plus élevée, après le délai nécessaire pour s'en assurer, la somme reçue leur serait remise intégralement, avec les additions qu'elle aurait reçus par l'addition des intérêts.

La plus grande difficulté sera, en premier lieu, de déterminer le maximum du taux des salaires sur lesquels la retenue sera faite, et, en second lieu, la proportion de ces retenues.

S'il ne s'agissait que de la population rurale, on pourrait peut-être régler que les retenues seraient faites sur tous ceux dont le revenu personnel et celui de leurs dépendans, résultant tant du travail manuel que d'autres sources, n'aurait pas excédé, dans l'année précédente, la somme de 50 liv. (1,250 fr.), qui peut être considérée comme le maximum des gains d'une famille occupée des travaux des champs. Mais, dans les villes de fabriques, les salaires sont si variables et l'imprévoyance des ouvriers si grande, qu'il est indispensable de prendre une base moins circonscrite.

Quant au taux des salaires, il est bon, pour le régler convenablement, de connaître l'essai qui a été fait à cet égard, essai fort important, non-seulement sous le rapport de sa durée, mais aussi sous celui du nombre d'individus qui y étaient intéressés. Nous voulons parler des grandes forges établies sur les bords de la Tyne, près de Newcastle, appelées *Crowley Works,* du nom d'Ambroise Crowley qui, au commencement du dernier siècle, après avoir été un simple forgeron, parvint par son talent et son industrie à devenir le fondateur et le législateur d'une petite république; car, par des réglemens fort bien conçus pour l'administration de son peuple, il réussit à les tenir éloignés des cours de justice, à les préserver des extorsions du commerce de détail et des séductions des cabaretiers, et, au moyen d'un fonds économisé sur leurs salaires, il les mit à l'abri du besoin, pendant leur vieillesse et leurs infirmités. Dans la seconde partie du dernier siècle, le nombre des hommes employés dans les forges de Crowley excédait un millier; et une retenue d'un *farthing* (un liard

anglais) par *shilling* (1 fr. 25 c.), faite sur tous les salaires, avait constitué un fonds de secours pour les malades, les impotens, les vieillards, les veuves et les orphelins. Pendant près d'un siècle cette retenue fut suffisante, car, durant cette période, aucun des ouvriers des forges de Crowley n'eut jamais besoin de réclamer les secours des paroisses adjacentes. Par malheur, à l'époque où cet établissement fut créé, le système des caisses d'épargnes n'était pas encore connu : les fonds restèrent dans les mains de la compagnie, et au milieu des embarras des dernières années, ses directeurs alléguant l'épuisement du fonds, tous les ouvriers tombèrent dans la classe des pauvres, et la rente des grandes propriétés des communes dans lesquelles ils résidaient fut, à la lettre, absorbée par la taxe nécessaire pour subvenir à leurs besoins. Si ce fonds était épuisé, cela provenait sans doute d'une faute presque toujours commise dans l'arrangement de ces sortes d'affaires, celle de régler à un taux très-bas celui des contributions; la compagnie, aussitôt qu'elle fut avertie de l'insuffisance du fonds, aurait dû employer la puissante influence qu'elle possédait, pour porter la contribution au double, si cela était nécessaire.

Le succès et la chute du fonds d'épargnes de Crowley viennent également à l'appui du système que nous proposons. Si une retenue d'un sou par *shilling* suffit pour atteindre le but que nous avons en vue, on peut compter que l'ouvrier s'y soumettra sans beaucoup de peine. Ce n'est que par ce moyen qu'on pourra arriver à l'abolition de la taxe des pauvres, si onéreuse au riche qu'elle écrase, et aux classes inférieures qu'elle corrompt. Toute autre voie, pour détruire cette taxe, ébranlerait la société jusque dans ses fondemens. Mais, avant de terminer, il nous reste encore à combattre quelques objections que probablement l'on ne manquera pas de nous faire.

La plus forte sera sans doute celle qu'on pourra faire relativement aux frais qu'entraîneront la tenue de tant de comptes séparés et des transactions si nombreuses. Sans contredit, ces frais seront considérables, mais il ne faut pas les considérer d'une manière absolue, et, pour les apprécier convenablement, on doit les comparer à la dépense qu'entraîne le système actuel des secours donnés aux pauvres dans les paroisses. Or il résulte d'un document officiel qu'à la fin de 1825, il y avait tant en Angleterre que dans la principauté de Galles (1), 939,977 pauvres, sans compter les enfans, auxquels dans le cours de l'année on avait payé 6,129,844 liv. st. (153,246,100 fr.), indépendamment d'une dépense de 327,585 liv. st. (8,189,625 fr.) : il en résulte que les pauvres coûtent, par an, au reste de la population 6,457,429 liv. st. (161,435,725 fr.).

Nous n'avons pas la prétention de calculer avec la même exactitude les frais que coûterait l'exécution de notre plan; mais nous pouvons arriver à une approximation qui nous suffira dans ce moment. Nous avons donné à l'institution projetée le nom de *Banques Paroissiales,* parce que ces banques seraient substituées aux secours distribués aux pauvres dans les paroisses. Les paroisses sont, cependant, de fort mauvaises divisions territoriales, attendu qu'elles ont conservé toute l'inégalité des seigneuries qui leur ont donné naissance; mais en établissant autant de banques qu'il y a de districts, nous en aurons une proportion convenable. Ces districts s'élèvent, pour l'Angleterre et la principauté de Galles, à 15,779, dont une portion considérable se compose de cantons ruraux et de petites villes, où les frais seraient relativement fort peu élevés. Colquhoun, dans son ouvrage sur les ressources de l'empire britannique, estime le nombre des villes, en 1811, à 939;

(1) NOTE DU TR. La taxe des pauvres n'est perçue ni en Écosse ni en Irlande.

il comprend, il est vrai, dans le nombre, toutes les agglomérations de maisons qui ont 500 habitans, un marché, quelques fabriques, un peu de commerce, ou même celles dont la population est descendue au-dessous de ce niveau, mais qui ont toujours été considérées comme des villes. Malgré cette manière très-large de compter, la population des villes ne s'élevait pas, en 1811, à plus de 4,365,281; mais comme en 1821 on a constaté que la population s'était accrue d'environ 17 1/2 p. %, et que l'accroissement relatif, dans les villes de commerce et de grande fabrication, avait été de 19 1/2 p. %, on peut prendre 19 p. %, comme le terme moyen des progrès de la population dans les villes, et évaluer, en nombre rond, le montant total de leurs habitans, à 5,300,000. Nous ne pouvons déterminer le nombre de ceux sur qui on ferait une retenue forcée, qu'en nous guidant par la proportion dans laquelle les pauvres se trouvent au reste de la population. Dans les rapports parlementaires, cette proportion est estimée à 9 1/4 p. %; mais comme les enfans ne sont pas compris dans cette évaluation, en les y faisant entrer, on peut au moins la porter à 20 p. %. Maintenant si nous supposons que la classe des dépositeurs sera deux fois aussi nombreuse que celle des pauvres qui reçoivent actuellement des secours des paroisses, nous aurons 40 p. % de la population urbaine, ou 2,120,000 individus. Que si nous en retranchons 120,000 individus, tant femmes qu'enfans, qui ne touchent aucun salaire, il restera dans les villes 2,000,000 de dépositeurs. Or en établissant une banque par chaque millier d'individus, nous en aurons deux mille, qui coûteraient, chacune, 100 l. (2,500 fr.) par an, et dont par conséquent la dépense totale sera de 200,000 l. (5,000,000 f.).

Il est probable que, dans les cantons ruraux, la dépense des banques ne serait pas à plus de 30 liv. (750 fr.); mais en admettant qu'elle s'élevât à 50 liv. (1,250 fr.), 13,773

banques ne coûteraient que 688,650 liv. Cette somme ajoutée à la première ferait 900,000 liv. (22,500,000 fr.) au lieu de 6,457,429 liv. (161,434,725 fr.), montant de ce que coûte, chaque année, la taxe des pauvres; et il y aurait par conséquent une économie de cinq millions et demi (137,500,000 fr.), lorsque le nouveau système aurait été entièrement substitué à l'ancien, ce qui ne pourrait avoir lieu qu'au bout d'un certain nombre d'années.

Maintenant supposons le système établi et ses premières difficultés surmontées, quelles en seront les conséquences probables? Et, d'abord, si l'ouvrier impotent continue à recevoir des secours, de quels fonds proviendront-ils? Au premier aspect l'ouvrier paraît y contribuer. La retenue proposée peut être considérée comme une taxe de 4 p. % sur les salaires; mais il importe beaucoup de savoir qui la paiera, de l'ouvrier, de l'entrepreneur ou du consommateur. Ce sont des questions qui ont été discutées par des économistes du premier ordre, et qu'ils s'accusent tous réciproquement d'avoir mal résolues. Nous n'examinerons pas leurs raisonnemens, et nous nous contenterons de faire un exposé sommaire de nos propres réflexions.

Il faut que le travail, comme toutes les autres marchandises, trouve un équivalent de ce que coûte sa production, ou bien il cessera de se présenter sur le marché. L'ouvrier doit avoir comme *minimum* de sa rémunération, ce qui lui est indispensable pour vivre selon les habitudes du pays, les siennes propres, et pour élever ceux qui sont, après lui, destinés à continuer la race des prolétaires. Quand le travail ne reçoit que son *minimum*, si on impose une taxe sur les salaires, il faut qu'elle soit payée par l'entrepreneur. Quand la demande pour le travail s'augmente, l'ouvrier reçoit plus que le *minimum*, et si ce superflu égale la taxe, c'est lui qui la paie. Que si ce superflu n'égale pas le montant de la taxe, l'entrepreneur doit faire la différence;

mais quand ce dernier acquitte la taxe, en totalité ou en partie, peut-il la faire retomber à la charge du consommateur, en vendant ses marchandises à un plus haut prix? Nullement, si la proportion entre ces marchandises et la demande est restée la même. Dans ce cas il se contentera de profits moins considérables. Ainsi donc, dans toutes les hypothèses, la taxe sera payée par l'ouvrier ou par l'entrepreneur, c'est-à-dire par les deux parties qui bénéficient au moyen du travail; tandis que, dans le système actuel, ceux qui ont dissipé leurs salaires sont entretenus par une taxe imposée sur le reste du pays, et à laquelle le fabricant qui a réalisé une grande fortune, en les faisant travailler, ne contribue pas plus que les autres.

Nous devons observer aussi qu'en donnant le nom de taxe à la retenue proposée nous nous sommes servis d'un mot qui pourrait en faire prendre une idée inexacte, et qui lui serait peu favorable; car une taxe est une déduction de la somme totale des revenus ou des capitaux de la nation, tandis que la retenue sur les salaires obligerait seulement une classe à payer ce qui auparavant l'était par une autre.

Ainsi donc aucun des intérêts généraux de la nation ne souffrirait de cette substitution; mais indépendamment du changement déjà indiqué, il en est un autre d'une bien plus haute importance qui en résulterait également, nous voulons parler de l'amélioration du caractère moral du peuple. Et, en nous servant de ce mot, notre intention n'est pas seulement de désigner les classes inférieures; car l'honnêteté de toutes les classes de la société souffre de la manière dont les lois sur les pauvres sont appliquées dans beaucoup de districts. Ce qui le prouve, c'est la fraude au moyen de laquelle beaucoup de propriétaires et de fermiers parviennent à faire payer, sur les fonds de la paroisse, la moitié des salaires des hommes qu'ils emploient, tandis que d'autres, qui ne font point travailler d'ouvriers, paient une

contribution relative aussi considérable que la leur. Au surplus, tous ceux qui sont propriétaires, placés perpétuellement sur la défensive contre les exactions légales des pauvres, s'habituent à se considérer comme dans un état de guerre avec eux, et en conséquence ils endurcissent leurs cœurs contre les maux et les plaintes les plus dignes d'intérêt et de compassion. Ces dispositions fâcheuses se modifieraient certainement par l'introduction de notre système. La bienfaisance qui caractérise la nation anglaise, qui a fait créer la taxe pour les pauvres, et qui en a si long-tems toléré les abus, agirait alors sans entraves, et pourvoirait promptement dans des tems de crises et d'embarras, par des dons volontaires, aux besoins du peuple, si les fonds des caisses d'épargnes étaient insuffisans. Ces secours supplémentaires pourraient, au reste, être fournis par la taxe des pauvres, tant que l'entier abolissement n'en aurait pas été effectué; et d'ailleurs son existence, avec un correctif tel que les banques paroissiales, serait à peu près sans inconvéniens; mais si elle était tout-à-fait abolie, et que l'on craignît que, dans certaines circonstances, la charité volontaire fût insuffisante, on pourrait, par une petite portion des dépôts que ferait chaque individu, constituer un fonds commun qu'on n'emploierait que dans ces occasions extraordinaires.

Les effets du système actuel sur le caractère du peuple ont été exposés si souvent et si éloquemment, et surtout par M. Davison, dans ses *Considérations sur la taxe des pauvres*, qu'il serait fort inutile d'en parler de nouveau. On ne saurait nier que l'institution que nous recommandons ne doive avoir pour résultat d'atténuer, si ce n'est de détruire entièrement, cette dépravation des paresseux et des prodigues, qui sentent une joie maligne à imposer le plus possible les bénéfices des hommes industrieux et économes, pour subvenir à leurs besoins et à leurs débauches.

Les vices et l'abjection qui suivent une situation dépendante cesseraient avec elle ; d'autant plus que l'infâme pratique dont nous avons parlé plus haut, d'accoler les ouvriers laborieux et robustes aux oisifs et aux débauchés, et de les mettre également à la charge de la paroisse, ne pourrait plus avoir lieu. Considérés sous un point de vue politique, ces hommes sont les instrumens naturels des démagogues, les *quisquiliæ seditionis*, et, partout où ils se trouvent en grand nombre, la société ne peut jamais avoir de sécurité ; mais que l'artisan apprenne à sentir les avantages de nos institutions, par le bien-être et l'indépendance qu'elles lui procurent ; qu'il voie que son bonheur actuel et à venir sont unis par des liens indissolubles à ces institutions ; et ce même homme, toujours prêt à répondre à l'appel des factieux, deviendra un sujet dévoué. « Le soldat romain, dit Végèce, dans le chapitre que nous avons déjà cité, sachant que sa propriété est déposée avec ses étendards dans la caisse publique, ne pense jamais à déserter : il s'attache de plus en plus à ces étendards, et, sur le champ de bataille, il combat pour eux avec plus de bravoure ; car le cœur de l'homme est toujours, comme on l'a dit, là où se trouve son trésor. »

(*Quarterly Review.*)

Histoire Contemporaine.

CHRONIQUE DE LA COUR DE LISBONNE.

N° II.

ASPECT DE LA COUR APRÈS LE MEURTRE DU MARQUIS DE LOULLÉ. — PROJET DE CONSTITUTION. — CONSPIRATION. — RÉVOLTE DE L'INFANT DON MIGUEL. — FUITE DU ROI. — SA MORT. — SOUPÇONS D'EMPOISONNEMENT. — PORTRAIT DE CE PRINCE. — ANECDOTES SUR LA REINE. — MALADIE DE L'INFANTE ISABELLE. — NOBLESSE, CLERGÉ ET ADMINISTRATION DU PORTUGAL. — CORTÈS DE LAMÉGO.

Ainsi que nous l'avons dit dans notre premier article (1), après la mort du marquis de Loullé, une stupeur profonde régnait à la cour. On n'osait s'interroger sur ce pouvoir redoutable, plus grand que le trône lui-même, qui, du sein de sa mystérieuse obscurité, n'hésitait pas à frapper les plus fidèles amis du roi, presque dans l'intérieur de son appartement, sans que ce malheureux prince osât punir ceux qui avaient conçu le crime ni même les misérables stipendiés qui en avaient été les instrumens. La cour de Lisbonne ne ressemblait plus à ces cours du dix-neuvième siècle, si calmes, si polies, où l'ambition et l'amour, diversion ordinaire de leur oisiveté, ne se produisent que sous des formes élégantes et paisibles. On eût dit que l'on était transporté dans ces palais du seizième siècle, tantôt agités par de violens orages, et tantôt plongés dans une terreur silencieuse.

Immédiatement après le retour du roi à Lisbonne, ce bon vieillard, fidèle à sa parole, et pénétré, d'ailleurs, de la nécessité de se faire un appui contre la faction intraitable

(1) Voyez cet article dans notre 34e numéro.

qui le poursuivait, résolut d'introduire, dans l'administration de son royaume, un système modéré de libéralisme; et, en conséquence, dans le même décret qui abolissait la constitution des cortès, il annonçait que, désirant concilier la splendeur et la sécurité du trône avec les droits de ses sujets, il avait nommé une commission chargée de préparer la charte qui deviendrait la loi fondamentale de la monarchie portugaise.

Ce décret si utile et si opportun, ainsi que les mesures correspondantes, ne furent pas plus tôt connus, que la faction, identifiée avec les apostoliques d'Espagne, prit l'alarme et ourdit un nouveau complot. Les horreurs d'une charte, les dangers de la diminution du pouvoir absolu, et les améliorations projetées dans l'état du peuple, retentirent d'une extrémité à l'autre de la Péninsule; et bientôt les conclaves des apostoliques se réunirent pour délibérer sur les conséquences que cette mesure devait avoir. Les meneurs les plus intéressés et les plus actifs déclarèrent que ce plan était incompatible avec la sûreté de l'autel et du trône; que le roi était incorrigible; et qu'il fallait aviser au moyen de l'empêcher d'exécuter des projets désastreux. Cette conclusion fut approuvée de ce gouvernement occulte qui, depuis plusieurs années, bravait impunément l'autorité suprême.

L'accomplissement de ce nouveau projet présentait d'assez grandes difficultés. Le secrétaire-d'état des affaires étrangères avait, par une circulaire, annoncé aux différentes cours de l'Europe l'intention du roi, d'accorder une charte à son peuple qui attendait l'exécution de sa promesse. Les patriotes sincères, ceux qui avaient véritablement à cœur le bien de leur pays, jugeaient que c'était l'unique moyen de rétablir la tranquillité et la confiance, et d'arrêter les progrès de l'anarchie. La commission chargée de la rédaction du projet s'était déjà réunie, et ses travaux

préliminaires avaient commencé. Il fallut un tems considérable pour prendre tous les arrangemens nécessaires au succès d'un coup décisif. En attendant on fit les efforts les plus actifs pour ralentir les progrès du travail, afin de retarder les bonnes intentions du roi, si on ne pouvait pas parvenir à en empêcher entièrement l'exécution. Malheureusement, à cet égard, les conspirateurs ne réussirent que trop bien. Quand tous les préparatifs furent finis, on désigna le 30 avril pour le jour de cette terrible tentative. La veille au soir, l'infant don Miguel, agissant comme commandant en chef, avait donné les ordres nécessaires ; et le matin, au lever du soleil, toute la garnison de Lisbonne, la milice aussi bien que les troupes régulières, étaient réunies, au nombre d'environ 10,000 hommes, sur la place du Roscio. L'infant avait tenu un conseil de guerre, et il avait fait arrêter les ministres du roi et quelques-uns des courtisans qui passaient pour lui être le plus dévoués. On eût dit que ce prince, à la fois faible et fougueux, s'appliquait, dans l'exécution de ses plans parricides, à justifier les assertions hardies des ennemis de sa mère, qui prétendaient que sa naissance était illégitime, et qu'il était le fils de Lucien Bonaparte, ambassadeur du premier consul à la cour de Lisbonne peu de tems avant sa naissance.

Une proclamation signée par l'infant, et dans laquelle il s'adressait aux troupes, était ainsi conçue : « Soldats! si le jour du 27 mai 1823 a lui sur nous avec un éclat inusité, celui-ci, j'en ai la ferme confiance, ne sera pas moins glorieux. L'un et l'autre occuperont une page brillante dans les fastes de la Lusitanie. Dans la première de ces journées je quittai la capitale pour détruire une faction anarchique, et pour sauver le trône, le roi, la famille royale et la nation, et pour défendre, contre des attaques impies, notre sainte religion, le premier et le plus sûr appui de la royauté et de la justice. Aujourd'hui je veux consommer le grand

ouvrage entrepris, et en assurer le succès définitif en écrasant à la fois cette horde pestilentielle des francs-maçons qui voudraient encore lever leurs têtes morbifères, et précipiter du trône la maison de Bragance. » Après la distribution de cette pièce, dont l'emphase rappelle ces adresses rédigées en France, dans les clubs, pendant la terreur, il écrivit au roi, pour lui dire qu'il était résolu à finir ce qu'il avait commencé pour le délivrer des griffes de ces êtres infâmes dont il était entouré et qui l'avaient conduit sur le bord de l'abîme, etc. Puis il adressa une longue proclamation à la nation portugaise, dans laquelle il répétait les mêmes assurances, ajoutant que, quoiqu'une commission criminelle eût été instituée pour poursuivre les ennemis de l'autel et du trône, ils étaient restés impunis ; que les finances étaient appauvries ; que le commerce, l'industrie, l'agriculture étaient languissans, le Brésil perdu, et tous les moyens de le reprendre négligés, comme si les Portugais d'aujourd'hui n'avaient pas, dans leurs veines, le sang de ceux qui l'avaient conquis. Il terminait en disant que, si on voulait se fier à lui, tous les maux de la nation seraient promptement réparés. Indépendamment de ces proclamations, ce prince avait fait dresser des listes de tous ceux qu'il voulait faire mettre en prison ; et probablement dans la crainte que ses ordres, à cet égard, ne fussent pas ponctuellement exécutés, il n'hésita pas à rabaisser son auguste rang au vil métier de recors, et il arrêta lui-même, à la tête de ses gardes, quelques-uns des personnages les plus marquans.

Il est facile de se rendre compte de l'objet réel de la conspiration et de l'extension qu'elle devait avoir, quand on considère le soin avec lequel l'infant avait fait garder toutes les issues du palais, par les hommes sur qui il comptait le plus, afin que le roi se trouvât prisonnier au milieu d'eux. Tout, en un mot, avait été concerté pour

frapper un grand coup qui devait être décisif. Sans la conduite énergique du corps diplomatique qui se réunit sur-le-champ, et qui demanda à être introduit dans le palais; et sans la timidité naturelle de celui qui jouait le principal rôle dans ce drame, le roi aurait probablement perdu son trône, et peut-être même la vie.

La reine était accourue de son palais de Queluz à celui de Bemposta, où le roi était prisonnier, au moment où on le contraignait, par la terreur, à changer ses ministres, à en nommer de nouveaux, et à prendre d'autres mesures tout aussi contraires à sa volonté. A la fin le corps diplomatique réussit, cependant, à sauver le roi, et à le conduire à bord du *Windsor Castle,* vaisseau de guerre anglais, d'où il adressa, le 9 mai, une proclamation à son peuple, dans laquelle on remarque le passage suivant : « Portugais! votre roi ne vous abandonnera pas; il désire au contraire vous affranchir de la terreur qui vous oppresse, rétablir la sécurité publique, et faire tomber le voile qui couvre la vérité. Mon fils, l'infant don Miguel, trompé par de funestes conseils, a osé commettre des actes qui, lors même qu'ils seraient justes et nécessaires, ne pouvaient émaner que de moi; et il s'est ainsi mis en révolte contre l'autorité royale qui ne comporte pas de partage. Le 30 avril, au matin, toutes les troupes étaient sous les armes, et l'infant sortit de mon propre palais pour se mettre à leur tête. Sans ma participation, il arrêta arbitrairement un nombre immense d'individus de toutes les classes, nomma aux premiers emplois de l'état, et entre autres à ceux de ministres. Mon palais fut environné par des hommes armés, ou plutôt converti en prison; et, pendant plusieurs heures, personne ne put communiquer avec moi. Ces actes si violens, cette rébellion ouverte, ont déterminé les représentans des souverains de l'Europe à protester solennellement contre l'usurpation de mon autorité royale. »

Dans cette proclamation, il défendait aux fonctionnaires publics d'obéir aux ordres signés de lui et promulgués dans les dix jours précédens, ordres que l'on avait obtenus à la pointe de la baïonnette ; et il déclarait que tous ceux qui ne rentreraient pas de suite dans le devoir seraient poursuivis comme coupables de haute trahison. Cependant, des négociations ayant été ouvertes dans le cours de la même journée, et plusieurs personnes étant venues à bord du *Windsor Castle,* pour négocier un compromis, le roi, conformément à leur avis, rendit un décret dans lequel il accordait le pardon de l'infant don Miguel, en motivant son indulgence sur l'âge tendre de ce prince. Comme le véritable but de la conspiration était manqué, celui-ci n'hésita pas à se soumettre. Il vint en conséquence à bord du *Windsor Castle,* se jeta aux pieds de son père, et versa un torrent de ces pleurs hypocrites qu'il a à volonté. Il fit ensuite par écrit une amende honorable à ce malheureux prince, que, quelques jours auparavant, il retenait prisonnier. Il est vraisemblable qu'il aurait réussi à le priver de sa couronne, s'il eût eu l'énergie de sa mère.

En résumé, l'histoire secrète de la cour de Portugal, depuis 1805, n'est qu'une série continuelle de ligues et de complots tramés par une princesse dont la passion dominante, dès son premier âge, a été l'ambition, et qui, depuis le moment où elle a été bannie du palais et du lit de son époux, en est devenue l'ennemie irréconciliable. Parmi ses partisans, on remarquait surtout le patriarche, le plus haut dignitaire ecclésiastique du Portugal. Il était entré dans toutes les vues de la reine, et c'était l'un des meneurs les plus actifs de la conspiration de l'*abrilada,* nom populaire par lequel on désigne, en Portugal, la révolte du 30 avril 1824. Après que ce complot eut échoué, on découvrit une proclamation imprimée et signée de lui, qui ne respirait que le sang et la vengeance. On trouve, dans cette

pièce, de nouvelles preuves de l'existence et de la forte organisation du parti jésuite et apostolique, dans la Péninsule, où il exerce une si grande et si funeste influence.

Rien ne serait plus curieux sans doute que le détail de toutes les intrigues, politiques et autres, des châteaux de Ramalhao et de Quéluz, séjours habituels de la reine, depuis qu'elle s'est séparée de son mari; mais ce récit nous ferait sortir des limites et des convenances que nous nous sommes imposées, et nous nous contenterons de rapporter quelques-unes des anecdotes les moins scandaleuses. Issue des trois Philippe, l'infante Charlotte avait apporté, en Portugal, tous les préjugés des Espagnols envers les Portugais. Dès le berceau, cette femme hautaine avait été accoutumée à considérer avec horreur le droit en vertu duquel régnait la maison de Bragance. Elle ne croyait pas que Jean VI fût digne d'être l'époux d'une princesse de sa race, et elle laissa éclater ce sentiment dans plus d'une occasion. Immédiatement après la naissance de son premier enfant, lorsqu'elle n'avait pas encore seize années, et que sa figure mutine et sa petite taille lui donnaient l'air d'une jeune fille échappée de l'école, la tante de son mari, femme respectable, lui fit cadeau d'un éventail d'un travail exquis et qui avait une monture très-riche. L'infante Charlotte s'en servait comme les dames espagnoles ont coutume de se servir de ce complément obligé de leur toilette, qu'elles emploient également pour punir un domestique et pour attirer l'attention d'un amant. La vieille princesse, craignant que ce dispendieux et fragile éventail ne se cassât, engagea sa nouvelle parente à faire plus d'attention. L'infante, indignée du reproche qu'on lui adressait, brisa l'éventail en mille pièces, et en jeta les débris aux pieds de la princesse confondue, en s'écriant : « Voilà le cas que nous faisons, en Espagne, des présens que l'on nous donne.» Un autre fait fera encore mieux connaître la violence de

son caractère. Un jour que la nourrice de son premier enfant, après l'avoir allaité, l'avait caressé et embrassé, les filles d'honneur portugaises, dans le but de faire la cour à l'orgueil de leur maîtresse, la réprimandèrent et la mirent à la porte de l'appartement. L'infante Charlotte, avertie par le bruit, sortit de sa chambre pour savoir le sujet de la contestation. Quand elle en fut instruite, comme la nourrice lui était fort dévouée, elle lui fit aussitôt remettre l'enfant, et, épousant sa querelle, elle frappa, de ses propres mains, les filles d'honneur. C'est de la même manière qu'en 1822 et 1823 elle traitait encore don Miguel, qu'elle tirait souvent par les oreilles, sans tenir compte des personnes qui pouvaient être présentes.

Un autre trait caractéristique de la reine, c'est la haine profonde et invétérée qu'elle porte à la nation anglaise. Quand la famille royale partit pour le Brésil, Jean VI et sa femme étaient embarqués sur des vaisseaux différens. Aussitôt que la flotte anglo-portugaise mit à la voile, Sir Sydney Smith en prit le commandement. La direction suivie par cet amiral devint un sujet de censure et de raillerie sur le bâtiment que montait la reine, qui prenait grande part à ces malignes observations. Le capitaine portugais lui ayant dit que, si on continuait à marcher dans cette direction, ils toucheraient à Bahia ou à Fernambouc, attendu qu'on ne tenait aucun compte des courans, elle récrimina violemment contre les Anglais, qu'elle accusa d'être les auteurs de tous les maux du Portugal, et elle exprima l'horreur qu'elle éprouvait d'être soumise à leur contrôle. Elle ordonna ensuite au capitaine de suivre la route qu'il jugerait le plus convenable, ajoutant qu'elle prenait tout sous sa responsabilité personnelle. En conséquence, quand le jour vint à baisser, le capitaine prit une autre direction, et, le lendemain matin, il n'était plus en vue de la flotte. Ce bâtiment arriva à Rio trente-cinq jours avant la flotte qui

avait d'abord pris terre près de Bahia. La reine resta à bord, l'étiquette ne lui permettant pas de débarquer avant le roi; et, pendant tout ce tems, ravie du succès qu'elle avait obtenu, elle se livra avec plus d'emportement que jamais à ses diatribes contre les Anglais.

Mais reprenons le cours de notre récit dont on trouvera peut-être que nous nous sommes trop écartés. La mort de Jean VI est une énigme dont ses propres médecins n'ont pas osé approfondir le mystère. Elle fut accompagnée de symptômes fort singuliers. Nous n'osons hasarder à cet égard aucune conjecture, et nous nous contenterons de rapporter les observations publiées par un écrivain portugais dans une notice sur ce prince infortuné.

« Depuis 1805, dit cet écrivain, Jean VI n'avait pas cessé de jouir d'une excellente santé, à l'exception de l'enflure de ses jambes, maladie héréditaire dans sa famille. Le 4 mai 1826, immédiatement après une fête qu'on lui avait donnée au couvent des Hiéronymites, il sentit du malaise, et, en rentrant au palais de Bemposta, il eut des vomissemens, des convulsions et des faiblesses. Le jour suivant, les vomissemens devinrent plus forts. Les bulletins publiés le 5 et le 6 avril annoncèrent que sa maladie avait pris un caractère plus grave; du 6 au 9, il se trouva mieux, et ceux qui l'approchaient profitèrent de l'amélioration de son état, pour obtenir un acte qui conférait la régence à sa fille l'infante Isabelle. Le 9 une nouvelle crise se déclara, et le roi expira le 10, à six heures du soir. Son corps fut déposé à l'église de Saint-Vincent de Fora, sépulture ordinaire des monarques portugais. Pour ne rien déguiser au lecteur, nous devons dire que plusieurs personnes assurent que le poison a été la véritable cause de la mort de Jean VI, et que cette manière de voir est partagée par quelques-uns des médecins qui l'ont soigné dans sa dernière maladie. L'un d'eux, le dr. Vielra, mourut peu de tems après,

presque subitement. Si cet abominable crime a réellement été commis, il est clair qu'il faut l'attribuer au parti qui n'a cessé de troubler sa vie, et non pas aux constitutionnels, qui certes n'avaient rien à gagner à sa mort. »

Cette mort peut sans doute avoir été naturelle; mais on conçoit que, lorsque les imaginations populaires étaient assombries par une série non interrompue de ligues et de complots, on fût disposé à croire qu'un règne aussi orageux ne pouvait se terminer que par une catastrophe. Si ces soupçons d'empoisonnement ne sont pas fondés, ils doivent alors être considérés comme une punition terrible pour les auteurs de tant de trames criminelles.

Jean VI était un homme défiant, très-réservé, et il possédait au plus haut point l'art de la dissimulation. Il était fort difficile de pénétrer ses véritables sentimens, quoique ses ministres le trouvassent ordinairement disposé à signer les décrets qu'ils soumettaient à sa sanction. Pour échapper aux embûches que lui tendait sans cesse l'activité turbulente de sa femme, il a commis plusieurs actes qui répugnaient à son cœur et à la rectitude naturelle de son esprit; mais ce sont les embarras de sa situation qui l'y ont forcé. Comme la nature l'avait doué de beaucoup de sens et de raison, si son éducation eût été mieux dirigée, et qu'il eût eu d'autres instituteurs que des moines, il eût été sans aucun doute un bon et sage monarque. Il n'était pas né l'héritier du trône, et c'est par cette raison probablement que son éducation première avait été si négligée. Son frère aîné, le prince Joseph, avait au contraire été élevé sous la direction du marquis de Pombal, dont le caractère impérieux et absolu était mêlé de grandeur, et qu'on a comparé avec quelque raison au cardinal de Richelieu. Ce ministre avait conçu le noble projet de faire du prince Joseph un monarque accompli.

Malheureusement ce prince mourut d'une fièvre ma-

ligne, en 1788; ce fut alors que son frère cadet, devenu prince du Brésil, sortit de sa solitude. Jusque-là il n'avait eu pour compagnons et pour confidens que des moines et des chasseurs, et il paraissait trouver plus de plaisir à battre les bois et à chanter des litanies, que dans les études qui pouvaient le rendre digne de régner; mais un patriotisme sincère compensait en lui bien des défauts. Il adorait son pays, et il aimait ses compatriotes. Il était fier du nom de Portugais et des souvenirs glorieux de l'histoire nationale. Il révérait le principe qui avait élevé sa famille sur le trône. Ses penchans naturels le conduisaient au libéralisme, et il aurait rétabli avec joie ces institutions libres qui avaient fait jadis l'orgueil et la gloire du Portugal. A plusieurs reprises il déclara que ces institutions seraient de nouveau mises en vigueur; mais, comme on l'a vu, il fut toujours contrarié dans l'exécution de ses plans patriotiques par un certain nombre de nobles ambitieux groupés autour de la reine, et par le fanatisme du clergé. Nous pourrions rapporter plusieurs anecdotes qui prouvent la libéralité, au moins relative, de ses vues. Par exemple, à son retour du Brésil, pendant la traversée, on lui proposa de modifier la constitution établie dans le Portugal, durant son absence, par l'introduction d'une chambre des pairs. Comme il connaissait bien l'état de dégradation dans lequel la noblesse portugaise était en général tombée, il répliqua avec chaleur qu'une chambre unique, dans laquelle toutes les classes pouvaient être admises, valait mieux pour la couronne et pour le peuple. Dans le cours du même voyage, tandis qu'il lisait, pour la première fois, l'article de la constitution qui porte que la religion catholique est la seule religion de l'état, il s'écria : « C'est une absurdité! assurément je suis un très-bon catholique; mais il ne doit pas être question de religion dans la loi fondamentale d'une nation. » Il n'était pas l'ami de la cour de Rome : lorsque Pie VII rétablit les jésuites,

en 1814, il lui adressa des représentations; et, en même tems, il défendit à son ambassadeur près du Saint-Siége d'entrer, à cet égard, dans aucune négociation, soit verbale, soit écrite.

Une lutte, pour obtenir l'ascendant dans les conseils du Portugal, a commencé avec la guerre de la révolution française, et elle s'est constamment prolongée depuis, sous des formes diverses. Les relations politiques et commerciales de l'Angleterre et du Portugal n'ont pas cessé d'exciter l'envie des gouvernemens successifs qui ont régi la France, après l'expulsion de la maison de Bourbon. Jusqu'à l'époque de la révolution française, le règne de Marie Ire n'avait été signalé par aucun événement mémorable. L'attention de cette princesse était absorbée par les pratiques minutieuses de la vie dévote; et ses ministres gouvernaient l'état selon leurs fantaisies et leurs intérêts particuliers. Assaillie de scrupules religieux, et dirigée par un confesseur astucieux et fanatique, ses aberrations mentales prirent bientôt un caractère très-grave. Le 10 mars 1792, le prince du Brésil, son fils, arracha de ses mains les rênes de l'état qu'il gouverna sous le titre de régent, jusqu'au moment où elle mourut. Southey, dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule* (1), nous a fait une peinture éloquente de cette reine insensée partant pour le Brésil, à la suite de son fils, après une réclusion de plus de douze ans, et promenant des yeux égarés et surpris sur la multitude dont sa voiture traversait les flots pour aller au lieu de l'embarquement. Un an après le jour où elle fut dépossédée, la convention nationale envoya un agent à Lisbonne, afin de déterminer le gouvernement portugais à rester neutre dans la guerre qui venait d'éclater entre la France et la Grande-Bretagne. Cette négociation n'eut pas de succès,

(1) Nous avons déjà annoncé que cette grande composition historique était sous presse chez MM. Dondey-Dupré.

et malgré le vœu de plusieurs personnages influens qui pensaient que, dans ce grand conflit, le Portugal devait conserver la neutralité comme la Suède et le Danemarck, il se prononça pour nous.

Le parti anti-anglais n'a pas cessé d'exister, avant et depuis la guerre de la Péninsule, et il s'est maintenant rallié à la reine-mère. Nous avons vu qu'au milieu des orages de son ame, et de tous les caprices d'une volonté impérieuse et mobile, cette princesse conservait beaucoup de finesse et de ruse. Son importance grandit à la chute des cortès, et elle sortit de son château de Ramalhao, où elle avait été détenue, depuis le mois de décembre 1822, pour avoir refusé de prêter serment à la constitution. Plusieurs souverains du continent, et entre autres l'empereur Alexandre, adressèrent des croix, des rubans et des félicitations à don Miguel, sur la gloire qu'il avait eue de rétablir l'ancien ordre de choses ; ce qui eut pour résultat d'augmenter l'influence de sa mère. L'arrivée subséquente du duc de Villa Hermosa, comme ambassadeur de Ferdinand VII, frère de la reine-mère, accrut encore son ascendant. A partir de cette époque, Jean VI n'eut plus de volonté propre, et il fut contrarié dans tous ses désirs. A trois reprises il fut à la veille de publier un décret d'amnistie pour tous les délits politiques, et trois fois le parti de la reine l'en empêcha. Le désir sincère du roi était de réconcilier tous les partis ; celui de la reine, d'élever ses propres amis, et d'écraser sans pitié ses adversaires. Ses moyens, pour atteindre ce but, étaient d'exciter des inimitiés, et de tenir le pays dans de continuelles alarmes, en faisant poursuivre à outrance les francs-maçons, nom que l'on donnait arbitrairement à tous ceux qui professaient des opinions libérales, ou qui avaient encouru la disgrâce de la reine.

Pendant tout le cours de ses intrigues politiques, elle a tiré un grand parti de ses amis de Madrid. Ses deux filles,

la princesse de Beira et Maria Francisca, femme de l'infant don Carlos, étaient ses dignes auxiliaires, et lui donnaient tous les secours qu'elles pouvaient lui procurer. Il existait, entre ces trois personnes, une correspondance active, dont le but était de détruire les institutions libérales, de combattre l'ascendant des Anglais, comme favorable à l'établissement de ces institutions; en un mot de rétablir l'influence de l'Espagne dans le Portugal comme dans le Nouveau-Monde.

Il nous reste à parler d'un plan conçu pour atteindre ce dernier but. C'était ce même marquis de Guarany, dont nous avons déjà parlé, qui en était encore l'agent principal et le moteur. A cette époque une armée royaliste assez considérable, qui fut ensuite défaite par les Colombiens, était stationnée dans le Haut-Pérou. On convint de la renforcer, et d'en former une autre dans le Paraguay, pour diriger ensuite une attaque combinée contre les Provinces-Unies de la Plata. Afin de se procurer les moyens nécessaires pour mettre à exécution ce vaste plan, on résolut de contracter un emprunt, et Londres fut naturellement choisi comme le lieu où cette fraude pouvait être commise avec le plus de facilité. On devait profiter de ce vertige de spéculation qui s'était emparé de l'Angleterre, en 1825, pour faire un emprunt au nom et sous la garantie du dr. Francia. Le produit de cet emprunt était destiné, en apparence, à mettre en valeur les ressources du Paraguay; mais, dans la réalité, il devait être consacré au paiement des dépenses du grand projet dont nous venons de parler. Le Paraguay, qui est la contrée la moins connue de l'Amérique espagnole, est sans contredit celle dont les ressources sont le plus intactes, car la dictature de Francia l'a préservé (1) des orages intérieurs qui ont désolé les con-

(1) NOTE DU TR. Préservé par Francia des discordes intérieures, le Paraguay est sans doute, comme on l'observe dans le texte, dans une situa-

trées voisines ; mais on voit que, dans le projet en question, la garantie du Paraguay n'était qu'un leurre, et qu'en fin de compte, c'eût été l'Espagne qui aurait été débitrice. Les plans de cet emprunt furent envoyés à Londres ; on sonda le public anglais à cet égard, et l'on fit même quelques arrangemens préliminaires. Heureusement la confiance dans les opérations de l'Amérique du Sud avait beaucoup diminué ; et l'emprunt du Paraguay ne fut pas, comme tant d'autres, imposé sur les épaules de nos crédules et malheureux compatriotes. Dans l'intervalle, le marquis de Guarany, qui devait signer les bons, comme envoyé du tyran du Paraguay, avait été mis en prison à Lisbonne, par suite d'une autre intrigue. Nous aimons à croire que les personnes qui s'étaient chargées, en Angleterre, de cette négociation, en ignoraient le véritable but, et que, si leur propre bonne foi n'eût pas été surprise, elles n'auraient jamais tâché de persuader à leurs compatriotes que l'argent qu'on leur demandait était destiné à accroître la force et les ressources d'un pays devenu indépendant, tandis qu'au contraire on devait l'employer à rattacher au joug de l'Espagne ses colonies émancipées. Tant que la reine de Portugal et la cour de Madrid comptèrent sur le succès de cette négociation, leur confiance fut sans bornes. C'est cette confiance qui détermina le ton arrogant de la note que l'ambassadeur d'Espagne adressa le 21 janvier 1825, au gouvernement anglais, note à laquelle M. Canning répondit, le 25 mars suivant, par son mémorable exposé des affaires de l'Amérique du Sud. La reine de Portugal s'attribuait tout le mérite de cette combinaison, et,

tion plus prospère que les autres parties de l'Amérique espagnole ; mais si les champs de ces riches et belles contrées ont été dévastés, les ames y sont devenues fécondes. Elles ont grandi, elles se sont fortifiées au milieu des orages et par ces orages mêmes. Le tyran du Paraguay, au contraire, avec son bras de fer, n'a fait que prolonger la longue léthargie où le gouvernement espagnol avait plongé les habitans de cette portion du Nouveau-Monde.

dans l'exaltation de sa joie et de ses espérances, elle écrivait à son royal frère : « Ce que vous n'avez pu faire, malgré tous vos sacrifices, je l'ai fait du fond de mon cabinet. Le service que je rends à l'Espagne équivaut à une nouvelle découverte de l'Amérique. »

Pendant que la famille royale d'Espagne était dans les mains des constitutionnels à Cadix, et lorsque l'on craignait qu'elle ne devînt la proie d'une populace furieuse, la reine de Portugal se préparait à faire valoir ses droits sur le trône de ses ancêtres, comptant sur le concours et l'appui de ce pouvoir occulte qui exerçait une si grande influence dans la Péninsule, depuis qu'une armée formidable en avait franchi les frontières. Ses agens et ses courriers étaient sans cesse sur les routes qui conduisaient de son château de Quéluz au quartier-général. Si effectivement les membres de la famille royale d'Espagne eussent péri par quelque catastrophe, et que les vues ambitieuses de cette princesse se fussent réalisées, de grands changemens auraient sans aucun doute été tentés dans la Péninsule, car elle aurait fait de nouveaux efforts pour exécuter le grand projet qu'elle poursuivait depuis trente ans, de réunir le Portugal à l'Espagne, ou du moins d'assurer d'une manière stable l'ascendant de cette dernière puissance, et de détruire l'influence des Anglais auxquels elle avait voué une haine implacable. Son esprit était dominé par la préoccupation continuelle de faire prévaloir de nouveau les plans de Philippe II, ce *démon du midi*, dont elle se glorifiait d'être issue.

Elle redoubla de mouvement et d'activité, lorsque le roi éprouva les atteintes de sa dernière maladie. Le décret par lequel ce prince donnait la régence à l'infante Isabelle, jusqu'au moment où la volonté de son légitime héritier serait connue, fut un coup de poignard pour la reine, et

excita tous ses ressentimens. Voyant le tour que prenaient les affaires, elle résolut de placer sur le trône don Miguel, le plus jeune de ses fils, afin de régner sous son nom. Ce fut alors qu'elle organisa cette formidable opposition aux droits de l'héritier immédiat de la couronne; opposition qui détermina bientôt une guerre civile. La noble cause des idées libérales prévalut dans cette lutte; mais la fatale résolution prise par don Pèdre, de confier la régence à don Miguel, son frère, l'a fait recommencer avec une nouvelle furie. Toutefois, la fatalité qui a pesé sur toute la vie de la reine-mère semble encore la poursuivre. Ce pouvoir, pour lequel elle éprouve une soif inextinguible, fuit de nouveau devant elle, et des résistances s'organisent de toutes parts. Par une coïncidence singulière, sa fille, l'infante Isabelle, qui, pendant qu'elle était régente, a montré quelque désir de marcher dans les voies légales de l'empereur don Pèdre, a éprouvé tout-à-coup les atteintes d'un mal cruel qui paraît menacer sa vie. Les rumeurs d'empoisonnement qui avaient couru à l'époque de la dernière maladie de Jean VI, son père, se sont renouvelées, et on se demande avec effroi quelle main a versé le poison; mais il faut avoir des preuves sans réplique pour croire à des crimes si opposés à la douceur de nos nouvelles mœurs.

Le lecteur aura sans doute trouvé quelque désordre dans le récit que nous venons de lui faire. On conçoit que tant d'intrigues, dont les fils se croisent et se confondent, embarrassent la marche de l'historien. Ce mouvement un peu confus est, au reste, un tableau assez fidèle de l'ame ardente, orageuse, qui a combiné tant d'intrigues, et qui a, de cette manière, fixé l'attention générale de l'Europe sur une de ses plus petites divisions politiques.

C'est à tort toutefois que l'on attribuerait exclusivement

tous les maux que souffre le Portugal aux intrigues de la reine-mère. En éloignant cette princesse, on neutraliserait sa funeste influence, mais il resterait encore d'autres principes malfaisans à détruire. Ces principes se trouvent dans les prérogatives que les classes privilégiées ont reçues des âges de barbarie, et qu'elles n'ont que trop bien conservées, et dans les formes du système administratif et judiciaire de ce malheureux pays. Quelques détails que nous allons donner à cet égard achèveront d'en faire connaître la véritable situation.

L'influence qui y domine est, sans contredit, celle du clergé : à l'aide de légendes merveilleuses, et de prétendus miracles, on avait réussi à livrer tous les droits du peuple à un monarque qui exerçait une autorité absolue, mais soumise au contrôle des prêtres. Les auteurs portugais, dont la plupart étaient des ecclésiastiques, ou qui écrivaient avec les feux de l'inquisition sous les yeux, assurent fièrement que leurs compatriotes sont le peuple le plus religieux du monde, et qu'ils n'ont pas cessé de l'être, depuis Tubal, le petit-fils de Noé, qui fonda Setubal ou Saint-Uves. Les preuves par lesquelles ils appuient cette haute prétention montrent à la fois quelle est l'étendue et la nature de leur piété. Ils prouvent, par exemple, que les Portugais ont toujours été les persécuteurs les plus zélés des infidèles ; qu'ils érigèrent la première église dédiée à la vierge Marie, et qu'ils ont été les plus fermes soutiens de son immaculée conception ; que leur pays a donné le jour à quatre fondateurs d'ordres monastiques ; que leurs rois sont les souverains qui ont fait les plus riches fondations religieuses ; que c'est dans le Portugal où on trouve le plus de reliques, où il est né le plus de saints et où il s'est fait le plus de miracles. Comme, pendant une longue succession de siècles, les Portugais ont fait constamment la guerre aux Maures, et que chaque victoire était commémorée par quelqu'acte

d'une superstition éclatante, ou par une extension des priviléges ecclésiastiques, on conçoit que le pouvoir de l'église se soit accru avec toutes les additions faites au territoire de la monarchie.

L'aspect du pays et de la société, dans le Portugal, est d'accord avec les peintures qu'en font les écrivains nationaux. Dans les autres états de l'Europe, on ne rencontre de traces du quinzième siècle que dans les mémoires et les écrits contemporains. Dans le Portugal, au contraire, il est encore vivace, et vous le retrouvez avec la plus grande partie de son costume, de ses usages et de ses superstitions. Quand un protestant arrive à Lisbonne, il est tenté de croire que la religion, telle qu'on l'entend dans ce pays, est l'unique occupation de ses habitans, qu'elle absorbe entièrement leur attention, et que le gouvernement est une pure théocratie. Les villes ont toutes quelque chose de monastique; les églises, les monastères, les couvens, en sont les édifices les plus remarquables, et ils occupent les sommités de toutes les hauteurs. Vous êtes éveillé, dès le matin, et assourdi, pendant toute la journée, par le son des cloches qui annoncent les offices religieux. Si vous circulez dans les rues, vous êtes sûr de rencontrer des processions, ou de voir la multitude prosternée devant quelqu'image populaire. Des moines noirs, blancs ou gris, chaussés ou non, avec ou sans barbe, vous heurtent et vous coudoient sans cesse. Vous entendez les tintemens d'une clochette qui annonce l'approche du Saint-Sacrement, et vous n'apercevez pas encore le dais qui couvre le prêtre, ou les torches de ceux qui l'accompagnent, qu'aussi loin que votre vue s'étend, tout le peuple est prosterné sur le pavé. Vous entrez avec la foule dans l'église, dont les murs sont couverts d'*ex-voto*, et vous voyez que l'office se célèbre simultanément à plusieurs autels, en présence d'un grand nombre de dévots et dévotes, la tête

humblement inclinée vers le sol, et murmurant à voix basse leurs prières latines. Les mendians, qui vous assiégent à la porte, réclament votre aumône au nom de la Vierge, des saints, des ames du purgatoire; et les bedeaux des différentes paroisses traversent les rues, en demandant la charité avec un tambour, une cornemuse et un Saint-Esprit. Dans les boutiques des orfèvres et des ciriers, vous ne voyez que des crucifix, des saints, des couronnes. Mais ce qui porte le plus de préjudice à la masse de la population, ce sont ces fêtes, ces processions, ces pélerinages, qui interrompent sans cesse ses travaux, et qui la font persévérer dans ses immorales et dispendieuses habitudes d'oisiveté.

Et qu'on ne suppose pas que le nombre, le pouvoir, la richesse des membres du clergé, soient moins considérables dans la réalité qu'en apparence. Le jésuite Vieyra dit que, de son tems (1670), il y avait dans le Portugal 10,000 moines, 30,000 prêtres séculiers et 15,000 religieuses; en tout 55,000 individus. Mais cette estimation est probablement beaucoup trop faible; car un seul couvent, celui d'Alcobaça, était en quelque sorte une ville tout entière, puisqu'il s'y trouvait 995 moines, sans compter les domestiques. Depuis cette époque, le nombre des membres du clergé a éprouvé une diminution; cependant il est encore beaucoup trop considérable. Nous avons sous les yeux un état statistique dressé par ordre des cortès, et comprenant le nombre des couvens, celui des membres du clergé séculier, et le montant du revenu appartenant à tous les ordres religieux du Portugal. Il résulte de cet état que les couvens montaient, en 1822, à 402; les moines à 5,621; leurs domestiques à 628. Leur revenu, en argent, s'élevait à 607,253 *milreis* (environ 3,750,000 fr.); en froment, à 92,618 *alquieres;* en seigle, à 98,771; en orge, à 17,171; en porc, à 30,091 liv.; en bœufs, à 8,032, sans comprendre le riz, le blé de Turquie et plusieurs autres articles. Le

vin, suivant l'estimation des pères, s'élevait à 22,181 *almudes*; l'huile, à 3,496 : ils avaient en outre 15,000 têtes de volailles, indépendamment de 2,000 poulets. Ce tableau, dressé d'après les renseignemens fournis par les personnes les plus intéressées à cacher le montant réel de leur revenu, aux yeux d'un gouvernement dans lequel ils ne voyaient qu'un spoliateur, est nécessairement fort au-dessous de la vérité, et il est probable qu'il serait plus exact, si on en portait le total au double. D'après le même état, le nombre des couvens de femmes est de 132; celui des sœurs de 2,980; et celui des domestiques ou agens de 3,000; leur revenu est de 341,309 *milreis*, en argent; et il est beaucoup plus considérable en grains et autres produits agricoles.

Si, aux ecclésiastiques de toute espèce, dont le nombre n'est pas au-dessous de 30,000, nous ajoutons un opulent état-major de dignitaires, consistant en un patriarche, sorte de pape du royaume, trois archevêques, quinze évêques, et environ cinquante prélats ou chefs de congrégations et ordres religieux, nous pourrons nous former une idée de la piété des Portugais. Le revenu total du clergé, calculé d'après le dixième qu'il paie à l'état, s'élèverait à 700,000 l. (17,500,000 fr.), mais il y a lieu de croire qu'il est au moins le double de cette somme. Le clergé du Portugal a toujours réclamé ses dîmes si exactement, que, dans une convention faite entre un des rois de ce pays et le prieur d'un de ses ordres religieux, il y a une stipulation pour la dîme des poissons qui seraient pris dans le Tage.

Si on considère le grand nombre de membres du clergé et l'énormité de son revenu, on sentira que l'esprit qui l'anime doit avoir une très-grande influence sur le sort du Portugal. Malheureusement il serait difficile de trouver des prêtres plus ignorans et de mœurs moins édifiantes. Ceux qui ont quelqu'intégrité dans le caractère, et quelque foi dans les légendes qu'ils débitent, sont abrutis par les plus

honteuses superstitions; les autres, qui ont assez de sens pour apprécier les momeries qu'ils pratiquent, trompent le vulgaire dans des vues égoïstes et sordides. C'est principalement cette dernière portion des ecclésiastiques portugais qui sont les plus irréconciliables ennemis des connaissances; qui fulminent contre les francs-maçons, tandis qu'ils savent qu'il n'en existe aucune loge dans le royaume; qui crient à bas la charte, prétendant que ses partisans ont conspiré contre le trône, quoique ces derniers soient les amis les plus sincères de l'ordre légitime; qui chantent des *Te Deum* pour célébrer des excès populaires; qui sanctionnent des assassinats par le crucifix, et qui font de la chaire de vérité un moyen de révolte et de trahison. La liberté de la presse est employée dans leurs mains contre elle-même, à maudire les bienfaits de l'instruction, et à exciter les passions de la lie du peuple. Un de ces hommes assurait dernièrement aux fidèles réunis dans une église, que les francs-maçons et les Anglais conspiraient ensemble pour renverser le trône et pour massacrer toute la famille royale. A ces calomnies il ajoutait le blasphème, et il s'écriait que la *résurrection* de leur *ange* (don Miguel), dans le Portugal, était un plus grand miracle que la résurrection de Jésus-Christ lui-même dans la Palestine. Dans un numéro de la *Trompeta Final* (11 avril), un autre de ces pères qualifie de monstres les amis de l'ordre et des lois, et les interpelle comme il suit :

« Levez-vous, monstres, et comparaissez au jugement! Le jour fatal est arrivé, dans lequel, appliquant nos lèvres à notre trompette retentissante, nous la ferons résonner dans toute l'étendue du Portugal, pour annoncer le moment où un bras puissant et vengeur arrachera de leurs retraites les plus obscures ces prétendus régénérateurs politiques, qui ont ébranlé le trône de leur roi et insulté à la

religion de leurs pères. Bientôt ils comparaîtront devant notre ange réparateur (don Miguel), qui les conduira dans un lieu rempli de confusion, où ils expireront dans le désespoir.

» Venez, monstres, venez au jugement! vous, partisans perfides de l'infâme franc-maçonnerie, qui non-seulement avez tenté d'arracher le pouvoir, la grandeur et *la majesté* de l'auguste main qui tient maintenant le sceptre, mais qui avez aussi cherché à détruire, dans le cœur des fidèles, le sentiment de la religion, et cela pour nous priver plus sûrement du règne miraculeux du meilleur, du plus auguste et du plus aimable des princes.

» Qui pourrait croire que, dans les obscurs réduits des francs-maçons, ceux qui les dirigent n'ont d'autre but que d'apprendre aux fidèles à blasphémer leur créateur; aux vassaux, à dégrader leur prince; aux fils, à tuer leurs pères; aux élèves, à assassiner leurs maîtres; et, qu'en un mot, on fait dans leurs *loges* l'apprentissage de tous les crimes imaginables? Fuyez, retirez-vous, pères du mensonge, monstres de rébellion, et laissez-nous vivre sous les lois bienfaisantes de notre ange (toujours don Miguel)!

» Et vous, misérables (les cortès)! qui vous appelez les députés, les représentans de la nation, vous n'êtes que des conspirateurs contre le trône et l'autel. Vous avez imposé un joug exécrable à la nation portugaise; vous vous êtes parjurés envers Dieu; vous êtes des tigres altérés du sang de la famille royale, des sangsues de l'État, des spoliateurs du trésor; vous précipitez votre pays dans l'abîme.

» Dans vos associations infernales, vous avez corrompu ces soldats qui ont été infidèles à leur roi; ces ministres qui ont foulé aux pieds les ordres de leur souverain; ces prêtres qui ont trahi la dignité de leur vocation; ces banquiers et ces capitalistes qui ont prêté leur argent pour soutenir la révolution, l'impiété et l'anarchie. Criminels

francs-maçons ! préparez-vous pour les flammes éternelles, et laissez-nous vivre en paix sous le gouvernement du meilleur et du plus gracieux des princes !

» Et vous, arbitre suprême des Portugais, voyez sous votre glaive ces misérables qui voulaient vous perdre et abolir le culte du Christ ! Les livres sont ouverts ; les crimes de ces monstres sont incontestables. Réservez, seigneur, votre munificence royale pour ceux qui luttèrent pour vous dans les jours d'épreuve ! Rappelez-vous que, parmi ces tigres, il y en a quelques-uns plus criminels que les autres, et de plus dignes de votre vengeance ! Plusieurs ont siégé dans les premières cortès, et ils ont persévéré dans leur obstination jusqu'à présent ; dites-leur : « Fuyez de mon royaume, et laissez-moi vivre en paix avec ceux qui m'aiment et qui m'adorent. »

Il est facile de juger, par cet atroce galimatias, des dispositions du clergé portugais. On peut être certain qu'il s'opposera avec persévérance à tout changement dans l'administration, et à tout développement intellectuel qui tendrait à affaiblir son influence ou à compromettre ses intérêts. Une des causes principales de sa haine contre les cortès de 1820, c'est la loi qu'elles rendirent pour empêcher la réception de nouveaux frères dans les couvens, et pour faire dresser un inventaire exact de ses propriétés, dans le but d'en employer plus tard une partie au service de l'état. Ce projet, que les cortès avaient adopté par des considérations de haute politique, le sera inévitablement même par le gouvernement arbitraire, s'il réussit à prévaloir, à cause de sa pénurie et des embarras financiers où il se trouvera. Au fond les moines tirent presqu'exclusivement leur force et leur influence de leurs grands biens et surtout de leur alliance avec la cour. Les dernières classes du peuple, et même les superstitieux bateliers du Tage,

ne manquent jamais l'occasion de faire quelque grossière plaisanterie sur leur oisiveté et leur hypocrisie ; et le frère mendiant, quand le soir il revient à son couvent, avec sa besace vide, maudit le jour où l'abolition du Saint-Office ne lui a plus permis d'agiter une torche menaçante sous les yeux de l'incrédule qui le repousse de sa porte.

Il est impossible de parler de la situation du Portugal et des probabilités de son avenir, sans dire quelque chose de sa noblesse, le second ordre de l'état. Peut-être n'existe-t-il aucun pays qui contienne plus de nobles que ce royaume. Quelques-uns portent des noms qui se rattachent aux époques les plus glorieuses de son histoire ; d'autres ne rappellent par leurs titres que des caprices de cours. Le *fidalgo* portugais est, en général, un être orgueilleux, indolent, insociable, sans instruction et sans principes. La plupart, avec de vastes domaines et un revenu disponible peu considérable, vivent à la fois dans la malpropreté et dans la splendeur, dans quelque coin d'une maison ébauchée ou en ruines, sans livres pour leur instruction ou leur agrément, sans goût pour les arts, sans aucun désir d'éclairer leur esprit, sans possibilité d'exercer l'hospitalité d'une manière décente, livrés au libertinage et à l'amour du jeu. Le fameux marquis de ....., dont on voudrait aujourd'hui faire un héros, était dans l'usage de voler les fiches de ses voisins : sa femme lui donnait chaque jour huit ou dix couronnes pour ses menus-plaisirs et pour jouer ; quand il gagnait il prenait l'argent, et il refusait de payer quand il avait perdu. Sans importance dans l'état, et sans aucun but honorable d'ambition, les *fidalgos* étaient accoutumés, sous les derniers règnes, à passer leur tems au milieu des vaines formalités de la cour, dans des intrigues subalternes et dans les pratiques d'une ignoble superstition. Leur naissance, après la faveur du monarque, était la chose dont ils tiraient le plus vanité ; et quoiqu'ils fussent sans consi-

dération près de ceux qui avaient de la fortune ou quelque talent, ils ne s'alliaient qu'entre eux, et fuyaient le contact des autres classes comme s'il eût été pestilentiel. Le fils cadet d'un comte, qui n'avait pas une obole, épousa dernièrement la fille d'un négociant, qui est la plus riche héritière du Portugal; la mère du jeune homme, qui s'était long-tems opposée à cette union, n'y consentit que lorsqu'on lui représenta que les meilleures familles pouvaient profiter d'une opulence bourgeoise, de même que les meilleures terres s'engraissent par du fumier. Un collége, appelé Collége des Nobles, est exclusivement consacré à l'éducation de leurs enfans. Ils vivent presque tous à Lisbonne, et se produisent sans cesse à la cour, non-seulement parce qu'elle est la source de leurs honneurs et de leur frivole importance; mais aussi parce qu'ils en tirent leurs ressources pécuniaires. Indépendamment des pensions sur le revenu héréditaire de la couronne, les nobles portugais ont, en général, des commanderies dans les trois ordres militaires, dont un a 450 *commandas;* un autre 150; et le troisième 49. Le roi, en qualité de grand-maître, les distribue parmi ceux qu'il veut favoriser. On peut se faire une idée du montant du revenu de ces ordres, quand on sait qu'il y a deux cents ans, celui du premier, l'ordre du Christ, était évalué à 25,000 liv. (625,000 fr.). La dîme, levée au profit de l'état sur la rente de ces bénéfices, s'élève à 76,000 *milreis,* ce qui, multiplié par dix, ferait 200,000 liv. (5,000,000 fr.); mais il est probable que cette rente est beaucoup plus considérable. Une classe qui se trouve dans cette situation ne peut pas être long-tems en lutte avec la cour; et comme elle participe aux immunités et aux priviléges qu'une révolution violente détruirait infailliblement, on conçoit qu'elle ait une horreur instinctive pour toute espèce de changement.

Toutefois il convient d'observer que ce portrait ne peut

pas s'appliquer indistinctement à tous les nobles portugais, et qu'il s'en trouve plusieurs parmi eux qui font d'honorables exceptions. Parmi le petit nombre de pairs qui prirent part, l'année précédente, aux débats de la Chambre haute, il y en eut quelques-uns qui firent preuve de talent et de patriotisme; et même il n'existe aucune noblesse, en Europe, qui ne dût s'honorer de l'un d'eux, que nous avons connu à Londres, où il réside actuellement. C'est de la cour seule qu'ils tirent leurs moyens d'actions, comme on a pu s'en convaincre par la manière dont ils se soumirent, malgré leur répugnance, aux cortès révolutionnaires, de 1820 à 1823, et par leur reconnaissance des changemens qui se sont faits ensuite. La dernière Chambre des Pairs contenait ceux qui portaient un titre supérieur à celui de vicomte. Comme les nobles portugais ne pouvaient pas tous y être admis, il fallut tirer quelque part une ligne de démarcation; mais, parmi ceux qui furent exclus, il en est plusieurs que leur influence et leur fortune y auraient fait admettre ensuite. L'essai qu'ils ont fait sous ce nouveau caractère, comme branche de la législature, n'a pas été inutile, en ce qu'il a pu leur donner quelque goût pour une existence plus active, et plus honorable que celle à laquelle ils étaient accoutumés, et aussi en signalant à leurs concitoyens, comme points de ralliement, ceux qui se sont distingués par leurs opinions libérales, et qui, par conséquent, ont acquis des droits à la confiance publique. Il est agréable de voir qu'au milieu de la défection générale de l'ordre, plus de vingt de ses membres ont refusé leur appui à la cour, et n'ont pas voulu souscrire à l'esclavage de leur patrie. Cette noble indépendance autorise quelqu'espoir au milieu de l'orage qui gronde maintenant sur le Portugal, d'autant plus que d'autres plus timides, mais que les actes de la faction apostolique ont rebutés, ne tarderont pas à se joindre à eux. L'intervention de cette po-

pulace, que l'on invite à prendre l'initiative des changemens qu'on veut opérer dans l'ordre de succession à la couronne, doit aussi irriter leur orgueil et éveiller leurs craintes. La reine-mère, qui a tramé le complot, n'a jamais caché son aversion pour ceux qui se distinguaient, dans l'ordre de la noblesse, par un genre de supériorité quelconque; et ses dispositions violentes, trop conformes à celles de son fils, doivent aussi exciter leurs appréhensions. Il serait au fond assez difficile de dire quel est celui des deux qu'ils ont le plus de raisons de craindre.

Nous n'aurions encore qu'une idée imparfaite des différentes classes dont l'action se fait sentir en Portugal, si nous ne citions pas celle des hommes qui sont chargés de l'administration civile et judiciaire. Pour recevoir et pour administrer un petit revenu et les autres branches des services publics, il y a un plus grand nombre d'employés avides, nécessiteux, infidèles, plus de rapines protégées, plus d'indolence et d'irrégularités commises, qu'il n'en faudrait pour ruiner et pour perdre les royaumes les plus étendus et les plus florissans. Chaque branche de l'administration est conduite par une multitude d'individus mal payés et qui s'indemnisent par leurs spoliations. Le Portugal a autant d'officiers-généraux qu'il en faudrait pour commander l'armée de Russie. Ses finances sont régies par un plus grand nombre d'administrateurs et de commis que celles de la Grande-Bretagne. Quant aux juges, il y en a plus de cent, rien qu'à Lisbonne. Les plus rétribués n'ont que 300 liv. (7,500 fr.) de traitement annuel, et la plupart dépensent au moins mille liv. (25,000 fr.), qu'ils se procurent en partie par la plus coupable des corruptions, c'est-à-dire en vendant la justice au plus offrant et dernier enchérisseur. Tout considéré, cette armée de juges, répandue sur tout le pays, lui est encore plus funeste que ses moines.

Les commis principaux, dans les différens ministères, comme les vieux meubles, font en quelque sorte partie de leur inventaire; il y a une telle confusion dans les affaires que, pour en avoir la clef, les ministres qui se succèdent sont forcés de les garder près d'eux, qu'ils soient intelligens ou ineptes, paresseux ou actifs. Pour donner une idée du grand nombre d'individus employés dans les divers services, il suffira de dire qu'il y a quatre-vingt-huit personnes dans le département des travaux publics; qu'à la cour du *supplicao,* à Lisbonne, il y en a cent quatre-vingt-huit, tant juges que commis et autres officiers; qu'on en compte cinquante-un à la cour suprème d'appel, et quarante-neuf dans l'administration des affaires des ordres de chevalerie; qu'à la cour suprème d'Oporto, il y a un chancelier, cinquante-huit juges et vingt-trois autres officiers, en tout quatre-vingt-deux personnes; que la douane de Lisbonne a quatre-vingt-dix-neuf employés, et l'administration des tabacs, trente de plus. Le ministère de la guerre et celui de l'intérieur ont, relativement aux affaires dont ils sont chargés, un personnel encore plus considérable; mais cet abus est poussé beaucoup plus loin dans l'administration des finances. Dans les trente-six bureaux chargés de la recette et de la gestion d'un revenu de moins de deux millions st. (50,000,000 fr.), nous avons compté 1,840 personnes employées sous les titres divers de présidens, de conseillers, de *disembargadors,* de secrétaires, etc.! Dans le seul bureau du trésor, il y a huit cents individus touchant des traitemens ou des pensions; et quoique les sommes reçues par chacun d'eux soient assez faibles, elles forment cependant un total de 273,754 *milreis* (2,000,000 fr.).

Cette armée immense d'employés s'attache, comme de la vermine, au corps malade de l'état, avec une tenacité proportionnée à sa corruption, bien convaincue que la réforme, en guérissant ses plaies, la priverait de la nourri-

ture dont elle s'alimente. Parmi ces employés, il existe cependant des exceptions honorables et assez nombreuses. La moitié des membres de la dernière Chambre, qui se distinguèrent dans le parti libéral, appartenaient à cette classe; et les journaux de la même couleur, qui se sont établis dans ces dernières années, sont la propriété d'employés subalternes de l'administration.

Après une longue succession d'administrateurs inhabiles, et les convulsions politiques qui ont troublé le Portugal en dernier lieu, lorsque les classes supérieures sont dans l'état d'abjection que nous venons de décrire, on conçoit que les ressources publiques et particulières de la nation soient presqu'entièrement détruites, et que l'industrie y languisse presqu'au même degré qu'en Espagne. Entièrement étrangers aux sciences et aux arts, soumis aux vexations les plus arbitraires, les Portugais ne peuvent faire aucun effort soutenu pour améliorer leur triste position. Le malheureux cultivateur, accablé par les exactions des dîmes, par des taxes oppressives et par les services féodaux, dans l'impossibilité de trouver un marché pour ses produits, par suite du manque de routes et de moyens de transports, est condamné à la pauvreté la plus abjecte. Vos yeux ne voient partout que la misère, la malpropreté et des mendians. Le commerce languit au milieu des obstacles fiscaux qui gênent sa marche; et l'esprit d'entreprise n'ose prendre son essor, là où la propriété est sans garanties, et où la justice se vend au lieu de s'administrer. Rien au fond n'est plus déplorable que la situation de ce royaume; et si les deux fils de Jean VI doivent un jour en venir aux mains pour cette triste couronne, ainsi que les deux frères chantés par la muse de Stace, on pourra dire de don Pèdre et de don Miguel, comme d'Etéocle et de Polynice :

Nuda potestas
Armavit fratres : pugna est de paupere regno.

Dépouillée de presque toutes ses possessions découvertes par le génie de ses navigateurs et conquises par la valeur de ses soldats, avant qu'elle fût courbée sous le double joug de l'inquisition et des jésuites, la cour de Lisbonne est réduite aujourd'hui à la petite bande de terre qu'elle occupait, lorsqu'Alexandre VI n'avait pas encore partagé entre elle et l'Espagne les régions inconnues du Nouveau-Monde. Son crédit est nul, et son revenu ne lui permet pas de supporter la moitié des frais de ses établissemens. Il résulte du budjet que le dernier ministre des finances avait laborieusement préparé, pour être mis sous les yeux des cortès, la veille même de leur dissolution, que la dépense annuelle ordinaire est calculée sur le pied de 10,286,118 *milreis* (environ 63,750,000 fr.), et que le revenu ordinaire est seulement de 6,400,710 *milreis* (40,000,000 fr.), absorbé en grande partie par les voies et moyens du trésor; que le déficit s'élève par conséquent à près de 24,000,000 fr. qu'il faudra que le gouvernement se procure par des emprunts, sans quoi le traitement de ses fonctionnaires ne pourra pas être payé; que le papier monnaie déjà en circulation s'élève à 6,000 *contes* de *reis*, ou à environ 37,000,000 fr.; que la dette publique fondée et non fondée est de 250,000,000 fr.; et que, par suite de l'ensemble de cet état de choses, la dépense de l'année courante devra être de 100,000,000 fr., c'est-à-dire plus du double du revenu ordinaire. Sous le gouvernement absolu on ne put jamais parvenir à créer une banque; mais, sous l'empire de la charte donnée par don Pèdre, on en a établi une qui a prospéré jusqu'à la fin de l'année précédente. Elle fut sanctionnée par une loi du 31 décembre 1821; son capital était limité à 10,000 actions de 500 *milreis* chacune, mais les souscriptions ne s'élevèrent pas à plus de douze à treize millions de francs. Dans le cours d'une existence de six années, ce faible établissement a avancé au gouvernement environ

10,000,000 *milreis*, ou quatre fois le montant de son capital. Faut-il s'étonner, après cela, qu'il ait été obligé de suspendre ses paiemens, et qu'il n'y ait guère d'espoir de le voir recommencer ses opérations. Les actionnaires sont d'ailleurs, en général, des libéraux peu disposés à avancer leur argent pour soutenir un gouvernement qui les dénonce, chaque jour, comme des jacobins, des francs-maçons et des spoliateurs.

Quel doit être le résultat immédiat de la conduite de don Miguel, et quelles en seront les conséquences plus éloignées? Il est maintenant sans relations diplomatiques avec le reste de l'Europe; les princes alliés de don Pèdre n'ont pas voulu avoir l'air d'autoriser l'usurpation de ses droits. Le commerce du Portugal sera encore plus languissant; les finances de l'état plus embarrassées. Don Miguel ne pourra, par conséquent, ni entretenir son armée, ni satisfaire ses avides partisans; et si l'empereur, son frère, lui déclare la guerre, nul doute que les troupes qui lui restent encore ne l'abandonnent. Il sentira alors qu'il n'est que le chef d'une faction et non pas le souverain d'un royaume; que l'affection des moines n'est qu'une compensation fort insuffisante de la confiance publique; que les *vivat* et les feux de joie des couvens ne peuvent le protéger contre les malédictions du commerce et de l'industrie. Si l'empereur le signalait comme un usurpateur, s'il envoyait sa fille aux Açores ou à Madère, et s'il créait une régence en son nom, composée de nobles portugais, il est probable que l'insensé, qui s'attribue de son autorité propre le pouvoir royal qu'il dégrade et qu'il compromet, serait abandonné de tout le monde, et qu'il succomberait de suite et sans lutte. Au surplus, selon toute apparence, l'insurrection d'Oporto suffira pour le culbuter.

Cette grotesque convocation des états du royaume, cette reproduction ridicule d'une vieillerie sans application pos

sible, ne le fera pas sortir de ses embarras; elle ne justifiera pas sa perfidie envers son frère, et ne réconciliera pas l'Europe avec son usurpation. C'est comme si le pape voulait substituer le sénat de Romulus au consistoire, ou que le roi d'Angleterre en appelât des deux Chambres du Parlement, aux barons de Runnymède. Les cortès de Lamégo, dans quelque costume et sous quelqu'appareil qu'elles se présentent, n'exciteront que la dérision générale. L'assemblée célèbre qui, dans le douzième siècle, posa les bases de la loi fondamentale de la monarchie portugaise, ne fut pas convoquée pour détruire les droits du peuple, mais pour assurer l'indépendance nationale; elle ne sanctionna pas l'usurpation, mais elle confirma un titre décerné par la victoire sur le champ de bataille, et pour lequel il n'existait aucun compétiteur. Le brave Alonzo Henriques, un des princes les plus entreprenans dont l'histoire ait gardé le souvenir, avait été salué du titre de souverain d'un royaume qu'il avait gagné par son épée, avant que les grands de l'état se fussent réunis à Lamégo pour le reconnaître; il avait été élevé sur le pavois; il avait entendu le peuple et les soldats s'écrier d'une voix unanime :

Real-real
Por Afonzo, alto rei de Portugal,

avant que les nobles et les évêques n'eussent dit, en présence des états : *Volumus Alphonsum esse nostrum regem.* Il serait possible que son faible et imprudent imitateur, en persistant dans ce coupable et ridicule travestissement d'une solennité auguste, ne montât sur un échafaud au lieu de monter sur un trône. Espérons que de sages conseils et les résistances qui s'organisent de toutes parts le détermineront enfin à sortir des voies dans lesquelles il s'est engagé; et qu'il ne cherchera pas plus long-tems à arrêter l'élan d'une nation généreuse, dont un gouverne-

ment déplorable a comprimé le ressort pendant deux siècles, sans toutefois pouvoir le briser. Encore aujourd'hui, la postérité des Gama, des Albuquerque et de tant d'autres héros, se rappelle, avec un orgueil de bon augure, les tems glorieux où ses ancêtres marchaient à la conquête de l'Inde, avec quelques matelots, jetaient des colonies sur le double rivage de l'Afrique, et posaient, dans le Nouveau-Monde, les bases d'un empire immense.

(*London Observer.*)

Voyages.-Statistique.

EXCURSION A JÉRUSALEM.

Je passai en 18.. plusieurs semaines à Jérusalem : mon intention n'était pas d'abord d'y rester aussi longtems; mais l'approche des fêtes de Pâques, qui est l'époque des saturnales de la ville sainte, excita ma curiosité déjà fort éveillée par les étranges cérémonies qui avaient lieu tous les jours, pour l'édification des fidèles. Que n'eussé-je pas donné pour avoir l'enthousiasme des Villehardouin et des Joinville, ou bien un peu de la ferveur poétique de M. de Châteaubriand! Malheureusement nous vivons dans un tems d'incrédulité et d'examen, et, je l'avoue, je ne suis pas sans quelques doutes sur la bonne cause des croisés.

Je parcourus tous les environs, prenant le Tasse pour guide; mais dans une disposition d'esprit qui, je le crains bien, aurait paru peu édifiante à Pierre l'Hermite. Je n'ose pas parler de la géographie, car je craindrais de tomber

dans les damnables hérésies du docteur Clarke. La ville moderne est, je le suppose, une descendante de l'ancienne (mais non en ligne directe) : elle ressemble à toute autre chose qu'à la reine des nations; tout en elle annonce la désolation et son veuvage éternel. Du côté du désert le premier aspect en est assez imposant; mais plus on approche et moins elle répond à l'idée qu'on s'en était faite. Elle est construite sur l'inclinaison des quatre collines, et les vallées intermédiaires ont presque la forme d'un parallélogramme. M. de Châteaubriand compare ses maisons à des tombeaux, et dit qu'il fut presque effrayé par les figures de diables noirs et bleus dont elles étaient couvertes : il est vrai que leur forme basse et carrée a quelque chose de sépulcral; quant aux peintures dont il parle, elles ont disparu depuis long-tems, et un bon chrétien peut maintenant les considérer sans épouvante.

J'étais logé au couvent des Franciscains, qui est presque regardé comme un palais à Jérusalem : les appartemens cependant en sont obscurs et peu agréables; mais ce n'est pas en buvant de l'excellent vin de Bethlehem sur une belle terrasse pavée, qu'un pélerin anglais avait le droit de se plaindre. De ce point, le plus élevé de la ville, l'œil domine sur toutes les scènes remarquables de l'Ancien et du Nouveau-Testament; et là, comme en Grèce, le voyageur est frappé de l'étroite dimension des villes et des états dont la célébrité a survécu à tant de siècles.

Les murs sont une véritable construction turque, c'est-à-dire une longue et fastueuse étendue de matériaux entassés sans aucune utilité réelle. Quelques pièces d'artillerie mettraient l'héritage du roi-prophète dans un plus grand danger, qu'une centaine de Godefroys de Bouillon à ses portes. Cependant ces murs suffisent pour repousser la lance du bédouin; et rien, dans ce moment, ne fait présager une onzième croisade.

Les environs sont froids et stériles, et l'Idumée qui, autrefois, avait une palme pour emblême, ne possède plus que quelques rares palmiers; les cèdres dont elle s'enorgueillissait ont également disparu, et le mont des Oliviers, par ses nombreuses plantations, justifie seul l'exactitude de son ancien nom.

Les habitans sont un mélange de tous les peuples et de toutes les religions, juifs, musulmans, chrétiens de vingt sectes différentes. Les juifs trafiquent indifféremment avec tous : quant aux chrétiens, ils sont exclusivement occupés de querelles et de discussions avec leurs frères; le tout pour le plus grand bien de leur ame.

Pendant mon séjour dans la cité sainte, car le nom de Jérusalem n'est jamais prononcé ici, j'abandonnais à mes compagnons le plaisir de visiter toutes les grottes naturelles qu'ils pouvaient rencontrer, au risque de se refroidir et d'y gagner la fièvre; mes courses avaient un autre but : je trouvais, dans l'observation des mœurs et des coutumes des habitans, de quoi m'instruire et m'amuser à la fois. Lorsque la matinée était pluvieuse je restais au couvent, où je recevais habituellement la visite du père gardien, qui, chaque fois, ne manquait pas de me renouveler ses plaintes sur les exactions commises par les musulmans : Elles sont telles, me disait-il, qu'elles feraient soulever d'indignation les pierres d'une ville chrétienne. Puis il regrettait le tems glorieux des Baudouin et des Godefroy, et finissait par déplorer l'exil auquel ses compagnons et lui s'étaient condamnés par amour pour leurs frères, et qu'ils subissaient dans le couvent le plus *comfortable* de l'Orient.

Je ne sympathisais que faiblement à ses infortunes, mais je lui faisais espérer que le moment n'était pas éloigné où l'Espagne se débarrasserait de ses cortès, rétablirait l'inquisition, et leur tiendrait compte de tant de souffrances. Un sort si triste ne les empêchait pas de finir leur soirée

aussi gaîment que s'ils avaient passé leur journée à Rome, sauf à recommencer le lendemain de nouvelles lamentations.

Lorsque le tems était beau je dirigeais souvent mes courses dans les environs du couvent grec, rival orgueilleux et redoutable pour les monastères latins, avec lesquels il est en guerre déclarée. En arrivant dans la ville par la porte de Jaffa, le premier objet qui frappe la vue des pélerins, est le *papas* veillant avec une tendre sollicitude à l'entrée de son monastère, pour empêcher que ses brebis ne s'égarent : sa barbe négligée, ses joues pâles et amincies, annoncent la pénitence et la prière, et il est impossible aux pélerins de ne pas se sentir attirer par ses regards pénétrans, qui semblent déjà compter ceux qui doivent augmenter les rangs de l'orthodoxie. Le centre du monastère est occupé par une grande cour destinée à la réception des hadjis; rien ne donne une idée plus juste d'un caravanserai que le mouvement et le bruit qui y règnent sans cesse. Là, des chameaux avec leurs caparaçons rouges et leurs bruyantes clochettes; plus loin, des Russes couverts de fourrures se disputaient avec des Levantins et des Maniotes à jambes nues : c'était à qui troublerait, avec le plus de violence, la paix et la tranquillité d'un lieu destiné à la méditation et à la prière. En apprenant que j'étais Anglais, le papas s'offrit à me conduire dans l'intérieur du couvent, espérant sans doute que je lui rapporterais autant que dix pélerins. J'ai éprouvé plus d'une fois, dans le cours de mes voyages, les inconvéniens de notre réputation de richesse et de générosité. Cette haute renommée, que nous n'osons pas trop démentir, nous constitue dans des dépenses plus fortes que de raison. C'est, il faut l'avouer, un triste privilége que celui de voyager à plus grands frais que les autres. Le papas me parla aussi des exactions commises par les Turcs, et regretta de ne pas être placé, comme ses compatriotes

ioniens, sous la protection de l'Angleterre; il ignorait probablement que plusieurs de ses frères de Saint-Maure avaient été pendus pour avoir eu l'insolence d'hésiter un moment entre le gouvernement d'Ali-Pacha et celui du roi Tome (1).

Au moment de mon arrivée à Jérusalem, on parlait encore d'une aventure fort peu édifiante, qui avait fait éclater toute l'animosité qui règne entre les prêtres latins et les papas grecs. Depuis le tems des croisades, les Latins avaient seuls le droit d'encenser les lieux consacrés dans l'intérieur du Saint-Sépulcre, cérémonie qui se renouvelait tous les jours de l'année avec la plus scrupuleuse exactitude. Pendant long-tems les Grecs avaient été obligés de se soumettre à ce qu'ils regardaient comme une humiliation; cependant, à la longue, des innovations furent tentées par la dévotion ardente de quelques nouveaux caloyers : les empiétemens s'accrurent par degré; on n'en tint pas compte tant qu'il ne s'agit que des avant-postes; mais bientôt les encensoirs ennemis envahirent l'une après l'autre toutes les chapelles, et une vedette latine, placée dans un petit couvent près du Saint-Sépulcre, jugea enfin nécessaire d'en donner connaissance à ses supérieurs. Un manifeste fut publié sur-le-champ; et, après une longue série d'escarmouches, les droits de chaque secte furent enfin réglés: il fut convenu qu'elles auraient tour à tour la faculté d'encenser dans le lieu saint, pourvu que la fumée de l'une ne se mêlât pas avec celle de l'autre. Malheureusement la paix dura peu : le bruit se répandit bientôt que les Grecs avaient formé une conspiration afin d'encenser le sépulcre par surprise. Le 1er mai est une très-grande fête pour les habitans de Jérusalem; mais, pour un moine du Saint-Sépulcre, c'est la plus grande de toutes les solen-

(1) Sobriquet donné à Sir Thomas Maitland, gouverneur des Iles-Ioniennes.

nités. Les Latins la célébrèrent avec une pompe et un éclat extraordinaires, et témoignèrent leur respect particulier pour la chapelle de Sainte-Hélène, en y faisant une immense consommation d'encens. Soit hasard ou intention, les Grecs arrivèrent au moment où les Latins célébraient leur office, en se reposant avec confiance sur la foi des traités : l'hymne était à peine terminée, lorsqu'ils entendirent à quelque distance le chœur nasal de leurs adversaires; bientôt ils aperçurent les papas qui descendaient lentement les marches de la chapelle, avec des encensoirs d'où s'échappait une épaisse fumée. Les Latins, transportés de colère, se rappellent que Baudouin avait occupé le trône de Constantinople : ils se lèvent en masse; les encensoirs se choquent, les cendres et les charbons enflammés se répandent de tous côtés, et d'épais nuages de vapeurs enveloppent les combattans dans une sombre et lugubre obscurité. Pendant quelque tems la victoire resta indécise; mais d'énormes bâtons, cachés sous les amples draperies des Grecs, mirent les Latins dans une déroute complète. On remarqua avec étonnement que, depuis cette époque, ils n'élevèrent plus aucun doute sur les droits de leurs adversaires; ce que le monde entier n'aurait pu gagner par la logique la plus péremptoire, fut obtenu par l'éloquence plus énergique de quelques coups de bâtons.

Les Arméniens forment une troisième classe de chrétiens; leur secte est une sorte de mélange qui sert de lien entre les deux premières et les Musulmans. Vivant sous un ciel de feu et au milieu de cinq ou six églises militantes, il semble difficile qu'ils puissent conserver la paix; mais l'or et l'excellent tabac dont ils sont abondamment pourvus les font rechercher de tous les partis, qui, souvent même, réclament leur appui; et, dans ces occasions, on ne manque jamais de leur insinuer que, s'ils le voulaient, tout espoir de salut ne serait pas perdu pour eux. Autour de ces grandes

puissances il s'en groupe plusieurs autres d'un ordre inférieur, et qui se rapprochent plus ou moins des Grecs ou des Arméniens, tels que les Coptes, les Abyssiniens, les Nestoriens, etc. Les Latins sont presque seuls, et ne comptent pour auxiliaires que les Maronites du mont Liban. Aux fêtes de Pâques, on s'aperçoit de l'effrayante disparité qui existe entre les deux églises; et, si les Grecs n'étaient pas assujétis à la salutaire correction des Turcs, l'église latine, malgré la double protection des ambassadeurs de France et d'Espagne à Constantinople, n'aurait pu se maintenir. Son existence est le plus grand miracle dont j'aie été témoin à Jérusalem, et il n'y a sans doute, après le pape, aucune tête couronnée pour laquelle le clergé latin chante le *Domine salvum* avec autant de dévotion que pour le sultan Mahmoud, par la grâce de Dieu, défenseur de la foi!

Avec de tels élémens de discordes, on doit présumer que j'attendais le moment des fêtes de Pâques avec une grande curiosité. La ville commençait à se remplir, les boutiques et les bazars étaient encombrés de monde; mais le centre d'attraction était la grande plate-forme en avant du Saint-Sépulcre. Là étaient exposées toutes les pieuses marchandises destinées à être vendues aux pélerins; des chapelets de la Mecque, des images de Bethlehem, des croix en bitume de la Mer Morte, excitaient l'admiration et attiraient l'argent des fidèles. Chaque jour, des caravanes arrivaient de toutes les parties de l'Orient; les hadjis (1) couvraient les routes; les chameaux de Damas et les chevaux des bédouins avec leurs cavaliers courbés sur la selle traversaient le désert dans toutes les directions; des femmes bethlehémites, montées sur des ânes d'Hébron et vêtues de longues robes blanches à bordures rouges, me parurent aussi belles et aussi coquettes que si elles étaient réellement,

(1) C'est ainsi qu'on nomme les pélerins musulmans qui vont visiter le lieux consacrés par leur culte.

comme elles s'en vantent, les descendantes des chevaliers croisés. Des moines, des soldats, des mendians, se poussaient, se heurtaient, et offraient une scène de confusion impossible à décrire. Dans l'intention de maintenir l'ordre au milieu de cette foule, le pacha campait avec cinq mille hommes en dehors des murs, et profitait de cette occasion pour lever de nouveaux impôts.

Les cérémonies de la pâque latine n'ont rien de nouveau pour un voyageur qui a visité l'Italie; mais l'église, éclairée comme elle l'était, la veille du jour de la résurrection, produit un puissant effet sur les imaginations les moins susceptibles d'en éprouver. Il serait difficile de voir un spectacle plus imposant que son dôme obscur, ses lourdes balustres, et le luxe bizarre de son architecture orientale. Mais la pâque des Grecs est le spectacle principal, le but de tous les pélerinages; rien de plus extraordinaire que le bruit et le mouvement qui accompagnent cette solennité : je ne sais pas si les prêtres de Baal eux-mêmes étaient animés d'un esprit de dévotion aussi fougueux et aussi turbulent. Le samedi est le jour le plus important de la semaine; c'est celui où s'accomplit le miracle annuel du Saint-Feu.

Nous quittâmes notre couvent par une belle matinée d'avril; et, accompagnés de nos janissaires, de drogmans, de soldats et de domestiques, tous en grande tenue, nous nous dirigeâmes vers le Saint-Sépulcre. Dans quelques minutes, nous atteignîmes l'entrée principale, et nous trouvâmes un officier turc assis sur la plate-forme, qui faisait payer aux pélerins le droit ordinaire. Après de pénibles et nombreux efforts pour traverser l'église, nous parvînmes enfin à la galerie des Latins : avant d'y arriver il fallut traverser un long passage obscur, où se passaient des scènes qui auraient défié l'imagination d'un Téniers ou d'un Calot. Les pélerins étaient enfermés, depuis trois jours, dans cet espace étroit, sans aucune distinction de sexe

ni d'âge, et le lecteur peut facilement s'imaginer les résultats scandaleux d'un pareil acte de piété. Quelques-uns, enveloppés dans leurs capotes blanches, étaient couchés et endormis sur la terre ; d'autres se disputaient avec acharnement sur quelques points frivoles de leurs pratiques religieuses : j'en vis aussi, dans le voisinage du sanctuaire, qui satisfaisaient aux besoins les plus dégoûtans de la nature. On vendait des provisions dans l'intérieur même du temple, qui, au premier aspect, ressemblait bien plus à une prison pour dettes qu'à une église.

Tout le tour du bâtiment semblait pavé de têtes vivantes, du milieu desquelles s'élevait la chapelle du Saint-Sépulcre, décorée avec une magnificence bizarre. Un passage circulaire, de trois pieds de large, avait été réservé pour faciliter les principales cérémonies. Plusieurs troupes de pélerins exécutaient tour à tour des danses, des courses et diverses sortes d'exercices : le grand objet d'émulation, le comble de la piété, me parut être d'accomplir dans un tems donné le plus grand nombre de ces étranges cérémonies. Une première bande, conduite par son papas, s'arrêtait pour réciter en commun une courte prière, s'élançait ensuite avec vigueur et commençait des courses accompagnées des cris et des gestes les plus burlesques : une seconde troupe la suivit, puis une troisième, une quatrième, etc., jusqu'au moment où tous les fidèles se confondirent dans un mouvement circulaire qu'ils exécutaient avec une incroyable rapidité. Il me semblait que j'étais suspendu au-dessus d'un des cercles de l'enfer du Dante : tous les rangs étaient confondus ; et, lorsque la fatigue obligeait quelques-uns de ces fanatiques de céder la place à d'autres, ils formaient une espèce de phalange pour se rendre à l'église grecque, qui est dans le voisinage immédiat du Saint-Sépulcre. Pendant la route la rencontre de plusieurs de ces bandes donnait lieu à de nouveaux désordres ; mais ce fut au moment de l'invoca-

tion que la piété des fidèles devint une véritable frénésie. D'effrayans *Kyrie eleison* étaient hurlés par la multitude, dans toutes les langues connues. Bientôt après, les pélerins commencèrent à s'arracher leurs vêtemens, et le pavé fut à l'instant couvert de bonnets, de chemises et de manteaux; puis ils firent un appel au saint feu, le suppliant avec des yeux étincelans et des joues ardentes de descendre sur eux pour les sauver tous; mais, semblables aux adorateurs de Baal, ils appelèrent en vain : le moment n'était pas encore venu.

L'arrivée d'un renfort de Coptes fut accueillie par les plus vives acclamations, auxquelles se joignait le bruit des tambours et des cymbales des Abyssiniens; ils furent suivis d'une troupe d'Arabes, la poitrine nue, la figure basanée et farouche, et dont les cris sauvages ajoutaient encore à l'enthousiasme général. Le tumulte alla ainsi en augmentant, depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, heure où le gouverneur turc, prenant enfin compassion de la multitude, entra avec sa suite et vint s'asseoir à côté du cadi, dans la partie la plus éloignée de la galerie latine. Dès que son turban parut au-dessus de la balustrade, chacun comprit que le ciel s'était attendri : la joie brilla sur toutes les figures, et tout le monde fut prêt à attester le miracle.

La foule, devenue excessive, s'élançait avec tant de force vers l'entrée du Saint-Sépulcre, que les tobjis turcs, munis de leurs longs fouets, ouvrirent avec peine un passage à celui qui avait obtenu le droit d'avoir la première étincelle du feu sacré. Le cadi, d'après l'ordre du gouverneur, donna le signal avec sa baguette, et on commença la dernière litanie. Les papas, précédés de cierges et de bannières, portant de riches dalmatiques et suivis par leur archevêque, firent plusieurs fois le tour du Saint-Sépulcre : chaque fois ils étaient encensés par les acolytes, et un nuage de

fumée les déroba bientôt à nos regards. Cette procession était accompagnée d'un mauvais chant nasal et discord, sans intonation, si tremblant et si faible, que nous pouvions à peine l'entendre au milieu des rugissemens de la foule qui nous entourait. Le rituel préliminaire étant terminé, l'archevêque se revêtit de sa chape et de sa mitre, jeta un coup-d'œil au cadi, brisa le sceau et entra dans l'intérieur de la chapelle. Un profond silence accompagna ce moment d'attente : l'inquiétude paraissait extrême, mais seulement parmi les pélerins, car ceux qui connaissent le charlatanisme des prêtres grecs avaient déjà vu le miracle dans la contenance du gouverneur.

Après quelques minutes d'attente, la personne placée à l'entrée du Saint-Sépulcre en sortit avec une torche enflammée, et en peu d'instans le feu sacré se communiqua dans toute l'église et jusqu'aux chapelles les plus éloignées qui appartiennent aux Coptes. Il est impossible de décrire la scène qui suivit : environ huit mille pélerins étaient renfermés dans l'église; un cri universel, instantané, se fit entendre parmi toute cette congrégation : le ciel avait manifesté sa puissance, le miracle était sans appel. De tous côtés on se serrait les mains, et la joie la plus vive brillait sur toutes les figures. L'archevêque sortit du Saint-Sépulcre, et à peine avait-il franchi le seuil, qu'il fut porté en triomphe par quatre papas, tenant à la main des torches enflammées qu'ils agitaient de toutes parts aux yeux du peuple ravi. J'admirai cette dernière partie de la cérémonie : elle me donnait de nouvelles idées sur les faciles expédiens avec lesquels on peut propager une religion; et je ne pus m'empêcher de regarder le gouverneur afin de juger s'il partageait mon opinion; mais il conservait toute sa dignité et tout son calme musulman, se réservant sans doute, à la première visite de l'archevêque, de se féliciter de leur mutuel succès.

Le saint feu était parvenu aux galeries éloignées où étaient assises les dames arméniennes ; elles écartèrent leurs voiles blancs, baisèrent le flambeau sacré, et prononcèrent une courte oraison en faveur de leur secte. Le bruit continuait toujours : les prières mêlées de cris de joie et d'actions de grâces ressemblaient à des imprécations ; les femmes agitaient des torches ardentes au-dessus de leur poitrine nue ; des pélerins brûlaient un coin du drap destiné à les ensevelir, persuadés que cela leur procurerait un sommeil paisible après leur mort, et les préserverait de la visite des vampires. Les Turcs, cependant, commencèrent à penser que les infidèles avaient assez du miracle pour une année, et, sans écouter les plaintes ni les reproches, ils reprirent leurs fouets et chassèrent devant eux cette multitude frénétique. Une nouvelle scène de désordre accompagna la sortie du temple ; des cris, des réclamations, retentissaient de toutes parts, et, pendant long-tems, le Saint-Sépulcre offrit un spectacle aussi difficile à peindre qu'à imaginer.

Telle est la solennité du Saint-Feu. J'abandonne à l'esprit pénétrant de mes lecteurs les conjectures d'un incrédule sur la réalité du miracle : il est reconnu qu'à Jérusalem même il n'est pas admis sans opposition. J'interrogeai, à cet égard, un respectable Vénitien, qui croyait à tous les miracles pourvu qu'ils ne fussent pas grecs, et qui n'aurait rien eu à opposer à celui du Saint-Feu, si la scène s'était passée à Rome, ou si elle eût été l'œuvre du gardien des Franciscains. Il haussa les épaules, prit du tabac d'un air capable, et, avec un sourire de commisération sur la faiblesse et la crédulité des Grecs, il me répondit : « *Povera gente!* là où un papas est instituteur, on ne peut compter sur des disciples éclairés. »

Les Turcs protègent cette cérémonie, et pensent qu'elle doit être encouragée pour la plus grande gloire du pro-

phète, car elle est fort lucrative pour Saali-Pacha et ses nombreux agens. Que seraient les fêtes de Pâques sans le Saint-Feu? et que deviendraient les Turcs sans fêtes de Pâques? Quant aux Grecs, ils ne s'inquiètent pas de l'origine du miracle; qu'il vienne d'un archevêque ou d'un mouselim, peu importe: il leur donne le pas sur les Latins, et, pour la seconde fois, Jacob triomphe d'Esaü.

Je revins chez moi dans une disposition d'esprit plus sérieuse que je ne m'y étais attendu. Les dévots du Saint-Feu, me demandais-je, sont-ils plus absurdes que les derviches dansans et hurlans à Constantinople; que les nourrices de saint Janvier à Naples; que les disciples de Jeanne Southcott en Angleterre? la déraison des hommes est partout la même, il n'y a que le mode de ses folies qui diffère. (*New Monthly Magazine.*)

NOUVEAUX DÉTAILS

SUR LES

PROVINCES DE LA TURQUIE, MENACÉES PAR LES RUSSES.

Dans notre précédent numéro, nous avons donné des renseignemens statistiques sur les provinces de la Turquie immédiatement menacées par les Russes. La faveur avec laquelle ils ont été accueillis nous détermine à en publier de nouveaux, qui nous paraissent encore présenter un plus haut degré d'intérêt. On ne saurait environner de trop de lumières les événemens qui se préparent dans le Levant, événemens qui peuvent être si importans par leurs conséquences immédiates, et qui le seront encore davantage par leurs conséquences plus éloignées. Chose singulière,

que la révolte de quelques peuplades grecques, albanaises ou slavonnes, contre les pachas ou les beys qui les opprimaient, puisse déterminer de nouveaux et terribles chocs entre les grands corps politiques de l'Occident ! Aujourd'hui les orages de la Grèce commencent à retentir violemment dans les contrées hyperborées, jetées à l'autre extrémité de l'Europe. L'Angleterre s'alarme de leurs suites probables; et la Suède espère, dit-on, en profiter, pour assurer l'hérédité de sa nouvelle dynastie, et peut-être pour reprendre la Finlande aux Russes. Évidemment la campagne de ceux-ci contre les Turcs commence mal, et ils retombent dans les fautes qui ont rendu si insignifians les résultats des campagnes précédentes ; c'est la lenteur de leurs mouvemens qui en a toujours compromis le succès. Constantinople semble devoir être le prix d'un heureux coup de main : aussi une armée d'invasion ne saurait s'y porter trop vite. A peine le pays pourrait-il la nourrir pendant une marche rapide, et les généraux russes ont le tort de faire stationner les troupes qu'ils commandent, pendant des semaines entières, sur les mêmes points dont ils dévorent toutes les ressources. Il en résulte que la force numérique de ces troupes devient pour eux un obstacle et un embarras de plus. S'ils persévèrent dans le même système, il ne serait pas impossible qu'après avoir rougi, par d'inutiles combats, les eaux du Danube, ils fussent obligés de reculer, pour aller chercher des vivres qu'ils n'auraient pas su se procurer, en marchant en avant. Cette allure si lente, si circonspecte, est faite pour nous surprendre, après nos glorieuses et dernières campagnes, où la victoire semblait plutôt être le fruit d'une illumination soudaine du génie, que de la puissance des forces matérielles dont il disposait. Il est incontestable que, dans ce moment, ce n'est pas le génie qui donne l'impulsion à l'armée russe ; car elle serait plus vive et plus hardie.

Au surplus, la diplomatie espère encore, dit-on, arrêter les mouvemens des Russes. On désarmerait la cour de Pétersbourg, en déterminant le divan à lui céder quelques ports qu'elle convoite sur la Mer Noire, et qui sont nécessaires à la sûreté du commerce qu'elle y fait; en rasant les forteresses du Bosphore et celles de l'Hellespont; ou bien en les faisant occuper par des garnisons mixtes, comme Luxembourg et Mayence. Reste à savoir si les Turcs consentiront à ces sacrifices, dans l'espoir d'échapper à une lutte qu'ils ne feraient que reculer, et qui serait d'autant plus inévitable qu'ils auraient moins de moyens de la soutenir. Leur situation, dans cette lutte décisive, serait à peu près la même que celle des Grecs, sous le dernier des Constantins, quand les Osmanlis les entouraient de toutes parts, et qu'ils occupaient toutes les avenues de Constantinople.

Les observations que l'on va lire sont dues à M. Ward, chapelain de l'ambassade anglaise à Constantinople. Il vient de publier la relation de son voyage dans le Levant. C'est un esprit judicieux qui a su habilement mettre à profit, pour observer, les avantages de sa situation personnelle. Il est revenu en Angleterre, en prenant, mais en sens inverse, la route par laquelle les Russes s'avancent aujourd'hui dans l'empire ottoman. C'est aussi la même route que suivit le Persan Darius, il y a 2,300 ans, lorsqu'il alla faire la guerre aux Scythes. Comme ces pays n'ont pas été modifiés par l'action d'une civilisation puissante, leurs facilités, comme leurs obstacles naturels, sont restés les mêmes. Il en résulte que les armées qui les traversent doivent s'avancer par les mêmes routes, et combattre à peu près sur les mêmes champs de bataille. Nous empruntons à la *Gazette littéraire de Londres* l'extrait suivant de l'ouvrage de M. Ward, sur les provinces septentrionales de la Turquie, et sur les causes qui en ont retardé la conquête par les Russes, et qui pourraient la retarder encore.

« En 1805, le faible et infortuné Sélim tenait d'une main incertaine les rênes d'un empire déchiré par l'insurrection de ses provinces, et en butte aux prétentions opposées des grandes puissances de l'Europe. Le traité d'Yassi (1), en 1792, avait conféré à la cour de Saint-Pétersbourg le protectorat de la Valachie et de la Moldavie : il y était stipulé que les hospodars, nommés pour sept ans, ne seraient révoqués qu'avec le consentement de la Russie. Cette clause fut violée par la Porte Ottomane : des hospodars se virent arbitrairement destituer avant le terme de leurs fonctions; et, en réponse aux remontrances du gouvernement russe, on ferma à ses navires l'entrée du Bosphore. Cette mesure équivalait à une déclaration de guerre. Soixante mille Russes, sous les ordres du général Michelson, passèrent le Dniester, occupèrent presque sans résistance Bender, Chotzin et Yassi, et marchèrent sur Bucharest, où les attendait un corps de Turcs, commandé par le fameux Mustapha Baïractar, gouverneur de Rutschuck. L'avant-garde russe, aidée de l'insurrection des habitans, poursuivit les Turcs l'épée dans les reins, et joncha de leurs cadavres les murs de la ville; en peu de tems, le général Michelson prit possession des forteresses de la rive gauche du Danube, à l'exception de celle de Giurdgewo, et purgea de la présence de l'ennemi les trois provinces situées au nord de ce fleuve. Au moment où il se disposait à en effectuer le passage, les Asiatiques et les janissaires, rassemblés à la hâte sous les murs d'Andrinople, se mirent en mouvement. Bientôt la révolte éclata parmi ces hordes indisciplinées qu'on voulait soumettre à la discipline européenne; elles massacrèrent les instructeurs qu'on leur avait donnés, et arrivèrent sur le théâtre de la guerre dans

(1) Voyez sur ce traité le bel article inséré dans notre 15e numéro, sur la Valachie et la Moldavie.

un tel état de désorganisation qu'il leur fut impossible de rien entreprendre. Cependant, les deux puissances concentraient leurs forces sur les rives du Danube, pendant que la diplomatie essayait de suspendre les coups plus terribles qu'elles allaient se porter; enfin, en 1810, les deux armées, fortes chacune de deux cent mille hommes, ouvrirent une lutte dont l'acharnement est encore sans exemple dans les annales des peuples.

» Les Russes s'étaient d'abord avancés de Giurdgewo sur Rutschuck, mais le passage du Danube ne put s'opérer en cet endroit, ni dans le voisinage. Ses bords escarpés étaient défendus par des batteries qui se liaient à la forteresse. Ils se décidèrent alors à traverser le fleuve sur trois points à la fois, à Ostrowa près de Widdin, à Hirsowa et à Toutourkaï; et ils mirent le siége devant Rutschuck. Cette place se défendit vigoureusement, et les Russes furent repoussés dans un assaut qui leur coûta six mille hommes. Le général Kaminski échoua également devant le camp retranché de Schumla; et de part et d'autre le carnage fut affreux : les troupes turques, détestables en rase campagne, sont terribles à l'abri de leurs remparts. C'est à la suite de ces succès que le divan publia ce bulletin fameux où il disait qu'on avait conquis sur les infidèles assez de têtes pour en construire le pont sur lequel les vrais croyans passeraient dans l'autre monde. Ces deux échecs dérangèrent les plans de la Russie, et eurent une funeste influence sur l'issue de la guerre.

» Au mois de septembre, Kaminski laissa le général Langeron devant Rutschuck, et se porta rapidement sur Bayna à la rencontre des Turcs. Ils se défendirent avec le courage du désespoir; mais, après une résistance opiniâtre, culbutés sur tous les points, ils laissèrent douze mille morts ou blessés sur le champ de bataille. Ce brillant fait d'arme

entraîna la reddition de Rutschuck, et la prise de la flottille qui en défendait le port.

» Cependant la flotte turque, pour faire diversion, avait essayé une descente dans la Crimée; mais les Russes, loin de diviser leurs forces, se concentrèrent en Bulgarie, et le grand-visir, forcé de se replier devant elles, repassa le Balkan, l'Hémus des anciens et les Thermopyles des Turcs dans leurs provinces septentrionales. Il prit position à Andrinople, après avoir assuré la défense du camp retranché de Schumla et de la place de Warna, sur la Mer Noire. C'est alors que le sultan Mahmout fit éclater cette volonté de fer, qui depuis s'est signalée dans tant de circonstances. Il arbora sous les murs de Constantinople l'étendard du prophète, appela aux armes tous les Musulmans, et plaça à la tête de l'armée qu'il venait de créer un nouveau grand-visir, Achmet-Aga, célèbre par la défense d'Ibraïl, et d'un caractère aussi résolu que le sultan lui-même. Achmet-Aga, sans perdre un instant, vole au Balkan, et, du haut de ces montagnes, fond sur les corps isolés qui occupent la Bulgarie, les force à repasser le Danube, et assiége Rutschuck, défendu par le général Kutuzoff. Les Russes. vigoureusement pressés, transportent ses habitans sur l'autre rive, et font leur retraite, après avoir mis le feu aux quatre coins de la ville. Les Turcs s'y précipitent à la lueur des flammes, et y prennent position.

» Le grand-visir, profitant de ses avantages, poursuivit les Russes dans la direction de Widdin, de Rutschuck et de Silistrie. La prise de Widdin lui permit de jeter trente mille hommes dans la Valachie, en face de Rutschuck : il délogea les Russes de l'île Slobodsé; ce qui lui permit de faire passer un corps considérable sur la rive droite du Danube, et d'y établir un camp retranché. Mais, à cette nouvelle, Kutuzoff détacha contre lui le général Marcoff, avec huit mille hommes. Chez les Turcs, un camp n'offre

aucun plan régulier. La tente du général qui commande est au centre; les autres se pressent tout autour, et chaque soldat choisit la place qui lui convient : mais ce camp est pour eux un fort, où ils se défendent avec la fureur du lion poursuivi dans son repaire. Cette fois, ils se laissèrent surprendre, abandonnèrent aux Russes tout le matériel du camp, et jusqu'à la tente du grand-visir, et rentrèrent en désordre dans Rutschuck : le général Langeron traversa le fleuve avec cent pièces de canon, pour écraser leur flanc, pendant que Kutuzoff, maître du camp, les foudroyait avec leur propre artillerie. De son côté, la flottille russe remonta le Danube, pour couper toute communication entre les divers corps ottomans, et pour affamer Rutschuck, pendant qu'une nouvelle victoire assurait aux Russes l'île de Slobodsé avec ses batteries, et leur permettait de compléter le blocus de la place. Dans cette cruelle extrémité, les Turcs se défendirent avec une opiniâtreté inouie; réduits à se nourrir de la chair de leurs chevaux, et désespérant d'être secourus, ils capitulèrent, après avoir perdu dix mille hommes et soutenu plusieurs assauts.

»Tel fut le dernier acte de cette sanglante lutte. Le corps d'armée turc, qui avait pénétré en Valachie par Widdin, évacua cette province; et le grand-visir, qui, après s'être échappé, sur un frêle bateau, du camp de Rutschuck, était parvenu à rallier ses troupes, les ramena, à la tête de nombreux renforts, vers les ruines de cette place occupée par Kutuzoff. Ces formidables débris, disputés de part et d'autre avec tant d'acharnement, allaient donc, pour la quatrième fois, devenir le théâtre de la guerre, lorsque l'épuisement de la puissance ottomane, et la position critique, où les conquêtes de l'armée française, victorieuse à Smolensk et à la Moscowa, plaçaient la Russie, amenèrent en 1812 la paix de Bucharest. On sait que ce traité assura à la Russie tout le territoire ottoman situé entre le Dniester,

et la rive droite du Pruth, c'est-à-dire la petite Bessarabie, et une portion de la Moldavie.

» Aujourd'hui les Russes ont repris possession des deux principautés qu'ils avaient déjà occupées, de 1806 à 1812, et cette conquête n'a été pour eux qu'une promenade militaire; mais la résistance des Turcs vient de commencer sur les bords du Danube, et sous les remparts de Braïlow, d'Ismaïl et de Giurdgewo.

» La dernière guerre nous apprend que, chez les Turcs, l'ouverture d'une campagne ne peut en faire préjuger l'issue. En 1807, les Russes arrivent sans obstacle jusqu'au Danube; et, après six années de combats, après une longue alternative de succès et de revers, ils sont encore, en 1812, échelonnés sur les bords de ce fleuve. En vain essaient-ils de pénétrer plus avant, ils sont vigoureusement repoussés; et une ville qui, défendue par des troupes européennes, ne résisterait pas huit jours, les tient près de trois ans en échec. Si, dans la campagne qui vient de s'ouvrir, ils forcent la ligne des places du Danube, ils rencontreront dans leur marche une barrière formidable élevée par la nature le long des frontières de la Bulgarie, c'est le Balkan. Cinq défilés praticables traversent cette chaîne de montagnes: les trois premiers conduisent à Andrinople; savoir, un de Sophia par Bazargik, et deux de Ternowa par Keisanlik et Selimnia. Les deux derniers vont de Schumla à Constantinople par Carnabat et Haidhos. Ceux de Ternowa, creusés sur les flancs les plus escarpés du Balkan, sont les moins accessibles; celui d'Haidhos, le moins difficile, est aussi le plus fréquenté.

» Aucun de ces défilés n'est impraticable pour les spahis, corps de cavalerie composé de possesseurs de fiefs, qui relèvent d'un seigneur suzerain, et qui lui doivent le service militaire; s'ils meurent sans laisser d'enfans mâles, leurs terres sont dévolues au suzerain, qui les distribue à d'au-

tres vassaux, sous les mêmes conditions. Les spahis forment seize légions : quoique leur équipement soit très-incommode, et semble devoir nuire à la rapidité de leurs évolutions, ce sont les meilleurs cavaliers pour les manœuvres des montagnes. Leurs selles en bois, dont l'arçon et le pommeau se relèvent en forme de bât, sont extrêmement lourdes. Leurs étriers, qu'ils tiennent fort courts, ne sont pas moins gênans; ils ressemblent, quant à la matière et à la forme, à une pelle à feu, et ils ont, comme elle, un manche pointu, qui sert d'éperon au cavalier. Cette masse n'est pas fixée sur la croupe du cheval par des sangles; elle est liée par des courroies de cuir qui risquent à tout moment de casser ou de se dénouer. C'est sur cet appareil, aussi volumineux que fragile, que s'assied le cavalier turc; et cependant je n'en ai jamais vu parmi ceux des autres nations qui, dans les passages difficiles, montrassent autant d'aplomb et de dextérité. Réunis en corps, aucun ordre ne règne dans leurs manœuvres : isolés, ils dirigent aussi bien leur cheval qu'ils manient leurs armes; mais c'est au milieu des inégalités de terrain, et dans les montagnes inaccessibles à la cavalerie européenne, qu'ils se rendent le plus utiles : vous les voyez se lancer au galop à travers les ravins, disparaître dans les fondrières, gravir les rochers, et reparaître bientôt sur les derrières de l'ennemi, après avoir rapidement parcouru des lieux où il semble impossible de passer à cheval. Les plus intrépides de ces cavaliers se nomment *delhis* ou insensés, et ils justifient ce nom par l'ardeur qui les entraîne à des tentatives désespérées, qui, en effet, tiennent de la folie. Dans les gorges du Balkan, une cavalerie aussi intrépide doit opposer une résistance terrible aux troupes les mieux disciplinées. Les Russes s'en apercevront, s'ils cherchent à y pénétrer.

» La saison dans laquelle ils ont ouvert la campagne augmentera les obstacles de leur entreprise. Dans cette

partie de la Turquie, les armées ne peuvent agir qu'au printems ; le climat est alors très-sain, et le pays magnifique. L'eau est abondante, la végétation superbe, l'air pur et doux ; mais, au cœur de l'été, les ruisseaux tarissent, la végétation disparaît, et l'on ne voit plus qu'un sol brûlé, insupportable par la chaleur durant le jour, et dont l'humidité des nuits rend le séjour très-dangereux. Toutes les armées qui, dans les tems anciens et modernes, ont voulu continuer la campagne dans cette saison, en ont éprouvé les suites funestes. D'un autre côté, il serait déraisonnable de traverser cette chaîne de montagnes dans l'hiver : on y rencontrerait des marais où l'artillerie et les fourgons viendraient s'embourber, des ravins comblés par la neige, des torrens sur lesquels on n'a pu jeter que des ponts de bois trop fragiles pour servir de passage à une armée ; enfin, en toute saison, les défilés de ces montagnes sont hérissés de retranchemens naturels, à l'abri desquels une poignée d'hommes peut arrêter une armée, tandis que les villages dont le territoire est couvert n'offrent aucune ressource à l'ennemi. Tels sont les obstacles que les Russes rencontreront, après avoir traversé le Danube.

» Dans leur dernière campagne, ils avaient pris possession de tout le pays qui s'étend du Danube au Balkan, à l'exception de Varna, de Nyssa et de Schumla.

» Ils avaient, dans les plaines de la Bulgarie, une armée de cent mille hommes, dont les avant-postes bivouaquaient au pied de ces montagnes, et cependant ils n'osèrent point s'engager dans ces défilés. Quelques Cosaques irréguliers essayèrent d'y pénétrer; mais ils eurent bientôt viré de bord. Ce n'est pas de ce côté que les Turcs manifestent des craintes pour leur capitale : aussi n'ont-ils jamais cherché à fortifier le Balkan ; et je n'ai rencontré sur ma route, aucune place forte, de Schumla à Constantinople. Ce qu'ils craignent surtout, c'est que leur empire soit at-

taqué par mer. Pour prévenir les effets d'une invasion maritime, ils ont établi une ligne de forteresses, sur le Bosphore et l'Hellespont. Lorsqu'en 1821, le divan fut menacé d'une rupture avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, il fit réparer toutes les places situées sur cette ligne, et dresser des batteries sur les points où pouvait s'effectuer une descente. Attaquées par terre, ces batteries à cause des plateaux qui les dominent, ne résisteraient pas à un coup de main; elles ne seraient d'aucun secours, si les Russes opéraient un débarquement sur les côtes de la Mer Noire.

» En résumé, malgré les obstacles naturels qui la protègent, il est incontestable que la puissance ottomane, en Europe, penche vers sa chute, et je crois que ses efforts convulsifs ne la sauveront pas. J'ai parcouru la Turquie, depuis Constantinople jusqu'aux frontières de la Moldavie. A l'aspect d'un sol si fertile, où l'industrie pourrait enfanter des prodiges; en présence des villes populeuses d'Andrinople, de Schumla et de Rutschuck, et des villages sans nombre dont le pays est couvert; lorsque je réfléchissais qu'un gouvernement despotique tenait dans sa main les immenses ressources d'un empire qui s'étend sur trois parties du globe, et pouvait en disposer à son gré, je croyais voir le sommeil du lion. Mais, en examinant l'état politique et moral de ce pays, ses ressources négligées, ses champs incultes, sa population languissante, et les traces non-seulement du travail, mais de la vie, s'effaçant de jour en jour, sur cette terre désolée; en voyant les peuples voisins faire incessamment de nouveaux progrès dans la carrière des arts et de la civilisation, tandis que les Turcs restent seuls stationnaires dans la barbarie, et n'ont pas même su conserver la sauvage énergie de leurs ancêtres; je ne puis me dissimuler que le lion n'est pas endormi, mais mourant; et que, s'il se réveille, ce sera dans les convulsions de son agonie. » (*Lit. Gaz.*)

L'AUTRICHE COMME ELLE EST (1).

DOUANES ET POLICE AUTRICHIENNES. — LE BARON C. — LE COMTE DE WALLIS. — INSTRUCTION PUBLIQUE. — POPULATION DES CAMPAGNES. — VIENNE. — LE PALAIS IMPÉRIAL. — L'EMPEREUR. — LES ARCHIDUCS. — LE PRINCE IMPÉRIAL. — L'IMPÉRATRICE. — FILS D'UN GRAND HOMME. — LE PRINCE DE METTERNICH.

S'IL est au monde un exemple de despotisme organisé avec adresse, voilé par une sorte de bonhomie, raffiné par un machiavélisme profond ; enfin réduit en système, et devenu à la fois un art, une théorie, une machine, dont les ressorts compliqués obéissent à la même impulsion, embrassent toutes les sommités et toutes les profondeurs de la société ; cet exemple, c'est l'Autriche actuelle qui nous le donne. Pays singulier, dont le caractère national est empreint de loyauté ; où les mœurs sont bourgeoises ; où la longue habitude d'obéir sans murmure semblerait devoir inviter les gouvernans à rendre plus léger encore un joug qui n'excite aucune révolte ; et qui, par un contraste remarquable, marche à la tête de ce grand système d'asser-

(1) NOTE DU TR. Il est inutile de rappeler, à l'occasion de cet article, que, dans notre recueil essentiellement éclectique, nous ne prenons jamais la responsabilité des opinions exprimées sur les personnes ou sur les choses, par les écrivains dont nous reproduisons les textes dans notre langue. Notre unique devoir est de choisir, avec équité, dans les divers organes de l'opinion publique en Angleterre ; et nos lecteurs habituels, dans les félicitations qu'ils veulent bien nous adresser, reconnaissent que nous avons satisfait à ce devoir avec une impartialité qui ne s'est jamais démentie. Nous avons mis successivement à contribution tous les recueils périodiques de la Grande-Bretagne, depuis le *Quarterly Review*, écrit sous le patronage des torys, jusqu'à la *Revue de Westminster*, consacrée au développement des doctrines du radicalisme philosophique. Tout ce que nous avons à faire, c'est de persévérer dans les mêmes voies. On trouvera aussi un autre article très-remarquable sur l'Autriche, emprunté à la *Revue d'Édinbourg*, et inséré dans notre 19e numéro.

vissement européen : tentative perdue, que les peuples ont vue avec effroi, dont les penseurs ont prédit l'impuissance et prévu les défaites.

Un ouvrage récemment publié (1) contient des documens d'autant plus curieux sur l'état moral de l'Autriche, qu'il sort évidemment d'une plume allemande. L'Autriche est aujourd'hui, sous le rapport de l'inquisition politique, ce que l'Espagne fut jadis sous celui de l'inquisition religieuse : ses secrets sont difficiles et dangereux à pénétrer; sa population tremblante, courbée sous la terreur d'une administration présente partout, toujours inquiète, active et inexorable, se console, en sablant le vin de Hongrie, de sa honte politique, ou plutôt elle en a perdu le sentiment. La police, Argus immense, dirigée par le premier ministre, bannit des domaines impériaux tout étranger dont la curiosité lui porte ombrage : les rapports de l'Autriche avec le reste de l'Europe sont soumis à une surveillance rigide; on ne lui laisse un point de vue libre que du côté de l'Asie, où règnent, dans toute leur splendeur, l'unité monarchique et l'action régulière, uniforme, incontestée du pouvoir absolu.

L'auteur de *l'Autriche comme elle est* (tel est le titre du volume dont je parle) trace un tableau fort exact de cette contrée, autour de laquelle s'agitent, sans y pénétrer, les passions politiques, les intérêts et les lumières du reste de l'Europe. Ce n'est ni par l'énergie, ni par la grâce du pinceau qu'il est remarquable; il a observé, voilà tout son talent. Les pages descriptives offrent peu de charme dans son ouvrage; et la clarté ingénue d'un style sans efforts ne serait pas un assez grand mérite pour que notre critique l'eût choisie, si la nouveauté des observations, jointe à la fidélité du récit, n'y révélait fort naïvement cette

(1) *Austria as it is.* London. Hurst. 1828. Avec cette épigraphe : *Connaître le monde et observer ceux qui le dirigent, est ce là un péché?* GŒTHE.

situation politique et morale où l'Autriche est tombée, depuis que M. de Metternich la dirige de sa main toute-puissante, et maintient dans une constante immobilité tous les anneaux de cette vaste et servile hiérarchie. Dégagées de ces détails topographiques, dont les voyageurs sont prodigues, les pages les plus intéressantes de ce livre auraient formé un très-petit, mais un excellent volume; un ouvrage aussi précieux par la vérité que par l'impartialité des remarques. Le lecteur en jugera par les extraits suivans. Le voyageur, après avoir traversé Carlsruhe, Stuttgard, Darmstad, Hesse-Cassel; après avoir rendu justice à l'administration vraiment paternelle du roi de Saxe, et peint de couleurs peu favorables le gouvernement militaire de la Prusse, atteint les frontières de ce vaste empire, qui, sous le nom d'Autriche, embrasse des populations slavonnes, germaniques, hongroises, italiennes, etc., de toutes les nuances et du caractère le plus opposé. La politesse respectueuse des douaniers, leur vénération pour les titres, leur bassesse devant l'aristocratie, leur insolence envers les faibles, premier indice de la dégradation à laquelle on se plaît à façonner ce peuple, attirent l'attention du voyageur, qui se livre aux réflexions suivantes sur la destinée de la confédération germanique et sa situation morale.

« On doit craindre, dit-il, que l'Allemagne, divisée en petites principautés ennemies, ou du moins étrangères les unes aux autres, gouvernée par des chefs que leur seul intérêt guide, et que l'on a vus se prosterner devant Napoléon, pour le trahir bientôt après; on doit craindre, disons-nous, qu'un pays, sans unité de mœurs ni de vues, en proie à mille préjugés, aujourd'hui soumis à la double influence de l'Autriche et de la Prusse, prêt à plier sous la loi de toute autre puissance prépondérante, ne tombe par degrés dans cette profondeur d'abjection, où l'Orient se trouve ense-

veli. S'il fallait en juger par l'analogie, le régime de lumières et de liberté qui a succédé, en France, à l'époque des Corneille, des Fontenelle, des Rousseau, des Voltaire, et, en Angleterre, à celle des Locke, des Adisson, des Johnson, devrait également suivre en Allemagne l'ère brillante d'une littérature qui a produit tour à tour les Müller, les Schiller, les Gœthe, les Herder. Mais tout porte à croire que cette analogie sera trompeuse : la rêverie purement spéculative des Fichte et des Kant n'est point féconde en résultats positifs. Le génie de l'Europe civilisée a pris son vol vers l'Amérique ; déjà les regards du monde entier se tournent vers cette patrie de l'utilité réelle et pratique : et tandis que M. de Metternich soumet une région vaste et puissante, située au centre de l'Europe, à la terreur de la délation, la lointaine Amérique proclame, sans réticence et sans arrière-pensée, la liberté générale des consciences, et la nécessité de n'attacher aucune prérogative exclusive à un culte spécial.

» Je faisais ces observations misanthropiques, au moment où s'abaissait devant nous une poutre transversale, peinte en jaune, et qui indiquait la frontière autrichienne. Des commis de la douane, dont l'insolence nous menaçait déjà, avaient humilié leur fierté, et soumis leur épine dorsale au salut le plus profond, à l'aspect du chasseur qui nous accompagnait, et des armoiries peintes sur la voiture appartenant au noble autrichien qui voyageait avec moi. Rien de plus rapide que cette évolution, de l'arrogance à la servilité, de la tyrannie à la bassesse ; c'était pour moi un indice assuré du caractère général. On interrogea poliment mon compagnon de voyage sur la nature des objets, et spécialement sur celle des livres que nos malles pouvaient contenir ; il répondit légèrement qu'il en rendrait compte à Vienne à M. de ***, et nous passâmes.

» A peine avions-nous fait quelques lieues, nous ren-

contrâmes, dans la première auberge où nous nous arrêtâmes pour dîner, un de ces êtres équivoques, nécessaires soutiens de l'administration autrichienne, membres de la grande armée soldée par M. de Metternich. Imaginez une table d'hôte fort bien servie : faisans de Bohême, quartiers de daim, vins de Hongrie, de Champagne et du Rhin; des Russes occupés à disserter sur la dernière vendange; des Autrichiens, chargés d'embonpoint, discutant les mérites respectifs du daim et du faisan; quelques Polonais, engagés dans une conversation très-vive avec deux ou trois dames de leur pays; enfin, au milieu de ce congrès gastronomique, convoqué de toutes les contrées de l'Allemagne, un homme maigre, souriant sans cesse, parlant tour à tour et avec élégance le français, l'allemand, l'anglais, s'occupant de tout, se mêlant de tout, l'œil et l'oreille au guet, connu de tout le monde, excepté de moi, et jouissant, avec une incomparable aisance, de la terreur qu'il inspire.

» Je cherchais quels pouvaient être les titres et le rang de ce personnage que les Russes traitaient civilement, les Autrichiens avec déférence, les Polonais avec mépris. « C'est, me dit mon voisin, un conseiller du gouvernement, le baron C*, l'espion de la cour de Vienne. Chaque année il fait sa ronde diplomatique et son examen accoutumé. Sa Majesté défraie ses dépenses; M. de Metternich lui écrit tous les huit jours. Familier avec tout le monde, détesté autant que méprisé, il entre dans toutes les maisons, fait partie de tous les cercles, touche la main des princes, frappe sur l'épaule des comtes, fait grande dépense, vit noblement, et se voit accueilli par les sourires de cette foule dorée, qui croit prouver, en triomphant du dégoût qu'il inspire, sa loyauté et son dévouement. »

» Parmi ces hommes de nations diverses, qui parlaient la langue teutonique avec un accent et un dialecte diffé-

rens, et fixaient tour à tour mon observation plus innocente et aussi attentive que celle du baron C*, quelques militaires prussiens se distinguaient spécialement par cette arrogance ignare et ce ton de supériorité soldatesque qui attirent sur beaucoup d'entre eux la haine universelle. Les Autrichiens ne daignaient pas leur adresser la parole. Entre les troupes de l'Autriche et celles de la Prusse, il existe, si je dois croire sur parole mon guide et mon compagnon de route, une jalousie envenimée, que ces deux nations expriment suivant la nuance spéciale et distincte de leurs caractères. Le Prussien prend des airs de sabreur, l'Autrichien garde le silence : l'un tire de sa poche un petit carnet, jadis rouge, et vous fatigue du récit des batailles de Montmartre et de Katzbach, dont il vous montre le plan ; l'autre se livre sans réserve, et en levant les épaules, à ses jouissances gastronomiques. Aux yeux de l'étranger, il y a peu de différence entre l'un et l'autre : l'un subit les caprices militaires d'un gouvernement sombre et jaloux de son autorité ; l'autre se plie aux volontés despotiques d'un premier ministre, habile dans l'art de séduire, et dont la tyrannie gracieuse paraît encore une caresse.

» N'accablons pas cependant de notre dédain et de notre aversion cette police autrichienne, féconde en petits soins, en attentions délicates, et dont l'omniprésence se fait quelquefois sentir au voyageur d'une manière très-agréable. En Angleterre, savez-vous pourquoi une tasse de thé vaut six ou sept schellings ; pourquoi vous êtes rançonné sur les grandes routes, écorché dans les auberges, environné d'une foule complaisante et affamée, que rien ne satisfait, qui tire partie de votre ignorance, et qui vous dupe avec insolence ? C'est que l'Angleterre n'a point de police organisée. Voyez comme en Autriche, au contraire, tout se passe dans l'ordre, au profit du pauvre étranger ! Un aubergiste n'oserait charger ses comptes, un valet de

place abuser de votre crédulité, un maître de postes tromper votre inexpérience. La redoutable police les surveille, et leur terreur les contraint à être honnêtes. Vin de bonne qualité, lits bien faits, domestiques prévenans, cochers complaisans, tous ces inappréciables avantages sont dus à cette sainte et vénérable police; bénissez-la, pour peu que vous attachiez d'importance à votre bien-être physique : la liberté de la parole, l'indépendance de la pensée sont ses victimes; mais, en revanche de ce sacrifice, que de jouissances matérielles ne lui devez-vous pas !

» Le laboureur et le paysan ne sont point, il faut en convenir, aussi heureux sous cette administration paternelle, que l'hôte passager des auberges pourrait le croire. On ne permet au cultivateur, on n'accorde au fermier qu'un certain degré de prospérité, une certaine proportion de bien-être, compatible avec la tranquillité de l'État. Qu'il boive et mange; qu'il walse les jours de fête, s'il est jeune; qu'il fume, s'il est vieux; qu'il paie exactement les taxes, et que, dans le cas d'une guerre, il ait quelques *gulders* de côté; mais qu'il n'amasse point, cela serait dangereux. Quand le ministre Wallis conseilla à l'empereur la fameuse banqueroute, qui réduisit tant de familles à la plus horrible détresse, il allégua surtout, à l'appui de son système frauduleux, les périls qui résultaient, disait-il, pour la sécurité publique, d'une trop grande quantité d'or et d'argent mise en circulation parmi les citoyens. Leur livrer tant de moyens de fortune, c'était encourager, disait l'excellence, la témérité de leurs entreprises, et Sa Majesté devait les entretenir, suivant le précepte d'Horace, dans cette paisible médiocrité, qui, rendant les sujets humbles et obéissans, ne fait craindre à ceux qui gouvernent, ni les fureurs du désespoir, ni les projets de l'ambition, appuyée sur la richesse. On se conforme à ce système. Quand le fermier est dans l'impuissance de payer les taxes, on ne s'occupe

point de le poursuivre, souvent même on lui fait grâce du paiement, c'est-à-dire que l'on consent qu'il vive, pourvu qu'il végète.

» Telles étaient les remarques de mon compagnon de voyage, que sa position et sa naissance avaient mis au fait de tous les mystères de la politique autrichienne. Il développait à mes yeux le système administratif de ce pays, le genre d'instruction auquel étaient soumis les jeunes gens que leurs familles destinaient aux emplois, et me faisait remarquer avec quel soin et quelle adresse on entretenait, si j'ose le dire, l'étouffement de toutes les facultés morales et intellectuelles. Je le laisserai parler lui-même. « Les institutions primaires sont placées, aussi bien que les colléges, parmi les attributions immédiates de la police. Des écoles élémentaires, l'enfant passe dans le gymnase, ou école spécialement affectée à l'enseignement du latin ; il y reste quatre ans à épeler Cicéron et Horace, expurgés et corrigés avec soin. Deux ans sont consacrés à l'étude superficielle de la géographie, des mathématiques, et surtout de la théologie. De là il passe à l'université, où sa marche est réglée d'avance, où son tems est partagé d'après un ordre invariable : éducation à la fois incomplète et pédantesque, qui ne dure pas moins de quatorze ans. Tous les livres dont l'élève doit se servir, rédigés à Vienne sous les yeux de la commission aulique des études, sans cesse altérés, mutilés ou corrigés, suivant le bon plaisir du ministre ou de ses adhérens, offrent les modèles les plus complets de stupidité, d'aridité, d'ignorance, de pédantisme et de déraison. Point de professeur ni d'étudiant, assez téméraires pour en employer d'autres, et s'exposer à la perte de sa place, aux persécutions du pouvoir.

» Ce n'est pas tout : la conduite de chaque élève, le degré de piété qu'on lui suppose, sa loyauté ou son libéralisme, sa philosophie ou son esprit de servitude, objets d'une in-

quisition continuelle, sont curieusement inscrits, ou, si l'on veut, écroués sur un registre. Ses professeurs sont ses espions d'office. S'il ne va pas à confesse six fois par an, il est puni, non-seulement dans le moment de sa faute, mais dans l'avenir. On devine, on épie, on annote ses actions, ses inclinations, ses penchans, ses paroles, surtout ses lectures : ce portrait moral, toujours infidèle, comme on peut le penser, est soumis au ministre; on en fait trois copies, l'une qui va reposer dans les archives du gouvernement, la seconde qui reste dans celles de l'école, la troisième dans le cabinet de M. de Metternich ou dans ses bureaux. Cette inquisition devient plus sévère à mesure que le jeune homme avance en grade et en âge. On le soumet à des épreuves multipliées, à de longs et rigides examens. On veut savoir s'il a de l'estime pour Caton, si le caractère de Brutus excite son admiration ou sa colère. C'est là dessus qu'on le juge; et s'il se destine au barreau, on emploie toutes les arguties du syllogisme et toutes les ressources de la chicane pour mettre sa pensée à la torture, lui arracher une idée libérale qui se cache peut-être dans les derniers replis de son intelligence, savoir s'il a quelque amour pour les droits naturels des peuples, et s'il pense (le monstre!) que la liberté humaine est un privilége antique, inné dans l'homme et le premier de tous.

» A-t-il quitté les bancs du collége? Homme de loi, médecin, ou homme d'église, il est plus que jamais sous la main du gouvernement. Si la plus légère tache de libéralisme a flétri son nom, qu'il n'espère pas obtenir une simple charge d'avoué. Quelque route qu'il suive, ses inférieurs comme ses supérieurs ont l'œil sur lui; ce sont des instrumens de délation continuelle, nécessaire, inhérente à la place même qu'ils occupent. S'ils osaient s'y refuser, ils seraient anathèmes.

» On se ferait difficilement une idée du point de perfec-

tion que l'on a su donner à cet espionnage systématique, des ramifications dont il se compose, de l'impudence avec laquelle on le met en œuvre, de la bassesse avec laquelle on s'y soumet. Tout valet de chambre est espion : chaque table d'hôte compte deux ou trois observateurs gagés; à la bibliothèque impériale, chez les libraires, dans les églises, la même vermine est répandue et autorisée. On ouvre régulièrement toutes les lettres; et quand il plaît à la police de témoigner son mécontentement à ceux qui les écrivent ou qui les reçoivent, elle y appose son timbre et son cachet, pour avertir de leur imprudence ceux qui confient à la direction des postes le secret de leurs pensées. Tout cela se fait, non avec la rudesse militaire du gouvernement prussien, ni avec la finesse et la légèreté des Français, mais avec une sorte de majesté pesante, avec une solennité comique et une gaucherie importante. Le dernier des espions de la police autrichienne se croit un personnage; il exécute les ordres suprêmes : il s'estime; et si le mystère n'était une des nécessités les plus urgentes de son office, il s'en vanterait presque, et sa honte deviendrait son orgueil.

» Quel est le résultat de ces mœurs lâches et serviles, de cette éducation étroite et fausse, de ces entraves imposées à toutes les facultés de l'ame et de l'esprit? une population sans ressort, sans génie, sans force morale. Des mille secrétaires, conseillers, assesseurs, qui ont parcouru toute la carrière et subi tout le protocole de leurs études, vous n'en trouverez pas cinquante capables d'expliquer d'une manière analytique et satisfaisante l'état financier de l'Autriche. Sur mille officiers supérieurs, à peine une vingtaine pourront vous parler de tactique, ou savoir ce que ce mot signifie : colonels, maréchaux, felds-maréchaux, lieutenans, se font, comme des chanoines, par avancement d'âge, et les exploits du champ de bataille ne comptent pour rien. Dans l'ordre civil, on ne suit pas d'autre route. Obéir, se taire,

épier les autres et s'observer soi-même, voilà toute la marche qu'il faut adopter, pour entrer à la cour, parvenir jusqu'au sein du conseil du monarque, et devenir homme d'État. L'empereur n'oublie rien pour que ses sujets soient pénétrés de la vérité de ce que je viens d'avancer. Un homme de talent, qui briguait la place de conseiller aulique, s'avisa, dans une séance à laquelle assistaient les conseillers du gouvernement bohême, de dire et de prouver que le système qui régit les droits d'importation, en Autriche, a cessé d'être en harmonie avec la situation actuelle des manufactures. Trois jours après qu'il eut commis cette imprudence, le titre qu'il sollicitait fut donné à un jeune homme ignorant; et l'empereur écrivit de sa propre main sur le diplome ces paroles mémorables : « J'ai besoin de conseillers fidèles, et non de raisonneurs. » Second exemple. Après la mort du ministre des finances O'Donnel, l'empereur fit appeler le comte Wallis, alors suprême burggrave de Bohême : « Comte, je vais vous récompenser de vos fidèles services; O'Donnel est mort, vous le remplacerez. —Votre Majesté aura la bonté de considérer que personne n'est plus étranger que moi aux affaires du département des finances, et que jamais je n'y ai donné la moindre attention. — N'importe, vous avez fait votre devoir comme burggrave; vous le ferez comme ministre. Je le dis toujours, il ne me faut que des sujets fidèles. » Le comte Wallis fut nommé; l'État fit banqueroute. Qui s'étonnerait, après cela, des constantes défaites de l'Autriche; du peu de parti qu'elle sait tirer de ses ressources immenses; de son appauvrissement progressif; de sa position fausse et équivoque en Europe; en un mot, de sa décadence rapide et inévitable? »

» Nous approchions de Vienne à petites journées : c'était la saison des vendanges; une occasion admirable se présentait pour observer le caractère spécial de la population

rustique qui habite l'Autriche proprement dite. Joyeuse, pleine de bonhomie, hospitalière, adonnée aux jouissances de la table et idolâtre du bon vin, dénuée d'ailleurs de tout sentiment national et de toute pensée élevée, elle s'offrit à nous sous des couleurs à la fois favorables, quant aux qualités sociales, et sous un aspect affligeant pour le philosophe. C'était partout une gaîté sans dignité; une allégresse bacchique privée d'imagination et d'enthousiasme; une adoration de l'aristocratie; et un penchant irrésistible pour la sensualité la plus matérielle. Doué de peu de facultés brillantes, mais flétri par peu de vices, ce peuple se ferait aimer, si l'on ne voyait avec dégoût la servilité empressée de son obéissance; il est gauche dans son dévouement, regarde la noblesse comme un objet de culte, et ferait volontiers des crimes pour prouver la bonne foi de sa servitude.

» Nous eûmes plus d'un exemple de la soif insatiable qui caractérise les Autrichiens; et, tout en buvant dix ou douze bouteilles par repas, chacun des fermiers qui nous recevait sous son toit conservait sa raison; nous n'en vîmes pas un seul qui fût ivre. Sur notre passage, nous ne trouvions que fêtes champêtres, bals rustiques, libations fréquentes : quelquefois ces beaux chœurs, dont l'harmonie est si pure, et que les Allemands excellent à chanter, venaient frapper notre oreille, et faisaient une diversion agréable au spectacle de ces longues bacchanales; il nous semblait alors que ce peuple, abruti par ses maîtres, était capable de concevoir des pensées plus nobles, et de s'élever à de plus hautes destinées.

» Enfin, nous aperçûmes la résidence célèbre de la dynastie autrichienne, Vienne, aujourd'hui le centre de l'absolutisme, environnée de ses immenses faubourgs, et semblable à l'Autriche même, dont les provinces accessoires et aggrégées à son empire pressent de toutes parts

ce petit archiduché. Les rues en sont tortueuses, les palais même sont presque tous sans élégance dans leur architecture, et cette capitale, malgré l'espace qu'elle occupe, n'a rien de majestueux dans son aspect. En y entrant, il vous semble que cette régularité des édifices, mêlée à l'irrégularité des rues, vous présente le symbole assez juste d'un gouvernement uniforme dans ses volontés et tortueux dans ses moyens, ses ressources et ses ruses. Il n'y a qu'un point de vue d'où cette cité se montre sous des couleurs pittoresques et grandioses ; c'est du côté du Danube : encore semble-t-il que la nature ait tout fait pour lui donner un caractère de grandeur, et les hommes pour l'effacer.

» La plupart des maisons du faubourg n'ont pas plus de deux étages ; entourées de jardins et de murs peints en vert, en jaune ou en blanc, elles rappellent ces petites maisons de campagne, que les Anglais, d'une fortune médiocre, achètent aux environs de Londres. On voit ces édifices s'élever jusqu'à trois et quatre étages, à mesure que l'on se rapproche de la ville ; elle est séparée des faubourgs par un espace de six cents toises, ou à peu près, et douze portes, dont neuf seulement sont ouvertes, y donnent accès. Rien n'annonce ici le goût, l'élégance, la grâce, dont l'architecture parisienne est empreinte, ni le luxe, pour ainsi dire, solide, dont les édifices de Londres donnent l'exemple et le modèle. D'un côté, de vieux palais sombres ; de l'autre, des bâtimens neufs, régulièrement construits, mais privés d'ornemens, et qui ne sont pas sans lourdeur dans le style de leur architecture.

» L'intérieur du palais impérial est magnifique. Là se combinent, pour ainsi dire, l'éclat et la pompe de près de dix siècles de royauté. A droite sont quatre canons, et une garde de grenadiers. Un double escalier de marbre vous conduit à un autre escalier intérieur, qui aboutit à la première salle. On y admire le costume bizarre et oriental

de la garde hongroise, composée de cinquante hommes seulement, choisis dans l'élite de la noblesse, et commandée par le prince Esterhazy. La seconde salle est occupée par une autre garde, également brillante et originale dans son costume jaune et noir, qui réunit les caractères de l'ancien costume germanique et espagnol. De là vous passez dans la grande *Saal*, ou chambre d'audience. L'appartement qui fait suite à ce dernier est celui des pages de l'empire, habillés de rouge, avec des broderies d'argent. Un peu plus loin, vous trouvez la salle des chambellans; vous reconnaissez les deux chambellans de service à la boule d'or suspendue sur leur épaule, et à la clef qu'ils tiennent en main. Le cabinet particulier succède à la salle des chambellans; c'est une chambre simplement décorée, mais toute lambrissée de bois exotiques, et où de grands rideaux de soie verte n'admettent qu'un faible demi-jour.

» Là se tient debout, la main appuyée sur une petite table d'acajou, un personnage remarquable par sa maigreur, par la longueur de sa figure pâle, par les deux cavités qui ont remplacé ses joues, enfin par l'épaisseur extraordinaire de sa lèvre autrichienne. Vous cherchez à deviner le singulier caractère de cette physionomie, et à en déchiffrer, pour ainsi dire, l'énigme : c'est une bonhomie apparente, un air de sérénité et de candeur, avec lesquels contrastent le mouvement contracté de la bouche, celui de la paupière qui se ferme et cligne péniblement, et du sourcil qui s'abaisse de tems à autre avec une expression qui paraît presque menaçante. Le même défaut d'embonpoint, que vous avez remarqué sur la figure alongée de ce descendant de dix-neuf empereurs, caractérise le reste de sa personne : ses jambes grêles se trouvent fort à l'aise dans les larges bottes qui les environnent, sans les protéger; et ce maître d'une grande monarchie ne semble pas avoir

échappé, sans dommage, au quadruple mariage dont les intérêts de sa politique lui ont fait contracter les liens.

» L'empereur François, lorsqu'il n'était encore qu'archiduc, accompagna Joseph II, son oncle, dans son voyage de Hongrie. L'archiduc avait jusqu'alors donné très-peu de preuves de capacité. « Voilà, dit Joseph, un garçon qui nous gâtera tout. » On se souvient que le prince de Kaunitz, à son lit de mort, prévoyant le sort de l'Allemagne à laquelle François II devait commander, s'écria : « La révolution va faire de l'Europe un grand champ de bataille. Je suis désolé de prévoir que mon pays se mêlera dans cette lutte, et ne fera qu'y perdre. On dissoudra ce ce qui était resté uni depuis cinq cents ans (1). »

» Ce qui a surtout nui à l'empereur, c'est moins son incapacité réelle, que cette indolence et cet amour de subterfuges qui l'ont toujours mal conseillé. Ce monarque n'a jamais fait que ce que voulaient les autres ; il lui a toujours fallu un guide et un oracle. Rendons-lui cependant justice. Il a eu le courage de la patience, la fermeté de l'obstination. Il a soutenu contre la France une lutte opiniâtre, dans laquelle il a déployé ce courage patient, cette indomptable force de résistance, que les défaites ni les trahisons n'ont pu abattre. Il a vu, sans s'ébranler, la défection de la Russie, la perfidie de ses généraux, l'inconstance de la Prusse, le livrer seul, après les désastres d'Ulm et de Marengo, à la colère de Napoléon ; son flegme, son incroyable sang-froid ne l'ont pas un moment abandonné. Ce sang-froid est tel, que, si l'historien fidèle essayait d'en donner une idée, on serait tenté de se récrier contre un

(1) Cette prédiction a été démentie par l'événement. L'Autriche a maintenant une population égale à celle de la France, et une circonscription beaucoup plus étendue. Elle exerce, d'ailleurs, sur l'Allemagne, une influence moins contestée que sous le ministère du marquis de Kaunitz ; il est vrai qu'on n'y trouve plus de Frédéric II.

tableau qu'on accuserait d'exagération. Nul changement dans ses manières, ses habitudes, ses occupations, ses plaisirs ordinaires; il fabriquait, aussi paisiblement que jamais, de la cire à cacheter de toutes les nuances, allait visiter ses volatiles favoris (1) à l'heure accoutumée, exécutait son concerto de violon, sans manquer une note ou une reprise, et expédiait ses affaires, comme il avait fait au tems de sa prospérité. Une bataille était perdue, une armée était prisonnière? François II disait à son ministre: « Il nous faut une autre armée »; absolument comme un maître dit à son valet: « Champagne, le service de porcelaine est cassé; il nous en faut un autre. »

» Les résultats, terribles pour l'Autriche, que la bataille de Marengo détermina, éveillèrent dans l'ame des Autrichiens le besoin de la vengeance et l'ardeur des combats. Bohêmes, Autrichiens, Moraves, se levèrent à la fois, volèrent aux armes, et, d'un élan unanime, formèrent l'*Aufgebot* commandé par le prince Charles. Il comptait dans ses rangs plus de six cents jeunes nobles des plus grandes familles. L'empereur, suivant le conseil de son frère, alla passer la revue de cette brave élite, à laquelle il adressa l'allocution suivante: « Vous avez l'air très-bien tenus; je n'aurais pas cru que vous eussiez si bonne mine: mais je n'ai pas besoin de vous, et j'en suis bien aise. Nous avons la paix, retournez dans vos foyers. » Il fit distribuer ensuite un florin (environ cinquante sous) à chacun des jeunes volontaires; tous les florins distribués furent jetés dans le Danube.

» Qu'un prince d'un tel caractère, abandonné de toute l'Europe, ait soutenu le choc de Napoléon et survécu aux attaques du géant, c'est là une singularité de l'histoire moderne, difficile ou impossible à expliquer. La guerre

(1) L'empereur François II est grand amateur d'ornithologie.

de 1809 est un véritable prodige : plus de soixante mille hommes furent équipés, armés, disciplinés, et conduits sur le champ de bataille par la noblesse autrichienne, et à ses frais. Les ornemens des lieux saints, la vaisselle plate, l'argenterie, les diamans, furent portés au trésor, et transformés en valeurs monétaires; toutes les classes du peuple firent, sans murmurer, et presque avec joie, ce sacrifice à la patrie. La bataille perdue à Regens, loin d'éteindre cet enthousiasme, ne fit que l'exciter; et la constance de ces efforts, leur énergie, leur courage, eurent pour récompense le succès d'Aspern. L'empereur sentit vivement cette faveur légère et inattendue de la fortune : il daigna remercier publiquement ses troupes du service qu'elles avaient rendu à la monarchie. La bataille de Wagram vint détruire ce que le combat d'Aspern avait commencé; le plan de l'archiduc Charles était de cerner Napoléon entre l'armée de l'archiduc Jean et la sienne propre. L'affaire fut terrible : la droite des Autrichiens, commandée par l'archiduc, avait l'avantage; la gauche pliait, et l'archiduc Jean ne se montrait pas. Ce retard funeste fut annoncé à l'empereur au moment où il se mettait à table, à Wolkersdorf, où se trouvait l'état-major; il s'assit tranquillement. On vint lui apprendre que son armée était battue et taillée en pièces. « Ne vous avais-je pas dit que Jean nous laisserait nous tirer d'affaire tout seuls, et que nous paierions les frais? Maintenant, songeons à boucher le trou que le *charpentier* (1) a laissé ouvert (2). » Il dit, monte d'un pas ferme dans sa calèche, et part au milieu de l'étonnement qu'inspirait cet imperturbable sang-froid.

» Ce que l'on peut surtout lui reprocher, c'est sa con-

(1) C'est un nom de société donné à l'archiduc Jean.

(2) « Hab ich's nicht gesagt, dass uns Johann wird sitzen lassen, und dass wir wieder die Zeche werden bezahlen müssen. Jetzt können wir schauen wo der Zimmermann das Loch offen gelassen hat. »

descendance excessive pour Napoléon, devenu son gendre ; mais cette flexibilité et cette souplesse, dont l'histoire ne lui saura point gré, ne lui appartenaient pas en propre. Une politique, étrangère à la franchise naturelle qui avait jusqu'alors dirigé ses entreprises, s'était emparée de lui : M. de Metternich était devenu son guide. Une scène assez piquante, dont la ville de Dresde fut le théâtre, caractérise vivement ces trois personnages. Le gendre, qui, aussitôt après son arrivée, était venu rendre visite à son royal beau-père, commença, selon sa manière abrupte, par lui offrir la Silésie en échange de la Pologne, que l'Autriche possédait encore. L'empereur d'Autriche appela M. de Metternich, qui se trouvait dans la chambre voisine. On discuta long-tems ; et comme Napoléon insistait, François dit en allemand à son ministre : « Non, Metternich, non. Je n'ai pas besoin de la Silésie ; je ne lui donnerai pas la Pologne. Dites-lui que tout cela me déplaît. Il va nous donner aujourd'hui la Silésie, pour nous la reprendre demain ; c'est ainsi qu'il traite le roi de Prusse. Il n'a pas tenu la parole qu'il nous avait donnée de nous rendre Trieste et les autres places qu'il nous avait promises. — Que dit-il ? demanda brusquement Napoléon, dont l'oreille était frappée de la rude prononciation des paroles germaniques. — Oh ! rien, répondit le ministre en français, et accompagnant ses paroles d'une inclination gracieuse et profonde ; rien, que les plus sincères assurances d'un attachement inviolable pour Votre Majesté Impériale. » Napoléon y fut trompé : en vérité, quoique empereur, il n'était pas homme de cour. Quelques heures après, S. M. Apostolique, se trouvant seule avec son confident, se mit à rire aux éclats : « Parbleu, s'écria l'empereur, mon cher Metternich, tu es le plus habile homme du monde pour faire d'un *x* un *y*. J'espère que nous réussirons. » Conformément à ces promesses d'amitié inviolable et de fidèle

alliance, le prince Schwartzenberg fut envoyé en Pologne avec trente mille hommes : ces troupes servirent les Russes bien plus que les Français, et revinrent intactes en Germanie.

» Le mauvais génie de l'empereur d'Autriche lui fit préférer aux conseils de Schwartzenberg, généralissime de ses armées, homme probe et dévoué, les avis de M. de Metternich. Depuis cette époque, il cessa d'être son maître, abandonna son gendre, servit les desseins politiques d'Alexandre, et sacrifia sa fille et son petit-fils. Quand cette grande révolution fut accomplie, et que l'autocrate moscovite se trouva le seul arbitre des destinées du monde, les ministres autrichiens, toujours féconds en ressources, inventèrent la sainte alliance, comme une barrière opposée aux usurpations russes. Alexandre, dont la sagacité prévoyait toute l'impuissance de cette ligue royale et religieuse, mais qui devinait le parti qu'il en pourrait tirer, l'accepta, non comme un instrument utile et nécessaire, mais comme un jouet de sa politique. On vit (spectacle ridicule et déplacé) plusieurs souverains, à peine échappés aux dangers d'une guerre qui avait épuisé leurs peuples, dépenser de nouveaux millions dans des fêtes qui se prolongeaient six mois, et achever, par cette somptuosité funeste, l'ouvrage commencé par quinze ans de désastres. Toute la cour d'Autriche brilla d'un éclat inusité ; le renouvellement des livrées, le luxe des appartemens, des carrosses et des costumes, coûtèrent autant qu'une campagne malheureuse. On remarqua dans les expressions du monarque un ton de fierté qui ne lui était pas ordinaire : le pouvoir absolu acquit un nouveau poids et une extension qui devint fatigante, même pour les habitudes serviles de l'Autriche. Les montagnards du Tyrol, race d'hommes brave et robuste, furent les premiers à se plaindre. Deux prélats, deux seigneurs, deux membres des communes,

formèrent la députation tyrolienne, chargée de demander à S. M. l'allégement des impôts exorbitans dont on les accablait, et le rétablissement de leur antique constitution. Les membres des communes tyroliennes, en adressant la parole à S. M., usèrent de leur vieux privilége de tutoyer l'empereur. On peut juger de l'accueil qui leur fut fait. Ainsi, dit le monarque, c'est une constitution qu'il vous faut. — Oui, François, répondirent d'un ton décidé les deux paysans du Tyrol. » Les seigneurs et les prélats baissèrent la tête, en signe d'assentiment. « Faites-y attention, reprit l'empereur : cela m'est égal ; je vous donnerai une constitution, si vous la voulez ; mais l'armée est à moi, et, si j'ai besoin d'argent, je ne le demanderai pas deux fois. Quant à vos langues, je vous conseille de ne pas leur donner trop de licence. — Si telles sont tes intentions, François, répliqua un des montagnards, nous aimons mieux rester comme nous sommes. — Cela sera plus convenable, dit le monarque. » Et cette curieuse conversation se termina ainsi.

» Les réclamations de la Hongrie, où une aristocratie puissante et fière se voyait chaque jour dépouillée de ses droits, effrayèrent bien davantage le cabinet autrichien : le sang-froid de l'empereur en fut même troublé. Quand sa politique, ou plutôt celle de M. de Metternich, eut embrassé tacitement la cause ottomane, la population hongroise, qui compte près de quatre millions d'ames attachées à la religion grecque, fut sur le point de se soulever. Les magnats, dans leurs diètes (1), s'exprimèrent avec la plus vive et la plus franche indignation. L'empereur se plaignit que leurs séances, commencées depuis un mois, n'avaient encore rien décidé : quand ces paroles du monarque

(1) Voyez un tableau très-pittoresque des séances de la diète de Hongrie, dans notre 17e numéro.

furent communiquées aux magnats, le comte P. se leva et dit : « Depuis trente ans que S. M. occupe le trône de Hongrie, elle n'a rien fait pour nous. »

» C'est ce ferment de mécontentement secret, qui, grossissant et s'aigrissant toujours au sein des domaines héréditaires de l'Autriche, menace d'une dissolution future cette puissante monarchie. Elle renferme trop d'élémens hétérogènes et contraires, trop de germes de discorde, trop de causes de ruines, pour que cet état de calme où nous la voyons puisse durer long-tems. Le respect pour l'âge avancé de l'empereur régnant, l'habitude de lui obéir, une certaine vénération pour les malheurs qui l'ont frappé, et des vertus qu'on ne peut lui contester, enfin un principe d'honneur et de fidélité au serment, très-puissant pour ces peuples, ont retenu dans les bornes de la dépendance et dans une paix apparente ces masses ennemies, agitées de mouvemens secrets. Mais le successeur de François II recueillera pour héritage tout ce qu'un long silence et une longue patience auront accumulé de mauvaise humeur et d'indignation concentrées. On s'est écarté de cette bonne foi politique qui, depuis le commencement de la dynastie, jusqu'au règne de Joseph II, avait signalé les rapports du gouvernement autrichien avec ses sujets. Tout le monde s'en aperçoit; et la banqueroute permanente, que le titre de *métalliques*, imposé au papier-monnaie, ne déguise aux yeux de personne; la stagnation du commerce, dont les spéculations établiraient entre les citoyens des communications actives, continues, trop effrayantes pour la politique de M. de Metternich; l'existence d'une police redoutée, qui pénètre jusque dans les arcanes les plus saints du foyer domestique; la prédilection du cabinet de Vienne pour les *Erbfeind*, nom donné en Allemagne à ces ennemis héréditaires de la chrétienté; toutes ces causes concourent lentement à détruire les bases sur les-

quelles repose et domine l'aigle à deux têtes, depuis si long-tems maître du centre de l'Europe. Le sentiment d'idolâtrie pour leur empereur, sentiment si puissant et si profond chez les Germains, se conserve encore dans le domaine restreint de l'archiduché d'Autriche. « *Franzl* (1) est un brave homme, dit le fermier des environs de Vienne. Il s'est souvent moqué de nous, mais c'est la faute de son ministre; et, si j'étais empereur, je sais bien ce que j'en ferais. »

» Il y a une certaine habitude de ruse, qui n'est ni l'hypocrisie ni la perfidie, qui peut s'allier à la bonhomie des mœurs, à la franchise apparente du caractère, et qui se retrouve dans tous les actes de ce gouvernement. Obligé de se soumettre aux conséquences de fréquens désastres, et de se résigner à plus d'un traité contraire à ses intérêts, il a contracté l'habitude de cette dissimulation défiante qui caractérise ordinairement la faiblesse. Les mesures les plus arbitraires s'accomplissent en Autriche avec des formes toutes paternelles. On emprisonne un évêque, on exile un prince, on fait banqueroute, avec la plus aimable bonhomie. Pour peu que vous déplaisiez, un arrêté, conçu dans les termes les plus bienveillans, vous envoie à Munkatsch, à Komom, Spielperg, où de fortes citadelles et des gardiens impitoyables répondront de votre silence, et vous enseigneront la loyauté. Telle est la terreur qu'inspire la singulière paternité de ce gouvernement, si doux et si bienveillant dans ses actes, que la famille impériale n'est pas exempte d'alarmes : le ton quelquefois brusque de Sa Majesté, l'air humble et défiant des archiducs, la distance respectueuse ou plutôt craintive qui les sépare de leur souverain, forment un étrange contraste avec les mœurs domestiques et la familiarité bourgeoise, en usage dans les cours

(1) Diminutif de *Franz*.

allemandes. Le prince héréditaire lui-même ne pourrait, sans danger, sortir de la sphère d'action qui lui est assignée.

» L'archiduc Rainier, vice-roi d'Italie, est celui de ses frères que l'empereur préfère : les talens militaires de l'archiduc Charles portent ombrage ; l'archiduc Jean est trop instruit ; le Palatin est trop fougueux. Quand ce dernier vint demander à l'empereur son consentement au troisième et dernier mariage qu'il a contracté, François II lui répondit : « Je le veux bien ; mais je fais des vœux pour qu'elle vive ; car, si vous la perdiez, il vous en faudrait une quatrième ; et celle-là serait bien certainement une juive. » L'impératrice n'a aucune influence, quoiqu'elle soit fort aimée de son auguste époux. Quant aux habitudes du ménage impérial, si l'on me passe cette expression, dont ceux qui connaissent les mœurs germaniques ne contesteront pas la convenance, le plus sévère philosophe n'y trouverait rien à reprendre. C'est une simplicité patriarchale, une régularité exemplaire, et une décence inaltérable : il y a peu de familles de quakers plus ponctuelles et plus laborieuses. A six heures, l'empereur se lève ; à sept, il déjeune : le travail du cabinet et les audiences publiques durent jusqu'à une heure. A deux heures, promenade à cheval, tantôt avec l'impératrice, tantôt avec le comte Urbna, grand chambellan, ou avec le baron de Ruthherd, aide-de-camp de Sa Majesté. Le dîner, servi à quatre heures précises, se compose de cinq plats et du dessert. L'empereur ne boit que de l'eau ; et, après le repas, un petit verre de Tokai. Après dîner, il visite ses plantes, dans le jardin nommé le Paradis de Garth, va inspecter ses pigeons, dont la disparition ou les maladies ne manquent jamais d'exciter sa mauvaise humeur, et prend son café à neuf heures, dans le nouveau pavillon impérial. La tâche de faire le café appartient spécialement à l'impératrice, qui, vêtue comme une simple ménagère, en dispose tous les apprêts. Ensuite,

viennent les *terzetti*, exécutés par le baron K..., quelques archiducs, et l'empereur lui-même, qui joue assez bien du violon. Telle est la vie paisible et simple d'un des plus puissans monarques de l'Europe. La frivolité, la galanterie, sont rigoureusement exclues de la cour. Chacun des membres de la famille impériale s'occupe d'un art mécanique. Les archiducs sont charpentiers et ébénistes; le prince héréditaire est tisserand : ce dernier s'est rendu célèbre par le peu d'à-propos de ses paroles et le peu de grâce de son maintien. Les qualités contraires distinguent le prince François-Charles, que la voix publique désigne pour successeur de son père, mais que la pragmatique sanction écarte du trône. Ce conflit de la loi régnante et de la prédilection paternelle, joint à la préférence des peuples, semble réserver à l'Autriche des commotions difficiles à éviter.

» De toute la famille, c'est le duc de Reichstadt que Sa Majesté traite avec le plus de faveur et de tendresse. On dirait qu'elle cherche à lui tenir compte des infortunes de son père, et du mal que lui a fait l'Autriche. Rien de plus intéressant que ce jeune homme. Ses traits sont mâles et doux : il ressemble à Napoléon par la coupe du visage, et surtout par l'expression et les contours de la bouche; il n'a de sa mère que les yeux. Il est impossible d'observer sans émotion cette figure jeune et noble, dont la fraîcheur brillante se mêle et se voile, pour ainsi dire, d'une nuance inexprimable de mélancolie et de réflexions profondément tristes. Ce n'est pas cette bonhomie et cet abandon familier, cet air d'aisance privé de dignité, qui caractérisent la plupart des princes de l'Allemagne : il y a quelque chose de plus fier, de plus concentré, dans la physionomie et l'extérieur du duc de Reichstadt.

» Le palais de Schœnbrunn lui appartient. Deux officiers prussiens s'y trouvaient, le jour où nous visitâmes cette

résidence. Ils témoignèrent le désir d'être présentés au duc de Reichstadt, et son chambellan repoussait d'un ton assez dur cette demande indiscrète, quand le prince lui-même sortit de ses appartemens, s'avança sur le perron, fixa ses regards sur les deux officiers, les considéra d'un œil immobile, pendant quelques minutes, tout en traçant sur le sable des figures géométriques; puis, s'écriant en français, du ton le plus significatif : *des Prussiens !* tourna la tête, descendit rapidement les degrés, s'élança sur son beau cheval arabe, présent de son grand-père, et partit. Quelques jours après, nous eûmes occasion de le voir à la tête de son escadron, et nous admirâmes la précision de commandement, la vivacité de coup-d'œil qui annoncent déjà, chez ce fils du plus grand capitaine des tems modernes, l'héréditaire apanage du génie militaire. En vertu d'un décret impérial, il est propriétaire des huit domaines du grand-duc de Toscane en Bohême, et jouit de 20,000 liv. st. (500,000 fr.) de revenu; les autres princes du sang, excepté l'archiduc Charles, sont moins riches que lui. Il porte le titre d'altesse (1), et passe immédiatement après les princes autrichiens d'Este et de Toscane. Sa maison est montée sur le même pied que celle des archiducs; il a son chambellan, son maître des cérémonies (2), ses aides-de-camp, ses officiers. »

Cette cour ne serait point assez connue du lecteur, si, au milieu de ce tableau fidèle, on oubliait de placer le portrait de l'homme qui la dirige. M. de Metternich, issu de l'une de ces familles nobles et appauvries qui ont fourni à l'Allemagne ses princes spirituels, a exercé non-seulement sur l'Autriche, mais sur l'Europe moderne, une puissante influence. Créateur de la Sainte-Alliance, c'est lui qui a donné aux monarchies actuelles leur forme et leur

(1) *Euer Durchlaucht.*

(2) *Obersthofmeister.*

ensemble ; c'est sa main qui a, pour ainsi dire, modelé leur politique et préparé leur résistance contre l'esprit de constitution et de liberté. Jamais homme ne rendit plus de services à ses maîtres, ou ne sembla du moins leur prêter plus à propos le secours de son adresse. Jamais ministre ne brava plus hautement l'aversion populaire. De la Baltique aux Pyrénées, des limites de la Turquie aux frontières de la Hollande, une voix unanime s'élève contre son administration et ses projets, contre sa politique et ses affidés. Il poursuit sa route au milieu de ces clameurs, et se rit de la réprobation universelle. Nous terminerons cet article par le portrait qu'en trace l'auteur de l'ouvrage dont nous rendons compte.

« Au congrès de Radstadt, où il était chargé de représenter les comtes de Westphalie, l'adresse avec laquelle il s'acquitta de ses fonctions diplomatiques le fit remarquer de l'empereur d'Autriche, qui le prit à son service, et le nomma son ministre à la cour de Dresde. En 1806, il fut nommé ambassadeur à la cour de France. C'était l'époque où les débris de l'antique monarchie se réunissaient et se réorganisaient sous les ailes de l'aigle. Marquis et vicomtes affluaient aux Tuileries, et, tout en briguant un sourire du maître, conservaient leurs préjugés, nourrissaient leur ambition, couvaient secrètement leurs espérances, dans ces coteries de bon ton de l'ancien régime, d'où l'on avait soin de bannir tous ces nobles illégitimes de création récente. Introduit, par son titre et sa noblesse héréditaire, dans ces cercles où la France monarchique se concentrait ; doué des formes les plus aimables, les plus gracieuses, les plus douces, les plus insinuantes ; sachant flatter, converser, plaire et séduire, M. de Metternich ne tarda point à s'initier dans tous les secrets de la *chronique scandaleuse* de la cour de France. On l'accueillait partout avec empressement, et Napoléon lui-même le

prenait à gré. Ce fut alors qu'il étudia le caractère de ce prince, devina les mystérieux ressorts qui décidaient les mouvemens de cette ame profonde, et se prépara au rôle diplomatique qu'il devait jouer, quelques années plus tard, à Prague et à Dresde.

» Nommé, l'an 1810, ministre des affaires étrangères à la place du comte Stadion, son intrigue combina, arrangea, fit réussir le mariage de Napoléon et de Marie-Louise; l'empereur et la princesse cédèrent également à ses suggestions : ce fut lui qui, après avoir vaincu les scrupules de l'archiduchesse, la conduisit à Paris. On assure qu'alors il laissa tomber dans la conversation quelques mots qui devaient indiquer à Napoléon la récompense que l'ambassadeur espérait. L'empereur ne voulut pas les comprendre, et Metternich, dévorant son offense, attendit une occasion favorable de la venger. Bientôt l'empereur de Russie lui fit faire des propositions qu'il accepta. La finesse, la souplesse, étaient communes au monarque et au ministre; ils se convenaient mutuellement et ne tardèrent pas à mettre en jeu toutes les ressources d'un génie, dont Napoléon ne redoutait point assez les efforts et l'habileté.

» Il fut la dupe de M. de Metternich. C'est une remarque singulièrement juste de Richardson, que, dans un mélange de qualités et de défauts, ce sont fréquemment nos qualités qui nous perdent. Ainsi, Napoléon avait conservé sur le trône impérial ces idées bourgeoises d'attachement conjugal, de liens de famille, d'union domestique; idées qu'un homme né pour le diadème ne se fût jamais avisé de nourrir ou de garder. Quand le ministre voulut cacher à l'empereur français les intentions hostiles de l'Autriche, il eut donc très-beau jeu : le plus profond mystère enveloppa ces préparatifs; et, pendant toute la guerre de Russie même, pendant le congrès de Prague, Napoléon ne se douta de

rien. En vain M. de Narbonne, son ambassadeur, l'avertit des desseins de M. de Metternich qu'il avait pénétrés; l'orgueil offensé du monarque rappela ce diplomate, dont la sagacité l'eût sauvé, et lui substitua un autre personnage diplomatique qui, ne s'occupant que de harnais, de chevaux et de plaisirs, augmenta l'aveuglement de son maître. La fortune se chargea de punir cruellement cette illusion d'une vanité bourgeoise. Tous les plans de M. de Metternich réussirent selon ses vœux. Instrument flexible et habile entre les mains de l'empereur Alexandre, ce fut encore lui qui détermina le prince Schwartzenberg à marcher sur Paris, et à terminer la guerre d'un seul coup. Telle fut l'adresse du souverain moscovite, secondé par le diplomate autrichien, que la nouvelle de la prise de Paris et celle de l'abdication de l'empereur arrivèrent, en même tems, au quartier-général du père de Marie-Louise.

» L'œuvre de la Sainte-Alliance occupa ensuite, ou plutôt absorba M. de Metternich. Il en montra un jour le plan au prince de W....y. « Mais, lui dit ce dernier, cela blessera! — Blesser, quoi? répondit Metternich, quelques fantaisies! » Malheureusement le ministre connaissait mieux les rois que les peuples; et ce ne fut pas seulement quelques fantaisies, mais de puissans intérêts, mais le génie même du siècle que cette œuvre offensa!

» La physionomie et l'extérieur de M. de Metternich se font remarquer par une sorte de grâce molle. Ses yeux sont bleus et doux; sa bouche est agréable, son front haut et bien dessiné, sa tournure élégante et gracieuse. Il est impossible de mieux tirer parti qu'il ne le fait de ces avantages naturels. Aimable dans un cercle, plus aimable encore dans le tête-à-tête, il n'y a peut-être qu'une seule personne, en France, qui sache aussi bien que lui parler, se taire à propos, amuser, séduire, lancer l'épigramme, voiler ou sous-entendre sa pensée, partager les faiblesses des

autres, et surtout les mettre à profit. Quand les bacchanales diplomatiques du congrès de Vienne étonnèrent l'Europe, encore fatiguée de si longues guerres, l'empereur Alexandre, à qui cette gaîté turbulente était loin de plaire, en témoigna son mécontentement. Il était prêt à partir : quel événement! quelle menace! quoi! tant de combinaisons seront vaines! tant de ruses échoueront au port! M. de Metternich, pour retenir l'empereur, imagina de lui donner de petites soirées tout-à-fait de son goût, et dont la belle princesse de C..... était présidente. Cette fée séduisit Alexandre; la famille de la princesse se fâcha. On la vit tout-à-coup fuir son royal adorateur, se retirer à T..., et l'y entraîner après elle. Plus elle se montrait timide et réservée, plus elle reculait devant le danger, et plus Alexandre s'attachait à sa poursuite : tel fut le talisman magique qui enchaîna ce prince et l'asservit à l'ennui mortel des congrès de Troppau et de Laybach. L'art du premier ministre de la monarchie autrichienne ne paraît pas vulgaire, si on calcule l'importance des résultats qu'il a obtenus.

» Il fallait toute la flexibilité de génie dont la nature a doué M. de Metternich, pour gouverner à la fois, et d'une manière uniforme, tant de masses divisées d'intérêts. Ses agens partagent son esprit; il les pénètre, pour ainsi dire, de cette adresse captieuse et de cette habileté souple qui le distinguent. Tous ses ambassadeurs en sont imbus; rassemblés dans un même palais, ils formeraient une vivante galerie de *Metternichiens*. Son immense réseau enlace l'Europe : il se tient au centre, comme Arachné au milieu de sa toile; et de là, il aboutit à toutes les contrées de l'Europe, tenant aux miguellistes du Portugal, aux absolutistes de France, aux apostoliques d'Espagne, aux torys d'Angleterre; opposant ainsi aux destinées du monde une force de résistance gigantesque; aux progrès de la liberté, un vaste système d'espionnage; enfin, au génie de l'huma-

nité, dans sa marche triomphante, toutes les ressources de l'adresse, toutes les combinaisons d'un machiavélisme subtilisé, tout ce que l'or, l'intrigue, la patience, la finesse, l'intérêt personnel ont d'influence et de force. M. de Metternich s'écriait lui-même, dans l'enivrement de sa joie, après quelques succès obtenus par sa politique : « Je suis le grand prévôt de l'Europe (1). » (*New Monthly Review.*)

Scènes de la Vie Anglaise (2).

La cloche du château de Kingsworth a retenti, et la famille des Sutherland est réunie dans la grande salle, dont une table de chêne, gothiquement sculptée au quatorzième siècle, occupe le centre. Georges Sutherland, héritier de ce nom respectable, l'aîné de la famille, devait revenir de Bath, le matin même; et sa sœur, sa mère, son frère James, l'attendent encore. Georges, absent depuis quinze jours, n'a jamais prolongé si long-tems son absence hors du domaine paternel. On craint, on soupçonne, on conjecture quelque malheur ou quelque imprudence, et la régularité habituelle de la famille, dérangée pour la première fois, depuis que madame Sutherland est restée

(1) Note du Tr. L'auteur de *l'Autriche comme elle est*, dans un petit volume intitulé *les Etats-Unis comme ils sont*, a aussi rendu un compte intéressant de ses observations dans l'Amérique du Nord. La traduction de cet ouvrage est sous presse chez MM. Dondey-Dupré.

(2) Voyez d'autres tableaux de mœurs anglaises dans les 20, 21, 27, et 29e numéros. La plupart de ces tableaux sont dus au crayon véridique et spirituel qui a dessiné les scènes que l'on va lire.

veuve, se soumet à une légère altération de ses habitudes. Encore une demi-heure, et la cloche sonne pour la seconde fois; Jeanne Sutherland monte au pavillon qui domine la grande tour, et où son père avait coutume de se retirer, lorsque, fatigué de la chasse et à demi pris de vin, il voulait cacher aux yeux de sa famille le sommeil plus que léthargique, provoqué par des libations trop copieuses, seules jouissances des gentilshommes chasseurs du nord de l'Angleterre.

On accorde un nouveau quart-d'heure de grâce au jeune fugitif; point de Georges. On se met tristement à table; et la conversation roule tout entière sur l'événement inoui qui vient d'arriver, sur les causes qui ont pu le faire naître, sur les plaisirs ou sur les dangers que Georges a pu rencontrer dans la ville royale de Bath. Le caractère de Georges inspire à sa mère plus d'une crainte : enthousiaste jusqu'à l'exaltation, étourdi jusqu'à la folie, ignorant le monde, passionné pour la beauté, généreux jusqu'à la prodigalité la plus imprudente, dans quels périls n'a-t-il pas pu se précipiter! Les commentaires, les gloses, les annotations, les hypothèses, sur tout ce qu'une telle disposition d'esprit doit accumuler de dangers sur la tête de Georges, se succèdent avec une rapidité merveilleuse; chacun paraphrase d'un style différent ce texte commun, et qui déjà s'était souvent développé, en présence même du jeune Sutherland. Mais, avant de faire parler et agir mes personnages, il est indispensable que je les fasse mieux connaître, et le lecteur me permettra d'introduire devant lui, tour-à-tour, avec noms, prénoms et signalement exact, chacun des membres d'une famille, aisée sans être heureuse, sage sans être satisfaite de son sort, objet d'envie pour les autres et d'ennui pour elle-même.

Madame Sutherland, bonne mère, d'une économie

stricte, d'un jugement sain, d'un esprit plus solide que brillant, vient d'atteindre son cinquante-neuvième hiver. Jeanne Sutherland, sa fille, a bientôt (le dirons-nous?) trente-cinq ans et demi. Comme la plupart des filles surannées, elle n'a pas su garantir sa vertu d'une certaine âpreté, qui nuit à l'amabilité de son commerce : elle nourrit des souvenirs tristes, abhorre les hommes, déteste l'amour, médit de la beauté, méprise les avantages extérieurs, et ne fait cas que de la dévotion, de la rectitude, de la conduite et de la sévérité de mœurs; au reste, bonne, dévouée à ses frères, les torts de son caractère n'ont pas pénétré jusqu'à son cœur. Georges, que nous avons déjà mis en scène, âgé de vingt-six ans, d'une figure heureuse, d'un caractère ouvert, contraste étrangement avec James, son frère cadet, qui mérite une observation détaillée, et une analyse sévère.

C'est un de ces esprits étroits et persévérans, une de ces ames sèches et concentrées sur elles-mêmes, qui regardent leur égoïsme comme le dernier période de la sagesse, leur avarice comme l'apogée de la prudence, leur sagacité malveillante comme une pénétration heureuse, leurs calculs d'intérêt comme le sublime de la politique, et leur réserve méticuleuse comme une égide certaine contre les maux de la vie. Pendant que Georges se livrait à sa verve dithyrambique, et louait la grâce et la beauté féminines en accens dignes de Pindare, que son frère n'écoutait pas sans courroux, James formait de plus sérieux et de plus profonds desseins : il cherchait à captiver le cœur d'une riche héritière, et faisait une cour assidue à la cassette de la prétendue : c'était elle qui devait suppléer aux torts de la fortune qui, l'ayant fait naître après Georges, ne lui destinait qu'une mince légitime. Comme un géomètre, en suivant la courbe qui décrit une ligne, parvient à l'exacte analyse de toutes ses propriétés possibles, il était

facile de prévoir que, le caractère de Georges et de James une fois donné, l'un pourrait bien livrer sa fortune et sa main à la première beauté dont les attraits le séduiraient; et que l'autre, se mariant par intérêt, épouserait Plutus lui-même, si Plutus se présentait à lui sous la forme de la plus horrible, de la plus surannée, mais de la plus riche des duègnes.

En effet, pendant le séjour de Georges à Bath, la première de ces prophéties s'était accomplie : ce rendez-vous commun de tous les intrigans de l'Angleterre avait offert aux regards charmés du jeune héritier de Sutherland la belle Émilie Busbridge, accompagnée de sa tante, Mme Catherine Malwouney, suivie d'un essaim d'adorateurs, et concentrant sur elle seule toute l'attention des *dandys*. Georges avait pris feu : à une cour assidue avait succédé une offre réelle; et le lendemain même du jour où nous avons placé la première scène de cette histoire vraisemblable et véridique, au moment où Jeanne soulevait le crêpe verdâtre qui protégeait le sommeil de sa perruche aveugle, une lettre de son frère annonça cette détermination, cet événement majeur, ou plutôt cette révolution, à la famille représentée par Mme Sutherland la mère.

« Je l'avais prédit, s'écria-t-elle : le voilà bien ! il lui est impossible d'attendre ou de différer; il fera vingt sottises avant que son frère en ait médité une.

— Comment s'appelle ma belle-sœur? demanda James, d'un ton ironique.

— Busbridge.

— Busbridge? reprit le cadet; ce nom-là n'a rien d'aristocratique.

— Pourvu qu'elle ait des principes, continua la vieille fille, et une moralité sévère.

— De la fortune surtout, ma sœur, interrompit James.

— Quoi que vous en disiez, ce n'est pas là le point important. Si nous nous convenons...

— Nous convenir! Croyez-vous que lady Sutherland partagera avec vous la royauté du château de Kingsworth? vous ne connaissez guère le monde. Notre premier devoir, notre première démarche, seront de quitter le toit de ce vieux château. »

Jeanne soupira. « Je suis bien curieuse de savoir quelle espèce de femme ce peut être.

— J'espère qu'elle est aimable.

— Je désire qu'elle soit économe.

— Je souhaite qu'elle ait un bon ton. »

Ces exclamations différentes trahissaient les différens mouvemens qui agitaient la famille, et peuvent faire apprécier le degré d'intérêt et d'impatience avec lesquels on attendit le jour où Émilie Busbridge et Georges Sutherland, son époux, vinrent visiter le donjon patrimonial. La grande chapelle de Bath avait reçu les vœux et répété la bénédiction nuptiale : une retraite de deux semaines dans une petite maison de campagne, comme on en voit tant en Angleterre, louée avec ses meubles, ses domestiques, son attelage, sa voiture, moyennant une somme exorbitante, et appartenant à un sellier enrichi, qui spéculait sur les goûts champêtres de ses compatriotes; cette retraite, dis-je, sans ouvrir les yeux de l'étourdi Georges sur le véritable caractère de sa femme, avait déjà rassasié nos deux héros des plaisirs dangereux de la solitude et des douceurs du tête-à-tête.

Rien de plus séduisant qu'Émilie Busbridge : de grands yeux noirs fendus en amande, de la grâce, de la vivacité, beaucoup d'abandon et de naturel, justifiaient, en partie, l'ardeur de la passion que Georges avait ressentie en la voyant, et qui venait de l'entraîner dans une démarche si importante et si précipitée. Georges n'avait eu, ainsi

que César, qu'à se présenter pour voir et pour vaincre : Mme Malwouney lui avait fait craindre que, s'il tardait à se déclarer, certain monsieur, revêtu d'un frac gris, portant d'énormes breloques à sa montre, et une badine ornée d'un diamant magnifique, ne lui enlevât la main d'Émilie; terreur qui, jointe à la naïve candeur de cette dernière, à son amabilité caressante, au ton sentimental et expressif avec lequel elle chantait la romance, avait décidé l'impétueux jeune homme, et hâté son union avec la nièce de Mme Malwouney. Je ne parle, ni des larmes versées par cette douce syrène, ni des mille et un moyens employés pour achever la conquête d'un cœur déjà vaincu, ni de la parure d'améthystes donnée à la tante, ni des longs discours de cette dernière sur la sensibilité, le dévouement, la grâce, l'économie, l'esprit, la naïveté, la fidélité, les talens, les vertus surnaturelles d'Émilie. Ces préliminaires indispensables se pressèrent et se concentrèrent dans le court espace de quelques jours, et ce fut, comme on dit, *une affaire finie*.

Cependant, le soleil ne s'était pas levé quatre fois pour nos amans, emprisonnés par leur tendresse dans le réduit champêtre de *l'Aubépine* (tel était le nom romantique que son propriétaire lui avait imposé); ou, pour varier les formes oratoires et poétiques dont nos écrivains de nouvelles se servent pour alonger leurs volumes, il n'y avait pas quatre jours que nos héros savouraient les délices d'une retraite rustique embellie par l'amour, que Georges avait déjà cru entrevoir, sinon des taches, au moins de légères nuances de brusquerie, d'étourderie, et même de mauvais ton, chez la bien-aimée de son cœur. Le cinquième jour, elle ne voulait plus toucher le piano, en dépit des prières de son mari qui raffolait de musique; le sixième, elle se hasarda jusqu'à le contredire; le septième, elle poussa l'audace jusqu'à lui donner un démenti formel;

le huitième, une petite querelle qui s'éleva donna l'essor au vocabulaire peu choisi dont la charmante Émilie faisait un usage beaucoup trop fréquent; le neuvième, elle avoua que la chaumière ornée de *l'Aubépine* lui semblait *joliment bête* (lecteur, passez-moi cette vulgarité dont je ne suis que le référendaire fidèle); enfin, le dixième ou onzième jour, elle alla plus loin, et, le répéterai-je sans exciter l'horreur des gens de bon goût, elle déclara positivement que la solitude *l'embêtait*, et qu'elle voulait retourner dans le monde.

Georges ne laissa point échapper cette occasion de changer une position qui commençait à lui sembler embarrassante : il s'apercevait bien qu'il venait de faire une folie; mais elle était faite : il n'y avait plus à revenir sur ses pas, et d'ailleurs Emilie était si jolie! Georges se résout donc à présenter sa femme à sa famille : on va se mettre en route, on part. Tracy, femme de chambre de la nouvelle mariée, occupe avec Rixon, le valet de chambre, le train de derrière du carrosse dont nos héros occupent l'intérieur. Pendant que le trot de leurs coursiers les entraîne vers le château de Kingsworth, revenons à James, et traçons, dans le goût du bon Plutarque, un savant parallèle entre la conduite des deux frères.

Avez-vous jamais observé un jeune matou placé devant la faible souris qu'il convoite et qu'il terrifie? Avez-vous remarqué cette attentive surveillance de l'animal féroce que nous avons civilisé, la fixité de son regard, l'immobilité de sa posture, la concentration, si ce n'est de sa pensée, au moins de sa patience et de son attention? Cette comparaison, peu fleurie, est la seule qui puisse donner quelque idée de la persévérante et infatigable obstination avec laquelle James Sutherland poursuivait la conquête de cette cassette matrimoniale que nous avons déjà indiquée. Grâce Lazenby (ainsi se nommait la jeune personne, objet

de ses vœux intéressés) était pâle, svelte, maigre; ses yeux n'avaient jamais exprimé une émotion, ni ses lèvres un sentiment. Elle ressemblait à ces fleurs étiolées qui penchent leur corolle sur une faible tige, et qui manquent à la fois de couleur, de forme et de parfum. Mais elle était fille de l'un de ces rois du Gange qui ont leur trône dans la rue de Leadenhall (1), et que l'on appelle *Commissaires de la Compagnie des Indes*. James s'était prudemment assuré de la vérité des faits : M. Lazenby était millionnaire ; Grâce, sa fille unique, qui devait hériter de sa fortune, avait été placée sous la direction immédiate de Mme Trainer, dame âgée, habitant une petite maison près de Kingsworth, et dont toute la fortune, déjà considérable, s'était faite et accrue en recevant chez elle des pensionnaires ou des élèves, auxquelles elle donnait, comme on va le voir, des leçons de moralité, et des enseignemens utiles pour le reste de leur vie.

Dès lors, le frère cadet de Georges Sutherland avait formé le siége de la place avec une prudence et une combinaison systématiques auxquelles Vauban lui-même eût donné des éloges. Tous les soirs, on le voyait monter sa jument favorite, et se rendre chez Mme Trainer, pour passer la soirée avec Grâce et son institutrice, écouter et reproduire les rares monosyllabes qui échappaient à la fille du commissaire indien, et boire quelques tasses d'un thé aussi insipide que la fade conversation de sa prétendue. Grâce Lazenby, à laquelle la nature avait refusé la faculté d'être émue, finit par s'accoutumer à la présence et aux assiduités de James. Une carte de l'Inde, étendue sur la table devant eux, servit à remplir les lacunes qui se trouvaient fréquemment dans la conversation de l'un et de l'autre; et, à force de suivre ensemble le cours du Gange, de marquer

(1) Nous avons déjà dit que c'est dans cette rue qu'est l'hôtel de la Compagnie des Indes.

avec des épingles la marche des armées de Tippou-Saëb, et la route à suivre de Fultygur à Chandpourah, il s'établit, entre ces deux personnages, une sorte de communauté de sensations, que l'on ne peut nommer amour ni amitié, mais qui suffisait aux desseins de James, et semblait devoir lui livrer bientôt les pagodes du nabab, et les attraits de son aimable fille.

Cependant Émilie et sonmari sont arrivés à Kingsworth. La grande allée sablée qui fait face au perron du château a reçu l'empreinte des roues de leur carrosse, et Mme Sutherland la mère, debout à la grande porte intérieure, attend sa belle-fille. Émilie, dont la grâce et la beauté avaient, à la première vue, un charme vraiment séduisant, produisit sur la mère de son époux l'effet le plus favorable; et déjà Mme Sutherland félicitait intérieurement son fils du choix d'une telle compagne, lorsque, aux premiers complimens de la famille, la jeune femme répondit d'un ton décidé :

« Oh ! j'en suis sûre, nous nous arrangerons très-bien ! »

Cette brusquerie étonna tous les assistans : James regarda sa sœur; Jeanne regarda son frère; Georges se mordait les lèvres de dépit, et Émilie, prenant sans façon le pas sur toute la famille, entra dans son nouveau domaine.

« Ma chère, dit Mme Sutherland à sa fille, conduisez votre belle-sœur à la chambre préparée pour elle; c'est à vous de lui indiquer la *carte du pays*. »

Comme ces trois derniers mots étaient prononcés en français, langue favorite des hautes classes de l'Angleterre, notre Émilie les prit pour de l'hébreu : elle se retourna vers Mme Sutherland, et l'interrogeant avec plus de vivacité que de politesse :

« La ?... la quoi, madame ?...

— Ma chère dame, reprit la mère, en souriant, on va vous conduire dans votre appartement.

— Ah ! je ne comprenais pas. » Et Jeanne, prenant sa

nouvelle sœur par la main, remplit son office de guide. Cependant, chaque moment, chaque jour, en s'écoulant, développèrent davantage le caractère et, puisque je dois le dire, le défaut d'éducation que Georges avait déjà observé, et qui faisait une compensation funeste aux charmes extérieurs d'Émilie. Son mari cherchait en vain à lui faire comprendre qu'un peu de réserve ajoute à la grâce, et que, si l'abandon dans les manières captive et séduit, l'impertinence révolte. Georges, subjugué par sa femme, fut obligé de souffrir en silence, pendant que Jeanne et son frère continuaient, sur la conduite de leur belle-sœur, ces commentaires un peu malveillans, mais fort justes dans cette circonstance, auxquels on aime à se livrer dans la plupart des familles. Peindrai-je la douleur de Mme Sutherland, lorsque Émilie, se trouvant à table, dirigea sa fourchette vers un vieux portrait entouré d'un cadre vermoulu, et demanda : « Qu'est-ce que c'est que cette vieille caricature ? » C'était le portrait de M. Sutherland le père. Dirai-je l'étonnement, et presque l'effroi, du sommelier, lorsqu'il vit la jeune femme avaler à longs traits l'*ale* mousseuse et épaisse, dont à peine une dame comme il faut daigne prononcer le nom! Enfin, reproduirai-je les sourires, les chuchotemens, et les regards malins échangés par Jeanne et James Sutherland, lorsque Émilie (spectacle épouvantable!) s'avisa de se servir du couteau pour manger le poisson? C'étaient-là des griefs bien importans contre la jeune femme : elle se plut à les aggraver. On la vit prendre le haut bout de la table, enlever à Mme Sutherland les honneurs et son sceptre domestique, rire à gorge déployée avec sa fille Tracy, au moment où Jeanne passait dans la galerie, enfin se conduire comme si son dessein formé eût été de bannir à jamais du château de Kingsworth ses anciens habitans.

Tel était l'état fébrile et le malaise où l'arrivée d'É-

milie et son séjour à Kingsworth avaient jeté la famille. Cependant James poursuivait sans relâche l'exécution de ses plans. M. Lazenby était revenu de Madras; et Mme Trainer, par un petit billet sur papier vélin, lui donna l'importante nouvelle de ce retour si désiré. Il se rend à l'instant même chez la vertueuse institutrice, et après lui avoir long-tems parlé de son attachement sincère pour Grâce Lazenby, il lui demande instamment sa protection auprès du père de la riche héritière. Vous croyez que Mme Trainer lui opposera d'insurmontables difficultés : non; quelque incrédule que puisse être mon lecteur, je l'avouerai sans détour : la solitude dévote de Mme Trainer n'était pas inaccessible à la corruption, et le résultat d'un entretien de quatre heures, entre le jeune et politique amoureux et la matrone expérimentée, fut un traité par lequel James Sutherland s'engageait à remettre *dix mille livres sterling* à titre de prêt, entre les mains de Mme Trainer, sous condition expresse de déchirer le billet de Mme Trainer, et de la tenir quitte de toute dette envers lui, si, par les bons offices de cette dame, il obtenait la main de Grâce Lazenby.

Admirez un peu comment l'homme le plus fin peut se laisser décevoir, l'homme le plus avare se laisser duper par l'espoir du gain. James, muni d'une lettre de l'institutrice, part pour Londres : pour épargner les frais du voyage, il se guinde sur le faîte d'une diligence. L'hôtel magnifique de M. Lazenby, situé au milieu de Portmann-Square, lui ouvre ses portes; et son cœur avide tressaille de joie, en parcourant ces salles ornées de marbre et d'or, ces galeries étincelantes de richesses, qui composent le palais du nabab. On l'admet en sa présence, et, ce qui l'étonne un peu, il est reçu à bras ouverts : on l'invite à dîner; on le retient jusqu'à deux heures du matin, on lui offre même un logement chez M. Lazenby. Ces faveurs inattendues le sur-

prennent et le ravissent. Grâce, toujours placée auprès de lui à table, daigne quelquefois lui sourire : les domestiques semblent le regarder comme le fils de la maison ; et, pendant quinze jours, il jouit ainsi, non-seulement des agrémens d'une vie de luxe et de richesse, mais de l'espérance d'une fortune considérable et prochaine. Un observateur moins inexpérimenté que James eût observé la froideur du reste de la famille, le peu d'égards avec lesquels Grâce elle-même était traitée, les altercations obséquieuses et affectées de M. Lazenby le père, et l'isolement où les habitués du salon de Lazenby avaient coutume de laisser le jeune homme et sa prétendue ; mais le coup-d'œil diplomatique de notre héros n'allait pas jusque-là, et, bien que son orgueil fût quelquefois blessé, la certitude d'atteindre bientôt l'objet de tous ses désirs cicatrisait aisément les plaies de son amour-propre.

Quinze jours s'étaient écoulés : on ne pouvait reculer de part ni d'autre; M. Lazenby partit pour la campagne, laissa James Sutherland et sa fille maîtres de la maison, et fixa à la semaine suivante les arrangemens définitifs de cet hymen si désiré. Ce séjour prolongé du jeune homme dans la maison de son beau-père, bien que contraire à la sévérité des convenances, semblait garantir d'une manière plus fixe encore et plus positive l'union de nos deux amans ; et tout favorisait les projets de l'heureux James, tandis que son frère Georges, en proie aux chagrins les plus cruels, maudissait le jour et l'heure qui l'avaient rapproché de la belle Emilie.

Elle avait lassé, par son incroyable étourderie, et même par sa grossièreté insolente, la patience de la famille. Mme Sutherland et sa fille s'étaient retirées à Bath où elles vivaient isolées. Bientôt après, débarquèrent à la fois au château de Kingsworth les trois sœurs de Mme Sutherland, accompagnées de ce même gentilhomme au frac gris et aux bre-

loques immenses, que Mme Malwouney avait indiqué à Georges, comme le prétendant d'Emilie. Le mauvais ton, la joie bruyante, la licence, la folie, entrèrent avec ces personnages dans le domaine héréditaire des Sutherlands. Un colonel irlandais, au service de la Colombie, et qui se faisait nommer le colonel Mullhologan, vint les y rejoindre; et, pour que l'on se fasse quelque idée des manières de cette société bizarre et des chagrins qui dévoraient Georges, je me contenterai de reproduire, une de ces conversations de l'après-dîner, où les dames n'assistent pas, où le vin circule librement et où tous nos secrets nous échappent.

« Pardieu, s'écria le gentilhomme au frac gris, Emilie ressemble bien à son père. »

Cette phrase excita l'attention de Georges qui regardait Émilie comme orpheline.

« Croyez-vous? reprit Mullhologan; moi, je penserais que Tracy lui ressemble davantage. »

Nouvel étonnement de la part de Georges; Tracy, la servante de sa femme, et qui lui ressemblait! Il se contenta de verser à boire aux orateurs.

« Ma foi! s'écria le major (tel était le titre porté dans le monde par notre gentilhomme au frac gris), Bonif a eu du malheur!

— Bonif! répéta Georges, en appuyant sur ces deux syllabes.

— Oui, continua Mullhologan, Bonif ou Boniface! c'est comme cela que nous l'appelons entre nous.

— Boniface? reprit Georges.

— Eh oui, votre beau-père! »

Georges garda le silence. Mullhologan reprit la parole :

« C'est bien cruel, de l'avoir envoyé là-bas...

— Où? demanda Georges.

— Quoi! Émilie ne vous a pas dit cela? ô la rusée! je la reconnais bien!

— Non, et vous m'obligerez de me mettre au fait.

— C'est une petite affaire avec la justice : au moins ne lui dites pas; elle serait femme à nous arracher les yeux ! »

Alors Georges fut instruit pour la première fois de la vérité toute entière. Émilie, cinquième fille d'un aubergiste ruiné, avait été confiée à la garde de Mme Malwouney, qui avait tiré de sa pupille le meilleur parti qu'elle avait pu. Le père, repris de justice pour avoir tenté un gain illicite, était parti pour Botany-Bay; et la société qui environnait le pauvre Georges était composée de ces escrocs de tabagie et de billard, si experts dans l'art de piper les dés, de faire sauter les cartes et de marquer les appoints.

Émilie et ses sœurs, mues par cette curiosité de mauvais ton qui distingue les femmes de leur classe, avaient, pendant la conversation de Georges et de ses nouveaux amis, écouté à la porte tout ce qui s'était dit durant la séance. La honte d'une pareille découverte et la crainte du ressentiment de son mari, déterminèrent sa résolution. Le lendemain matin, Émilie et sa troupe étaient partis, non sans se munir de ce qui leur avait paru convenable, et laissant le jeune homme livré aux réflexions que devaient faire naître dans son esprit les événemens de ces derniers mois.

Ce fut le matin même de cette crise, que James, marié à Grâce Lazenby, amena en triomphe l'objet de ses plus ardens désirs, enfin devenu sa conquête. Il était difficile à Georges de s'expliquer pourquoi James avait l'air triste. Les deux frères, en s'embrassant, confondirent leurs larmes. Quand James eut écouté le récit des malheurs de Georges : « Mon cher, lui dit-il, nous sommes arrivés par des voies contraires à un résultat à peu près semblable. J'ai épousé, lui dit-il un peu plus bas, la fille *naturelle* de M. Lazenby; et je viens vivre dans la retraite avec deux cents livres de rentes que mon beau-père veut bien m'assurer. »

Ainsi s'accomplirent les destinées de ces deux jeunes gens; et si un mariage d'inclination causa de longs regrets à l'étourdi Georges, James, également dupe de sa profonde politique, dut maudire long-tems son mariage d'intérêt.

(*Sayings and Doings.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Éléphans blancs de Siam. — On avait cru jusqu'à présent que les éléphans de cette couleur étaient une espèce distincte, ou au moins une variété constante. M. Finlayson (1), qui a pu les observer à loisir, a reconnu que ce n'est qu'une variété accidentelle, ce qui explique pourquoi ces animaux sont aussi rares. Lorsque l'observateur anglais visita le palais du roi de Siam, il fut introduit dans l'habitation des éléphans blancs: ces heureux objets de la vénération des Siamois étaient alors au nombre de cinq, ce qui, dans l'opinion de ce peuple, était le signe et le garant d'une grande prospérité publique; car la demeure des éléphans sacrés n'a jamais été aussi peuplée qu'elle l'était alors. Les éléphans vulgaires n'ont aucune communi-

(1) NOTE DU TR. Voyez, dans le 3e numéro de notre recueil, l'extrait que nous avons donné de la relation du voyage de M. Finlayson, dans l'Indo-Chine. On trouvera dans cet article un compte intéressant des merveilles qu'a produites la liberté, dans l'établissement de Singapore, affranchi des restrictions qui pèsent sur les possessions de la Compagnie des Indes.

cation avec ceux-ci, que l'on conserve soigneusement dans l'intérieur du palais.

Suivant M. Finlayson, les éléphans blancs ne sont autre chose que des *albinos*, tels que ceux que l'on observe de tems en tems parmi les chevaux, les vaches, les lapins, et dans l'espèce humaine; mais l'éléphant albino, mieux traité par la nature que l'albino de notre espèce, n'a pas la vue faible, et ne craint point la lumière : son organe de la vue est plutôt perfectionné qu'altéré, quoique l'iris ait totalement changé de couleur, et ne se distingue de la couleur de la peau que par un blanc beaucoup plus pur. Quelques-uns de ces animaux ne sont pas entièrement blancs, et conservent quelques taches de la couleur ordinaire : chez tous, les poils sont plus fins, plus courts et plus rares que ceux de l'espèce commune. En général, tous ces individus ont l'apparence d'animaux malades : les uns avaient les jambes déformées par des nodosités glanduleuses, d'un aspect désagréable; la peau des autres était d'une sécheresse extrême, chargée de grandes rides crevassées, d'où suintait une humeur acide : d'ailleurs, ces animaux étaient bien faits, de petite taille, mais d'une forme aussi gracieuse que puisse l'être celle d'un éléphant. On en prend le plus grand soin; plusieurs domestiques sont attachés à chacun d'eux : l'enceinte où ils sont renfermés a un plancher élevé dans toute son étendue, et tenu très-proprement. M. Finlayson et les Anglais qui visitaient avec lui le palais du roi de Siam furent témoins d'un repas servi à ces animaux sacrés; les herbes les plus fraîches et les plus succulentes leur sont offertes, ainsi que des cannes à sucre et des feuilles de bananier. Ces alimens leur sont présentés avec des formes respectueuses, comme si on déposait une offrande sur l'autel d'un dieu.

L'attention des Anglais fut attirée spécialement par un petit éléphant très-bien conformé; sa peau blanche était

parsemée de petites taches noires, dont le diamètre était à peu près celui d'un pois, et qui étaient placées à des distances à peu près égales, ce qui donnait à sa robe un aspect uniforme.

Les Siamois font tant de cas des éléphans blancs, que celui qui découvre un de ces rares individus, reçoit pour récompense une terre dont l'étendue égale la distance à laquelle le cri d'un éléphant peut être entendu; sa famille et ses propriétés sont affranchies de tout impôt, jusqu'à la troisième génération.

Singe blanc à Ramri. — Voici encore un autre animal albino, trouvé également dans l'Indo-Chine. Il est remarquable que cette portion de l'Asie produise des albinos qui appartiennent à la race humaine, dans une plus grande quantité que les autres contrées du globe. Comme il n'y a pas d'effet sans un principe qui le détermine, ce phénomène est sans doute susceptible d'une explication fort naturelle; il est probable, cependant, que les causes n'en seront pas reconnues de si tôt. On sait que les animaux des pôles ont, en général, une fourrure d'une blancheur aussi éclatante que celle des frimas qui couvrent ces tristes contrées. L'homme éprouve un effroi involontaire, à la vue de ces êtres singuliers qui ressemblent à des amas de neiges doués du principe de la vie; mais on peut se rendre compte de ce phénomène, en assimilant ces animaux, privés pendant leurs longs hivers de la lumière du jour, aux plantes étiolées.

On lit dans l'*India Gazette*, que l'on a pris, dans le mois d'avril dernier, à Ramri, dans l'empire birman, un singe parfaitement blanc. Son pelage était bouclé et doux comme de la soie. Il excita au plus haut degré la surprise et l'admiration des indigènes : à leur connaissance, on n'en avait jamais vu qu'un seul dans ces contrées; et le roi

d'Ava, trouvant dans l'arrivée de cet animal extraordinaire le présage des plus heureux événemens pour son règne, lui fit faire une cage d'or, lui donna une garde d'honneur, et dépensa plus de 20,000 roupies en sacrifices et en réjouissances publiques.

Le singe pris dernièrement était sans doute de la même espèce que le premier : il était encore dans la première enfance. Une femme birmane, qui nourrissait un enfant, se chargea de l'allaiter, et partagea entre eux deux ses soins maternels. Pendant les six premiers jours, le petit singe parut jouir d'une bonne santé, et montra beaucoup de vivacité. Mais, soit que le genre de nourriture ne lui convînt pas, ou qu'il fût naturellement d'une grande délicatesse, il mourut le septième. La douleur du roi d'Ava et celle de ses sujets fut proportionnée à la joie que leur avait donnée la découverte de cet animal. Sa mort fut considérée comme une calamité publique.

Physiologie.

Considérations sur la vie. — Les recherches nombreuses qu'on fait, depuis quelques années, pour trouver les lois qui président aux phénomènes de la vie chez les végétaux et les animaux, ont déjà fourni quelques faits très-importans sur l'exactitude desquels on ne peut avoir aucun doute : comme ces faits démontrent qu'il existe deux séries de lois tout-à-fait différentes, l'une comprenant celles qui gouvernent le monde matériel ou inorganique, l'autre celles qui régissent le monde organique ou vital, il est évident que l'on doit suivre ces deux séries isolément; car leur confusion conduirait nécessairement à de graves erreurs.

A quelque point que l'on étende la division de la ma-

tière inorganique, on n'arrive jamais à une dernière partie vivante; dans les corps organisés, au contraire, on trouve toujours un dernier rudiment qui est évidemment doué d'une force d'activité spontanée, et au-delà duquel on ne peut plus diviser : c'est le *monas termo*. Il est facile de démontrer que tous les tissus du corps animal peuvent se résoudre en de petits globules, qui, à mesure qu'ils se détachent successivement de la masse, montrent une force d'activité spontanée en se mouvant rapidement dans toutes les directions. Ce sont des animalcules qui sont doués de la faculté de la locomotion, et qui paraissent susceptibles d'exister comme végétaux ou comme animaux, et de former des parties élémentaires des uns ou des autres. Ainsi nous arrivons à cette conclusion singulière, que le corps de l'homme, avec tous ses organes, est composé de ces animalcules, et qu'il est une réunion de millions sans nombre d'êtres organisés, tous capables de vivre séparément et peut-être d'exercer quelques-unes des fonctions de la vie individuelle pendant qu'ils font partie de l'organisme humain. Il est probable, si non certain, que ces monades forment le dernier anneau de la chaîne des corps organiques et qu'au-delà on ne trouve plus que les élémens gazeux. Il est encore raisonnable de supposer que c'est par l'addition ou la soustraction de ces molécules organiques que toutes les parties du corps augmentent ou diminuent chaque jour, en un mot, que se fait la nutrition des organes. Peut-être encore la digestion n'est-elle que l'opération nécessaire pour séparer ces monades des combinaisons où elles se trouvent dans les substances animales ou végétales qui forment notre nourriture; dans ce cas l'assimilation ne serait que l'ensemble des lois qui présideraient à la distribution de ces êtres dans tous nos organes, à la nutrition desquels ils seraient destinés.

Nous avons vu dans un article précédent (1) des recherches qui ont été faites sur la part qu'ont ces animalcules dans la croissance des plantes. Nous allons encore rapporter quelques expériences qui jetteront une nouvelle lumière sur ce sujet.

La matière verte qui apparaît spontanément sur l'eau exposée à l'air dans des vaisseaux, a la plus grande analogie avec le *conferva rivularis* et le *tremalla nostoc*. Si la propriété de produire du gaz oxigène, pendant la vie, n'appartient qu'aux végétaux, il paraîtrait d'après les expériences du docteur Ingenhoug, que les trois végétaux que nous venons d'indiquer sont susceptibles de passer insensiblement du règne animal au règne végétal, *et vice versâ*.

L'eau bouillie, exposée à l'air et à la lumière dans des vaisseaux, se couvre de matière verte, tandis que, contenue dans un vaisseau renversé sur une cuve de mercure, elle ne produit de la matière verte que lorsqu'on y ajoute quelque substance végétale ou animale, telle que du sang, de la chair, du poisson, de la bile, de la fécule de pomme de terre, de l'indigo, etc. : d'abord ces substances sont décomposées, l'eau se trouble et il se dégage un mélange de gaz hydrogène, d'azote et d'acide carbonique; l'eau à la fin devient verte, et alors il ne reste à la place de ces gaz que du gaz oxigène très-pur. Si on examine cette eau avec un bon microscope au moment où elle se trouble, on distingue un grand nombre d'animalcules qui s'y meuvent librement. En continuant la même observation, on voit ces animalcules se ralentir après quelque tems dans leurs mouvemens, se réunir et former la matière verte qui couvre l'eau. Si on fait sécher cette matière, qu'on la réduise en poudre et qu'on en mette

(1) Voyez le 28e numéro.

les débris dans de l'eau, on verra reparaître des animalcules absolument semblables à ceux qui s'étaient réunis pour la former.

Dans cette expérience curieuse que l'on peut répéter facilement, en mettant une goutte d'eau dans un verre concave que l'on recouvre de talc pour empêcher l'évaporation, on voit de petits corps ronds qui restent d'abord dans une immobilité parfaite; ils éprouvent ensuite quelques mouvemens oscillatoires qui vont en augmentant et prennent à la fin la vivacité et l'activité qu'ils avaient avant leur changement en matière verte. Mais bientôt ces animalcules se meuvent avec moins de rapidité, l'eau se trouble, et on les voit se réunir pour former de nouveau la matière verte qui produit le gaz oxigène, quand on l'expose à la lumière.

Il est impossible de suivre ou de répéter les expériences du docteur Ingenhoug, et d'examiner avec quelque soin les progrès de la végétation sans être convaincu que la croissance des végétaux repose entièrement sur l'existence des animaux infusoires, et que l'influence qu'exerce le germe soit animal, soit végétal, détermine le *monas termo*, ou ses combinaisons vers la formation de l'un ou de l'autre.

Quoique nous puissions combiner presqu'à l'infini les derniers élémens des substances alimentaires, tels que l'oxigène, l'hydrogène, l'azote, le carbone, et par les moyens chimiques, cependant il nous est impossible d'obtenir une combinaison qui soit vraiment alimentaire. Ce pouvoir réside ailleurs et on doit le chercher dans la connaissance des lois de la vitalité.

Observations sur les tempéramens et les constitutions qui résistent le mieux aux chaleurs de la zone torride. — Le docteur Whitelaw Ainslie, qui a fait un long séjour

dans l'Inde, a recueilli les résultats de l'expérience de plusieurs médecins sur la manière dont le climat de cette contrée affecte les Européens; et, en y joignant ses propres observations, il a composé un excellent mémoire, que tous les Européens qui vont dans cette contrée, ou dans toute autre située sous les tropiques, devraient emporter avec eux : peut-être même feraient-ils bien de le consulter avant d'entreprendre un voyage dont ils auraient mal apprécié les chances défavorables, les inconvéniens et les périls. Quelques extraits de ce mémoire en feront connaître la haute importance.

L'auteur observe que l'on choisit ordinairement de jeunes soldats pour les envoyer dans l'Inde anglaise, au Cap, à l'Ile St.-Maurice (l'Ile de France), etc. : c'est une faute très-grave, un aveuglement inexcusable; car, pour ne pas apercevoir l'affreuse vérité, il a fallu fermer non-seulement les yeux, mais son cœur. « Combien, dit-il, n'ai-je pas vu périr de ces jeunes victimes envoyées de la sorte à une mort inutile et certaine! » Il invoque le témoignage du dr. Ballingall, auteur d'un ouvrage intitulé : *Observations pratiques sur les fièvres, les dysenteries, etc.* Ce médecin rapporte un extrait des registres d'un régiment en garnison à Calcutta. « Sur 206 hommes qui furent envoyés à l'hôpital, peu de tems après le débarquement, 160 étaient au-dessous de vingt-cinq ans : c'étaient à peu près les trois quarts du nombre des malades.

» Voulez-vous savoir si vous soutiendrez sans danger l'ardeur du soleil près de l'équateur? faites l'inspection de votre personne, de la tête aux pieds. Si vous avez le teint brillant, l'œil vif, la voix sonore, la démarche ferme, la langue constamment nette, le blanc des yeux pur et sans aucune teinte de jaune, allez où bon vous semblera : vous digérez bien, vos viscères s'acquittent à merveille de leurs fonctions, votre santé se maintiendra. Mais seront-ils de

bons soldats dans les Indes, ces jeunes gens pâles, aux yeux jaunes, dont l'embonpoint n'est que bouffissure, dont le maintien et la démarche ont une nonchalance qu'on leur reproche mal à propos; car elle est le résultat nécessaire de la faiblesse de leur mauvaise constitution?

» Les affections cutanées, de quelque nature qu'elles soient, rendent incapable de tout service militaire dans les pays chauds, où la régularité de la transpiration est plus nécessaire que partout ailleurs. Il y a cependant quelques exceptions à cette règle générale. J'ai remarqué, par exemple, que des jeunes gens, affectés de *dyspepsie* en Angleterre, se portaient beaucoup mieux, dès qu'ils atteignaient la côte de Coromandel, où la peau est continuellement humectée.

» Les pays chauds sont-ils favorables ou contraires aux goutteux? Quoique cette question ne soit pas nouvelle, on ne peut la regarder comme résolue. Au tems de Pline, cette maladie était assez commune en Italie; elle y est assez rare aujourd'hui. Les Chinois ne la connaissent presque point, et l'on assure que certaines parties de l'Allemagne ont le même bonheur. L'Arabe est trop sobre pour avoir à craindre ce châtiment de l'intempérance. Aux Indes, je n'ai pas vu un seul Hindou goutteux, mais les Musulmans n'ont pas le même privilége, et ne le méritent point. D'après la savante analyse que le docteur Wollaston a faite de concrétions goutteuses, on ne peut douter que cette maladie ne soit le produit d'une longue suite de mauvaises digestions. Quelque pays que l'on habite, l'art de s'y bien porter consiste dans le choix du régime qui met en état de bien digérer, et dans la constance à le suivre.

» La goutte et la gravelle sont deux sœurs jumelles. « J'ai pu m'en assurer par des preuves multipliées, dit M. Ainslie. Cependant, aux Indes Orientales, la gravelle affecte également les Hindous et les Musulmans, mais elle est

rare, et je n'ai point vu de *pierre*, même parmi les habitans d'origine européenne. »

» Les *bruns* et les *blonds* paraissent également bien constitués, pour vivre et conserver leur santé dans la zone torride. Le docteur Ainslie n'excepte que les individus d'une extrême blancheur, cheveux presque blancs, yeux gris, sorte d'albinos, variété faible et dégénérée. Pour toutes les autres nuances de la couleur des cheveux et de la peau, son avis est exprimé par l'hémistiche latin : *nimium ne crede colori*.

» Le climat des Indes est des plus funestes pour les scrophuleux. Envoyer des hommes affectés de ce mal, c'est les condamner à une longue agonie. »

Le mémoire qui nous a fourni ces extraits était adressé aux directeurs de la Compagnie des Indes. L'auteur le termine par l'éloge de l'administration actuelle des possessions britanniques dans l'Inde; c'est par des faits qu'il justifie ce qu'il en dit. Toujours heureuse dans ses guerres, dans ses traités, dans toutes ses entreprises, cette administration réparait, autant qu'il était possible, les échecs que la métropole éprouvait en Europe. Aujourd'hui, la face des affaires a totalement changé : l'Inde britannique est toujours triomphante, mais elle peut avoir à combattre des ennemis plus redoutables que ceux qu'elle a vaincus : la métropole n'a plus rien à craindre, et peut disposer de la plus grande partie de ses forces pour la défense de ses possessions lointaines. Si les circonstances exigent qu'elle augmente son armée dans les Indes Orientales, qu'elle n'y envoie que des hommes en état de faire la guerre dans ce pays, de supporter l'ardeur du soleil pendant le jour, et l'humidité des bivouacs pendant la nuit, le changement de nourriture et les longues fatigues ; l'intérêt de l'état et l'humanité recommandent instamment de ne point négliger les observations de M. Ainslie sur cet important objet.

Statistique.

État du nombre des vaisseaux qui ont passé le Sund en 1825 *et* 1826.

	1826	1827
Vaisseaux anglais	3,730	5,199
— hanovriens	427	457
— danois	779	871
— suédois	1,280	1,389
— norvégiens	865	867
— prussiens	2,621	2,035
— russes	228	380
— hollandais	617	811
— français	81	106
— mecklembourgeois	565	551
— hambourgeois	24	35
— brêmois	30	65
— lubeckois	111	100
— oldenbourgeois	20	37
— américains	158	192
— portugais	9	11
	11,545	13,106

Il paraît, d'après cet état, que le nombre des vaisseaux anglais qui ont passé le Sund, s'est accru, d'une année à l'autre, dans une proportion beaucoup plus forte que celui des vaisseaux étrangers pris ensemble : cette augmentation ayant été, savoir : pour les premiers, de plus de 37 p. %; et pour les autres, seulement d'environ 8 p. %. L'augmentation, à l'égard du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de la Prusse, de Hambourg, de Bremen et de Lubeck, pays avec lesquels des traités de réciprocité ont été récemment conclus, n'est que dans la proportion de 5 p. %, ce qui prouve combien ces traités ont été avantageux à la Grande-Bretagne.

Il est triste pour nous de voir la France, prendre à cette navigation, une part si peu proportionnée à sa population, et au développement de ses côtes. Cela vient sans doute de ces désastreux tarifs qui ont déterminé de funestes représailles contre notre commerce auquel, tout en voulant le servir, on a porté un si grand préjudice.

Établissement aux îles Keeling. — Ces îles forment un petit groupe de 10 milles de longueur sur 7 milles de largeur, entre 12° 4′ et 12° 14′ de latitude australe, et à 97° 4′ de latitude orientale. Elles sont basses, disposées circulairement, et offrent un mouillage très-sûr et très-commode. M. Ross, capitaine du navire *le Bornéo*, qui a fait la découverte de cette terre inhabitée, en a pris possession, non pas à la manière des navigateurs, en plantant un drapeau et l'*assurant* par quelques coups de canon chargés à poudre, mais en la choisissant pour sa demeure, en y établissant sa famille et sa suite. Usant de son droit de propriétaire, il a imposé des noms aux diverses parties de ses domaines. Le *Port-Albion* peut recevoir des vaisseaux de toute grandeur; l'entrée en est facile, l'aiguade assez abondante, et, dans quelque tems, on pourra s'y pourvoir de vivre. La *New Selma* est l'habitation du propriétaire; elle est destinée à devenir une ville où l'on s'arrêtera volontiers dans le cours des voyages par le détroit de la Sonde à la Nouvelle-Galles du Sud, aux îles de la Société, etc. Au moment de la découverte, les îles Keeling étaient couvertes de cocotiers; elles nourriront de la volaille, des cochons, produiront tous les fruits des pays chauds, et seront approvisionnées de tout ce qui peut fournir aux besoins d'une longue navigation. Ce sera l'un de ces lieux, trop rares sur notre globe, où les dissensions

politiques seront ignorées, ainsi que les maux et les crimes dont elles sont la cause, où les relations entre les hommes seront toujours amicales et profitables à tous. Puisse ce beau rêve se réaliser! Puisse la paisible entreprise du capitaine Ross obtenir plus de succès que l'éphémère établissement formé aux îles de Tristan d'Acunha; et la neutralité de la petite souveraineté qu'il s'attribue être plus respectée que celles des cantons suisses, qui, cependant, avaient plus de moyens de se défendre!

Nouvelle-Galles du Sud. — Le plus souvent, le législateur quand il fonde des institutions, ou les gouvernemens lorsqu'ils distribuent des places et des honneurs, s'occupent moins, dans ces actes d'une si haute importance, de ce qu'exigerait la justice, qui est cependant l'unique mesure du devoir, que des suggestions d'une prudence timide, et de l'observation de certaines convenances dont on a contracté l'habitude et le besoin. C'est ainsi que les métropoles continuent à traiter leurs colonies avec une offensante supériorité, lorsqu'il serait tems de faire jouir celles-ci de tous les droits civils et politiques. L'Angleterre avait commis cette faute à l'égard de ses colonies du nord de l'Amérique : elle en a subi la peine; la majeure partie de ses possessions, dans le nouveau continent, est perdue pour elle. Il en sera de même de ses vastes établissemens en Afrique et en Asie. Déjà même, la moins populeuse, la plus lointaine et la moins importante de ses colonies commence à réclamer leurs droits; les hommes libres de la Nouvelle-Galles du Sud demandent qu'on les gouverne comme les autres Anglais, par les lois de la Grande-Bretagne. Peu de jours après l'installation du nouveau gouverneur (le lieutenant-général Darling) les habitans de Sydney, capitale de la colonie et siége du gouvernement, s'assemblèrent sous la présidence du shé-

riff, dans l'intention de rédiger une adresse dont nous citerons les passages les plus remarquables. L'adresse fut faite et signée, *uno dissentiente.* Il faut se rappeler que la majeure partie de la population libre de Sydney et de toute la colonie est composée d'individus condamnés à la déportation, et qui y sont demeurés, après avoir accompli le tems de leur condamnation. L'adresse dont il s'agit fut présentée au gouverneur au nom de la *bourgeoisie* (gentry), du clergé, des magistrats, des marchands, propriétaires, fermiers, hommes de métiers, et autres habitans libres de la Nouvelle-Galles du Sud. Voici comment ils expriment leurs demandes et leurs réclamations :

« L'accroissement de la colonie est plus rapide que les anciens habitans ne s'y attendaient. Nous ne doutons point que V. Exc. ne remarque bientôt que les lois spéciales auxquelles nous sommes soumis ne conviennent plus à une population libre, riche et active. Dans un premier travail, et sans épreuves antécédentes, les ministres de S. M. ont conçu, pour cet établissement, des projets peu en harmonie avec ce qu'il devait être un jour; nous n'en sommes pas surpris, et c'est par ce motif même que nous saisissons avec plus d'empressement toutes les occasions de mettre sous les yeux du délégué de notre monarque bien-aimé, l'exposé fidèle de notre situation et de nos besoins, afin que V. Exc. les fasse connaître à S. M., qui, portant ses regards paternels sur la portion la moins nombreuse et la plus éloignée de ses fidèles sujets, lui accordera certainement une plus grande part dans les droits dont jouissent tous les sujets de l'empire britannique.

» Un fait aussi important que bien constaté, et dont V. Exc. acquerra facilement la conviction, c'est que la prospérité de cette colonie a été considérablement entravée et retardée par le vice des lois sur les impôts, l'agriculture, les fabriques, le cabotage et les pêcheries. Les pertes

que les habitans ont éprouvées, et les vexations qu'ils ont souffertes depuis quatre ans, sont incalculables. Nous ne craignons pas de le dire, une législation, fondée sur les mêmes principes que celle des colonies américaines, est indispensable pour nous rendre heureux et satisfaits. Nous devons prévenir V. Exc., et lui certifier solennellement que toutes ces demi-mesures, auxquelles les ministres de S. M. se borneraient pour améliorer notre situation, ne serviraient qu'à perpétuer, et peut-être même à rendre plus funestes, les troubles qui nous ont agités, depuis l'arrivée de la commission d'enquête, et après son départ.

» Que V. Exc. nous permette aussi de la prévenir que, malgré l'attachement que conservent pour la couronne d'Angleterre tous les colons qui sont nés dans la Grande-Bretagne, il y a dans ce pays une génération dans toute la vigueur de la jeunesse, élevée à l'écart et dans le silence des forêts, entièrement inaperçue, mais qui nous succédera, prendra possession de nos terres, et créera la génération suivante. Cette classe de colons, oubliée par le gouvernement de S. M., a été négligée par les administrations locales, et sent fortement le tort que lui a causé cet abandon qu'elle ne méritait point. Jamais on n'a jeté sur elle un regard favorable. Les terres cultivées par ces jeunes colons, qu'ils regardaient comme la propriété de leurs pères, et qu'ils s'attendaient à posséder un jour, ont passé, par ordre de la commission d'enquête, en des mains étrangères, incapables d'en tirer un aussi grand produit, et quelquefois même hors d'état d'en faire aucun usage : ces injustices et ces maladresses les ont fort indisposés. Ils tiennent de nous l'amour de la liberté, mais ils n'ont pu ni contracter les habitudes ni prendre les sentimens qui nous attachent au gouvernement britannique. Quelque peine que nous éprouvions en apprenant ces faits à V. Exc., nous nous sommes imposé l'obligation de les révéler, afin

de prouver à notre monarque et à son représentant dans cette colonie, que nous remplissons tous les devoirs de sujets fidèles et dévoués. Si, dans les instructions données à V. Exc. par l'autorité qui l'envoie, cette intéressante génération était encore oubliée, ou représentée sous un faux jour, ce que nous venons d'en dire apprendra comment son jeune enthousiasme, ses affections généreuses, la pureté de son intelligence et sa droiture native, peuvent l'attacher au gouvernement du roi, et en faire des sujets pleins d'ardeur et de dévouement.

» La jeunesse de cette colonie sera bientôt trop nombreuse, si même elle ne l'est déjà, pour qu'on puisse obtenir d'elle par la force rien qui lui semble contraire à la justice, et sa raison est trop droite pour qu'on lui fasse prendre le change. Le seul moyen de la ramener et de se l'attacher, c'est de lui donner des garanties suffisantes contre le retour des iniquités dont elle se plaint. »

Cette partie de l'adresse éprouva quelque opposition de la part du shériff et d'un autre membre de l'assemblée : cependant elle fut adoptée, comme nous l'avons dit, à l'unanimité, moins une voix. L'influence qu'elle exercera sur l'administration et sur les destinées de cette colonie est un objet bien digne de l'attention de l'homme d'état et du philosophe. Évidemment, malgré l'étonnante rapidité de leurs progrès (1), les établissemens de l'Australie sont encore dans l'impossibilité d'appuyer par les armes ce fier langage; mais ils le pourront un jour. Le régime colonial touche à sa fin dans les diverses parties du monde; et, selon toute apparence, le siècle ne s'écoulera pas sans que les établissemens coloniaux fondés par les Européens ne se gouvernent tous par eux-mêmes, et par leurs propres lois.

(1) Note du Tr. Voyez, à cet égard, les grands articles que nous avons publiés dans les numéros 6, 19 et 31, de notre recueil.

Nouveaux détails sur les Birmans. — Nous ne connaissions que fort peu l'origine et l'histoire des Birmans; mais toute incertitude cessera bientôt à cet égard. On vient de découvrir quelques tables chronologiques qui remontent à l'an 543 avant J. C., et qui donnent les principaux événemens des règnes de leurs souverains. Les premiers conquérans sortirent du Magadhar ou Bahar; et, depuis l'époque de la fondation de la monarchie jusqu'à nos jours, cent vingt-huit princes ont occupé successivement le trône. Ils changèrent souvent de résidence; en 1322, après J. C., ils avaient fixé le siége de leur gouvernement à Sakaing; en 1752, le fameux Alompra ou Aloum Poura le transporta dans la ville de Monzaba (Motzobo), où il était né; et ce ne fut qu'en 1822 que sa majesté actuelle vint résider définitivement à Ava.

On voit encore des traces de l'ancienne capitale des rois birmans, à six milles de Prome. Elle se nommait Terri Ketteri ou Issay-min; ses ruines attestent et son antiquité et sa vaste étendue. On y admire deux monumens immenses en briques et de forme conique, d'environ 200 pieds de haut, et semblables à quelques-uns des édifices religieux des Hindous. Il existe une légende relative à l'origine d'Issay-min, qui s'accorde exactement avec l'histoire de la fondation de Carthage: peut-être sont-elles sorties toutes deux de la même source.

On compte plus de 80 dialectes différens dans le seul empire des Birmans: le docteur Judson a recueilli des vocabulaires de quelques-uns; et, dans la précieuse collection d'ouvrages envoyée par le roi d'Ava au gouverneur-général des possessions britanniques dans l'Inde, on remarque une grammaire et un dictionnaire Pali, avec la traduction en langue birmane, qui seront d'une grande utilité pour l'étude de cet idiome encore peu connu. On y trouve aussi

plusieurs histoires de Gautama ou Bouddha, pour lequel les Birmans témoignent la plus haute vénération.

On ne doit pas être étonné du peu de progrès que la religion chrétienne a faits dans l'Hindostan. Le concours de missionnaires, de pays et d'opinions différens, et leurs divisions continuelles, ont souvent suffi pour paralyser les efforts des sociétés qui se sont instituées pour la prédication de l'Évangile dans l'Orient.

Pendant la dernière guerre contre les Birmans, les troupes anglaises étant entrées à Sawarah, on y découvrit un livre qui, dans cet endroit, pouvait passer pour une curiosité. C'était l'exposition simple et précise des dogmes de la foi chrétienne, en langue birmane, avec le latin en regard, imprimée à Rome, en 1785, aux frais de la société pour la propagation de notre divine religion. On suppose qu'il fut introduit à Sawarah par quelques missionnaires italiens, établis à Ava, où ils enseignaient la langue latine; mais on ne sait point s'il leur avait fait beaucoup de prosélytes.

Dans un récit fort intéressant de la guerre contre les Birmans, publié il y a quelque tems par le major Snodgrass, on trouve plusieurs traits curieux d'intelligence et de talent stratégique, que les Anglais ne se seraient jamais attendu à rencontrer chez un peuple généralement considéré comme barbare. Dans la marche des troupes anglaises, pour aller attaquer Donoubiou, qui fut défendu avec la plus grande vigueur, l'arbre d'observation du commandant des Birmans, Maha-Bandoula, fut pris et détruit. La manière singulière dont cet arbre était fortifié, et l'habileté qu'avait dû exiger la construction de cette espèce de redoute, excitèrent la surprise de nos ingénieurs.

La manière dont les Birmans se retranchent en rase campagne nous a paru non moins remarquable. Pour la faire

connaître, nous emprunterons à l'ouvrage du major Snodgrass le récit de ce qui se passa pendant que l'armée anglaise était devant Rangoun (1).

« Les masses mobiles qui, quelques instans auparavant, avaient attiré notre attention, et même excité quelque inquiétude, s'étaient tout à coup enfoncées sous terre, et si nous n'avions pas été témoins de tout ce qui venait d'arriver, il nous aurait été impossible de croire à l'existence de ces légions souterraines. La marche d'un chef se promenant çà et là, avec son *chattah* doré (parasol), et paraissant inspecter des travaux, était en ce moment la seule chose qui pût donner lieu à quelque soupçon. Aux yeux d'un observateur placé dans l'éloignement, les collines couvertes de monticules de terre auraient été prises pour toute autre chose que pour des indices de l'approche d'une armée ennemie; mais pour nous, qui avions été spectateurs de la scène étrange qui avait précédé ce spectacle, ces monticules nous paraissaient produits par un art magique ou par le coup de baguette d'un enchanteur. »

Attaqués par les forces anglaises et chassés de la position qu'ils occupaient, « leurs retranchemens furent examinés avec un vif sentiment de curiosité. Ils consistaient en une suite de fosses capables de contenir deux hommes chacune, creusées tout autour de manière à offrir un abri contre la pluie et contre le feu de l'ennemi; à l'aide de cette disposition, une bombe, éclatant dans le retranchement, ne pouvait tuer que deux soldats. Comme les Birmans ne sont point dans l'usage de relever leurs avant-postes, chaque fosse contenait une provision de riz, de l'eau, et même des combustibles, pour la petite garnison qu'elle dérobait

(1) NOTE DU TR. La campagne contre les Birmans a duré près de deux ans. L'armée anglaise sous les ordres du major-général Sir Archibald Campbell, débarqua devant Rangoun en mai 1824. Le traité, suite des opérations de cette guerre, fut signé à Yandabou, au mois de février 1826.

aux yeux de l'ennemi. Dans la partie creusée dans le sol, était un lit de paille ou de broussailles sur lequel un des soldats pouvait se reposer, pendant que son camarade faisait sentinelle. Lorsqu'une première ligne de retranchemens est terminée, ceux qui les occupent profitent des ténèbres de la nuit pour en ouvrir une seconde plus près de l'ennemi que la première, et la place qu'ils occupaient dans celle-ci est aussitôt prise par de nouvelles troupes détachées du corps d'armée, et ainsi de suite. Le nombre et la disposition de ces retranchemens varient suivant la force des assiégeans, les plans du général ou la mesure du terrain. »

Commerce. — Industrie.

Mines d'étain de l'île de Banca. — C'est à Sir Stamford Raffles qu'on doit la notice suivante; et, par conséquent, la statistique et le commerce peuvent l'employer avec une entière confiance.

« Il n'y a pas plus d'un siècle que l'exploitation de ces mines a commencé, au profit du sultan de Palembang, qui s'en était approprié le monopole, comme souverain de Banca. En 1811, le gouvernement britannique en prit possession; mais celui des Pays-Bas a conservé les droits que lui donnait un traité antérieur avec le sultan, qui s'était engagé à leur livrer une certaine quantité d'étain, à 6 ou 8 dollars le *pécul,* mesure un peu plus grande que le demi-quintal métrique.

» Les premiers tems de l'exploitation furent les plus heureux; la mine fournissait alors annuellement jusqu'à 60,000 péculs de métal, ou 8,000,000 de livres *avoir du poids,* ou, en nombre rond, 3,500 tonneaux; mais, peu à peu, cette abondance disparut, et aujourd'hui le produit

n'excède pas la moitié de ce que l'on tire d'une exploitation de même étendue, en Cornouailles. Pendant le tems que le travail fut dirigé par les Anglais, il produisit 25,000 péculs : je ne pense point qu'il ait augmenté depuis, sous la direction des Hollandais.

» Les mineurs et les ouvriers des différentes professions qu'exige le travail des mines sont presque tous Chinois. Ce peuple se fait remarquer, dans les diverses contrées qu'il habite, par ses habitudes économiques et industrieuses; c'est lui qui vivifie tout l'archipel oriental et les continens voisins. Ces contrées seraient à peu près sauvages, si de nombreux émigrans chinois, qui fuyaient devant les conquérans tartares, ne fussent pas venus s'y réfugier. Quand nous étions les maîtres du pays, les salaires augmentèrent assez rapidement, et furent portés de 6 dollars à 8; j'estime qu'ils sont maintenant de 10 dollars par chaque pécul de métal, et que cette fixation est équitable. A Batavia, le pécul coûte 15 dollars, et à la Chine, jusqu'à 20 dollars; peut-être même ce dernier prix est-il actuellement celui de l'étain dans toutes les isles de l'Archipel Indien.

» Le minerai ne se trouve que dans des terrains d'alluvion, quelquefois à deux ou trois pieds au-dessous de la surface, et jusqu'à trente et quarante pieds de profondeur. L'exploitation est sans art; les procédés du mineur sont encore dans l'enfance, chez tous les peuples de l'Inde qui ne se sont pas instruits à l'école des Européens. Le quintal de mine, bien lavée, produit à la fonte 50 à 70 livres de métal. Les appareils pour la fusion sont aussi imparfaits que ceux qui servent à l'extraction du minerai. Les forêts voisines fournissent en abondance le combustible qui n'est pas épargné.

» Les recherches que l'on a faites jusqu'à présent n'ont pas mis à découvert toutes les richesses minérales de l'île;

une grande partie du sol n'a pas été explorée. Il est vraisemblable que, si l'on se borne à une extraction de 30,000 péculs par an, l'exploitation durera plusieurs siècles, avec des profits raisonnables, tant pour les entrepreneurs que pour le gouvernement des Pays-Bas, qui n'estime la possession de cette île qu'en raison de ses mines d'étain. Si le prix du métal s'élève jusqu'à 15 dollars, les frais d'administration, de contrôle, de gardes, etc., seront couverts, mais rien de plus : mais comme il est possible que ce prix monte à 20 dollars, le gouvernement aurait alors un bénéfice net de 150,000 dollars (environ 820,000 francs). Lorsque nous étions maîtres de Banca, la seule inspection du pays et de ses ressources nous avait fait acquérir la certitude d'en tirer un revenu de 250,000 dollars, environ 1,370,000 fr. Le docteur Horsfield a dressé une carte minéralogique de l'île, et le major Court, qui, durant notre possession momentanée, gouverna ce pays sous ma surveillance, a recueilli beaucoup de documens qui ne nous seront pas inutiles. La presqu'île de Malaca et quelques îles ne fournissent pas moins d'étain que Banca, et il en vient aussi de Siam. En somme, j'estime que le commerce en reçoit environ 50,000 péculs par an, outre que les consommations locales, et la quantité livrée aux diverses exportations, ne peut qu'augmenter à mesure que notre commerce prendra plus d'étendue. Dans la presqu'île de Malaca et dans les îles voisines, les mines sont exploitées par des Malais non moins habiles que les Chinois, et qui se contentent d'un salaire aussi modique; mais cet état de choses ne peut durer long-tems : les ouvriers malais travaillent pour acquérir quelques capitaux, acheter une petite propriété et s'y fixer, au lieu que les Chinois, expatriés, sont dévoués à la vie errante, et toujours disposés à se rendre aux lieux où ils trouveront de l'occupation. Lorsque des connaissances et des capitaux,

transportés de l'Europe dans l'Inde, dirigeront et perfectionneront ce travail des mines, je ne doute nullement que le produit ne soit doublé, et que les entrepreneurs ne fassent une fortune aussi brillante que rapide, surtout s'ils sont Anglais.

» Les mines d'étain occupent dans l'Inde un espace de 13° en latitude, 8° vers le nord, et 5° vers le sud; et comme elles sont toutes dans des terrains d'alluvions, il faut qu'elles proviennent de la décomposition des roches et de la dégradation des montagnes, dans le continent et dans les îles. Les montagnes de l'intérieur de Banca sont granitiques : à Gava, le sol présente presque partout des traces de volcans éteints, en sorte que ce pays ne peut être riche en métaux.

» Presque tout l'étain exporté de Banca est envoyé à la Chine. Il en reste aussi une partie dans le Bengal, et le surplus passe en Europe et en Amérique. Les Chinois estiment moins l'étain d'Angleterre que celui de Banca, et n'en offrent qu'un prix inférieur, un dollar de moins par pécul; mais ils n'en consomment que très-peu, et seulement à défaut de celui de Banca. La quantité de celui-ci vendue annuellement à la Chine n'est certainement pas au-dessous de 20,000 péculs. Le Japon fait aussi des demandes auxquelles on ne peut répondre qu'en partie. Le nord de la Chine prendra bientôt une part directe à ce commerce : une *jonque* sera destinée spécialement au transport de l'étain.

» Comme les paiemens sont effectués principalement en pièces espagnoles, les prix du métal sont assujétis aux variations de cette monnaie d'échange, qui s'élève quelquefois jusqu'à 5 shillings, et qui ne vaut en ce moment que 4 sh. Il est probable que cette cause de variation ne subsistera pas long-tems dans l'Inde, et que les monnaies espagnoles devenant trop rares pour les besoins de la cir-

culation n'auront plus d'influence dans les places de commerce. »

Mines de diamans du district de Landak, dans l'île de Bornéo. — Le sol qui renferme ce précieux dépôt est cailllouteux, coloré en jaune par de l'ocre, composé de couches assez épaisses, dont on n'indique ni la direction, ni l'inclinaison : comme ces lieux n'ont pas encore été décrits par des mineurs ou par des naturalistes, les notions que l'on en donne sont nécessairement imparfaites. Il paraît que les excavations ont été poussées, en quelques endroits, jusqu'à soixante pieds de profondeur, et qu'on n'avait point perdu l'espérance de trouver des diamans encore plus bas.

Les ouvriers qui exploitent ces mines sont de trois classes, qui ne se confondent point, et demeurent aussi distinctes que les castes de l'Inde, quoiqu'elles ne diffèrent que par les habitudes et les mœurs ; ce sont les *Dayas*, les *Malais* et les Chinois. Les premiers sont les moins habiles, et s'exposent fréquemment à de grands périls dont ils se garantiraient sans peine, avec quelque prévoyance et des précautions connues de tous les mineurs. Les Malais suivent à peu près les mêmes procédés, et avec moins de témérité ; mais les Chinois sont les seuls qui méritent le nom de mineurs. Ils s'emparent des fouilles abandonnées par les Dayas et les Malais, et rendent productives ces mines, que les premiers exploitans croient épuisées. On prétend que leurs méthodes d'exploitation sont très-bien appropriées à la nature du terrain, et que les arts européens ne pourraient y faire que de légers perfectionnemens.

Les plus gros diamans que l'on ait tirés de ces mines, depuis que les travaux sont soumis à une inspection régulière, n'excèdent pas le poids de 36 carats. On a cru long-

tems que le sultan de Matan en possédait un de 367 carats; mais ce prince lui-même a des soupçons sur la nature de cet ornement de sa couronne, et plusieurs Européens qui l'ont vu assurent que ce n'est point un diamant.

Autrefois, les mineurs entreprenaient les fouilles, et on leur abandonnait tous les diamans au-dessous de 4 carats; toutes les pierres au-dessus de ce poids appartenaient au Panembahan, prince tributaire du sultan de Bantam. L'ancienne compagnie hollandaise obtint de ce prince, pour 50,000 dollars, la cession de ses droits régaliens sur les mines. Aujourd'hui, en vertu d'un traité conclu avec le Panembahan, tout le produit de l'exploitation est livré par le gouvernement à la compagnie, à 20 pour 100 au-dessous du prix courant légalement constaté. Les mineurs reçoivent un salaire dont le gouvernement est chargé, comme entrepreneur des mines. Les pierres les plus petites sont vendues à Pontianak, chef-lieu de l'établissement néerlandais, sur la côte nord-ouest de Bornéo : celles qui, en raison de leur haut prix, n'ont pas trouvé d'acheteurs sur le marché de cette petite place, sont envoyées à Batavia : la moitié du bénéfice appartient au Panembahan. Il est très-difficile d'apprécier le produit réel de ces mines, où la fraude est inévitable. Depuis l'année 1823, on observe un décroissement graduel dans la quantité de diamans extraits, soit par les causes qui font varier ces sortes d'exploitations, soit par le mécontentement des ouvriers qui dédaignent la monnaie de cuivre avec laquelle le gouvernement colonial s'obstine à les payer.

Mines métalliques de la même contrée. — Le district de Landak n'est pas moins riche en mines d'or qu'en mines de diamans : on en connaît dix, dans lesquelles ce métal se trouve allié avec l'argent. Le terrain qui les ren-

ferme est de même nature que celui des mines de diamans, et les procédés d'exploitation sont aussi les mêmes. On évalue à un quintal métrique la quantité d'or que l'on en tire annuellement.

D'abondantes mines de fer sont dans l'intérieur du pays, et fournissent à une exportation assez considérable. C'est de l'acier, et non du fer, que l'on extrait immédiatement de ces mines; car les barres de ce métal servent à fabriquer de très-bons instrumens tranchans. Matan et Benjarmassen sont les lieux où les forgerons portent ces barres : on envoie ensuite à Pontianak celles qui sont destinées à être exportées.



Correspondance.

LETTRE A M. SAULNIER FILS, DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE, SUR LES APPROVISIONNEMENS DE PARIS.

MONSIEUR,

Une des qualités qui distinguent la rédaction de votre intéressant recueil, et qui lui donne un caractère tout particulier, c'est le soin que vous mettez à rapprocher, autant qu'il est possible, les sciences sociales de leurs applications pratiques, afin d'éclairer ainsi les unes par les autres; innovation qui doit paraître fort importante aux personnes qui observent comme va le train du monde. Quoique vos exemples soient naturellement pris hors de la France, il ne serait peut-être pas inutile de les mettre quelquefois en comparaison avec ce qui se passe chez nous : c'est, au surplus, ce que vous avez senti; et vous-même, monsieur, vous avez fait, dans les numéros 31 et 34, des rapprochemens fort curieux entre l'état des finances françaises et celui des finances de la Grande-Bretagne.

Il est probable qu'une nouvelle exception de ce genre paraîtrait aussi très-justifiable, s'il s'agissait d'une classe de *faits*, généralement peu connue des gens qui lisent, et abandonnée presque toujours à la routine par les gens qui exécutent, quoique nulle autre peut-être ne fût plus susceptible d'être dirigée par des principes clairs et raisonnés. Vous nous avez donné un article intéressant sur les consommations de Londres ; je vous en adresse un analogue, mais plus étendu dans son objet, sur l'approvisionnement de Paris, et en général des grandes capitales. Il sera, si vous l'adoptez, complété par un autre qui com-

prendra les applications nombreuses autant qu'importantes des principes posés dans celui-ci. J'ajouterai que cette publication peut être utile en ce moment à un grand nombre de propriétaires des départemens qui environnent Paris, parce que l'administration paraît décidée à marcher désormais dans les voies qui y sont indiquées; et comme ces voies sont droites et raisonnables, il est juste de lui préparer le suffrage des opinions indépendantes. Sans un plus long préambule, je vais entrer en matière.

Parmi les résultats de la civilisation, il n'en est point de plus apparent, de plus général, que cette division spontanée du travail qui permet à chaque individu de se livrer spécialement à la préparation d'un seul produit utile, sans s'inquiéter le moins du monde de tous les autres objets, même les plus nécessaires à la vie; sachant, par une habitude qui l'exempte même de réfléchir, que tout ce dont il a besoin lui sera également préparé, et apporté jusque dans sa demeure, sans qu'il ait la peine de s'en occuper. Rien n'est plus curieux que d'examiner les détails de cette mécanique sociale qui marche ainsi d'elle-même; de reconnaître, dans le jeu de ses divers rouages, les influences utiles ou nuisibles, éclairées ou déraisonnables, qui favorisent ou contrarient, ou même dérèglent quelquefois ses mouvemens.

Si, après nos longues agitations publiques, et à la suite de tant d'événemens extraordinaires, dont nous avons été témoins, on pouvait encore trouver dans Paris quelques-uns de ces honnêtes bourgeois du tems passé qui, pendant tout le cours d'une longue vie, ne sortaient jamais des barrières de la ville, quel étonnement et quel effroi ne leur causerait-on pas, si l'on venait un matin leur dire avec grand mystère : « On ne saurait prévoir comment les choses vont aller, ni ce que nous allons devenir! Je viens d'apprendre que, pour la consommation de Paris pendant l'année pro-

chaine, il faudra 87,921 têtes de gros bétail, 65,687 veaux, 372,332 moutons, 643,860 sacs de farines pesant chacun 325 livres; environ 104,000,000 de bouteilles de vin de toute sorte, 8,392,656 livres de beurre, 98,293,781 œufs, sans compter le poisson et les menues denrées. Je ne sais en vérité où l'on pourra prendre ces montagnes de provisions... ; et pourtant on dit que, si on ne les trouve pas à point nommé, sans y faillir un seul jour, la famine sera dans Paris. » A coup sûr, le bon citadin, auquel on aurait parlé pour la première fois de ces millions d'objets, en serait fort effrayé; ou, s'il avait assez de confiance dans l'administration pour espérer qu'elle sût se pourvoir contre de si grands embarras, il devrait imaginer en conséquence, que le magistrat chargé de la police de la capitale ne peut rien faire du matin jusqu'au soir, qui ne se rapporte à ce terrible sujet; et qu'il doit avoir par toute la France une armée d'employés toujours en mouvement, toujours en course d'une province à une autre, pour tâcher de faire arriver les subsistances, afin que Paris ne meure pas de faim.

Heureusement les choses se passent en réalité beaucoup plus simplement, et surtout plus sûrement que cet honnête homme ne le supposerait. L'administration a, en effet, un agent pour ces sortes d'affaires; mais elle n'en a qu'un seul, et il est a la fois si intelligent, si actif et si infatigable, qu'il suffit à tout prévoir, comme à tout préparer. Pour ne citer qu'une seule de ses opérations annuelles, à la vérité une des plus régulières et des mieux combinées, voici comment il s'y prend pour assurer l'arrivée successive des bœufs que Paris consomme. Chaque année, dès la première repousse des pâturages, il s'adresse aux cultivateurs du Calvados, de la Manche, de l'Orne et de l'Eure; il leur mande de préparer pour Paris 40,000 bœufs, qu'ils commenceront à envoyer dans le mois de

juillet, et qui fourniront presque exclusivement la capitale pendant les mois d'août, septembre, octobre et novembre. Cet approvisionnement s'éteint par degrés dans les mois de décembre, janvier et février : mais l'agent général des subsistances avait les yeux ouverts sur ce résultat, qui lui est bien connu par son expérience antérieure. Il avait parlé long-tems d'avance aux cultivateurs de la Vienne, de la Haute-Vienne, de la Creuse, de la Corrèze, et leur avait mandé d'envoyer, aussi progressivement, à Paris, 20,000 bœufs, pour suppléer à l'affaiblissement graduel des fournitures de Normandie. Lorsque ce supplément commence à décroître à son tour, les départemens de la Mayenne et de la Sarthe sont appelés, et envoient environ 6,000 bœufs; ensuite arrivent ceux de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire, au nombre de 15,000; puis l'Allier, la Nièvre et le Charolais s'y joignent pour 6,000; la Haute-Saône et le Doubs pour 3,000; la Charente et la Vendée pour 2,000, tirés de ses marais; enfin, la Haute-Marne pour environ 1,000. On atteint ainsi la fin de mars. En avril, mai et juin, on ne voit plus de ces grands arrivages par contrée. L'approvisionnement se compose de bœufs de tous pays, amenés par le haut prix que les bouchers donnent alors des bestiaux, pour continuer leurs fournitures habituelles; et, par l'établissement de cet ordre invariable, autant que sagement réglé, le terme de l'année s'atteint sans pénurie, sans encombrement, et avec la même sécurité pour l'année suivante. Toutes les autres parties de l'approvisionnement sont conduites avec une intelligence également soutenue, également active, quoique par des réglemens divers, appropriés à la nature de chaque consommation.

Si l'on demande quel est l'habile agent qui a établi cet ordre si parfait, et combien il reçoit pour prix de ses services, je dirai qu'il est d'autant plus extraordinaire dans

son genre de talent, qu'au lieu d'être payé, c'est lui, au contraire, qui paie à l'État des sommes considérables pour avoir l'avantage de le servir. Il ne demande d'ailleurs d'autre assistance que la sûreté des routes, la liberté du commerce, l'équité et la constance des lois. Ce phénix des agens administratifs s'appelle *l'intérêt personnel bien dirigé.*

J'avouerai qu'on a vu des gouvernemens assez peu éclairés pour méconnaître sa puissance, et pour chercher la sécurité de l'approvisionnement d'une grande capitale dans leur action propre, manifestée par des achats immédiats de grains; ou par des réglemens coërcitifs, ou, au besoin, par des menaces et même par la force. Mais les pays où ces procédés ont été mis en usage pour de grandes populations se sont toujours vus particulièrement exposés à des famines cruelles et à des révoltes fréquentes. De nos jours, les principes mieux sentis du commerce et de l'administration des grandes masses ont fait comprendre que l'intérêt privé seul peut agir sur un assez grand nombre d'individus, et avec assez de puissance, pour opérer, sans effort, sous l'influence d'une direction loyale et sage, ce que toute la force du gouvernement le plus prévoyant et le plus énergique serait impuissante à effectuer.

Dans ce système éclairé de simple expectative, vers lequel l'administration doit toujours tendre, si elle ne peut encore l'adopter complètement pour toutes les parties, son véritable rôle est d'étudier avec soin tous les mouvemens du commerce, et, si l'on peut le dire, toutes les artères de circulation par lesquelles les produits des provinces arrivent dans la capitale; pour voir de quelles sources ces produits partent, quelle impulsion les amène, quelles causes secrètes peuvent accélérer cette impulsion ou la ralentir, lui nuire par une superfétation d'intérêts parasites, ou la favoriser par une juste répartition des avantages que

la consommation doit faire refluer vers les sources de la production. Car, de toutes ces choses bien examinées, il résultera, comme conséquences nécessaires, qu'il faut simplifier ici certains rouages, là en créer d'autres; ouvrir l'accès à une concurrence utile, éviter de protéger par erreur d'anciens abus; en un mot, exciter tous les intérêts honnêtes, et refuser aux autres la continuation des priviléges, inaperçus peut-être, que des combinaisons moins bien entendues leur avaient pu valoir. Telle est, à notre avis, la seule part que doit prendre aujourd'hui dans ces sortes d'affaires une administration éclairée; et cette présence continuelle de sa pensée partout où il y a du bien à faciliter peut rendre encore ce rôle assez honorable, comme nous le montrerons bientôt par des exemples dont l'importance est probablement connue de peu de personnes. Mais pour exercer ainsi cette sorte de Providence publique, au milieu de tant d'intérêts qui se croisent et quelquefois se combattent; pour savoir, sans hésitation, ce que l'on doit permettre ou interdire, favoriser ou restreindre, il faut, avant tout, apprécier avec exactitude comment les résultats d'un si grand commerce doivent se répartir entre ceux qui y concourent, afin que leur distribution générale représente réellement l'utilité propre de chacun d'eux; seule condition en effet qui puisse donner à ce commerce tout le développement et toute la stabilité qu'il peut atteindre.

Il n'est personne qui ne sache que les matières les plus communes peuvent acquérir une valeur vénale très-considérable par l'accumulation successive de travail qui s'y attache. Demandez à Bréguet de quoi sont faits les petits ressorts spiraux de ses admirables montres; il vous répondra : « On les fabrique avec du fer qui, dans l'état but, coûte à Paris sept sous la livre. Ce fer est d'abord transformé en acier; puis, à l'aide d'une multitude d'autres opérations, on en tire enfin ces petits ressorts qui se ven-

dent cinq francs. Or, ils sont si délicats, qu'il en faut huit pour peser 17/16 de grain, et valoir par conséquent 40 fr. Ainsi, comme une livre contient 9,216 grains, il en faudrait 69,391 pour peser une livre, qui, ainsi transformée, se vendrait 346,955 francs, ou près d'un million de fois sa valeur première. Cet accroissement, déjà prodigieux, le devient davantage encore, lorsque le fer est transformé par le travail en petites roues d'échappement; car chacune de ces roues pèse 21/64 de grain et se vend 30 francs, ce qui porte le prix de la livre à 842,610 francs.» Maintenant, il est clair pour tout le monde que le producteur du fer brut n'a pas à réclamer, dans cette somme, autre chose que la valeur primitive de la livre de fer qu'il a fournie; et de même, le fabricant de montres ne peut pas se plaindre de ce qu'on lui vend si cher une matière primitivement si commune. Chacun comprend que l'accroissement énorme du prix est destiné à payer la longue succession de travail de tous genres qu'il a fallu appliquer à la matière brute pour la transformer en objets si finis et si délicats; mais aussi ce travail de transformation, ce travail réellement utile à la mise en œuvre de la matière, est le seul qui, ajouté à la valeur primitive, constitue son prix équitable, tel que le fabricant de montres doit légitimement le payer.

Le même principe de répartition équitable s'applique à tous les objets qui passent des mains d'un producteur à celles du consommateur définitif; et le premier intérêt, comme le premier devoir de l'administration est de savoir bien démêler, dans chaque industrie, la part individuelle de travail utile, d'après laquelle cette répartition doit être opérée. Lorsque le cultivateur d'Isigny a fabriqué une motte de son excellent beurre, pesant 40 ou 50 livres, ce produit de sa ferme n'est pas encore complètement prêt pour la consommation : il faut d'abord qu'il soit transporté à Paris; puis, qu'il y soit vendu en grosse masse à des

marchands qui se chargent de le diviser, et de le distribuer par petites parties aux consommateurs. Voilà donc trois sortes de rouages *indispensables* dans ce mécanisme : le fermier producteur de la matière brute, le voiturier, le détaillant. Si quelque autre intermédiaire s'interpose entre eux, son intervention n'ajoute rien qui soit nécessaire à la production de la denrée, ou à son apprêt pour la consommation définitive ; conséquemment, si cette intervention obtient un salaire, ce sera, généralement parlant, un salaire parasite, qui devra inévitablement être prélevé sur les bénéfices légitimes des agens utiles de l'opération, et sur la bourse des consommateurs ; les premiers recevant moins pour prix de leur travail, et les derniers payant la denrée plus cher. Il peut néanmoins arriver, temporairement, que l'existence de pareils intermédiaires ne soit pas toujours absolument inutile ; par exemple, dans le cas d'une industrie naissante, qu'ils contribueraient à exciter ou à rendre plus active par leurs démarches, ou à faciliter par l'interposition momentanée de leurs capitaux. Mais lorsqu'une fois l'industrie s'est établie solidement sur les besoins qu'elle a satisfaits ou qu'elle a fait naître dans une population nombreuse, qui en a reçu ainsi de nouvelles jouissances, ou de nouveaux objets de travail, il devient de l'intérêt commun que le commerce se simplifie autant que possible, et que les seuls agens essentiels de la production et de la mise en œuvre soient payés par les consommateurs. L'utilité du spéculateur intermédiaire devient alors nulle pour cette partie ; et ainsi, il est à souhaiter, non pas qu'il se ruine, ce qui serait également une perte pour la société, mais qu'il aille porter son activité et ses capitaux vers une autre branche d'industrie moins avancée, et qui doive encore payer ses soins.

Éclaircissons ceci par un exemple qui offre tous les phénomènes de passage que nous venons de décrire. Une

grande partie des produits agricoles que Paris consomme ne sont pas envoyés directement sur les marchés par les producteurs; mais ils passent préalablement sur d'autres marchés qui se tiennent dans les villes voisines, jusqu'à vingt et trente lieues de distance : c'est ce que l'on appelle des marchés d'approvisionnement. Là, des spéculateurs, désignés ordinairement sous le nom de marchands forains, achètent directement les denrées du cultivateur à prix débattu; lorsqu'ils en ont réuni une quantité suffisante pour faire une voiture, ils les dirigent sur Paris, et ils les y vendent, soit en masse sur le marché public, soit en détail, par des fournitures particulières. L'existence de ces marchés d'approvisionnement est un important avantage pour les villes où ils se tiennent, à cause des droits d'abri, d'octroi, de vente qu'elles perçoivent; et ils ont dû avoir l'influence la plus efficace, comme la plus utile, pour développer, et même pour faire naître, plusieurs branches importantes de commerce, en offrant un débouché prochain et rapide aux produits des localités environnantes, surtout dans les tems encore peu éloignés, où le mauvais état des grandes routes, et même leur manque absolu sur une portion considérable de la surface de la France, rendaient les communications commerciales incomparablement plus difficiles et moins actives qu'elles ne le sont aujourd'hui. Mais il ne faut pas méconnaître pourtant que ce bien local et ce service rendu sont effectivement achetés par le droit payé à la ville, et par les bénéfices des marchands forains, non comme voituriers ou détaillans de la capitale, deux qualités qui représentent un travail utile, mais seulement comme spéculateurs, circonstance qui doit nécessairement élever le prix définitif de consommation. En outre, l'interposition des marchands forains a pour effet inévitable de dissimuler aux producteurs agricoles l'état réel des besoins de la capitale, ou au moins de ne leur laisser les apercevoir,

qu'à travers les déguisemens de leur intérêt et de leurs ligues, ce qui jette le producteur dans une instabilité factice, et l'empêche d'apprécier avec justesse les qualités et les défauts véritables de sa fabrication. Enfin, pour plusieurs produits agricoles d'une grande importance commerciale, par exemple pour le beurre, dont il se vend chaque année à Paris plus de huit millions de livres, le transport de la ferme au marché d'approvisionnement, ainsi que le séjour sur ce marché, sont une nuisance réelle, parce qu'il résulte de ces retards une détérioration dans la qualité de la denrée, et par conséquent une diminution du prix que le producteur en retire.

Il n'est pas surprenant que tous ces désavantages aient frappé un grand nombre de cultivateurs, dans un tems où, par bonheur pour la prospérité de notre pays, les principes pratiques et commerciaux de l'agriculture commencent enfin à être plus étudiés et mieux connus. Beaucoup d'entr'eux ont compris qu'ils pouvaient, en formant des associations de transport, envoyer directement leurs denrées aux marchés de Paris, et les y faire vendre pour leur compte avec bénéfice, sans passer par l'intermédiaire des marchands forains. L'administration, ayant constaté cette nouvelle marche de l'approvisionnement, et étant trop éclairée pour méconnaître ses avantages, comme aussi trop juste pour entraver une opération légale, elle a dû se borner à prendre les mesures convenables pour régulariser cet accès direct des producteurs sur les marchés de Paris. Elle a donc nommé des agens qu'elle a chargés de vendre aux enchères publiques, sous des conditions de contrôle très-sévères, et sous le seul bénéfice de certains droits fixes que la ville et les hôpitaux partagent, les denrées qui leur seraient ainsi *volontairement consignées*. Par une connexion nécessaire, mais qu'il eût été sans doute difficile de prévoir dans toutes ses conséquences,

ce mode d'arrivage direct et de vente libre a produit graduellement une abondance ainsi qu'une amélioration véritablement incroyable dans les parties de l'approvisionnement qui en ont joui. Certes, un tel résultat, si légalement obtenu, semble ne devoir exciter que des éloges de la part de tous les amis du bien public, et l'on n'y peut voir que l'effet le plus évident, comme le plus pur, des relations sociales perfectionnées. Cependant, cette protection accordée à la liberté du commerce a trouvé des désapprobateurs. L'intérêt particulier des marchands forains a cru être l'intérêt public. Il a élevé la voix contre les sages mesures que l'administration avait prises pour régulariser et faciliter la vente directe. L'administration a persisté, heureusement pour l'agriculture, qui trouve, dans cette exposition immédiate de ses produits sur le marché central, appréciation réelle de leur qualité, la sécurité de leur vente au prix qu'ils méritent, par conséquent la totalité de son bénéfice légitime, joint à la connaissance précise des efforts qu'elle doit faire pour les améliorer, les modifier, les étendre ou les restreindre selon les besoins de la population auxquels ils s'adressent. Mais qui pourrait calculer le coup que cette première et universelle source de la prospérité nationale aurait éprouvé, si l'administration eût été moins éclairée ou moins courageuse, et si elle n'eût pas su protéger le bien qu'elle avait fait!

L'analyse précédente, fondée sur la justice et sur le plus grand bien social, offre à l'administration le principe unique, invariable, qui doit régler ses rapports avec le commerce, et diriger l'influence qu'elle exerce sur lui. Il faut qu'une investigation profonde et constante lui fasse toujours connaître avec exactitude les agens actifs de chaque industrie, dans laquelle elle se trouve appelée à intervenir par des réglemens ou par des lois. Quand elle aura discerné, parmi ces agens, ceux qui sont utiles et ceux qui

ne le sont point, ou qui ont cessé de l'être, son rôle doit être, non d'attaquer ceux-ci personnellement par des réglemens hostiles, encore moins de les briser avec violence, mais d'ouvrir seulement au commerce, d'une manière légale, la route désormais plus directe dont il a besoin, en laissant à la sagacité de l'intérêt privé le soin de la reconnaître et la liberté de la suivre : car il la reconnaîtra et la suivra en effet, si l'industrie dont il s'agit est assez bien établie et assez forte pour se passer des intermédiaires que l'administration aura jugés inutiles ; mais, au contraire, il ne s'y engagera point, ou du moins il n'y persévérera pas avec constance, si cette supposition est prématurée. Ainsi, dans ce second cas, la nouvelle mesure, essayée par l'administration, n'aura pas nui au commerce, puisqu'elle ne l'aura pas privé d'une route qu'il juge préférable ; et, dans le premier cas, cette mesure lui aura donné la faculté de s'exempter lui-même des intermédiaires dont il n'avait plus besoin. Sur quoi nous ferons encore remarquer que ceux-ci n'auront alors aucun droit de se plaindre, puisque leur intervention est, par sa nature, essentiellement temporaire ; qu'elle n'est légitime qu'autant qu'elle est librement choisie ou volontairement acceptée ; et qu'enfin, exiger que l'on sacrifiât à sa conservation l'intérêt général, en obstruant les routes libres du commerce intérieur, est une prétention aussi peu raisonnable que serait celle d'un particu lier qui demanderait au gouvernement de forcer tous les transports du commerce à se détourner de la grande route pour passer chez lui, et lui payer un péage.

Ces vérités sont tellement simples, que beaucoup de lecteurs les regarderont vraisemblablement comme assez inutiles à répéter ; et j'avoue que, généralement parlant, je partage leur avis à cet égard. Mais l'état du commerce d'approvisionnemens de Paris est jusqu'ici tellement peu avancé, il est tellement compliqué et entravé par les inté-

rêts que j'ai appelés parasites, qu'il faut absolument marcher pied à pied avec les principes, et avec des principes de la plus complète évidence, pour entreprendre, avec quelque probabilité, de le soustraire à des influences aussi fortes et aussi nombreuses. Les préjugés et l'aveuglement des intéressés sont tels que toute voie directe, je ne dis pas prescrite, mais seulement autorisée par l'administration pour l'apport des produits de l'agriculture, leur semble la violation d'un droit qui leur appartient. L'administration, à son tour, effrayée par ces réclamations, hésite à croire qu'elle ne se trompe point en blessant ce qu'on lui présente comme des intérêts publics; et elle n'ose prendre, ou ne prend que partiellement les mesures salutaires qui pourraient assurer un accès plus libre et en même tems plus réglé et plus légal aux denrées qui composent l'approvisionnement. Il faut cependant que l'on sache une fois ce que l'agriculture des départemens qui environnent Paris à une grande distance souffre d'un état de choses où une grande portion de ses produits se trouve grevée par un agiotage inutile, qui la tient dans un état de déception continuel, et dont les profits sont généralement obtenus par une destruction beaucoup plus considérable de la valeur réelle des denrées de consommation. Il faut aussi que l'on voie quelle prospérité cette agriculture acquerrait par le système contraire, déjà mis en vigueur depuis long-tems par de singuliers efforts, dans certaines branches de l'approvisionnement qui ont prospéré par cette cause d'une manière incroyable, tandis que les autres branches, soumises aux anciennes entraves, se sont graduellement desséchées, affaiblies, ou, tout au plus, sont demeurées stationnaires; ce sont là des faits, et des faits que l'on peut prouver par des documens authentiques résultant de l'état et du mouvement des marchés de Paris. Mais, pour tirer de ces données les justes conséquences qui en dérivent, il fallait

établir, premièrement, les principes généraux de la matière ; c'est ce que nous croyons avoir fait d'une manière équitable, en bornant l'influence de l'administration à la faculté d'ouvrir, lorsqu'elle le juge convenable, de nouvelles voies d'un accès plus libre, par lesquelles, en observant d'ailleurs toutes les mesures nécessaires pour l'ordre, les objets de consommation puissent arriver plus directement du producteur au consommateur. Il nous sera facile de faire voir que cette seule faculté, d'ailleurs si conforme aux principes de la liberté du commerce, peut procurer des avantages immenses à l'agriculture, améliorer la qualité de toutes les denrées destinées à l'approvisionnement de la capitale ; assurer l'abondance de cet approvisionnement, de la manière la plus inattaquable, par la connaissance réelle des besoins, et inspirer en même tems aux classes inférieures du peuple, employées dans les transactions des marchés publics, des sentimens de moralité et de respect d'elles-mêmes, qui n'en seraient pas une légère amélioration. Tel sera l'objet d'un prochain article, où nous exposerons d'abord les divers modes par lesquels arrivent et se vendent les denrées qui forment l'approvisionnement de Paris, et tous les avantages que nous venons d'énoncer découleront de cette comparaison comme de simples conséquences : heureux si nous pouvons faire jaillir à tous les yeux ce qui nous paraît briller d'une si vive lumière !

Un propriétaire de département voisin de Paris.

—

REVUE

BRITANNIQUE.

Littérature Allemande.

WIELAND ET SES CONTEMPORAINS.

Il est des tems malheureux pour les réputations, des époques de transition et de passage, où un nom célèbre, soumis à la fluctuation des opinions politiques et littéraires, semble le jouet et la victime réservée de cette inconstance du public, de cette variation perpétuelle dans les principes. La littérature de presque tous les peuples offre de nombreux exemples de ces caprices de la gloire, de ces renommées tour à tour brillantes et obscurcies. Telle est celle dont Wieland jouit parmi ses compatriotes et à l'étranger. On l'a successivement exalté, déprécié, choisi pour modèle et pour objet de critique. Il y a trente ans, c'était le Voltaire de l'Allemagne : on admirait la grâce mêlée d'ironie et l'imagination satirique qui règnent dans ses écrits; *Obéron, Aristippe, Agathon*, les seuls ouvrages d'après lesquels les étrangers puissent le juger aujourd'hui, traduits en anglais, en français, en italien, avaient assuré ses droits à une gloire qui n'était pas con-

testée. Tout-à-coup, une école nouvelle se forme; elle attaque tous les dogmes et toutes les idées que Wieland a soutenus en littérature et dans les arts. Entraînés par la violence de cette réaction, les esprits les plus distingués embrassent les nouvelles opinions émises par les Schlegel, les Tiek, les Novalis, les Fichte, et sanctionnées par l'approbation de Gœthe. Mme de Staël, soumettant son génie à cet esclavage, devient, pour ainsi dire, vassale de cette école passionnée et rêveuse, dont la vaste obscurité, sillonnée de lueurs brillantes, n'était pas sans séduction. Rien de plus opposé à ces inspirations mystiques que la raison épicurienne et l'élégance ingénieusement caustique qui caractérisent la dernière époque de Wieland. Aussi, cet écrivain spirituel et fécond se vit-il traité avec une rigueur peu équitable; et les jugemens portés sur son compte reçurent, dès-lors, l'empreinte de cette amertume passionnée, si commune aux époques de révolution.

Le portrait de Wieland, par Mme de Staël, a été évidemment dicté par deux sentimens et deux inspirations contradictoires. Trop spirituelle pour ne pas reconnaître ce que ses ouvrages renferment de philosophique et de brillant, trop docile à l'influence de ses amis pour être absolument impartiale, le pinceau a tremblé dans sa main, et l'esquisse qu'elle a tracée n'a offert aucun des traits précis que la physionomie littéraire et morale de ce Wieland présente à une observation froide et sincère. C'est ainsi que, malgré l'éloquence de l'auteur et l'impartialité qu'elle recherche, elle a laissé, dans son histoire littéraire de l'Allemagne pendant ces derniers tems, une importante lacune. Essayons d'y suppléer, en consultant à la fois les ouvrages mêmes de l'homme remarquable dont nous parlons, et l'excellente *Vie* de cet écrivain, publiée à Leipsick en 1820, par le professeur Grüber. A l'analyse succincte de ses ouvrages, joignons l'histoire plus intéres-

sante encore des événemens de sa vie, des changemens survenus dans son existence, et surtout l'observation de ces variations morales, phénomènes trop souvent négligés par la critique et qui décident de la trempe du génie et du genre de talent par lesquels un homme supérieur se fait remarquer.

Wieland naquit en Souabe, le 5 septembre 1733, à Oberholzheim, village près de Biberach. Son père, ministre protestant, commença l'éducation littéraire de son fils, dès la plus tendre enfance : les progrès de l'élève répondirent aux soins de son maître ; Wieland lisait à huit ans Cornelius Nepos, à douze Horace et Virgile. Il rend compte, dans une de ses lettres à Gellert, de l'exaltation prématurée que lui inspiraient ces lectures : « A onze ans, dit-il, j'étais enthousiaste de la poésie, de la nature et de l'antiquité ; je griffonnais des milliers de vers élégiaques. La solitude faisait mes délices : il fallait me voir passer des nuits entières dans le jardin de mon père, essayant de reproduire en odes détestables les sensations que me causait le spectacle des beautés naturelles dont j'étais environné. » Ce fut alors qu'il conçut le plan d'une grande composition épique, la *Destruction de Jérusalem*, dont il fit les premiers vers. Quel homme, doué de quelque imagination, n'a pas prétendu, dans sa jeunesse, aux honneurs de la palme épique ou tragique ? c'est la première folie du talent, à cette époque où il se devine et s'ignore à la fois. Pope, âgé de douze ans, voulut s'immortaliser par son *Alcandre,* autre poème épique. L'essai puéril de Wieland a disparu comme celui de Pope ; il est permis au littérateur philosophe de regretter ces curieux monumens des premiers efforts de deux intelligences pleines d'ardeur et d'éclat.

A quatorze ans, son père le fit entrer au collége de Klosterberg. C'était alors le centre et comme le berceau

de ce piétisme exalté, de ce mysticisme affectueux et tendre, que l'Allemagne protestante avait adoptés et qui semblaient rapprocher les nouveaux disciples de Luther, de la religion de Fénélon et de Saint-François de Paule. Steinmetz, homme instruit et enthousiaste, dirigeait les études des élèves de Klosterberg qui, par la régularité, le silence, l'ardeur et la fréquence des exercices religieux, ressemblait moins à une école qu'à un couvent luthérien. La beauté du paysage qui entoure cette antique abbaye, l'isolement où elle se trouve placée, favorisaient encore le développement des sentimens austères et mélancoliques dont Steinmetz se plaisait à propager l'influence. Wieland avait reçu de la nature un esprit essentiellement mobile, et une ame accessible aux impressions de tout genre. Cet homme, que la gaîté satirique et la vivacité de l'imagination devaient distinguer plus tard, commença donc par se livrer sans réserve à tout le charme d'une philosophie, ou plutôt d'une théosophie rêveuse. Les discussions polémiques ne l'occupèrent pas long-tems. Il rejeta Baumgarten; et tous ces théologiens érudits ou subtils, qui ne lui causaient que de la fatigue, cédèrent bientôt le pas à l'étude plus attrayante de Platon et de Xénophon. Les *Memorabilia* et la *Cyropédie* remplacèrent tous ces traités dogmatiques et syllogistiques, où l'art de diviser et de subdiviser est poussé si loin. Les *Épitres* de Cicéron, le *Spectateur* d'Adisson et de Steele, traduits par Gottsched, devinrent ses lectures favorites; et, se contentant désormais d'admettre, dans son ensemble et dans ses masses, le système théologique qu'on lui enseignait, il ne tarda pas à passer des méditations exaltées qui l'avaient absorbé jusqu'alors à des réflexions plus saines et plus spéciales sur la philosophie de la vie humaine.

C'était un enfant de quinze ans, dont l'intelligence précoce était agitée par ces mouvemens successifs et con-

traires. Il avait concilié sans beaucoup d'efforts les préceptes moraux de la Grèce antique, avec les injonctions du christianisme protestant ; mais lorsque les ouvrages de Bayle, de Voltaire, du marquis d'Argens, tombèrent entre ses mains, alors s'éleva dans son esprit un conflit de pensées ennemies et de doctrines hétérogènes, dont la lutte, qui devint son supplice, lui coûta bien des larmes et plus d'une nuit d'insomnie. D'un côté, ses lectures l'arrachaient à la foi chrétienne, d'un autre ses habitudes d'enfance, les préceptes et les mœurs qui régnaient autour de lui ne cessaient de l'y ramener. Dans cette circonstance, ses principes religieux triomphèrent, tant le pouvoir des habitudes l'emporte sur celui des idées. Il sortit de Klosterberg, riche d'une instruction très-variée et bien au-dessus de son âge, et alla résider à Erfurt, chez Baumer, l'un de ses parens, dans la maison duquel il vécut, ou plutôt « jeûna (comme il le dit lui-même) pendant un an et demi. » En 1750, il revint visiter le lieu de sa naissance et la petite ville de Biberach qui en est peu éloignée. Cette époque de sa vie influa sur toute son existence ; et bien qu'elle n'embrasse qu'un laps de tems fort peu considérable, elle mérite que nous nous y arrêtions, car elle donna le premier essor à sa sensibilité, et le premier élan à son génie.

Sophie de Guttermann, dont la famille demeurait à Biberach, était plus âgée que Wieland de deux années. Il la vit et l'aima ; son affection pour elle s'augmentait de l'admiration que lui inspiraient des talens très-rares et le plus aimable caractère. Bientôt ce fut une idolâtrie, un mélange de respect, d'adoration et de tendresse, une passion à la fois romanesque et intime, que tous les prestiges de l'imagination embellissaient. Sophie partageait, quoique avec plus de réserve et moins d'illusions, les sentimens du jeune poète. La vive émotion dont elle a empreint les

pages où elle décrit ses entrevues avec Wieland, près du cimetière antique et solitaire de Saint-Martin, et celles qu'elle a consacrées à reproduire ce qu'elle éprouvait, lorsque son amant chantait, en s'accompagnant de la harpe, les vers qu'il avait faits pour elle, prouve l'énergie première d'un sentiment qui, pendant un demi-siècle, a pu se conserver vivant dans l'ame et dans le souvenir de Sophie. Cette liaison, à laquelle l'exaltation de la pensée avait tant de part, éveillait, si je puis m'exprimer comme les poètes germaniques, tout ce qu'il y avait de poétique chez Wieland, et son premier ouvrage fut le résultat d'une de ses conversations secrètes avec l'objet de son amour.

Son père avait lu le matin même à sa congrégation, un sermon dont le texte était : « *Dieu n'est qu'amour.* » Wieland en admirait l'ordre logique et le style élégant, mais il en blâmait la froideur, et disait à Sophie qu'un tel sujet réclamait plus de développemens, une philosophie plus haute et plus passionnée. Surprise de l'éloquence avec laquelle le jeune homme s'exprimait, Sophie l'engagea vivement à traiter avec étendue une matière qui l'inspirait si bien. « En effet, dit Wieland dans une de ses lettres à Bodmer, jamais je ne me suis senti plus pénétré, jamais je n'ai mêlé une conviction plus ardente aux spéculations philosophiques. » Le conseil de la jeune fille fut suivi ; l'idée première de Wieland, revêtue des formes de la poésie, devint le sujet d'un ouvrage didactique très-étendu, et le grand poème de la *Nature des Choses,* commencé le 1er février 1751 à Tubingue, fut terminé le mois d'avril de la même année.

Ce poète de dix-huit ans, athlète assez hardi pour essayer une lutte avec Lucrèce, ne produisit sans doute qu'une œuvre imparfaite : mais, telle qu'elle est, son œuvre est encore l'un des plus remarquables phénomènes

de la littérature moderne. Représenter la Divinité, assise sur son trône solitaire et immense, au centre de la création, réunissant en elle toutes les perfections et toutes les facultés créatrices; montrer dans la diversité des choses créées les nombreux reflets de sa puissance; prouver la nécessité du mal, comme contraste avec le bien, contraste indispensable pour que le bien lui-même existe: certes l'entreprise était audacieuse, et l'homme qui l'a tentée, au moment où son adolescence finissait à peine, a droit à l'étonnement et à l'admiration. Cet adolescent connaissait la plupart des langues d'Europe, et presque tous les idiomes anciens. L'étude approfondie des systèmes philosophiques de l'antiquité se trahissait à toutes les pages de son poème; et la théorie nouvelle qu'il leur opposait n'était pas dénuée de vraisemblance. C'était une hypothèse comme une autre, une vue de la nature, à la fois métaphysique et poétique, et dont le défaut le plus remarquable était de précipiter l'imagination dans des espaces vaporeux, à travers un horizon dont la grandeur n'excusait pas l'obscurité. Ajoutons que le jeune poète rachète quelques-uns des défauts de son âge par la brillante et ingénieuse vraisemblance de ses suppositions, par des tableaux pleins d'ame et de vie, par l'étendue immense de ses lectures philosophiques, et l'élévation touchante dont quelques passages sont empreints.

Pope, dans l'un de ses poèmes le plus justement vantés, a essayé de traiter le même sujet; tout l'avantage lui reste sous le rapport de l'exécution. C'est chez lui qu'il faut admirer la concision vigoureuse et mâle, le style à la fois soutenu, ferme et piquant, la lucidité dialectique et surtout l'art de traduire en vers harmonieux et pittoresques les arides raisonnemens de Bolingbroke. Peut-être cependant Wieland se montre-t-il supérieur à lui, sous le rapport de la science et même sous celui de l'étendue de

l'esprit. Haller était le seul poète didactique dont l'Allemagne pût se glorifier. Kastner, Sucro, Zernitz, méritent à peine l'honneur d'être nommés : Wieland laissa bien loin derrière lui ces médiocrités jusqu'alors estimées faute de mieux. Destiné à produire des ouvrages plus achevés, et à éclipser par sa propre gloire celle du premier écrit de sa jeunesse, l'auteur d'*Agathon* rejeta bientôt dans l'oubli l'auteur du poème sur la *Nature des Choses*; et le nom de Wieland s'environna de trop d'éclat, pour que l'essai brillant dont nous venons de parler ne fût pas effacé par le nombre de ses succès postérieurs.

Tel fut le premier pas et le premier triomphe de Wieland dans la carrière littéraire; l'amour en avait protégé l'essor et encouragé l'imprudence. Une grandeur mystique de pensée semblait annoncer un Klopstock ou un Schiller : le talent satirique du jeune poète n'avait point encore reçu son développement. Il passa quelques années à Tubingue, livré en apparence à l'étude des lois, mais consacrant à celle des diverses littératures un tems dont sa famille avait autrement réglé l'usage. Ce fut pendant ce séjour studieux dans la ville de Tubingue, qu'il amassa ce trésor presque inépuisable de connaissances variées, cette instruction presque universelle, qui, se mêlant ensuite au tissu de ses ouvrages, les a enrichis, comme à son insu, d'une foule d'allusions piquantes et profondes. En 1751, il publia ses *Lettres morales*, en vers; la pensée s'y montre plus libre et l'expression plus franche. Wieland a entrevu le monde; et s'il n'a pas étudié l'ame humaine dans ses profondeurs et dans ses replis, déjà il sait jeter sur les caractères qu'il observe de vives et soudaines lueurs : singulier ouvrage, où l'enthousiasme de la jeunesse se mêle à cette ironie socratique, dont Wieland possédait le germe et devait plus tard connaître et employer toutes les ressources.

L'attachement que Wieland avait voué à Sophie de

Guttermann avait dû à l'absence une énergie nouvelle ; il lui dédia cet ouvrage, qui fut bien accueilli du public. Amant platonique et discret, sa vie était austère et sa philosophie devint stoïque : on eût dit que cet esprit inconstant devait se plier tour à tour à toutes les doctrines humaines, et traverser toutes les phases les plus opposées des opinions philosophiques. Son *Anti-Ovide*, poème médiocre, que caractérise une singulière rigidité de principes, parut en 1752. Jusqu'alors il avait écrit ses ouvrages en vers alexandrins ; dans l'*Anti-Ovide*, Wieland imita la coupe irrégulière et la marche facile des épîtres badines de Voltaire : forme de poésie qu'il porta dans la suite à un degré de perfection que Voltaire seul surpasse ou égale, et qui contraste bizarrement avec la gravité des pensées que le poète veut exprimer.

Wieland, ramené à Biberach par le désir de revoir Sophie, pensa quelque tems à briguer l'humble emploi de *magister legens* (1) à l'université de Gœttingue. Une circonstance imprévue donna un autre cours à sa destinée. C'était alors que le vieux Bodmer, auteur du poème de *Noé*, régnait sur la littérature allemande, du fond de sa retraite en Suisse, espèce de Tusculum de l'Helvétie. La *villa* rustique et élégante que ce patriarche s'était construite au pied des Alpes était le rendez-vous commun des Breitinger, des Hirzel, des Meister, des Gessner, des Fussli. La Limmat et la Siel arrosaient de leurs ondes pures et de leurs sinueux détours ces belles plaines, dont la paix était protégée par les remparts inaccessibles qu'une neige éternelle couvre et que le soleil colore de ses premiers et de ses derniers rayons. Ces lieux d'enchantement, déjà consacrés par les chants lyriques des poètes de la Suisse, de Kilchberg, de Von Warte, de Husen, de Tros-

(1) Maître lecteur, maître d'études.

berg, réunissaient ce que les beautés de la nature ont de touchant et de grandiose, et ce que les charmes de l'élégance sociale et de la liberté philosophique ont d'attrayant. Bodmer, abandonnant les soins de l'ambition et les entreprises de la cupidité, était venu habiter cette douce retraite : là il se consolait, au milieu de quelques amis, de l'isolement où la mort de ses parens les plus proches avait laissé sa vieillesse. On voyait les hommes les plus illustres de la Germanie se grouper autour de son foyer paisible; sa piété, l'étude, l'amour des arts, ne trouvèrent jamais de sanctuaire plus digne d'eux.

Un poème esquissé par Wieland, et dont la mort d'Hermann ou d'Arminius était le sujet, commença sa liaison avec le patriarche de Zurich. Ce dernier, auquel l'auteur avait communiqué son ouvrage, y reconnut les germes d'un talent distingué, et s'empressa d'appeler auprès de lui le jeune poète. Wieland accepta une invitation si flatteuse; le 3 octobre 1752, il entra sous ce toit hospitalier, et bientôt Bodmer, charmé du caractère de son nouvel ami, le pria de venir habiter avec lui cette retraite, d'y partager ses études et d'y seconder ses travaux. Quelle situation pour un écrivain jeune et enthousiaste! Un monde tout poétique l'environne. Il croit retrouver, dans ces conversations savantes et familières, le prestige des banquets attiques auxquels présidait le grand Platon. Chaque jour la bienveillance que Bodmer ressentait pour lui devenait plus vive; la grâce, la douceur de Wieland, enchantaient son mentor littéraire. Bodmer comparait ces qualités aimables avec la lourdeur, le ton brusque et la gaucherie de Klopstock, auteur d'hymnes angéliques, et dont les manières n'avaient aucun rapport avec le caractère de son génie. Longtems cet écrivain remarquable, auquel l'Allemagne doit la *Messiade*, avait occupé près de Bodmer la même position que Wieland; et ce défaut d'élégance et d'agrément que

j'ai signalé avait, comme on le dit en Angleterre, désappointé son maître. Wieland, au contraire, avait une rare flexibilité de caractère : les sentimens de Bodmer devenaient les siens ; il se prêtait à toutes ses idées, se pliait à toutes ses habitudes, et, sans flatterie comme sans mensonge, gagnait de plus en plus sa confiance et son amitié. Certains naturels heureux sont doués des qualités qui plaisent, du besoin de s'attacher et de l'art de séduire comme à leur insu. Qui les connaîtrait mal, prendrait leur amabilité pour une basse complaisance, leur tendresse d'ame pour faiblesse et lâcheté. Tel était Wieland. Il s'imprégnait aisément des couleurs de tout ce qui l'environnait ; la philosophie, les leçons, surtout l'exemple de la vie pure et philanthropique du patriarche littéraire, avaient gagné son cœur ; la reconnaissance achevait ce que l'estime, l'admiration avaient commencé. Il embrassa les doctrines de ce nouveau guide, se soumit à ses lois, corrigea les épreuves de ses ouvrages de controverse, se constitua son défenseur contre Gottsched, et publia un volume entier d'observations sur les beautés du poème intitulé *Noé* (1).

Wieland, incapable de trahir sa pensée, s'exagérait à lui-même l'enthousiasme que lui inspiraient les œuvres de son ami. Cette admiration, qu'aujourd'hui nous avons peine à comprendre, était partagée par Sulzer, Klopstock, et les plus grands critiques de l'époque : tant il y a d'incertitude dans les jugemens contemporains ! Devenu l'enfant littéraire de cet écrivain, auquel sa traduction de Milton assigne un rang distingué parmi les poètes de sa patrie, Wieland adopta dans toute leur rigueur les principes d'ascétisme que Bodmer professait : assis à sa table, confident de ses plus secrètes pensées, il partagea bientôt ce platonisme religieux, qui, mêlé à la sévérité stoïque,

(1) Poème biblique de Bodmer, aujourd'hui tombé dans l'oubli.

formait le caractère de la philosophie de Bodmer. Wieland lui-même y joignait la tendresse naturelle de son ame, la vivacité de son imagination, et de cet étrange amalgame naquit un système à la fois désespérant et mystique, qui tenait du quiétisme de Fénélon et de l'exaltation sévère de Jean-Jacques. Les idées superstitieuses dont son séjour à Klosterberg l'avait pénétré, et qui avaient lutté, pour ainsi dire, chez lui contre les doctrines du matérialisme, se représentèrent à son esprit avec plus d'énergie que jamais, et se revêtirent des formes d'une théorie platonicienne. L'homme qui, à dix-huit ans, avait achevé sous les yeux de Sophie le poème de la *Nature des choses*; qui, devenu poète satirique à dix-neuf ans, avait essayé de quitter les domaines aériens et le vague des systèmes, pour observer les hommes et le monde réel; transformé tout-à-coup en disciple de Mme Guyon par un changement subit et incroyable, publia, depuis 1753 jusqu'en 1756, une série d'ouvrages, tous empreints de cette folie pieuse et austère qui approche singulièrement du fanatisme. Tel est le caractère général de ses *Lettres écrites par les Morts aux Vivans*, de son *Épreuve d'Abraham*, de ses *Hymnes et Psaumes*, de ses *Contemplations platoniques sur le genre humain*, de la *Timoclée*, des *Sympathies*, de la *Vision de Mirza*, et du *Coup d'œil jeté dans un monde d'innocence*.

En 1756, la guerre de Sept-Ans éclata, et Frédéric-le-Grand étonna l'Allemagne. Une impulsion nouvelle fut donnée à l'esprit mobile de Wieland; le roi de Prusse devint son héros. Par le plus singulier conflit d'idées étrangères les unes aux autres, il imagina que ce grand capitaine, cet homme d'esprit, ce railleur, ce philosophe égoïste, était le Cyrus moderne, l'idéal de la perfection, le héros de la sagesse et de l'humanité. Voltaire le disait sans y croire; Wieland le pensait, et son erreur produisit un

mauvais poème intitulé *Cyrus*, où, suivant pas à pas la marche des armées ennemies, il essayait de rattacher au nom du héros persan toutes les actions d'éclat du monarque prussien, et pour comble de bizarrerie faisait mouvoir, par des génies empruntés au système manichéen, les ressorts de sa fable épique. Ce ridicule assemblage eut le succès qu'il méritait. Les cinq premiers chants, les seuls qui furent publiés, trouvèrent à peine quelques lecteurs; la moralité en est banale, et, en dépit de l'absurdité de la conception, l'ennui s'attache à toutes les pages de cette production malheureuse. *Jeanne Gray*, tragédie maladroitement imitée de Rowe; un drame intitulé *Clémentine de Poretta*, emprunté au touchant épisode *Clémentine*, dans Sir Charles Grandisson, eurent la même destinée que *Cyrus*. Le public les répudia, et Lessing, dans ses *Lettres littéraires*, accabla l'auteur des traits de cette sagacité épigrammatique et de cette raison mordante dont les atteintes étaient si cruelles. *Araste et Panthée*, roman dramatique, tiré de la *Cyropédie*, succéda à ces faibles essais, et mérite d'en être distingué; on y découvre le germe de quelques-unes des idées qui se développèrent ensuite dans l'*Agathon*.

Les ouvrages que je viens de nommer terminent la première période de la vie littéraire de Wieland. Si nous jetons, sur ce laps de tems et sur les productions de la jeunesse de notre auteur, un coup d'œil rapide, nous y trouverons beaucoup à admirer, beaucoup à blâmer, et plus à craindre encore. Ses essais didactiques, philosophiques, poétiques, publiés jusqu'alors, sont loin de soutenir la comparaison avec les œuvres de sa maturité: mais ils attestent une rare étendue de connaissances. On y entrevoit, sous les nuages d'une mysticité fatigante, les grandes masses d'une philosophie, dont l'auteur semble à peine avoir sondé la profondeur et apprécié les bases: c'est une théorie vague,

qui n'a point l'expérience pour appui, ni la religion révélée pour soutien; vous sentez que le poète ne se rend pas compte à lui-même de la portée réelle des systèmes qu'il aborde. Une certaine beauté idéale et confuse, une image lointaine de la vertu s'offre à lui dans une perspective nuageuse; il y tend, sans pouvoir l'atteindre; il veut saisir cette chimère de son esprit, n'embrasse que des vapeurs errantes à l'horizon, et souvent se précipite dans de ténébreuses profondeurs, où sa force et son énergie se débattent inutilement.

Il est curieux d'observer le développement progressif de ce délire métaphysique, aussi défavorable à la noblesse et à la fermeté dans les actions de la vie, qu'au déploiement des facultés intellectuelles. A Tubingue, Wieland était encore raisonnable. Sa profession de foi n'avait rien d'exagéré, de fanatique ou d'impraticable. Profondément convaincu de l'élévation du but vers lequel la vie humaine doit se diriger, il n'avait pas encore appris que les plaisirs avoués par la nature et la sagesse fussent méprisables et dangereux. Socrate et Horace partageaient avec Platon l'empire de sa pensée; sa morale, dérivée d'une source sublime et pure, devenait applicable aux besoins de l'homme, utile à sa faiblesse, consolante pour ses chagrins; c'était la philosophie de l'homme du monde et non du sauvage anachorète. Une seule fois, inspiré par l'amour, il avait tenté de construire, à l'instar de Leibnitz, un édifice de panthéisme métaphysique, et de s'élancer, comme le dit le poète antique, « au-delà des remparts enflammés du monde, *extrà flammantia mœnia mundi;* » mais on pouvait regarder cette tentative comme la saillie d'une jeune imagination, et ses *Lettres morales,* qu'il publia peu de tems après, prouvèrent qu'il savait déjà soumettre les choses humaines aux observations d'une raison impartiale. Suivons-le dans sa retraite auprès de Bodmer. Là les ger-

mes de cette sagesse pratique, qui commençait à éclore chez lui, semblent s'évanouir : une dévotion mystique a pris leur place ; elle s'y développe avec une rapidité effrayante ; tous les sentimens, toutes les idées du jeune homme, obscurcis et comme écrasés par ces brumes idéales et théosophiques, ont disparu tout-à-coup. Des rêveries de l'ascétisme, il passe à l'esprit de secte, au besoin de faire des prosélytes, à la haine et au mépris pour tous ceux qui s'écartent du sentier que lui-même a choisi. Les pensées religieuses s'assimilent dans son intelligence avec l'idée de la souffrance volontaire ; la vie ne lui semble plus qu'une expiation ; il n'a que dédain et indignation pour ces philosophes indulgens, qui font de la vertu la compagne aimable du plaisir, et veulent conduire l'homme par des chemins de fleurs jusqu'au temple de la sagesse.

Cette triste doctrine, dont la solitude augmente l'exaltation, acquiert chaque jour une teinte plus sombre. Les grâces sont exilées de son Eden ; tous ses dogmes sont durs et deviennent faux. La gaîté des festins, la volupté des amours les plus légitimes, sont des forfaits qu'il accuse. Il a pitié des adorations prodiguées par l'amant de Laure à une divinité mortelle, et de l'enthousiasme profane dont les idoles païennes enflammèrent Pindare ; les chants d'Anacréon lui sont en horreur. Gleim et Uz, poètes allemands, dont les chansons bachiques et guerrières sont encore estimées, deviennent les objets de sa critique et de ses homélies.

Triste présage pour la stabilité future de ses opinions, que cet excès d'austérité, cette rigueur de pénitence, cette adoption violente de toutes les erreurs monacales ! Il était facile de prévoir la conversion nécessaire qui devait ramener à des doctrines moins désespérantes le jeune rêveur qui venait de jeter l'anathème sur tout ce que l'homme a de plaisirs innocens. Wieland, en soutenant ces tristes

dogmes, était convaincu, nous n'en pouvons douter; une complète ignorance du monde, une imagination échauffée, une vanité extrême, l'entraînement de l'exemple, la facilité du caractère et la mobilité de l'esprit, l'avaient poussé vers ces saintes exagérations. On devait s'attendre à voir s'opérer bientôt chez lui une de ces révolutions subites de la pensée, qui, entraînant toutes nos opinions d'un point extrême à l'extrême opposé, et, pour ainsi dire, d'un pôle à l'autre, transforment l'enthousiaste en sceptique, et le théosophe en Diogène. Toutes les circonstances dont Wieland se trouvait entouré le prédisposaient à ce changement. De nouvelles études, des amis nouveaux, des observations d'une nature nouvelle sur la poésie et les arts, préparèrent sa métamorphose. Nous allons assister à son accomplissement : les rêves surhumains quittent cette intelligence qui leur fut si long-tems abandonnée; Wieland redescend sur la terre; le *platonicien* s'évanouit, l'*épicurien* nous apparaît.

Observons par quels degrés cette révolution s'opéra. Wieland avait quitté, en 1754, la maison de Bodmer, pour surveiller l'éducation des héritiers de deux familles qui habitaient Zurich. Après être resté deux autres années à Berne, il revint à Biberach en 1760. En 1762 parut *Nadine*, conte à la manière de Prior, auquel succédèrent *don Sylvio de Rosalva* (1764), l'*Agathon* (1766), *Idris et Zenide*, *Musarion* (1768), le *Nouvel Amadis*, et cette longue série de contes et de poèmes, tous empreints d'une philosophie railleuse et souvent sensuelle, et dont la rapide succession étonna l'Allemagne.

Quel étrange contraste ils offrent, quel démenti bizarre ils donnent aux systèmes que Wieland a professés! Jamais l'appel de Philippe ivre à Philippe à jeun ne fut plus frappant ni plus victorieux. Qu'est devenu ce poète, dont l'essor téméraire s'élançait au-delà des régions platoniques?

cet homme qui regardait comme trop complaisante et trop douce la philosophie de l'aimable élève de Socrate, et joignait à ses théories transcendantes la pratique du stoïcisme de Zénon? Qui reconnaîtra, chez le nouvel adepte de la doctrine d'Épicure, l'ancien adversaire de Gleim et d'Uz, d'Anacréon, de Pindare et d'Horace? Qui nous expliquera surtout les motifs secrets d'une transformation pareille? Qui révélera les combats intellectuels d'où ce résultat étrange a jailli? Wieland lui-même n'a jamais fait connaître les causes et les circonstances intimes de ce phénomène; mais, en comparant ensemble les événemens de sa vie à cette époque et plusieurs passages de ses œuvres, il est facile de répandre quelque lumière sur cette période si intéressante de son histoire intellectuelle.

L'influence des idées philosophiques qui régnaient en France commençait à se répandre en Suisse. Wieland, libre des entraves que son association avec Bodmer lui avait imposées, sortit de sa retraite, vit le monde, observa les hommes, et devint plus tolérant pour des opinions qu'il avait jusqu'alors abhorrées, mais que beaucoup d'honnêtes gens avouaient. Rappelé à Biberach, en 1760, pour y remplir une fonction publique dans le conseil de cette ville, ses idées s'élargirent, si je puis parler ainsi, avec le cercle de ses relations. En 1758, il écrivait à Zimmermann : « Mon ami, vous me croyez trop platoniste. Je commence à me familiariser avec les habitans de ce bas monde. Ma moralité n'est plus celle des capucins : je cesse de confondre ensemble la sagesse et la dureté. Je n'ai plus cette admiration exclusive qui m'enflammait pour les écrivains stoïques. Je pense avec vous que l'homme vertueux doit développer toutes ses facultés physiques et morales, user de tous les plaisirs, mais modérément, et jouir de la nature entière. »

De retour à Biberach, Wieland, forcé de se livrer aux

devoirs de son nouvel emploi, de converser avec les vivans, et de remplacer les spéculations théoriques par les calculs de finances et le tracas des affaires, s'éloigna involontairement et peu à peu de ses anciennes rêveries. Le goût pour les tragédies de Shakspeare devenait de plus en plus général parmi les littérateurs allemands. Wieland entreprit de les traduire, et ce travail, qui lui enseignait la tolérance littéraire, étendit la sphère de ses idées, en morale et en philosophie. Un événement cruel pour son cœur, en le privant de ses illusions les plus chéries, acheva de renverser le brillant et nuageux édifice de ses chimères. Sophie, à laquelle les plus saintes promesses l'attachaient, épousa M. de La Roche, long-tems secrétaire du comte Stadion, ministre de l'électeur de Mayence. Quelles furent les émotions qui agitèrent alors Wieland! lui-même ne nous l'apprend pas; et, dans sa vieillesse, il s'est complu à tracer le tableau ironique de sa première entrevue avec sa maîtresse, devenue la femme d'un autre. Probablement, à l'époque où cette entrevue eut lieu, il en jugeait autrement. Hélas! combien de fois notre manière de juger les mêmes objets varie pendant le cours de notre existence! Ce qui a fait couler nos larmes fait naître notre sourire. Inconstans envers nous-mêmes, comme infidèles à nos affections, nous changeons sans cesse; et l'homme de quarante ans voit avec pitié ce que l'homme de vingt a vu avec douleur, ce que le sexagénaire se rappellera en souriant.

Un fait que l'on ne peut révoquer en doute, c'est la fin subite et totale de cette exaltation à laquelle Wieland s'était abandonné, c'est le changement rapide de cet ardent enthousiasme en une froideur ironique et mordante. La flamme mystique qui le dévorait s'éteint; l'être auquel s'associaient toutes les espérances de son avenir, toutes les pensées de sa jeunesse, le laisse isolé au milieu du monde. Dès lors sa vie est flétrie; ses douces illusions s'effacent: « Songe

enchanteur, dit-il, dans une de ses lettres à Zimmermann, qui n'apparaît qu'une fois pour ne jamais revenir, et dont ni la richesse, ni les plaisirs, ni l'étude, ni les honneurs, ni la sagesse même, ne peuvent compenser la perte. »

C'était aux sentimens de l'ame que Wieland avait subordonné toute sa philosophie : le mariage de Sophie vint blesser et flétrir son cœur; l'équilibre fut rompu; l'édifice de ses doctrines chancela, et la même circonstance qui frappait ses plus tendres affections, donna un nouveau cours aux facultés de son intelligence. Le moment était venu où de nouvelles idées devaient s'introduire chez lui et régner sur les débris de ses systèmes métaphysiques. Sophie La Roche, femme de lettres et femme spirituelle, ouvrait sa maison aux gens d'esprit: Wieland y fut admis; il devint l'ami de celle dont il avait été l'amant. Un ton de légèreté philosophique et de gaîté de bon goût distinguait le comte Stadion, et se répandait sur tous ceux qui tenaient à lui. Wieland, en rendant visite à M. La Roche, eut l'occasion de voir le comte, qui le remarqua et l'accueillit avec bienveillance. L'esprit, le caractère, l'ame de Wieland, naturellement souples et portés à l'imitation, ne tardèrent pas à prendre, pour ainsi dire, le pli de ce qui l'entourait. Devenu l'un des habitués de la maison, il reconnut que l'on peut être homme de bien sans s'astreindre aux tristes vertus d'un anachorète, et marcher dans la route de la vertu, d'un pas plus ferme et plus sûr, sans prendre son essor de si haut. La plus grande liberté d'opinions régnait chez le comte. On discutait dans son salon la probabilité, l'utilité ou le danger de ces théories nouvelles qui commençaient à jeter une si vive fermentation dans toute l'Europe : Hume, Shafstbury, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, peuplaient la bibliothèque du comte. Par une coïncidence fortuite et singulière, le clergé de Biberach, livré alors à des intrigues peu honorables pour

lui, et dont le scandale faisait le sujet de toutes les conversations, causait la douleur des fidèles et donnait carrière aux railleries des incrédules. Les préventions hypocrites et l'ambition cupide de quelques tartufes allemands se trouvèrent dévoilés : triomphe pour le parti des esprits forts. Wieland sentit dès ce moment qu'il avait bien pu être ridicule. « Quoi! se demanda-t-il : toutes ces idées sur la noblesse de l'ame et l'exaltation des sentimens seraient-elles compatibles avec la bassesse des actions? Des spéculations sublimes peuvent-elles s'allier, dans le même être, avec une conduite déshonorante? Ah! dans ce cas, il vaut mille fois mieux alors abaisser le but que l'on se propose, afin de l'atteindre plus sûrement. A quoi bon tant d'études pénibles et de privations volontaires, qui peuvent n'aboutir qu'à l'hypocrisie, au vice et au mépris public qui les punissent?

Et ne vaut-il pas miéux, au printems de son âge,
Poursuivre, au fond des bois, quelque nymphe sauvage,
Vaincre sa résistance en de folâtres jeux,
Et tresser en riant l'or de ses blonds cheveux (1)? »

Telles furent les impressions, ou, si l'on veut, les réflexions, pour ainsi dire, spontanées et d'instinct dont il se trouva comme assailli. Une lutte, dont ses lettres particulières portent le témoignage, s'engagea dans son esprit, entre les opinions de toutes les espèces que sa jeunesse avait embrassées, et celles qui s'offraient maintenant à lui. Non-seulement ces documens incontestables, écrits avec l'abandon d'une familiarité intime, sont remplis de contradictions qui prouvent le peu de fixité de ses idées; mais ces contradictions se retrouvent encore dans les premières productions de sa seconde époque. Ce n'est que dans la première édition de l'*Agathon*, qu'il faut chercher l'histoire intellectuelle de cette période de sa vie. C'est son meilleur

(1) W. Cowper.

ouvrage ; et pour peu que l'on réfléchisse aux événemens de l'existence de Wieland et qu'on veuille les comparer à ceux dont il a composé le tissu de son roman, on reconnaîtra sans peine qu'Agathon c'est lui-même, et que, dans cette allégorie transparente, il a tracé le récit des mouvemens de sa propre pensée.

Élevé dans une solitude pieuse, Agathon a passé les années de sa jeunesse au milieu des bois sacrés de Delphes, où tout lui inspirait le goût de la vertu, l'amour du beau, la vénération des dieux. Comme l'*Ion* d'Euripide, il s'est imprégné d'une philosophie toute sentimentale, qui dédaigne l'expérience, nourrit l'exaltation de l'ame, et se compose des plus hautes théories de Platon mêlées aux spéculations de la théologie orphique. Il n'a cessé de contempler l'essence du beau, de l'immortel et de l'infini, qui réside au fond des cieux. Il est persuadé que la vertu consiste dans une guerre perpétuelle contre le monde et ses tentations : les jours de son adolescence se sont écoulés au sein de l'innocence et de la paix. Cependant il entre dans le monde ; tous les dangers l'environnent. Danaé le séduit et l'entraîne vers la volupté : le sophiste Hippias lui apprend que l'homme n'est que matière, et que la seule philosophie réelle repose sur les sensations et choisit pour but l'intérêt personnel. Agathon succombe à ces attaques ; l'enthousiaste de Delphes cède, par degrés, la place au voluptueux habitant d'Athènes. Cependant les plaisirs même le lassent ; il cherche une vie active, se livre aux affaires publiques, devient homme d'état, et, après avoir subi toutes les vicissitudes de la fortune, se retire dans une solitude philosophique où il essaie de concilier ensemble ses premières impressions et sa triste expérience, l'amour du beau avec les leçons de la vie, et l'enthousiasme avec la raison.

Mais comment cet accord s'accomplit-il? n'est-ce pas aux dépens de cette noblesse d'ame qui caractérisait la

jeunesse d'Agathon; et Wieland ne finit-il pas par adopter les principes d'une philosophie matérialiste, dans leur étendue la plus vaste, dans leurs conséquences les plus grossières? Quelques-unes de ses lettres pourraient le laisser croire. D'ailleurs il avoue ingénument, dans sa préface, que, s'il n'a pas essayé de réfuter complètement les argumens d'Hippias, c'est que le sceptique n'a pas toujours tort. Il admet donc jusqu'à un certain point la justesse des doctrines de ce sophiste, auquel il prête une philosophie toute semblable à celle d'Helvétius. Sa main brise ainsi toutes les idées qu'il avait adorées; naguère fanatique, il devient iconoclaste. Il enlève à l'homme de sublimes espérances, que rien ne remplace plus : il frappe de ridicule l'enthousiasme; repousse comme une exagération dangereuse la foi au dévouement et à la vertu; nie la perfectibilité de l'espèce humaine; confond sans cesse l'hypocrisie avec la piété, et condamne même cette ardeur dans les attachemens, cet élan de l'amour et de l'amitié, incompatibles avec le repos de l'ame, paisible volupté dont il vante les charmes, et qu'il représente comme seule digne du sage.

Non-seulement dans son *Agathon*, il reproduit avec une sorte d'affectation et de recherche, et sous les couleurs les plus brillantes, ces jeunes hétaïres de la Grèce, qui, douées de toutes les grâces de l'esprit, professant la volupté, et vouées au plaisir, ignoraient jusqu'aux mots de chasteté et de constance; mais, en s'éloignant de ces riantes scènes, qui paraissaient proscrire une moralité sévère, il montre dans ses autres ouvrages la même incrédulité à la vertu des femmes, à la sagesse des hommes. Son sarcasme inexorable s'attache à tout sentiment tendre, pur, dévoué : c'est le platonisme qu'il a l'air de poursuivre; mais, dans la réalité, c'est de tous les mouvemens affectueux du cœur qu'il se moque dans son *Idris*, dans son *Nouvel Amadis* et dans les divers ouvrages de cette classe.

Le sacrifice de l'intérêt personnel, l'héroïsme de l'abnégation, ne sont plus que des chimères : l'homme, être faible et borné, n'aspire à la grandeur des actions et à la beauté de l'ame que pour retomber au-dessous de lui-même ; la pensée d'une perfection angélique, rêve de son orgueil, le trompe pour l'aveugler et n'aboutit qu'à l'avilir ! Triste philosophie ! Malheureuse et désespérante sagesse ! Que Wieland l'ait embellie de toutes les grâces attiques ; qu'il ait essayé de l'animer, pour ainsi dire, en répandant sur elle cette lueur vague et pâle d'une imagination plus riante que vive : n'est-elle pas, malgré le talent du poète, la plus stérile, la plus désolante, la plus fausse des théories ? Entraîné d'un extrême à l'extrême opposé, il a cru n'abandonner que des illusions ; ce sont les plus importantes réalités dont il a dépouillé notre existence. Cette sensibilité qui s'est flétrie dans son ame, il l'abjure et la maudit. Dans son apostasie de tout ce qui est élevé, tendre et touchant, quel guide certain nous laisse-t-il ? quelle boussole nous dirigera dans cette traversée orageuse ? quel appui nous reste pour étayer notre faiblesse ? quel remède pour soulager nos peines ? quel mobile assez puissant pour nous décider à la vertu ?

En rejetant même la théorie de la révélation, le système de l'intérêt personnel est inadmissible (1) : jamais une morale utile et vraie ne reposera sur cette base ruineuse. Donnez aux dogmes d'Helvétius l'extension la plus vaste : appelez intérêt personnel, cette heureuse habitude de bien

(1) Note du Tr. Cette triste doctrine a été flétrie et combattue, avec des armes toutes puissantes, dans la préface de l'ouvrage sur la religion, de M. B. Constant. Ce discours, vraiment admirable, l'une des plus belles productions philosophiques de notre tems, serait bien digne de recevoir le prix d'utilité fondé par M. de Montyon ; il vaut à lui seul plus que tout l'ouvrage qu'il précède. On éprouve une satisfaction intime et profonde, en voyant les plus nobles et les plus pures émotions de notre ame, protégées contre les attaques d'une philosophie funeste, par cette brillante et vigoureuse argumentation.

faire qui est un plaisir pour l'ame : votre système pourra s'appliquer aux circonstances ordinaires et communes de la vie, à ces tems de calme, qui demandent peu d'effort, et où les plus héroïques sacrifices exigés de l'homme sont ceux de la complaisance et de la politesse sociale. Cet épicuréisme modifié, que prêche Wieland, est excellent pour un habitant des jardins de Tibur, pour un ami de Pollion et de Mécène, pour un heureux du monde, qui voit toujours coïncider son intérêt et son devoir. Mais la masse générale, la grande majorité des hommes ne jouit point d'une existence si facile et si douce : pour la plupart, il y a danger à remplir son devoir, et la vertu est une tâche pénible. L'intérêt le mieux entendu nous dit que la richesse, les honneurs, s'acquièrent par des moyens souvent illicites : nous voyons s'élever de toutes parts la lutte de l'utile et de l'honnête; toutes les séductions nous entourent, tous les exemples du vice heureux troublent nos pensées. A des époques plus périlleuses encore, les idées du juste et de l'injuste semblent confondues ou anéanties : ce sont les tems de révolution, où, la fureur des guerres civiles enivrant toutes les ames, il ne reste plus de principes certains; où l'honnête homme de tous les partis a pour perspective l'échafaud, la prison et les tortures; où l'on ne peut, sans mettre en péril sa vie et sa fortune, soutenir la cause de la liberté légale, proclamer le droit de l'humanité au milieu d'une populace sans frein, parler raison à une foule en délire. Qui osera prétendre que, dans des circonstances pareilles, la morale de l'intérêt suffise pour nous guider? notre intérêt le plus naturel et le plus puissant n'est-il pas celui de notre conservation propre? et si la loi éternelle d'une moralité plus haute et plus pure n'était gravée dans nos ames, en ineffaçables caractères, l'instinct de l'existence et celui du bien-être ne nous feraient-ils pas fouler aux pieds à tout moment l'honneur, la vertu et la probité?

Sans doute on peut abuser de l'enthousiasme et du dévouement : l'homme fait abus de tout; le fanatisme, la superstition, la persécution, l'hypocrisie, sont nées de la perversion du sentiment religieux et moral. Des flots de sang ont marqué leur passage; et ces monstres se sont unis à l'ambition, à la fraude, à la tyrannie, pour avilir l'humanité. Mais de plus grands périls et de plus grands crimes suivent encore ces doctrines de bassesse et d'égoïsme, qui courbent, pour ainsi dire, toutes nos pensées vers la terre, étouffent l'enthousiasme et cherchent à nous inculquer la conviction de notre profond avilissement. Les maux causés par la superstition et la tyrannie trouvent leur remède dans leur excès; mais quel remède opposer à ce vice interne, à cette corruption secrète, à cet égoïsme raisonneur, qui s'excuse lui-même, érige sa bassesse en système et se fait une loi de ce qui est sa honte? Dans la pratique de la vie sociale et civilisée, quelques-uns des principes de Wieland peuvent devenir utiles; semblables à ces lampes, dont parle le chancelier Bacon, dans son *Novum Organum :* flambeaux placés dans quelques obscures avenues, dans certains passages d'un grand édifice; lueurs utiles sans doute, mais incapables d'en éclairer l'ensemble et de servir de fanal à ceux qui veulent en visiter l'enceinte. Le vulgaire, trompé par leurs rayons, se précipite dans une sensualité grossière. Honneur aux hommes qui, généreusement crédules, restent fidèles encore aux croyances de l'enthousiasme et du dévouement, à une époque où la dignité de la nature humaine a perdu ses défenseurs, où les hautes vertus sont les objets d'un ridicule amer ou d'un froid panégyrique, où l'argent et le succès règnent sans partage. Honorons ces derniers protecteurs de tous les sentimens élevés, de tout ce qu'il y a de généreux et de désintéressé parmi nous, comme les Romains, après la bataille de Cannes, accueillirent ce général qui n'avait point désespéré de la patrie!

Si l'on doit blâmer la tendance matérialiste des écrits de Wieland, il est plus difficile encore d'excuser la licence des tableaux et le mauvais goût des allusions qu'il sème dans ses ouvrages, avec une sorte de prédilection et de complaisance. En vain prétendrait-on que le plan philosophique d'*Agathon*, et les tentations auxquelles le romancier expose son héros, rendaient nécessaire l'introduction de pareils tableaux. Tout ce que Wieland a publié en vers et en prose, depuis cette époque, porte le même caractère. C'est une sorte de licence recherchée, privée également de naturel et de volupté, un libertinage de seconde main, une pâle imitation du cynisme de Diderot et de Crébillon fils. Wieland, dont la vie privée était aussi élégante que pure, mêlait au tissu de ses ouvrages, avec un sang-froid très-philosophique, ces descriptions faites pour alarmer la pudeur, et dont il ignorait le danger, parce qu'elles ne l'avaient pas corrompu lui-même. « Il ne faut pas croire, écrit-il à Gessner, en 1767, que les sentimens d'un homme d'honneur changent, parce que ses opinions ont changé. Pour avoir abandonné mon ancien système métaphysique, je n'en suis pas moins toujours le même : et je ne favorise point les excès du vice, parce que je me permets des descriptions gaies et des tableaux voluptueux. Ce sont pour moi des essais d'artiste ; ce ne sont point des modèles que je présente. » Excuse que nous admettons aisément, quant à la moralité personnelle de Wieland, mais qui n'est pas valable pour ses ouvrages même. La plupart des hommes n'y verront que des conseils d'égoïsme, des exemples de vices voilés sous l'élégante recherche des paroles, en un mot un épicuréisme grossier, aussi dangereux dans ses résultats que vulgaire dans ses préceptes.

Considérés sous un point de vue purement littéraire, ces nombreux écrits sont dignes d'admiration, par la va-

riété des sujets qu'ils traitent, la richesse d'invention qu'ils supposent, la profondeur d'instruction qu'ils attestent. Régions de l'ancienne mythologie, domaines enchantés de la féerie, scènes de la vie athénienne, tableaux de la société moderne, se succèdent avec une rapidité étonnante, et une vérité de couleurs qui en égale la variété. Aucun écrivain moderne ne s'est associé plus heureusement aux idées, aux doctrines, au ton de conversation, en usage parmi les anciens. Vous diriez que Wieland a passé de longues journées sous le Portique, ou dans les bosquets d'Académe : son style a toute l'élégance attique; et vous y retrouvez avec délices ce calme et cette grâce simple, dont le secret semble perdu depuis l'époque où Xénophon et Platon traçaient leurs pages immortelles. La connaissance la plus profonde des différentes sectes de la philosophie grecque revêt chez Wieland des formes pleines de grâce et absolument helléniques : ce n'est pas une érudition péniblement acquise, c'est une familiarité sans efforts, une intimité parfaite avec tous ces systèmes et leurs auteurs. Ce mérite éminent brille dans *Agathon* et surtout dans *Aristippe*. C'est dans l'ouvrage de Wieland que la Grèce se montre vivante, avec ses mœurs, ses idées, ses croyances, sa politique, ses erreurs, ses fictions et ses caprices. Le célèbre romancier écossais n'a pas un sentiment plus intime et une connaissance plus approfondie des mœurs du moyen âge, en Ecosse, que Wieland des mœurs antiques de la Grèce. Certes, on ne pourrait, sans la plus grande injustice, comparer aux vives peintures d'*Aristippe* les élégans et froids récits du *Jeune Anacharsis*.

Avec quel art et quelle sagacité d'analyse, décrivant tous les mouvemens secrets du cœur d'Agathon, sait-il en dévoiler les phénomènes, en développer les sentimens, en faire ressortir la force et la faiblesse ! On suit le héros dans toutes les variations intellectuelles qu'il éprouve,

dans toutes les phases de son existence morale. Il nous suffira de citer le tableau des premières années du jeune homme, et de son éducation à Delphes ; celui de son amour pour Psyché ; celui de la société athénienne ; les discussions animées et éloquentes d'Agathon et d'Hippias ; les scènes de la cour de Denys-le-Tyran : morceaux admirables, où l'érudition se mêle et se fond, par une sorte de prodige, avec la grâce du langage et la sagacité de l'observation.

Les idées naturelles et positives, la philosophie de l'expérience, triomphant des chimères de l'esprit et des illusions du cœur : telle est la donnée générale de ce roman. C'est sur la même idée, et, si l'on peut le dire, sur le même pivot que tournent et s'appuient la plupart des fictions du même auteur. C'est toujours l'enthousiasme, l'exaltation, l'exagération des systèmes et des sentimens qu'il attaque. Dans *Agathon*, les doctrines orphiques, soutenues par le héros, cèdent à l'épicuréisme du sophiste Hippias. Dans *Pérégrinus Protée*, Vénus Uranie, chimère surhumaine, se transforme, dans la réalité, en une femme vulgaire, Mamilia Quintilla. *Don Sylvio de Rosalva* (tel est le titre, et ainsi se nomme le héros d'un autre roman), chevalier de la féerie, don Quichotte sylphidique, après avoir couru le monde comme son prototype, et salué toutes les grenouilles, habitant les marécages voisins, du nom de Fées et d'Ondines, est forcé de redescendre sur la terre, d'abjurer ses rêves magiques, et de vouer à une simple mortelle dona Fenicea, l'amour qu'Alcine et Urgèle n'ont pas agréé.

Les poëmes de Wieland, qui appartiennent à la même époque de sa vie, peuvent se diviser en deux classes : les poëmes didactiques, tels que *Musarion*, les *Grâces*, etc., et les contes gais, comme *Idris*, le *Nouvel Amadis*, etc. Une troisième espèce de récits comiques n'appartient

en propre à aucune de ces deux classes, ou plutôt réunit les caractères qui distinguent l'une et l'autre : ce sont des contes à la fois philosophiques et badins, dont la scène est dans l'Olympe, et dont les personnages sont les dieux de la mythologie païenne. Le même esprit d'ironie douce et profonde, le même mépris du spiritualisme, le même épicuréisme systématique, règnent dans ces trois genres de poèmes, dont le nombre et la variété piquante attestent la fécondité d'esprit de leur auteur.

L'action des poèmes didactiques se passe en Grèce : c'est la patrie intellectuelle de Wieland ; c'est là qu'il se plaît à mettre en scène les philosophes et les femmes, principaux acteurs de ses récits. Vous diriez une galerie composée de tableaux ingénieux, qui, dans leur diversité piquante, tendent tous à éclaircir et commenter cette philosophie des Grâces adoptée par Wieland, à rejeter dans la sphère des systèmes dangereux les idées platoniques et stoïques, enfin à prouver, comme il le dit lui-même, que l'homme doit se tenir à la place précise que lui ont assignée les dieux, et que, né pour être homme, il ne doit aspirer à rien de plus, s'il veut atteindre le bonheur et parvenir à la sagesse. Cette thèse est soutenue, avec autant d'art que de bon goût et de grâce, dans la plupart des poèmes dont je parle, et spécialement dans celui qui a pour titre *Musarion:* conte charmant, qui rappelle la légèreté facile de Voltaire, et qui semble représenter tous les ouvrages de la même classe.

Phanias, jeune Athénien, a dissipé son patrimoine, et s'est retiré dans une petite ferme, sur les bords de la mer. Il embrasse dans toute leur sévérité les dogmes du Portique, et se croit à jamais détaché des illusions de bonheur que la ruine de sa fortune a détruites. C'est Zénon qui est son maître. Il ne reçoit, dans la triste solitude où il vit, que deux amis, Théophron et Cléanthes, l'un attaché aux

doctrines de Platon, l'autre sectateur de Diogène. Musarion, jeune hétaïre, que Phanias a aimée dans le tems de son opulence, et qui n'a pas répondu à son amour, vient, comme la maîtresse de Frédéric Alberighi, visiter dans son humble chaumière l'ancien amant qu'elle a dédaigné. Phanias, dans l'ardeur de sa conversion récente à la rigidité stoïque, fuit sa présence, et ne veut pas la voir : Musarion s'obstine, malgré cet accueil peu favorable, à rester chez Phanias, qui cède à ses instances, et consent à une entrevue. Les esclaves de la jeune hétaïre apportent et servent un souper délicat, dont elle fait les honneurs, et auquel assistent les trois philosophes. La discussion s'engage. Musarion soutient avec élégance et avec chaleur les doctrines d'Epicure, et remporte une triple victoire sur le stoïque, le platonicien et le cynique. Les heures s'écoulent ; la nuit fait place au jour : le disciple de Diogène, ivre-mort, est emporté hors de la chambre : l'élève de Platon, épris d'une passion toute sensuelle pour une jeune esclave de Musarion, lui fait avec plus d'ardeur que d'à-propos sa déclaration d'amour : Phanias enfin, vaincu par les douces et éloquentes séductions de la belle hétaïre, abdique son stoïcisme et consent à ce que la généreuse Musarion partage sa retraite, et vienne l'embellir de tous les charmes de la grâce et de l'esprit, de toutes les ressources que fournit l'opulence. Versification animée et rapide, coloris frais, saillies spirituelles et fines, rien ne manque à cet ouvrage, où la plus aimable facilité déguise et orne sans la voiler la pensée philosophique de l'auteur.

Il y a, dans les poèmes de Wieland que nous avons classés sous le titre commun de *contes gais*, quelque chose de plus capricieux et de plus fantastique. Le royaume des fées en est la scène ordinaire, et le ton général qui règne dans ces écrits singuliers est celui d'une raillerie légère, mais con-

tenue, qui, sans avoir rien d'amer ni de violent, atteint son but avec plus de certitude peut-être que l'ironie la plus acérée. La satire de Wieland est d'autant plus dangereuse qu'elle est voilée; l'arme qu'il emploie est polie avec tant de soin et d'art, que la blessure est portée avant que le coup n'ait été ressenti. Rien qui ressemble chez lui à la grotesque extravagance de Rabelais, aux saillies bizarres de Sterne, à la dure épigramme que Swift assène plutôt qu'il ne la lance : ce n'est ni la franche et naïve ironie de Cervantes, ni la malice quelquefois diabolique de Voltaire. Wieland a peu de verve, point d'éclats de gaieté, jamais de véhémence; il sourit doucement, malignement, et fixant, sur l'objet qu'il livre au ridicule, un regard plein d'esprit et de malice, vous laisse deviner toute sa pensée. On ne peut s'empêcher de se souvenir, en le lisant, de ce héros du curé de Meudon, qui, « tirant de sa pochette une jolie petite coutelette, se mit à vous l'égorgiller tout doucettement. » Regrettons que l'écrivain doué d'un talent si rare et d'une habileté si redoutable ait choisi pour victimes ces émotions de l'ame qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même. Les ridicules et les vices lui offraient une assez féconde moisson, dont il eût pu profiter sans remords.

Le plus brillant, si ce n'est le plus original de ces poèmes, a pour titre *Idris et Zénide*. Zénide, reine du Gennistan, souveraine des quatre races de Génies, a inspiré de l'amour à Idris, le héros du conte. La main de cette enchanteresse est réservée au mortel qui ne se laissera séduire par les charmes d'aucune des nymphes auxquelles Zénide commande. Wieland, embarrassé sans doute par le plan même de son ouvrage, et ne sachant comment varier les incidens d'une épreuve, toujours la même, a laissé son récit incomplet : nous n'avons que les cinq premiers chants, où Idris est exposé tour à tour aux séductions de la fille des

eaux et de la nymphe du feu. Les cinq derniers auraient contenu les combats d'Idris avec la sylphide et la gnome. Malgré cette lacune, on reconnaît aisément que l'auteur a voulu faire d'Idris le symbole de l'amour platonique; d'Itifal, celui de l'amour sensuel; et qu'il a laissé le plus beau rôle à Zerbin, jeune homme plein de grâce et d'esprit, possesseur de la lampe d'Aladin, plus modeste et plus heureux que ses rivaux, et chargé de développer les principes que Wieland s'est créés, sa philosophie épicurienne, et ses dogmes un peu relâchés.

Un mélange bizarre de naturel et d'affectation caractérise ce poème. Descriptions brillantes, rapides; éclat et gaieté dans les détails; intérêt progressif de l'action; style élégant, orné, gracieux, plein de vivacité et de traits : tous ces mérites ont pour compensation des saillies fausses, des plaisanteries forcées, des passages que la recherche défigure, enfin une prétention à la frivolité et à l'épigramme que Wieland puisait dans l'imitation des plus mauvais livres français de cette époque. Exempt lui-même de ces défauts, il les empruntait pour sacrifier au goût du public. Tel ce Syrien des *Contes Arabes*, bon musulman au fond du cœur, pliait le genou devant l'idole, et se consolait en pensant à son orthodoxie personnelle et aux nombreux versets du koran que sa mémoire avait retenus.

Le *Nouvel Amadis*, autre chronique du royaume de féerie, repose sur une donnée singulière. C'est une véritable carte du pays de Tendre, dont l'auteur, en paraissant s'égarer dans les détours des forêts enchantées, parcourt à son loisir le labyrinthe amoureux. Sous le costume chevaleresque se cachent tous les ridicules de l'hôtel de Rambouillet; et ces paladins, ces princesses, ces fées, ne sont que les symboles de toutes les nuances de ce platonisme galant que la France emprunta aux Italiens vers le commencement du règne de Louis XIV. Sterne et les contes

de la *Bibliothèque Bleue* se confondent dans cet ouvrage à la fois fin et grotesque, commentaire et parodie des romans de M[lle] de Scudéry. C'est là qu'il faut admirer les exploits héroïques et les longs discours du platonique Caramel, de Tonton, le fat de la cour, de Beaumourant, le Céladon de l'ouvrage, et les coquetteries innocentes de l'altière princesse du Tigre, de Sensitive la tendre, de Colifichette l'affectée, de Virtulliose la prude. Malgré un assez grand luxe d'esprit et d'imagination, dix-huit chants consacrés à ce récit fantastique et à cette allégorie bizarre fatiguent le lecteur. L'épisode d'Olinde, qui intéresserait davantage, s'il était détaché du corps du poème, offre une difficulté vaincue avec un rare talent. L'héroïne, privée de tous les avantages physiques, mais douée de toutes les qualités de l'ame, inspire au héros une passion d'autant plus forte qu'elle se développe par de lents progrès, et que le lecteur s'associe à chacun des sentimens qui captivent par degrés le cœur de l'amant. Plus tard, Wieland traita le même sujet en échangeant les rôles de ses personnages, dans son petit roman de *Cratès et Hipparchie*, où une jeune femme ressent de l'amour pour un vieillard.

Wieland remplissait les devoirs de sa place à la chancellerie de Biberach, et trouvait encore le tems de composer et de publier cette série d'ouvrages remarquables, semés de vues ingénieuses, de saillies philosophiques et de traits profonds. Dans cette petite ville peu lettrée, où les mœurs étaient sans élégance, l'étude était son unique plaisir. Il appelait lui-même Biberach son Kamschatka. « Je dois l'avouer, écrivait-il à Gesner en 1766 (1), ma destinée bizarre me fait sourire. J'aime le monde ; une société de bon ton fait mes délices ; et me voici séquestré,

(1) 29 août 1766.

isolé du reste de l'univers. Les gens avec lesquels je joue au boston de tems à autre n'ont pas figure humaine : c'est notre premier père au milieu d es bêtes du paradis. Quelle joie, si nous pouvions nous trouver ensemble ! mais c'est une chimère ; il n'y faut plus penser... Vous vous étonnez de ce qu'au milieu de mes occupations officielles, j'aie le courage de rimer ces énormes chants d'*Idris* que je vous envoie. Votre surprise cesserait, si vous saviez combien je suis seul ici, combien j'ai besoin des ressources que m'offrent les muses pour consoler et charmer mes tristes loisirs. Je ne vois personne et je m'embarrasse aussi peu des affaires de cette petite, chétive, incorrigible corporation, qui règne à Biberach, que de l'administration de la république de Saint-Marin. Chez moi je suis heureux ; rien ne me distrait. Tout mon tems m'appartient, et je le consacre à la muse. »

Notre solitaire s'était marié en 1765 à une femme aimable, fille d'un marchand d'Augsbourg. Pleine de candeur et de grâces naturelles, elle fit le bonheur de son mari, qui, dans ses lettres à Riedel, Gesner et Zimmermann, ne parle d'elle que dans les termes les plus tendres. « Ce n'est point un bel esprit féminin : il ne lui est jamais arrivé de lire une de mes pages ; mais elle est bonne, et je suis heureux. » Ailleurs il donne une description charmante de la vie qu'il menait à Biberach. « Tout ne va pas si mal que vous pensez. Mes après-dînées sont à moi, et mes travaux diplomatiques me coûtent peu de tems et de peine ; car, sans me donner trop d'éloges, je suis un des plus expéditifs écrivassiers de la Souabe entière. Il ne me manque ici qu'une petite maison agréable et qui m'appartienne. J'attends la fortune, sans qu'il y ait grande probabilité qu'elle m'arrive, et, pour suppléer à son absence, j'ai loué une petite résidence d'été, aux portes de Biberach. De là, j'ai la plus belle perspective ; et je suis à la fois à la cam-

pagne et à la ville. Les faunes, les dryades, les nymphes des bois m'apparaissent et me consolent. Quand mes visions font place à la réalité, j'ouvre les yeux; je m'aperçois que ces déesses prétendues sont de simples et rustiques mortelles, ou même quelques jeunes garçons du voisinage qui viennent se baigner dans les eaux du fleuve. J'aime l'odeur du foin nouvellement fauché; je me plais à voir lier les gerbes ou vanner le grain : tout ce mouvement de la campagne a du charme pour moi. Je détourne les yeux d'un grand gibet qu'on a fait planter à ma droite, et où deux ou trois procureurs de ma connaissance, habitant Biberach ainsi que moi, pourront élire, un jour ou l'autre, leur dernier domicile. Mon regard se fixe sur le cimetière à gauche : là reposent les ossemens de mes pères; là j'irai dormir à mon tour, et cette grande leçon m'apprend à vivre dans la paix et au sein de l'étude, jusqu'au moment qui doit me réunir à eux. Des moulins, des fermes isolées, une vallée que termine un hameau; sur le penchant de la colline, une forêt épaisse dont un clocher de village, resplendissant de blancheur, perce la sombre verdure : tel est mon point de vue. Quand le soleil couchant vient éclairer les montagnes lointaines qui bordent l'horizon et briller sur les créneaux du vieux château de Horn, le paysage prend encore un caractère plus pittoresque. J'oublie tout ce que la vie offre de dégoûts, et je griffonne. »

Arraché à cette charmante solitude par le vœu des professeurs d'Erfurt, qui l'appelaient à occuper la chaire de philosophie dans leur collége, il céda malgré lui à leurs instances. Bientôt il se repentit d'avoir associé sa vie à celle d'hommes érudits, mais dépourvus d'élégance dans les mœurs, et de connaissance du monde. Quelques-uns d'entre eux cependant lui plurent et lui offrirent des dédommagemens que son amitié reconnut et sut apprécier. Riedel, auteur d'une théorie remarquable des belles-

lettres; Hexel, ennemi déclaré des femmes, et, par un contraste bizarre, traducteur élégant des ouvrages érotiques des anciens; Bahrdt, le commentateur socinien du Nouveau-Testament; Meusel, également versé dans les lettres, les arts et la philosophie, devinrent bientôt ses amis.

Le résultat des trois années passées par Wieland, dans la ville d'Erfurt, fut une série d'ouvrages spécialement philosophiques et politiques, et qu'il publia pendant son séjour à l'université. On n'a pas rendu assez de justice à ces productions, distinguées par la rectitude du sens, la vivacité de la raillerie, pleines de finesse et d'aperçus nouveaux. Wieland n'est jamais systématique. Il dit la vérité quand il la trouve, et comme il la trouve. Eclaircir beaucoup de questions, résoudre en riant de nombreux problèmes de politique et de morale, telles sont ses qualités les plus éminentes. Il emploie le ridicule, l'allégorie, le raisonnement, pour combattre les sauvages paradoxes que Rousseau prêchait au milieu des salons de la finance et de la noblesse françaises. Souvent il a quelque chose de l'amère et vive satire de Candide et de l'Ingénu. Tels sont le but et le caractère d'un petit roman intitulé : *Koxcox et Kikequetzel*, où il parodie les opinions de Jean-Jacques sur la civilisation et le progrès des lumières. Les *Voyages du prêtre Abulfanaris dans l'intérieur de l'Afrique* sont dirigés contre cet esprit de prosélytisme des sociétés modernes et contre cette affectation philanthropique, souvent étrangère et hostile aux droits véritables de l'humanité. Quelquefois il procède d'une manière plus grave, cherche un style plus soutenu, mais ne s'élève jamais jusqu'à la haute éloquence. C'est le ton d'un homme du monde, mêlé au savoir positif du philosophe et légèrement empreint d'ironie.

Joseph II était monté sur le trône. C'était le tems des

réformes dans toutes les branches de l'administration. Wieland publia son *Miroir d'or*, ou les *Rois de Scheshian*, « espèce de sommaire, dit l'auteur, de ce que l'histoire renferme de résultats utiles pour l'instruction des hommes qui gouvernent les peuples ; » utopie ingénieuse et bien écrite, mais dont le tems, critique admirable, a signalé les défauts. Wieland se trompait comme Joseph II et comme tous les philosophes spéculatifs, qui veulent appliquer leurs théories aux gouvernemens et aux hommes tels qu'ils sont; mais il est facile de condamner après l'événement, ce que l'on aurait admiré quelque tems plutôt. Le *Miroir d'or*, comme la *République* de Platon et l'*Utopie* de Thomas Morus, est un bon livre, dont l'application serait dangereuse ou impossible.

Sous le rapport littéraire, c'est une œuvre remarquable que le *Miroir d'or*. Les parties didactiques ont de la majesté et de la grâce; les portraits de différens acteurs sont heureux et vrais. On croit reconnaître ce monarque aux bonnes intentions et à la paresse invétérée, et la sultane, et le visir Danishmende : si tous ces personnages n'ont pas existé, ils ont dû exister; leur physionomie semble historique. Une gaieté douce et une raillerie capricieuse, dans le genre de celle de Sterne, donnent à l'ensemble un air d'originalité attrayante. Nous ne citerons qu'un passage où le philosophe a donné en peu de mots et réduit à sa plus simple expression, en le présentant sous un jour favorable, son système d'épicuréisme mitigé.

« O mes enfans, leur disait Psammis, de tous les plaisirs que vous offre la nature, croyez-vous qu'un seul vous soit défendu? Non certes. Malheur à celui dont l'audace, l'orgueil et le délire voudraient détruire l'homme et créer à sa place un Dieu! Tentative ridicule et vaine! Je vous recommande la modération, non comme une privation ou une entrave, mais comme la nourrice des plaisirs. Elle

seule peut vous garantir de la douleur, et conserver en vous le goût des voluptés. Je ne vous permets pas seulement, je vous ordonne d'être heureux; cet ordre n'est pas une concession faite à votre faiblesse, c'est une reconnaissance nécessaire des lois que la nature a prescrites. Plus de distinction entre l'utile et l'agréable : apprenez que rien de ce qui nous nuit ne peut se nommer plaisir, que jamais volupté achetée au prix du remords ne mérita ce nom. Je détruis à jamais la distinction factice qui sépare à vos yeux les différentes espèces de plaisir. Il n'y en a qu'une, mes enfans : les sens ne jouissent pas sans que l'ame partage leur volupté; l'ame n'a point de plaisir qui ne pénètre jusqu'aux sens. J'ai multiplié pour vous les sources du bonheur; je les ai rendues plus hautes, plus nobles, plus pures. Qu'avez-vous à désirer de mieux?

» Ecoutez encore une leçon importante, une seule; et vous connaîtrez toute ma philosophie : vous approcherez du bonheur parfait, autant qu'il est permis à l'humanité; vous vous unirez à l'essence divine, autant que peuvent s'y prêter les élémens grossiers et matériels qui composent nos corps et enchaînent nos ames. Apprenez à étendre votre bonheur, en le faisant partager aux autres. Que votre bienveillance se répande sur la nature entière et l'embrasse; aimez tout ce qui a reçu d'elle le plus universel de ses bienfaits, l'existence. Honorez l'humanité dans son malheur; respectez-la, même dans ses ruines. Voyez-vous des heureux? que leur bonheur soit le vôtre. Des larmes couler? essuyez-les. Dans chacun des êtres humains qui vous environnent, contemplez avec amour l'image commune de votre espèce; dans chaque homme vertueux, un autre vous-même. »

Wieland, frappé de la maladresse avec laquelle Joseph effectuait ses réformes favorites, et reconnaissant l'inutilité ou le danger de ces utopies, dans leur extension su-

bite et peu préparée, donna une suite au *Miroir d'or* : là se trouve retracé, dans un tableau animé, le ridicule qui s'attache à une civilisation prématurée, ou introduite sans art. Dans cette suite, comme dans le *Miroir*, la verve caustique de Voltaire se confond avec l'humeur fantasque de Sterne, et une certaine candeur platonique, rarement alliée à la vivacité de la satire. Les *Fragmens de Diogène de Sinope* sont plus bouffons. Wieland s'y livre à toute sa verve; en excusant le Cynique, il semble vouloir justifier le ton licencieux et les mordantes saillies de quelques-uns de ses écrits. C'est une galerie de portraits pleins de feu et d'effet. Le caractère de Diogène lui-même, observateur impitoyable, d'une franchise brutale, d'une redoutable sagacité, est un chef-d'œuvre dans son genre. Dans quelques passages, Wieland a imité avec talent la manière du *Voyage sentimental*. Tel est l'épisode du pauvre Lamon et de sa famille; tel est celui de l'aimable et malheureuse Glycerion. Il est impossible de parcourir ces pages charmantes sans que le sourire et l'attendrissement ne naissent à la fois de leur grâce pathétique et de leur enfantine naïveté.

La poésie reçut encore les hommages de Wieland, devenu professeur de philosophie à Erfurt. *Cupidon accusé* et *Combabus* furent les seules productions de cette période. L'*Amour accusé* est une sorte d'*apologie* des poésies érotiques; *Combabus* est un conte fort bizarre, dont le sujet est comique et licencieux, et dont le style est élevé, grave et touchant. Lucien, dans son traité sur la déesse syrienne, a fourni à l'auteur le fond de son récit : il s'agit d'un jeune eupatride, dont la chasteté et l'honneur subissent une épreuve dangereuse; et qui, pour se garantir des périls que courent l'un et l'autre, ne trouve point de parti meilleur à prendre que d'adopter le remède violent employé par Origène. On dirait que la difficulté

même du sujet fut une séduction pour Wieland; et, sans en approuver le choix, on doit avouer qu'il a su en éviter les écueils avec un art admirable. Il suffit, pour lui rendre justice sous ce rapport, de comparer son poème avec celui d'un auteur français du dix-huitième siècle, qui a traité le même sujet dans le style plusqu'érotique de l'abbé Grécourt.

A l'université d'Erfurt, Wieland se trouva jeté au milieu d'une société singulière, composée de professeurs petits-maîtres, unissant au pédantisme du collége celui de la fatuité. La guerre civile régnait parmi eux. Il y avait à la fois discorde entre les protestans et les catholiques, dissension entre les vieux et les jeunes maîtres. Les professeurs choisis et appointés par l'électeur déplaisaient aux chefs de l'université, dont l'envie se proportionnait au degré de mérite de leurs confrères et au degré de faveur dont ils jouissaient. Les chaires retentissaient d'invectives lancées par les différens partis : elles étaient devenues, en quelque sorte, des tribunes de scandale. Wieland, par ses opinions personnelles, attira sur sa tête la haine théologique des anciens professeurs; et chaque dimanche, les congrégations d'Erfurt furent édifiées par les épigrammes, les déclamations et les injures indirectes, dont le philosophe épicurien était l'objet. « Oui, mes frères, s'écriait l'un de ces saints hommes, buvons jusqu'à la lie le calice d'amertume, tandis que, dans la même ville, de modernes Anacréons nous donnent l'exemple de tous les scandales et ne pensent qu'aux profanes amours et aux bacchanales effrénées ! » Ces petites vexations étaient une perpétuelle torture pour le caractère sensitif et le tempérament irritable de Wieland. « Dieu veuille, s'écrie-t-il tristement, dans une lettre à Gessner, que mes ossemens ne soient pas condamnés à reposer dans ce lieu de supplice et d'ennui, où le mauvais destin m'a jeté ! Quelle race d'hommes !

quels méchans esprits! quelles vilaines ames! quelle absence absolue d'imagination et de goût! J'essaie de les humaniser : tentative inutile! Je serais magicien, que je ne réussirais pas. » Les persécutions ridicules auxquelles Wieland se trouva en butte ne firent que l'engager à se concentrer plus complètement que jamais au sein de sa famille, et à chercher un asile dans ses propres pensées. Rien de plus touchant ni de plus aimable que cette peinture de ses jouissances domestiques, par l'auteur d'*Ardinghello*, qui alla le voir à Erfurt, en 1771. « Notre cher Wieland a deux petites filles, avec lesquelles il joue et s'amuse comme un enfant. Je voudrais que vous le vissiez. Chacun de leurs regards, de leurs gestes, de leurs sourires, est une révélation pour cet observateur de l'ame humaine. Ah! si le citoyen de Genève, si l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité entre les hommes* pouvait être un seul moment témoin de cette scène d'amour paternel, il retournerait bien vite à Paris, pour brûler tous les exemplaires de ce livre qui tomberaient sous sa main; ou du moins il rétracterait solennellement l'opinion qu'il a émise sur le bonheur du genre humain dans l'état sauvage, où les liens de famille sont sans force, le mariage sans règle, les désirs sans frein. »

On doit croire que le séjour d'Erfurt avait peu de charmes pour Wieland. Frédéric, livré à son goût pour la littérature française, Joseph II à ses plans d'amélioration sociale, ne s'occupèrent point de l'auteur d'*Agathon*. Il avait conçu l'idée d'une *Académie germanique*, que ces deux monarques approuvèrent en apparence, sans songer à la réaliser. « D'ici à la fin du dix-neuvième siècle, écrit-il à Riedel, nous n'avons rien à espérer sous ce rapport; et, quand ce terme approchera... *nos habebit humus.* » Dans cette situation d'isolement, une perspective heureuse et nouvelle s'ouvrit pour Wieland : la duchesse de Saxe-Go-

tha, Anne-Amélie, l'invita à se rendre auprès d'elle pour surveiller l'éducation de ses deux enfans.

Cette petite cour d'Allemagne commençait à s'environner d'un éclat semblable à celui dont la maison d'Este brilla en Italie. Le théâtre, dirigé par Schweitzer, s'honorait déjà des talens variés d'Eckhost, de Seiler, de Boekh, de Brand, de Mecour. Là Wieland trouva des hommes dignes de l'entendre et capables de l'apprécier; Seckendorff, Einsiedel, Knebel, Voigt, Bertuch, distingués dans diverses carrières; le bon Musœus, inventeur de contes délicieux, naïf et timide comme Jean Lafontaine; Herder, doué d'un esprit si vaste; Gœthe, génie universel, éclairant de ses rayons l'ensemble des théories humaines et toutes les régions de la science, de la poésie et de l'art; Schiller enfin, si aimable dans son enthousiasme, si ingénu dans sa sublime rêverie.

Des points de contact trop nombreux rapprochaient Wieland de Herder et de Gœthe, pour que la même ville les réunît, sans qu'une amitié durable s'établît entre ces hommes éminens. Mais Wieland et Schiller! quel contraste! L'un jeune encore, et dont l'imagination ardente, battue de toutes les vagues contraires des théories spéculatives, s'était reposée au sein de la foi comme dans un port; plein de sérieux, de concentration dans la pensée, d'enthousiasme dans l'esprit; homme isolé, et dont l'élévation singulière augmentait l'isolement; empruntant peu d'idées à la société réelle, et exerçant sur elle peu d'influence; génie austère, sombre, éprouvé par l'adversité, l'envie et la persécution : l'autre, esprit vagabond et flexible, doué du sentiment de l'élégance et de la souplesse d'imitation la plus rare; recevant sa forme et son être de la société où il vivait; déjà avancé en âge, sans que les années eussent éteint cette vive et mobile flamme de son intelligence; tour à tour accessible à la gaîté, à la

grâce, à la tendresse; tour à tour *impressioné* par les diverses nuances qui l'entouraient; coloré de leur reflet et le reproduisant avec une fidélité sans égale; privé d'une croyance forte et profonde aux dogmes du christianisme, et cherchant à élever des débris de la philosophie grecque un nouveau temple à la divinité commune des hommes.

Entre ces deux hommes il n'y avait que contrastes. On pouvait croire que l'atmosphère de la cour, dont l'action agit sur les caractères à peu près comme les dissolvans agissent sur les corps, ne réussirait pas à confondre et à identifier deux intelligences aussi dissemblables. Cependant une communauté de sentimens généreux les unissait; et, là même où les opinions diffèrent, il suffit de la sympathie des vertus pour faire naître une amitié durable. A peine Schiller et Wieland se furent-ils connus qu'ils s'estimèrent et s'aimèrent : Wieland devint le collaborateur de Schiller, qui rédigeait alors le *Mercure;* et lorsque l'auteur de *Guillaume Tell* descendit dans la tombe, les plus éloquens regrets s'échappèrent de l'ame de son ami, destiné à lui survivre et à voir disparaître avant lui ses contemporains les plus célèbres.

Wieland se trouvait à Weymar avant que Gœthe et Herder eussent été invités à s'y rendre. Par un des singuliers caprices du sort, une querelle survenue entre Gœthe et le philosophe de Biberach fut la cause première et éloignée du long séjour que Gœthe devait faire dans l'Athènes allemande. Avant d'être attaché à la rédaction du *Mercure* dirigé par Schiller, il avait fondé un *Mercure allemand*, sur le plan du *Mercure français*; il y soutenait les doctrines de l'aristotélisme rigide, un peu mitigé par l'élégance française. Toute la littérature germanique était en rumeur. La faction de Goëttingue, commandée par Klopstock, et dont les principaux sectateurs étaient Voss, Burger, Miller, Holty et le comte Stolberg, attaquait le

Mercure de Wieland, sous le rapport moral, comme manquant de patriotisme, d'enthousiasme et de philosophie. Le parti de Francfort, qui reconnaissait pour chefs Gœthe et Herder, ne s'élevait pas avec moins de force contre des doctrines qui lui semblaient borner les domaines de l'art, asservir l'essor de la pensée et entraver l'imagination. Une revue de *Goëtz de Berlichingen*, qui parut dans le *Mercure* de 1773, et qu'une critique malveillante avait dictée, acheva d'irriter Gœthe qui crut y reconnaître le style de Wieland. Le fait était faux, et Wieland, dans un numéro suivant, non-seulement rendit justice au mérite de la pièce, mais critiqua vivement le critique. Cependant Gœthe avait déjà accompli sa vengeance. La farce intitulée : *Les Dieux, les Héros et Wieland;* satire à la manière d'Aristophane, composée en une soirée « sous l'inspiration d'une ou deux bouteilles d'excellent vin de Bourgogne », comme le dit Gœthe, avait été lancée dans le public par Lenz de Strasbourg (1). Le plus grand succès avait couronné ce pamphlet étincelant d'esprit; Wieland lui-même avait ri de sa caricature : on va voir avec quelle bonhomie il traitait, dans le *Mercure* même, le jeune écrivain de génie qui venait de l'immoler aux représailles de son amour-propre :

« De jeunes esprits, pleins de vigueur et de sève, ressemblent à ces étalons indomptés et farouches, qui ne souffrent ni le mors ni la bride. Veut-on les captiver? essaie-t-on de les réduire aux lois de la discipline? ils bondissent, ils vous échappent en se cabrant : malheur à qui les approche! malheur aux cavaliers maladroits! mais tant mieux pour le public. Jamais Bucéphale ni le coursier de Roland n'ont subi avec la patience de Rossinante le joug

(1) Homme d'un talent remarquable et original, qui a composé plusieurs comédies bizarres et satiriques. Il est mort fou, en Russie, sur une grande route.

qu'on cherchait à leur imposer. Laissez-les faire : *præcipitandus liber spiritus!* Cette verve impétueuse est la matière première du génie. Si, dans la violence de leurs caprices, ces jeunes coursiers vous frappent et vous blessent, consolez-vous en pensant que c'est pour le plus grand bien de la communauté des lettres. »

La satire dramatique de Gœthe attira l'attention des ducs de Weymar, élèves de Wieland. En traversant Francfort, ils rendirent visite à ce nouvel Aristophane, qui venait de traiter avec tant d'irrévérence le Socrate germanique. Le résultat de cette entrevue fut l'offre faite à Gœthe de venir résider à Weymar. Herder l'y suivit bientôt; et les deux antagonistes de Wieland se trouvèrent en sa présence. Leurs préjugés mutuels et leurs préventions s'effacèrent : un triumvirat de talens et de vertus, auquel l'histoire littéraire n'a rien à comparer, se forma, pour ne se dissoudre qu'à la mort de chacun de ceux qui le composaient.

L'énumération des travaux de Wieland, en sa qualité d'éditeur du *Mercure*, serait difficile ou impossible. Sa plume féconde traitait tous les sujets : discussions philosophiques, analyses d'ouvrages de tous les genres, romans, nouvelles, observations de mœurs, critique générale, essais historiques. Il aimait surtout à choisir dans l'histoire un de ces caractères équivoques, un de ces mystérieux personnages qui prêtent à toutes les hypothèses, et qui exercent la sagacité du critique. Résoudre de tels problèmes, jeter la lumière sur ces anomalies, les dégager de cet alliage de passions, de préjugés et de fausseté qui les enveloppe, était l'un de ses plaisirs les plus vifs, une des jouissances littéraires qui excitaient avec le plus d'énergie le développement de son talent. Nicolas Flamel, le derviche de Bruse, le voyageur Paul Lucas, Lucien, Balzac, la trop célèbre Faustine, Julie, Aspasie, Aristippe, ont

tour à tour servi de sujets à cette observation fine et profonde, à cette dissection psychologique, dans lesquelles il excellait. Son chef-d'œuvre en ce genre est le portrait de Pérégrinus Protée, philosophe cynique, dont Lucien parle avec beaucoup de mépris, et que Wieland représente avec une singulière vraisemblance, comme un enthousiaste à tête faible, un rêveur voluptueux, et non comme ce tartufe sensuel et égoïste, ce charlatan de philosophie, que l'auteur ancien se plaît à nous peindre. L'art admirable avec lequel cette figure singulière est tracée, la profonde connaissance du monde et des hommes qu'elle trahit, nous font regretter que les limites qui nous sont imposées ne nous permettent pas d'appuyer par des citations l'opinion que nous avons émise, et de prouver ainsi, d'une manière irréfragable, la perspicacité, pour ainsi dire, instinctive, dont Wieland était doué.

L'*Agathodæmon*, qui sert de pendant à *Pérégrinus Protée*, offre une théorie étrange et curieuse de la vie d'Apollonius de Thyane. L'auteur explique naturellement les miracles attribués à ce théurgiste par Philostrate, son biographe. Il fait voir quels effets produit sur une imagination vive et un cerveau faible l'aspect de certains phénomènes physiques, faciles à opérer. Il déduit de ce principe et des observations qu'il y rattache un système qui explique l'origine et les progrès de la superstition parmi les hommes, la fait dériver de cette terreur secrète et presque voluptueuse que nous inspirent le merveilleux et l'inconnu, et la présente comme une nécessité fatale, inhérente dans tous les âges à l'ignorance et à l'amour de l'infini. Wieland trace à grands traits l'histoire complète du merveilleux, depuis l'origine du monde jusqu'aux écoles helléniques; il le suit à travers les phases du pythagorisme, du platonisme et de l'école d'Alexandrie; il le montre s'évanouissant par degrés devant l'expérience, se cachant, pour ainsi

dire, et se repliant dans les derniers secrets de l'organisme que la nature voile à nos yeux. Il prouve que le magnétisme, né des arcanes du système nerveux, est le genre de merveilleux qui s'accorde le mieux avec l'état de la science actuelle. Admirable tableau de l'un des penchans les moins étudiés de la nature humaine, et qui suffirait pour classer Wieland parmi les penseurs les plus distingués. Cet ouvrage parut au moment où Mesmer endoctrinait ses disciples et ses malades ; où le comte Saint-Germain persuadait de son existence séculaire les dames de la cour de France ; où Cagliostro, Gasnner et Schropfer jouaient avec succès devant un crédule public leurs farces physiques et mystiques ; où les danseurs du diacre Pâris avaient leurs prosélytes ; où la nouvelle Jérusalem de Swedenborg s'ouvrait pour les fidèles.

Les Abdéritains, roman qui parut par fragmens dans les numéros du *Mercure*, est une autre étude de psychologie, un autre recueil d'observations non moins remarquables, c'est la représentation vivante et comique des petites guerres civiles et des misérables querelles que soulèvent les intérêts d'un clergé intrigant et d'une aristocratie ignorante, au sein d'une petite ville. L'action se passe dans Abdère, si célèbre, comme le dit Sterne, par ses pasquinades, ses libelles, ses assassinats, ses conspirations, ses empoisonnemens et ses épigrammes. Cette satire grecque atteint dans la réalité notre bourgeoisie moderne, nos corporations, nos magistrats secondaires, si insolens dans la petite sphère de puissance qui leur est abandonnée. L'auteur a rempli avec un talent remarquable le cadre historique tracé par Bayle ; il y a placé une galerie de portraits si frappans de vérité, que, dans la plupart des villes allemandes, le public a cru reconnaître les Strobylus, les Salabander, les Klomarios, les Lysander, héros de cette histoire. Un cri général, digne de la ville même d'Abdère,

s'éleva de tous les coins de la confédération germanique. Wieland avait prévu l'orage et le vit éclater avec son calme habituel : « O frère Tristam, s'écrie-t-il dans la préface de la seconde édition, tu as raison de dire avec Son Eminence Jean de la Casa, évêque de Bénévent, qu'un pauvre auteur, qui s'aventure dans les sentiers glissans de l'observation morale, a mille dangers à craindre, et que tous les diablotins de l'enfer vont l'assiéger comme saint Antoine. » Quoi qu'il en soit, le paisible Wieland laissa crier la multitude ; et la mauvaise humeur, s'épuisant par l'invective, se trouva elle-même lassée, sans avoir pu troubler seulement le repos de son ennemi.

Dans les *contes romantiques*, le but spécial de Wieland était d'imiter le style et la manière des fabliaux. Le ton de légèreté française qui règne dans *Idris* et dans les autres poèmes du même genre était diamétralement opposé à la naïveté primitive des vieux trouverres et des romans de chevalerie. Admirateur passionné du style de Hans Sachs (1) et des Minnesingers, il essaya, dans les nouveaux contes dont je parle, de le reproduire et de le faire goûter au public. Cet écrivain, qui jusqu'alors avait circonscrit ses essais dans le royaume de féerie et dans les limites de l'ancienne Grèce, sut se défaire tout-à-coup des habitudes littéraires de sa vie entière. Par une incroyable souplesse d'esprit, on le vit rimer avec autant de goût que de finesse et de simplicité tous ces récits anciens, légués à l'Europe par l'Orient, et débarrassés, pour ainsi dire, de leur alliage grossier d'indécence, de trivialité et de diffusion.

Rien de plus varié d'ailleurs que le style de ces contes. *Gaudalin* a toute la grâce enfantine qui respire dans *Aucasius* et *Nicolette*. En général, cette série d'ouvrages

(1) Hans Sachs, cordonnier de Nuremberg, auteur de poésies encore estimées, et membre de l'une de ces académies de poètes artisans, qui succédèrent aux Minnesingers.

indique une moralité plus haute et plus épurée que celle dont Wieland avait fait preuve jusqu'alors. On le voit peu à peu abandonner le sarcasme et faire trève au cynisme, répudier les tableaux de volupté matérielle, choisir le vice seul pour objet de ses satires, et pardonner aux sentimens généreux de l'ame cette exaltation qu'il s'était plu à tourner en ridicule. Il commence à croire à l'héroïsme, à regarder le dévouement comme nécessaire; et, s'il juge dignes de pitié les Don Quichotte de la religion et de la vertu, il les juge encore plus dignes d'estime. Cette espèce de conviction nouvelle, née de l'expérience de Wieland, se révèle d'abord par la tendresse pure et passionnée qu'il prête à son Amadis : on voit le développement graduel de ce retour au spiritualisme se manifester dans la singulière fiction de *Combabus*, et lutter avec la gaîté du sujet, acquérir de nouvelles forces, dans l'histoire de *Gandalin* et des épreuves auxquelles son amour est soumis, et parvenir à son dernier terme dans l'admirable conte de *Gyron* et de la *Dame de Maloane*, où respirent une si noble élévation de sentimens, un héroïsme si dévoué, une exaltation si vraie, si naturelle et si touchante.

L'épicurien, que nous avons vu devenir stoïque, après avoir commencé par le panthéisme et s'être égaré dans la théosophie, revient ainsi, par d'insensibles degrés, à un spiritualisme mitigé, à une doctrine où l'empire des sens n'est pas méconnu, mais où la domination de l'ame est assurée. Il reconnaît avec Pérégrinus Protée, l'un de ses héros, « que, si la partie intellectuelle de l'homme ne prend son essor vers les régions supérieures, la partie matérielle ne tarde pas à tomber dans la fange et à s'y ensevelir; et que celui qui n'aspire point à s'élever au-dessus de l'humanité doit tôt ou tard descendre au niveau de la brute : » doctrine absolument contraire à celle qu'il avait émise dans sa première édition d'*Agathon*. Aussi ne tarda-

t-il pas à publier une seconde édition de cet ouvrage, corrigée et refaite d'après les nouvelles vues et les nouveaux principes qu'il venait d'adopter. Dans cette seconde édition, au lieu de se laisser vaincre par les sophismes d'Hippias, Agathon va demeurer chez le philosophe Archytas, dont la sagesse, l'expérience et la candeur semblent réaliser l'idéal de vertu que le jeune adepte du temple de Delphes a cherché vainement dans ses longs voyages. Cet homme vénérable écoute les confessions du jeune homme, et lui apprend, à son tour, comment il est parvenu à concilier la raison et la foi, et par quel heureux accord il a fixé les droits et les limites respectives de l'ame et du corps, de l'esprit et des sens, puissances dont la lutte éternelle accable et déchire la faible humanité.

« Sachez, dit Archytas, ne pas accorder à la partie matérielle de l'homme une prépondérance qui le reléguerait parmi les êtres privés de raison : soumettez-la au contrôle de l'ame, reine et dominatrice, élément noble de notre existence, qui doit gouverner nos sens, et non les anéantir ou les priver de leurs jouissances légitimes. Que l'empire de l'ame ne soit point une tyrannie; qu'elle sache distribuer le travail et le plaisir aux facultés du corps, mais que ce dernier ne commande jamais. Le corps ne nous a été donné que comme l'expression extérieure et la forme palpable des besoins de l'intelligence : il en développe l'énergie; il en exécute les volontés; il est son organe et son intermédiaire. Malheur à qui le traite en roi, lui qui doit obéir! malheur à qui veut le détruire, sous le prétexte qu'il est esclave! »

La théorie d'Archytas, anneau intermédiaire entre le spiritualisme et le matérialisme, nous offre la dernière expression des idées philosophiques de Wieland vers la fin de sa carrière; c'est son point de repos et d'arrêt, après de si nombreuses oscillations et des incertitudes si étonnantes.

Sans nous arrêter à discuter une question qui divisera éternellement les hommes, et qui se trouve au fond de tous les systèmes de religion et de morale, il est tems d'arriver à l'analyse du plus long ouvrage de Wieland, de celui qui a fixé sa réputation et que tous les peuples civilisés connaissent et relisent : je veux parler d'*Obéron*. Ce poème singulier repose sur une donnée absurde ; le grotesque et le merveilleux s'y donnent la main. Il s'agit d'un jeune chevalier de la cour de Charlemagne, chargé d'aller couper la barbe au calife, en présence de sa cour ; des querelles du roi des fées avec la reine des fées ; d'un cor magique, dont l'effet bizarre est de faire danser à la fois tous ceux qui en écoutent les sons, et d'une coupe non moins miraculeuse, qui se remplit de vin quand on la regarde. Tels sont les premiers élémens de l'une des plus agréables productions que l'imagination humaine ait créées. Rien de plus incohérent que le sujet ; rien de plus complet que l'ensemble. Aux données bizarres que j'ai signalées, si vous joignez une tempête, une île déserte, un bûcher, et les bouffonneries d'une espèce de Sancho Pança, vous connaîtrez toutes les parties constitutives de cette épopée tragi-comique, où les plus grandes disparates s'allient et s'harmonisent par un prodige de l'art, où tout est fantastique, où tout semble vrai.

Convertir en un ensemble harmonieux et ramener à l'unité des disparates aussi choquantes, est une sorte de prodige que Wieland n'a pu accomplir qu'en adoucissant toutes les couleurs, en y mêlant une nuance d'ironie douce et légère, qui sert, pour ainsi dire, de compromis entre le merveilleux et la raison, en jetant dans la demi-teinte des parties comiques et les scènes tragiques de son ouvrage. Jamais *Obéron* ne descend jusqu'au burlesque ; il ne s'élève jamais jusqu'au sublime. Vous seriez tenté de le comparer à un paysage varié, gracieux, élégant, où quel-

ques noirs ravins apparaissent, où de sombres rochers, semés çà et là, font valoir, par le contraste mélancolique et pittoresque qu'ils présentent, le doux gazon qui recouvre les coteaux, les fleurs suaves qui embaument les vallées, le calme enchanteur de l'atmosphère, et la sérénité d'un ciel ardent et pur, dont Claude Lorrain eût reproduit la magie. Là peuvent se réunir, sans abjurer leurs penchans, le philosophe rêveur, le peintre, le poète et l'ami de la volupté. Ce qu'il y a de désordonné dans les passions, de profond et de terrible dans les tempêtes dont l'ame humaine est ébranlée, est banni d'un séjour si paisible : la mélancolie elle-même pourrait y sourire, la gaîté s'y changerait en joie calme et pure. Un écrivain moins habile que Wieland eût profité de toutes les occasions offertes par un tel plan pour émouvoir violemment son lecteur; il n'eût produit qu'un tumulte de sensations et d'idées qui, détruisant l'unité de l'ouvrage, en eût brisé le prestige. La merveille de l'art est d'avoir effleuré, pour ainsi dire, toutes les cordes, de manière à effacer toutes les disnuances; d'avoir laissé dans le vague et abandonné à l'imagination les grands effets et les contrastes énergiques; d'avoir atteint le pathétique, sans tomber dans les scènes sanglantes de la tragédie; d'avoir conservé un ton de simplicité ingénue, qui se prête également à tous les tableaux, et convient à l'ironie comme aux récits touchans : en un mot, d'avoir, à force d'adresse et de goût, voilé les défauts inhérens au sujet, la bizarre féerie qui en est l'élément principal et l'incohérence des inventions qui le composent (1).

Toutes les parties de l'action sont empruntées aux ro-

(1) Note du Tr. Ce poème enchanteur, traduit dans toutes les langues, a aussi inspiré le génie de Wéber. Un opéra posthume, qui en a été tiré, et dont la musique est de ce grand compositeur, vient d'être représenté à Berlin, avec le plus éclatant succès. La mise en scène de cet ouvrage sera, pour l'Odéon, une occasion brillante de signaler la reprise de ses travaux.

mans de chevalerie, au *Décaméron*, à Shakespeare, à Chaucer, aux *Contes Arabes*; c'est l'assemblage de tous ces élémens qui fait l'originalité réelle du poème. Il offre un exemple bien remarquable de la puissance de cette unité, recommandée par Horace : *tantum series juncturaque pollet*. Tout s'enchaîne dans le récit : mouvemens dramatiques, tableaux variés, exploits héroïques, magiques incantations, se trouvent unis par un lien si intime et une dépendance mutuelle si bien établie, que l'absence d'un seul des événemens ou de l'un des personnages détruirait complètement l'harmonie de l'ensemble.

On pourrait toutefois reprocher au poète le caractère trop capricieux qu'il a prêté à ses êtres surnaturels. Ces enfans de l'air et du soleil, comme un auteur arabe les nomme, paraissent partager la mobile inconstance de l'atmosphère qui les entoure. Ces fantaisies inconcevables n'intéressent chez personne, pas même chez les fées. Pour que ce peuple aérien nous amuse, il faut qu'il ait sa logique et son espèce de bon sens. Obéron et Titania sont trop déraisonnables; leur fantasque humeur n'a pas même de prétexte. Ce défaut disparaît cependant pour celui qui, une fois entré dans le labyrinthe des féeries, se laisse tour à tour émouvoir par les peintures héroïques qu'il renferme, les merveilleux événemens dont il est rempli, les paysages magnifiques dont il abonde : cercle magique, où l'on ne pense plus qu'aux prestiges qui le peuplent; c'est le tumulte du camp, la joie du festin, le luxe des jardins arabes, le tournoi, le combat, la tempête; c'est la solitude de l'ermitage; c'est la splendeur des cours. Tant de scènes brillamment contrastées s'emparent de l'imagination. Une versification douce et élégante ajoute à l'enchantement; et l'aisance parfaite du style, en éloignant toute idée de prétention poétique et littéraire, donne une sorte de vraisemblance à cet amas de fictions.

Au milieu de ces travaux que la gloire couronnait, trente-cinq années de la vie de Wieland s'étaient passées à Weymar. Il avait neuf enfans. Un voyage en Suisse avait seul interrompu cette longue suite d'études laborieuses. Il avait revu, à soixante-six ans, le pays où, jeune encore, il avait nourri un si fol enthousiasme, suivi d'une abjuration si funeste. Partout l'hospitalité, la bienveillance et l'admiration l'accueillirent. Il passa quelques mois sur les bords du lac de Zurich, et les charmes de la vie champêtre le séduisirent au point de lui faire quitter définitivement Weymar. Il acheta près de cette ville une petite maison de campagne, nommée Osmanstad, et alla y vivre avec sa famille. Ce fut là que ce vieillard spirituel et vénérable, entouré de ses enfans et de ses petits-enfans, honoré et visité de la plupart des hommes marquans de son époque, écrivit l'un de ses plus importans ouvrages, *Aristippe et ses Contemporains*, et jouit pendant plusieurs années de ces loisirs studieux, de cette dignité paisible, de cette élégance de mœurs mêlée aux études sérieuses, de ces goûts à la fois naïfs et distingués qui le caractérisèrent constamment. Sophie La Roche, son ancienne amie, vint le visiter dans sa solitude : elle rend compte, de la manière la plus touchante, de son séjour à Osmanstad.

« Me voici dans sa maison. J'ai revu cet ami de mon enfance, et le même toit nous couvre tous deux. Quelle différence depuis les jours de notre jeunesse ! Combien nos espérances, nos craintes, notre existence entière ont changé ! Au moment où j'écris cette lettre, Wieland pince de la harpe dans une chambre voisine, et ces accords pleins d'énergie, ces modulations singulièrement brillantes, me rappellent l'époque où, près du cimetière de Biberach, dans sa demeure également solitaire, les mêmes notes venaient frapper mon oreille. Émotions de mon premier âge, souvenirs confus et doux, m'assaillent et

me pénètrent. J'essaierais en vain de les décrire, et plus vainement encore de les analyser.

» La maison de mon ami est élégante, régulière et rustique. Un beau jardin potager aboutit à un grand bois dont les rameaux touffus protégent les rêveries de Wieland et s'étendent jusqu'aux bords de l'Ilm. Je dîne tous les jours avec le patriarche, ses charmantes filles et ses quatre petits-enfans. Hier, assise avec lui dans sa bibliothèque, d'où l'œil découvre un grand pré, je lui demandai quel était ce jeune villageois robuste et halé du soleil, qui fauchait avec une vigueur et une dextérité étonnantes le gazon dont un buisson de roses était environné : c'était son fils. J'aide la mère et les filles à remplir leurs devoirs domestiques ; c'est la vie champêtre dans tout son charme. Le soin des troupeaux, la laiterie, la préparation du chanvre et du lin, occupent les momens de la famille.

» Gœthe est venu dîner ici ; rien de plus simple que ses manières. Imaginez ces deux hommes illustres, assis à côté l'un de l'autre, sans morgue, sans affectation, sans prétention, se tutoyant à la façon des anciens jours, et ressemblant moins à deux beaux esprits qu'à deux marchands de Groningue ; bonnes gens et peu causeurs, unis par une amitié sincère et par des liens de parenté. Le portrait du comte Stadion, avec sa figure de chevalier du moyen âge, semblait, du cadre où il était renfermé, contempler cette scène, et s'en étonner comme moi. Bientôt la jeune fille du grand Herder se joignit à nous : la beauté, la bonté, l'esprit, le génie, l'amitié, réunis dans la même salle ! un tel souvenir peut-il jamais s'effacer ? »

Aristippe et ses Contemporains, tableau admirable des sectes philosophiques de la Grèce, venait de paraître quand la révolution française éclata. Wieland, comme presque tous les hommes distingués de cette époque, en salua l'aurore ; et bientôt, effrayé de la carrière sanglante

où la précipitait sa fougue, il en désavoua les principes ou du moins les excès. Odieux par là aux deux partis, il vit les derniers jours d'une vie si noble et si pure empoisonnés par les diatribes dont il fut l'objet. L'école de Kant et celle de Schlegel acquéraient de plus en plus cette prépondérance à laquelle l'Allemagne intellectuelle est aujourd'hui soumise. Les novateurs n'eurent pas la générosité de ménager un vieillard dont les théories contrariaient leurs dogmes, mais auquel sa patrie devait de la gloire. On vit paraître, dans les *Xenien,* de sanglans sarcasmes contre lui; Auguste et Guillaume Schlegel eux-mêmes ne lui pardonnèrent pas de préférer l'élégance à laquelle il avait toujours sacrifié, à leur système de naïveté outrée; un déisme doux et indulgent à leur catholicisme poétique; et une ironie aimable à l'abstruse profondeur de leurs sentences. Wieland, blessé de l'injustice contemporaine, se rejeta dans les domaines de sa Grèce chérie, et composa ses deux contes intitulés *Ménandre et Glycérion,* et *Cratès et Hipparchie.* Tous deux sont dignes de son meilleur tems. D'autres chagrins vinrent éprouver son courage. Ses récoltes manquèrent; la foudre embrasa ses granges. Il lui fallut quitter cette charmante retraite où il avait espéré finir en paix ses jours. Il vit périr sa femme et la fille de Sophie La Roche qu'il avait adoptée. Ces pertes cruelles, qui le laissaient seul et désolé dans sa villa d'Osmanstad, le décidèrent à la vendre. Le printems venait de commencer, les arbres s'ornaient de feuillages, le bois qui avait couvert Wieland de son ombre accoutumée reprenait sa parure, quand le vieillard, les larmes aux yeux, parcourut pour la dernière fois cette belle demeure, maintenant déserte, et lui fit ses derniers adieux.

A Weymar, qu'il revint habiter, une amitié sincère et une bienveillance générale, rendues plus vives par la connaissance des malheurs qu'il avait éprouvés, lui offri-

rent les plus aimables consolations. Schiller et Gœthe, la duchesse-mère et ses enfans, lui prodiguèrent les témoignages de leur attachement et de leur admiration. Un soir que l'on jouait le *Tasse* de Gœthe, quand le rideau fut levé, on aperçut, au lieu des bustes de Virgile et du Tasse, ornemens des jardins de Belriguardo, ceux de Schiller et de Wieland. Tous les regards se dirigèrent vers ce dernier, qui assistait à la représentation, et dont la modestie ou plutôt la simplicité cherchait à se soustraire à cet hommage public, préparé par l'ingénieuse amitié de Gœthe.

Mais les orages politiques troublèrent encore la paix de son existence. Sa santé s'affaiblissait; il descendait rapidement vers la tombe; déjà la perte récente de Schiller et de Herder l'avertissait que la nature allait lui redemander sa dette, lorsque la bataille d'Iéna força la duchesse à fuir et décida du destin de l'Allemagne. Le lendemain de cette bataille fut terrible pour les habitans de Weymar. Partout le meurtre, le pillage et l'incendie : une grêle de boulets tombait sur la ville. Au milieu de ce tumulte, Napoléon voulut que la maison de Wieland fût respectée; une garde fut placée devant elle par ordre spécial de l'empereur. Le lendemain matin, le maréchal Ney vint lui rendre visite : il le trouva dans une chambre dégarnie de tous ses meubles, une seule chaise exceptée; on avait pillé la maison avant que les ordres de l'empereur fussent arrivés. Wieland se leva en priant le maréchal de s'asseoir : mais Ney, prenant le vieillard par la main, le reconduisit poliment jusqu'au siége qu'il avait occupé et lui dit : « Je sais trop bien, monsieur, à qui de nous deux il appartient de rester debout devant l'autre. »

Plus tard, pendant les conférences d'Erfurt, l'empereur avait manifesté le désir de voir Wieland, et l'avait fait inviter à un bal de la cour; honneur que le poète s'é-

tait excusé d'accepter, à cause des infirmités de sa vieillesse. Cependant une troupe d'acteurs français, dont Talma faisait partie, devait donner une représentation à Weymar. Wieland ne put résister au désir d'y assister. Il se plaça dans sa loge accoutumée, que le grand-duc occupait ordinairement. Cette figure majestueuse et expressive, ce regard animé, qui caractérisaient l'auteur d'*Obéron*, son costume antique et le petit bonnet noir qui couvrait sa tête, attirèrent l'attention de l'empereur, qui demanda qui c'était. Le soir même, au bal qui suivit le spectacle, Wieland, mandé par l'empereur, se rendit près de lui. Écoutons-le raconter cette curieuse entrevue :

« Napoléon vint à moi, de l'autre côté de la chambre. La duchesse me présenta; et pendant qu'elle ajoutait quelques mots pleins de bienveillance et de grâce, l'œil étincelant de l'empereur restait fixé sur moi. Personne ne fut jamais doué de la faculté de pénétrer dans les replis de l'ame humaine à un plus haut degré que cet homme extraordinaire. Il me devina; il vit que, malgré ma réputation, je n'étais qu'un bonhomme sans prétention et sans détour. Dès qu'il sut à qui il avait affaire, son ton, ses manières devinrent paisibles, confians, ouverts; le monarque avait disparu. Il causait avec moi comme avec un ami d'enfance : lui-même n'était plus qu'un bonhomme. La conversation dura plus d'une demi-heure; et, comme j'étais las de me tenir debout, je lui demandai sans cérémonie la permission de me retirer. « Eh bien, allez, me » répondit-il de l'air le plus amical; bon soir! »

» Nous avions parlé de beaucoup de choses, et surtout de César, héros de la tragédie de Voltaire, que les acteurs français venaient de représenter. « C'est, disait l'empe» reur, un des plus grands hommes de toute l'histoire; sans » une faute impardonnable, ce serait le plus grand de tous. » Je cherchais en vain à deviner quelle était cette faute :

l'empereur lut dans mes yeux la question tacite que je m'adressais : « Vous ne savez pas quelle faute? conti-» nua-t-il ; César connaissait depuis long-tems ceux qui » l'assassinèrent : il fallait les prévenir. — Les préve-» nir? me disais-je à moi-même ; Napoléon l'eût fait, mais » non César. »

» De César, la conversation passa aux Romains, le plus grand peuple du monde, selon Napoléon. Quant aux Grecs, il ne les estimait pas. « Qu'est-ce, me disait-il, » que cette rivalité querelleuse de deux ou trois petites dé-» mocraties, de deux ou trois misérables cités? les Romains » ont changé le monde et l'ont conquis. » J'essayai de relever un peu le mérite de la littérature grecque. Napoléon la traita tout aussi mal que leur politique, et n'excepta de cette condamnation générale qu'Homère, « que je pré-» fère à Ossian, ajouta-t-il. » Quant à l'Arioste et aux poètes légers ou gracieux, il n'avait pour eux que du mépris, et les traitait précisément comme le cardinal d'Este traitait le poète favori de sa maison (1). En frappant l'auteur de *Roland le Furieux*, il oubliait sans doute qu'il me donnait à moi-même, auteur d'*Obéron*, un soufflet sur la joue de l'Arioste. Je me hasardai à lui demander pourquoi, en réformant le culte, il n'avait pas tenté de l'empreindre d'une teinte philosophique, qui s'accordât avec les idées du siècle. « Mon cher Wieland, me répondit-il avec un sou-» rire, mon culte n'est pas fait pour les philosophes. Les » philosophes ne croient ni à moi ni à ma religion. Quand » je travaillerai pour eux, je ferai bien autre chose. »

» Le conquérant m'avait traité avec les plus aimables égards ; il avait mis dans sa conversation de la grâce, du charme, de l'abandon ; et cependant, en dépit de lui-même et de ce qu'il y avait de flatteur dans cette entre-

(1) *Dove, messer Antonio, avete pigliato*, etc.

vue, il me sembla, quand elle fut terminée, que j'avais causé *avec un homme de bronze.* »

Wieland approchait du terme de sa carrière. Napoléon lui envoya la croix de la Légion-d'Honneur; Alexandre l'ordre de Sainte-Anne; le duc de Weymar, son élève, lui conservait l'amitié la plus constante et la plus vraie. Mais, au milieu de ces honneurs et malgré le repos de sa vie, les maux de son pays attristaient son ame. Il tomba dans une mélancolie profonde, et on l'entendit réclamer avec autant de courage que de force les libertés germaniques. La surdité, la perte de la mémoire, messagers trop certains de la destruction prochaine des organes, l'attaquèrent en 1812. En janvier 1813, il expira. Pendant une douloureuse agonie, il semblait que les images riantes, dont son esprit avait si souvent fait ses délices, revinssent le charmer encore : il prononça des mots italiens, quelques vers harmonieux de l'Arioste, le commencement du monologue d'Hamlet, et s'endormit paisiblement : il ne s'éveilla plus. Ses restes mortels furent transférés en grande pompe dans les jardins d'Osmanstad, dont le nouveau propriétaire avait consenti à réserver, pour la sépulture de Wieland, une place que lui-même avait désignée près de sa femme et de sa fille adoptive. C'est là qu'il repose, sous une pyramide de marbre blanc, à trois faces équilatérales. On y lit les noms de Sophie Brentano, de Dorothée Hillebrand et de Christophe-Martin Wieland; et ces deux vers allemands composés par le poète peu de tems avant sa mort :

« Trois ames aimantes furent unies pendant la vie par les plus » tendres liens; leurs restes mortels reposent sous une même » tombe. »

Ce n'est point parmi les génies créateurs qu'il faut pla-

eer Wieland. Doué du talent d'embellir et d'orner les sujets qu'il traite, il se classe au nombre des talens les plus aimables, et ne prétend ni au sublime ni à la profondeur. Chez lui, la grâce et l'esprit dominent; il arrange plutôt qu'il n'invente; il sait plaire plutôt qu'émouvoir. Son intelligence féconde, variée, souple, active, n'emprunte jamais que pour s'enrichir; mais il est rare qu'elle tire rien de son propre fonds. Sa philosophie ne s'élève pas au-dessus de la morale pratique; ses spéculations ne descendent pas jusqu'aux abstractions sévères. Éminemment éclectique, il a passé sa vie entière à choisir et à se décider entre les diverses sectes qui partagent l'empire des sciences métaphysiques et morales. Moins remarquable par la portée de ses facultés que par leur nombre et leur diversité, si vous l'opposez à Voltaire sous le rapport de l'esprit, à l'Arioste comme poète, à Fénélon comme moraliste, à l'Anglais Addisson comme peintre de mœurs, il semble à peine leur égal; mais réunissez en un faisceau toutes ces qualités de l'intelligence qui se concentraient en lui, et se modifiaient en se fécondant; voyez l'imagination, la grâce, l'ironie, la facilité, le savoir, la connaissance de l'antiquité, l'onction du style, la force comique, le talent pathétique, l'art de conter, celui de raisonner, se fondre et composer, si j'ose le dire, la plus douce et la plus parfaite harmonie : vous reconnaîtrez la supériorité de cet homme que l'acharnement des partis littéraires a récemment déprécié, et qui n'a pas encore d'imitateur ni de rival. Quant aux opinions philosophiques et religieuses qui lui sont si amèrement, ou si cruellement reprochées, ses accusateurs n'ont qu'à contempler sa vie, éloquente réfutation de leurs attaques. Dieu seul est juge de ce qu'il a pensé ; quant à ses actions, elles furent justes, honnêtes, généreuses, simples et tolérantes. La piété de sa vie ré-

pond de celle de son cœur. Il n'est pas d'homme vraiment vertueux qui n'accorde un souvenir d'admiration et de tendresse au bon, à l'aimable *Wieland*.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Grande-Bretagne.

LE NOUVEAU MINISTÈRE.

Quand notre dernier numéro a été mis sous presse, le nouveau ministère n'était pas encore complètement organisé; mais on signalait déjà sa constitution toute militaire. John Bull accueillit ces rumeurs par un sourire d'incrédulité : on pouvait lui répondre avec ce personnage de je ne sais quel vaudeville : *Je ne vous dis pas que ce soit possible; mais je vous dis seulement que cela est.* Effectivement Sir George Murray est secrétaire d'état des colonies; Sir Henry Hardinge est secrétaire d'état de la guerre, etc., etc.

Nous sommes surpris que le duc de Wellington soit un des partisans de l'obscurantisme; car si quelque mortel privilégié n'obtient un brevet d'invention pour la communication instantanée de la science infuse, comment Sa Grâce et son état-major pourront-ils apprendre leur nouveau métier? Si la méthode d'Hamilton (1) n'est appliquée aux

(1) Note du Tr. Cette méthode, adaptée avec succès à l'instruction primaire chez nos voisins, a quelque analogie avec la méthode qui vient d'être découverte par M. Lafforc d'Agen, et au moyen de laquelle on peut apprendre à lire dans quelques heures.

matières de gouvernement comme à l'enseignement élémentaire, comment Sir George Murray se mettra-t-il au fait des questions si nombreuses, si difficiles, si compliquées, de l'administration coloniale? Comment?.... Belle demande! N'est-il pas lieutenant-général et chevalier de l'ordre militaire du Bain?

Le discours que M. Huskisson a prononcé à la Chambre des Communes, sur les motifs de sa retraite, est fort éloquent sans doute, et la peroraison en est admirable; mais, s'il accuse fortement le duc de Wellington, il accuse aussi l'ex-secrétaire d'état des colonies. En effet, on y voit que la première lettre de M. Huskisson était imprudente, prématurée et pouvait prêter à l'interprétation que le noble duc lui donna. On y voit aussi que M. Huskisson eut le tort de pousser trop loin l'explication, lorsque Sa Grâce, avec un dédain impertinent dont on avait vu peu d'exemples, persista à prêter, aux expressions consignées dans la lettre de son collègue, un sens que ce dernier niait leur avoir donné, et refusa de s'arrêter à l'interprétation au moins aussi naturelle qu'il attachait à ces mêmes expressions. Il était dès-lors évident que le noble duc, déterminé à se débarrasser de son collègue, ne cherchait qu'un prétexte pour arriver à ce but. Dès-lors aussi, il était peut-être de la dignité du secrétaire d'état des colonies de déclarer à Sa Grâce qu'il ne se laissait point abuser sur ses projets, et de donner à l'instant sa démission. Quoi qu'il en soit, honneur aux sentimens proclamés par M. Huskisson avec une noble franchise! Il ne siégeait point dans le cabinet comme simple titulaire d'une place, mais comme le représentant et l'organe d'un système dont il pouvait ne pas être le créateur, mais qu'il avait donné à sa patrie et dont il avait fait le premier l'application en le perfectionnant.

Le grand projet qu'il avait tracé dans l'intérêt national recevait déjà son exécution; c'était un vaisseau lancé

dans une matinée orageuse, qui voguait à pleines voiles, bercé par la brise du soir, sur une mer tranquille. La nation considérait M. Huskisson comme le soutien d'un système que seul il pouvait améliorer. Lui arracher le pouvoir, c'était enlever au peintre ses pinceaux, au moment où leurs derniers traits allaient animer la toile, ou commander à un manœuvre d'achever, sans aucuns matériaux, un édifice construit à moitié. Aussi, concevons-nous qu'un homme d'état qui sait ce qu'il vaut, et qui se considère avec raison comme nécessaire aux progrès de la prospérité publique, répugne à descendre au rang de simple citoyen, et cherche à se maintenir à un poste où il est sûr de rendre à la patrie des services plus réels que ceux de ses plus illustres capitaines.

L'explication de M. Huskisson écrase surtout le premier ministre, en dévoilant le trafic honteux qui a amené sa destitution, et la puérile obstination avec laquelle elle a été consommée; elle prouve combien ce ministre si indépendant, si altier, est humble et soumis sous le joug de l'oligarchie. La cabale marche si bien, que déjà les accapareurs de bourgs-pourris peuvent dire comme l'empereur d'Autriche : *Je n'ai pas besoin de gens instruits*, et agir en conséquence. Toutefois n'attribuons pas seulement la chute de M. Huskisson à l'antipathie de la sottise contre le talent; de la vieille aristocratie contre les enfans de leurs œuvres; des *country-gentlemen* (1) contre les avocats de la liberté du commerce des grains; des vieux torys de George III contre les hommes à grandes vues et à principes libéraux : il aurait succombé tôt ou tard sous le poids de tant d'inimitiés..... Mais pourquoi a-t-il précipité sa disgrâce en votant contre le projet de transférer au duc de Newcastle la franchise de East-Redford? Ignorait-il

(1) Gentilshommes campagnards.

que l'oligarchie ne lui pardonnerait jamais? Il s'est oublié; et le duc de Wellington a pu se dire : « Pour le coup, Philippe, je te tiens. » Mais non, l'érudition du noble duc ne lui permet pas encore des citations grecques ou latines. Il s'est dit dans le langage des camps : « Mon pauvre Husky, je t'empoigne et ne te lâcherai pas; *il n'y a point de méprise, il ne peut y avoir de méprise, il n'y aura point de méprise.* (Voir la gracieuse réponse du noble duc à lord Dudley.) Je vais gagner Newcastle et renverser Huskisson. Je m'attache un sot qui a des bourgs; je me défais d'un homme dont la supériorité m'écrase, et qui n'en a pas : c'est tout profit; *non, il n'y a pas de méprise.* »

Voilà donc renvoyés du cabinet M. Huskisson, lord Palmerston, lord Dudley, qui a montré beaucoup de fermeté dans cette circonstance, et *tutti quanti*. Il s'agissait de les remplacer. Il est certain qu'on ne pouvait mieux s'y prendre qu'on ne l'a fait, suivant le plan qu'on s'était tracé. Ce plan était habilement conçu; aussi ne ferons-nous pas au grand-maître de l'artillerie l'injure de le lui attribuer. C'était un coup de maître de faire entrer, dans le ministère, l'état-major de Sa Grâce; car, pour répondre aux vœux de la cabale, il fallait cette obéissance passive qu'on ne saurait trouver ailleurs que dans les camps. Des hommes qui, durant les nombreuses campagnes du duc, avaient toujours été sous ses ordres immédiats, devaient conserver quelque chose de leur aveugle soumission à ses volontés. Sir George Murray, son ancien chef d'état-major, remplissait près de lui des fonctions qui exigeaient un grand esprit de détails, mais dont l'exercice était toujours subordonné à un ensemble réglé d'avance par le général en chef. Sans porter atteinte au mérite de Sir George comme quartier-maître, nous pouvons affirmer que, même à ce titre, il n'a jamais agi que sous la direction du duc. C'est uniquement à lui qu'il doit son avancement et

ses succès ; peut-il être dans ses mains autre chose qu'un docile instrument ?

Si nous avons vanté la sagesse des choix faits par le premier ministre, ce n'est, bien entendu, qu'en les considérant dans leur rapport avec ses intérêts : quant à ceux du pays, c'est autre chose. On s'imaginait que Sa Grâce mettrait d'autant plus de soins à s'entourer des hommes d'état les plus habiles dans chacune des branches du gouvernement, qu'il est lui-même, en politique, d'une nullité transcendante, et qu'il a désavoué, l'an dernier, comme une absurdité, la supposition qu'il aspirât à la direction du cabinet. On pensait qu'un homme qui faisait l'aveu solennel de son incapacité choisirait du moins des collègues assez éclairés pour agir avec indépendance, et ne lui laisser que l'honneur d'opiner du bonnet sur les actes de leur administration. Quelle n'a point été la stupéfaction générale quand on a lu en gros caractères dans *le Courrier* :

Secrétaire-d'état des colonies, SIR GEORGE MURRAY !
Secrétaire-d'état des affaires étrangères, LORD ABERDEEN !

Mais où George Murray a-t-il appris à gouverner les colonies ? et lord Aberdeen, ce pair de la vieille école, si pédantesque, si pompeusement compassé ; cette tortue politique, qui ne se montra téméraire qu'en dépouillant l'Attique des débris de ses monumens,

The travell'd thane, Athenian Aberdeen ;

n'est-il pas déplorable qu'il occupe dans le cabinet le siége que, pendant cinq ans, l'immortel Canning entoura de tant d'éclat ? A cette époque à jamais célèbre qui vit la politique de la Grande-Bretagne subir une si glorieuse révolution, l'Angleterre cessait d'être l'aveugle instrument de la Sainte-Alliance ; elle n'était plus brocantée, comme sous Castlereagh, au prix d'une tabatière offerte par une main

royale, ou du gracieux sourire d'un empereur : elle devenait la libératrice d'un nouveau monde, et l'arbitre d'un monde vieilli. Amie des nations libres, ennemie de la tyrannie, elle reprenait son ancienne position, son ancien caractère ; et son langage diplomatique, dépouillé de cette phraséologie d'emprunt, mendiée au protocole des despotes, s'adressait, libre et fier, aux puissances du continent. M. Canning avait étendu son système aussi loin qu'il le pouvait, au milieu des entraves que lui suscitait l'insolent orgueil d'une oligarchie ignorante et bigote, puissance que l'on pourrait comparer aux géans de nos contes de chevalerie, composé informe d'une extrême faiblesse intellectuelle et d'une force matérielle dont l'énergie brutale n'est mue que par l'instinct de la tyrannie.

Si la population de la Grande-Bretagne était réellement représentée ; si les membres du Parlement étaient élus par les cités populeuses au lieu de l'être par des individus tels que le duc de Rutland, lord Lansdale, le duc de Beaufort, lord Hertford, etc., etc., le ministère actuel aurait-il pris naissance, aurait-il duré un mois ? En Angleterre, la masse du peuple a toujours eu, et puisse-t-elle conserver toujours, une salutaire antipathie contre tout gouvernement militaire : elle ne prend aucun plaisir à voir défiler à la parade les plumes de coq et les habits rouges ; elle obéit volontairement à la baguette du constable, et ne cède jamais sans résistance à la baïonnette du soldat : c'est qu'elle pense avec raison que les soldats, agissant de concert et abstraction faite de leur volonté, suivant le fil qui les dirige, sont les instrumens aveugles de tous les excès du pouvoir, et que, si elle laisse les griffes du léopard jouer avec les libertés publiques, c'en est fait de la constitution du pays. Peut-on supposer qu'animé de tels sentimens le peuple tolère long-tems un ministère à la tête duquel marche le premier de nos généraux, le chef suprême de

nos forces militaires; un ministère qu'il a composé de ses lieutenans, comme si la discipline des camps tenait lieu du talent et de l'expérience, et auquel il peut imposer à volonté la queue à la prussienne, ou la moustache de nos voisins d'outre-mer?

Jamais époque ne fut moins favorable que la nôtre à l'établissement du gouvernement militaire dans la Grande-Bretagne. Depuis plusieurs années, l'esprit de la nation est devenu essentiellement civil. En effet, la diffusion toujours croissante des lumières accélère de jour en jour les progrès de la civilisation. Or, plus l'intelligence des peuples se perfectionne, plus son respect pour la gloire des armes diminue; c'est un axiome aussi vrai qu'une proposition de géométrie. Un des grands bienfaits de l'instruction populaire, c'est d'apprendre aux hommes à apprécier la paix comme le premier des biens. Il est vrai aussi que, dans l'état actuel des empires, la guerre est quelquefois nécessaire pour assurer une paix honorable; mais des guerres à propos d'étiquette, ou pour venger l'amour-propre blessé d'un monarque; ces guerres injustes ou frivoles dont nos annales offrent tant d'exemples depuis la conquête; ces guerres qui n'avaient d'autres résultats que d'ajouter des millions à l'opulence de nos généraux et une étoile à l'épaulette de nos officiers supérieurs, sont aujourd'hui en horreur à la masse éclairée. S'il faut s'être dépouillé de tout préjugé pour concevoir combien il est contraire à la religion et à l'humanité de verser des flots de sang humain, de porter dans les villes et les campagnes l'incendie, le pillage et la dévastation, il est du moins facile de se convaincre que la guerre accroît les impôts, paralyse le commerce, et que l'extension de l'industrie commerciale et agricole, les perfectionnemens sociaux, le bien-être de toutes les classes, sont inséparables de l'état de paix.

L'ivresse de nos succès militaires, durant les dernières années de la guerre, s'est complètement évanouie, et le peuple regrette bien plus les milliards qu'elle a ajoutés au capital de la dette nationale, qu'il n'est fier des lauriers dont a elle ombragé nos étendards. Non, jamais la gloire des armes n'a été moins populaire qu'aujourd'hui, et c'est aujourd'hui que nous sommes condamnés au spectacle, inoui dans nos annales, d'un général premier lord de la trésorerie, livrant l'administration à son état-major ! Voilà donc les rènes de l'état, dans la constitutionnelle et commerciale Angleterre, tombées aux mains d'hommes qui ne connaissent de la constitution que ce qu'il en faut pour détester les garanties qu'elle offre aux libertés publiques, et qui ont appris à considérer avec mépris les industriels qu'ils flétrissent d'épithètes injurieuses empruntées au vocabulaire des camps.

A Dieu ne plaise, toutefois, que nous soyons très-alarmés sur la conduite d'un ministère si étrangement constitué ! il est condamné à la modération, sous peine de mort. Or, nous pensons qu'avant tout il cherchera à se maintenir. Le chef du cabinet adoptera, n'en doutons pas, cette devise de Castlereagh : *Faire tout le mal possible, sauf celui qui entraînerait la perte du pouvoir.* Ainsi, il ne proposera pas d'améliorations, mais il consentira à les adopter, plutôt que de déguerpir. Nous en avons un exemple dans sa conduite lors de la discussion du bill de révocation du *test and corporation act.* Il commença par s'y opposer ; puis, voyant sa résistance inutile, il le laissa passer, mais après l'avoir gâté par des modifications qu'on eut la faiblesse de consentir. Quant à l'aristocratie, il en sera tour à tour le patron et l'esclave. Bien qu'il ait affaire à un pays où les classes commerciales possèdent les 5/6 du pouvoir, les 2/3 de la richesse, les 9/10 de l'instruction et des talens, il sacrifiera toujours leurs intérêts à la cupi-

dité du grand tenancier qui aura une partie de chasse à lui proposer ou un bourg pourri à lui vendre; mais il s'arrêtera juste au moment de laisser voter sur une mesure tellement odieuse qu'elle réunirait contre lui tous les partis.

Quelques personnes ont poussé la flagornerie jusqu'à comparer, comme militaire, le duc de Wellington à Napoléon..... *risum teneatis* !.... Mais enfin examinons, sous les rapports administratifs, et comparons les six mois qui suivirent en France le 18 brumaire, avec les six premiers mois de 1828 en Angleterre. Napoléon avait tout à réorganiser, une armée à créer, et l'Italie à conquérir pour la seconde fois. Au moment où il s'occupait de réunir à Dijon les forces imposantes, qui, après avoir gravi le Saint-Bernard, devaient en un jour délivrer l'Italie du joug autrichien (1), il achevait de détrôner l'anarchie directoriale, et rétablissait au dedans l'ordre le plus parfait dans toutes les branches du gouvernement. Déjà placé au rang des premiers capitaines des tems modernes, à quel monument désirait-il avec le plus d'ardeur que la postérité attachât son nom? au Code civil des Français, dont il jetait alors les bases. Aurons-nous jamais un code Wellington? et, sans aller si loin, verrons-nous, sous son ministère, une seule de ces grandes réformes si nécessaires à notre législation judiciaire et civile? Si jamais elle s'effectue, sera-ce sous sa direction ou l'inspiration de son génie; ou plutôt ne sera-ce pas en dépit de son invincible obstination à maintenir tous les abus que nous a légués le moyen âge? Naturellement despote, Napoléon aspirait au pouvoir absolu; mais ses décrets d'administration intérieure, en ce

(1) A cette époque nos journaux ministériels traitaient d'athées et de jacobins ceux qui croyaient à l'existence de cette armée; ils niaient, à l'instant même où elle gagnait la célèbre bataille de Marengo, qu'on fût parvenu à réunir à Dijon *plus de vingt hommes*.

qui ne touchait pas l'intérêt de sa conservation personnelle, étaient admirables. De quelles mesures avons-nous à rendre grâce au noble duc? Le comparer à un Napoléon!.... c'est comme si on prenait pour un César ou pour un Alexandre le premier venu qui aurait le malheur d'être chauve ou qui serait affligé d'un torticolis.

Quand on songe aux services qu'un ministère libéral et éclairé pouvait rendre au pays, combien il est affligeant de voir sa fortune livrée à des grenadiers et à des dragons! L'an dernier, à pareille époque, M. Canning vivait encore, et une ère de gloire s'ouvrait devant un gouvernement voué à la sainte cause de la civilisation et de la prospérité sociale dans les deux mondes. Ce grand homme n'avait ambitionné la direction des affaires que dans l'intérêt de sa patrie, et sa maxime, opposée à celle de son prédécesseur, était de faire tout le bien possible, sauf à garder les ménagemens, qui malheureusement pouvaient seuls le maintenir au timon de l'état. Ces deux mots *paix et liberté* étaient sa devise. Il avait constamment secondé les excellentes vues de M. Huskisson sur la liberté du commerce, et remplacé, par des hommes d'état pénétrés des besoins et des vœux de la jeune Angleterre, les champions surannés des vieux abus. Érudit plein de grâce, littérateur accompli, il protégeait l'éducation et les lettres. Dévoué à l'indépendance des états, à la liberté commerciale, religieuse et civile, que n'eût-il point fait pour elle avec des collègues tels que les Lansdown, les Dudley, les Huskisson, et des appuis tels que les Brougham et les Burdett? Quel contraste entre ce grand homme et son successeur!!! Nous signalions tout à l'heure l'éloquence de M. Canning; que dirons-nous de celle du noble duc? Voyez comment, dans la fameuse séance des explications de M. Huskisson, le ministre Peel, chargé de la défense de Sa Grâce, s'est vu réduit à l'excuser de ne pas savoir écrire un billet

comme un homme bien élevé. « M. Canning, disions-nous, respectait l'indépendance des états. » Examinez la conduite du noble duc à Paris, à l'époque de cette fatale condamnation du maréchal Ney, qu'il eût pu prévenir d'un seul mot. « Il protégeait la liberté commerciale. » Voyez avec quel déplorable entêtement, à l'aide de quels sophismes, le noble duc est parvenu l'an dernier à faire repousser la loi qui devait assurer celle du commerce des grains. « Il défendait la liberté religieuse. » Sa Grâce a voté contre les catholiques. « Il favorisait la liberté civile. » Sa Grâce s'oppose à la révocation de nos lois absurdes sur la chasse. Comparez enfin les collègues et les appuis de M. Canning avec les George Murray, les Aberdeen, les Bankes, les Thomas Lethbriges, les Winchelsea!

(*London Magazine.*)



CHRONIQUE DE LA COUR DE LISBONNE.

N° III.

LES FRANCS-MAÇONS, LES APOSTOLIQUES ET LES JUIFS DU PORTUGAL (1).

Afin de compléter le tableau de l'état actuel du Portugal, nous allons parler succinctement des partis que l'on désigne sous le titre de francs-maçons, d'apostoliques et de juifs; car ces derniers ne sont pas seulement considérés

(1) Voyez les deux articles précédens dans les numéros 34 et 35.

comme une secte religieuse, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, et on s'est étayé des plus plaisantes raisons pour en faire un parti politique.

A la lecture des déclamations furibondes des factions qui déchirent la Péninsule et surtout le Portugal, on croirait que la société ne se compose que de deux élémens, les francs-maçons et les apostoliques ou jésuites; que ces deux factions doivent s'exterminer, et que le gouvernement n'a d'autre alternative que de supprimer les loges ou les couvens, et de détruire les enfans d'Iram ou les successeurs de Dominique et d'Ignace. Ce manichéisme est devenu alternativement la doctrine inflexible du parti vainqueur. Écoutez la faction qui vient de saluer don Miguel comme son ange tutélaire, et qui, prétendant l'élever aux nues, l'a traîné dans la boue comme un autre Phaéton : c'est aux francs-maçons qu'il faut attribuer les séditions, les conspirations et les révoltes qui, depuis quarante ans, ont désolé l'Europe. C'est eux qui ont enfanté la révolution française, et les convulsions politiques qui l'ont suivie. Dans la guerre de la Péninsule, ils ont fabriqué la constitution espagnole, organisé, depuis la restauration de Ferdinand, les divers complots qui ont troublé le gouvernement de ce digne monarque; en 1820, ils ont levé l'étendard de la révolte en Espagne, en Portugal, à Naples et dans le Piémont; ce sont eux qui dominaient dans les cortès espagnoles et portugaises, qui abolirent la sainte Inquisition; qui, par la séparation du Brésil et du Portugal, ont démembré les états de S. M. T. F.; qui empoisonnèrent l'infortuné Jean VI, bannirent son fils, firent subir à la reine sa captivité de Quéluz; qui ont rédigé et promulgué la charte de don Pèdre, rallié l'armée sous l'étendard de la liberté, fomenté la guerre civile; et l'arrivée si opportune de l'*ange tutélaire* les a seule empêchés de consommer la ruine du trône et de l'autel. Les francs-maçons sont donc

essentiellement des démagogues, des jacobins, des conspirateurs, des assassins, des infidèles, des traîtres et des athées. Leur union est formée des débris du ciment de l'ordre existant qu'ils battent sans cesse en brèche; leur mot d'ordre est la révolte; leur but le pillage et l'anarchie; leurs loges des cavernes où ils forgent des chaînes pour les rois, et où ils chargent la mine qui doit bouleverser l'ordre social. Dans le court intervalle de leur domination, ils ont corrompu la société, la littérature, la morale, la religion, et, s'ils ne sont anéantis au plus tôt, il n'y aura plus au monde ni religion, ni morale, ni littérature, ni civilisation.

Ceux de nos lecteurs qui sont initiés aux mystères de la maçonnerie ont sans doute frémi d'horreur de se voir entraînés dans cet abîme de forfaits. Ne dirait-on pas en effet que leur *orient* étincelle des flammes de l'enfer, au milieu desquelles se dessinent, en caractères livides, leurs symboles sacrés, et que Belzébuth y préside aux ébats de son affreuse cour?

Aucune institution n'a été plus calomniée que la franc-maçonnerie. Fondée par l'amitié et la bienfaisance, et bornée, dans l'origine, à la pratique de quelques rites bizarres, elle ne tarda pas à se propager dans divers pays, et, suivant les lieux et les tems, elle prêta tour à tour ses symboles et ses mystères aux doctrines les plus pures et les plus dangereuses, aux systèmes religieux ou politiques les plus sages ou les plus monstrueux. Elle s'est successivement étendue dans presque toute l'Europe, a pénétré jusqu'en Asie, a parcouru du nord au midi le Nouveau-Monde, a compté dans ses rangs des empereurs, des princes, des grands seigneurs, des philosophes, des hommes d'état et des ecclésiastiques. Désavouée par les souverains, excommuniée par les papes, elle a été accusée de toutes les conspirations, de toutes les révolutions qui ont éclaté dans les états politiques; tandis que, chez tous les peuples libres,

elle est constamment restée inoffensive. Les jacobins, les illuminés, les *carbonari*, ont imité le secret de ses travaux, et de là vient la terreur, vraie ou fausse, qu'elle a inspirée au fondateur de la Sainte-Alliance et à d'autres monarques absolus. L'empereur Alexandre frissonnait au seul nom de maçon ; son successeur a fermé toutes les loges de Russie ; le roi d'Espagne a décrété la peine de mort contre les membres d'une secte qu'il abhorre sans la connaître, et trois pontifes ont lancé sur elle les foudres du Vatican.

Il est facile de découvrir la source de tant d'alarmes, de tant de calomnies, et surtout de remonter aux causes de cette fureur étudiée, qui poursuit, dans la Péninsule, une institution aussi étrangère aux troubles politiques et aux conspirations, que les mystères d'Isis et le purgatoire de saint Patrice.

M. Robinson fit paraître, en 1797, à Édinbourg, un ouvrage dédié à M. Wyndham, intitulé : *Preuves d'une conspiration contre toutes les religions et tous les gouvernemens de l'Europe, recueillies dans les réunions secrètes des francs-maçons, des illuminés et des sociétés littéraires* (1). Cet ouvrage, dont le titre est si alarmant, dut produire un grand effet à une époque où le dernier des rois tremblait pour sa couronne, et le moindre prélat pour son bénéfice ; mais il ne fit aucune sensation en Angleterre. Notre John Bull, avec son gros bon sens, ne pouvait s'expliquer comment un citoyen, qui vit calme et heureux dans ses rapports journaliers avec la société et le gouvernement, se transforme, sous le tablier maçonnique, en rebelle et en conspirateur ; comment un roi et son Parlement, défendus par une armée et une marine formidables, disposant tous les ans d'un budjet de soixante millions sterling

(1) NOTE DU TR. Il existe un ouvrage très-volumineux et très-lourd de l'ancien jésuite Barruel, sur le même sujet ; il a paru à peu près à la même époque que celui de M. Robinson.

(1,500,000,000 fr.), succomberait aux attaques mystérieuses d'une loge; comment enfin on tramerait, dans ce ténébreux asile, une conspiration contre la croyance religieuse d'une nation, un complot tendant à rendre un peuple athée contre sa volonté et sa conviction, et à anéantir un beau matin les trente-neuf articles de sa profession de foi, et ce banc des évêques qui en est l'incorruptible dépositaire! Les seuls novateurs qui furent, en 1797, redoutables aux gouvernemens et aux églises du continent, c'étaient les réformateurs des camps, et non ceux qui avaient pour hochets le compas et l'équerre; c'étaient les grands maîtres dans la science des batailles, et non les grands maîtres en maçonnerie. Lorsque la révolution française, à la tête d'un million d'hommes, se lançait dans la carrière des conquêtes, quelle attention l'Europe pouvait-elle prêter à la mystérieuse fantasmagorie de notre auteur? M. Robinson prétend que la maçonnerie était devenue un levier politique pendant la dernière moitié du dix-huitième siècle; qu'à l'abri du secret des loges une foule d'empiriques en matière de gouvernement, de religion et de morale, prêchaient aux initiés les doctrines les plus condamnables; que, sous le manteau des cérémonies les plus frivoles, les scélérats de tous les pays avaient formé un pacte affreux pour le renversement de l'ordre social; qu'au nombre des défenseurs les plus zélés de la maçonnerie on rencontre les plus furieux démagogues de la Convention et du Directoire. Ces allégations ne prouvent rien contre cette institution. Les dangers de la révolution n'étaient point dans les statuts d'une société de mécontens, mais dans la tyrannie et les abus qui rendirent irrésistible le besoin d'une réforme générale, et qui mirent obstacle à l'expression libre et calme de l'opinion publique, jusqu'au moment où elle fit explosion et brisa les entraves qui la comprimaient. Qu'importe que, dans un pays qui possédait deux ou trois cents loges, de

tous les degrés et de tous les rites, on ait établi des missions maçonniques d'une loge et même d'un pays à un autre, dans le but de propager plus sûrement les doctrines révolutionnaires; que Mirabeau ait fraternisé avec Anacharsis Clootz, Condorcet avec Marat? Cette ténébreuse coalition aurait-elle vu le jour sans la tyrannie du gouvernement? Les écrits des philosophes, le dérangement des finances, une disette générale, l'exemple de la révolution américaine, les maux et les affronts qui pesaient sur la classe moyenne, trop éclairée pour ne pas sentir le besoin de s'en venger; toutes ces causes réunies ou séparées, auxquelles les publicistes ont attribué l'origine et les excès de la révolution française, n'ont-elles donc été d'aucune influence, en comparaison de quelques phrases énigmatiques prononcées par les fr.·. orateurs? La société était-elle tellement affaiblie qu'elle dût être bouleversée par des allégories dont les initiés du douzième degré avaient seuls la clef? Sont-ce les francs-maçons qui ont imposé à l'état des dettes excessives, dérangé ses finances, convoqué l'assemblée des Notables, démoli la Bastille, affamé la capitale et les provinces, et soulevé la fureur de la populace parisienne? Non, évidemment non : lorsque la société est en proie à des maux intolérables, et qu'elle s'agite en mouvemens convulsifs pour en trouver le remède, il est aussi absurde d'attribuer cette crise et les malheurs qu'elle entraîne, au jargon inintelligible et au vain cérémonial d'une loge maçonnique, que d'attribuer à une once de poudre cachée dans un caveau la chute d'une maison renversée par un tremblement de terre. Il est douteux que des sociétés secrètes, vouées à la propagation de doctrines politiques ou religieuses, dont le succès dépend de leur adoption par les masses, puissent tout-à-coup devenir dangereuses. Si ces doctrines ne sont pas acceptées par l'opinion publique, si elles ne trouvent même des adeptes parmi les

hommes du pouvoir, l'association consacrée à les propager restera sans influence; si, au contraire, elles offrent peu de dangers et trouvent de l'écho dans la masse du peuple, à quoi bon le mystère? Ce serait outrager la raison que de comparer ces associations aux compagnies d'assassins que le Vieux de la Montagne expédiait sur tous les points de l'Asie, ou aux *francs juges* de l'Allemagne, vil ramas de conspirateurs ou de brigands, dont le but n'était point d'agir sur l'opinion, mais de satisfaire des vengeances personnelles, et de s'enrichir par le meurtre et le pillage.

M. Robinson et les autorités qu'il cite poussent la crédulité au point de voir de la franc-maçonnerie dans les actes les plus indifférens, comme dans les scènes les plus sanglantes de la révolution. « La division de la France en départemens, arrondissemens et cantons, dit M. Lefranc, a été calquée sur la division des loges du Grand-Orient: le chapeau du président de l'assemblée nationale a la forme de celui du grand-maître; l'écharpe de l'officier municipal est la même que celle de l'apprenti. Enfin, lorsque l'assemblée nationale se rendit à Notre-Dame pour y célébrer les premiers exploits de la révolution, on lui rendit les honneurs suprêmes sous la voûte d'acier. »

Depuis la révolution jusqu'à la paix de 1814, il ne fut plus question de la franc-maçonnerie comme institution politique; l'Europe avait trop à faire pour donner de l'importance à ses réunions et à ses rites. Le patriotisme, il est vrai, organisa des sociétés secrètes en Allemagne : le roi de Prusse et les princes de la confédération du Rhin secondèrent leurs efforts contre la domination de Napoléon; mais la maçonnerie proprement dite resta étrangère à la politique. Si à cette époque elle avait franchi les Pyrénées, elle y végétait du moins dans une obscurité salutaire. Proscrite par les papes, dénoncée par les gouvernemens, comment aurait-elle échappé aux serres de l'Inquisition? Ce-

pendant, sous les cortès de 1822, elle fit des progrès en Espagne, malgré l'opposition des moines et des prêtres. Cette opposition n'a rien d'étonnant; le clergé devait abhorrer une association mystérieuse dont les tortures du Saint-Office et les terreurs de la confession ne pouvaient surprendre le secret. On a vu, en effet, les plus grands criminels révéler au confesseur des crimes dont la publicité les eût exposés à la vengeance des lois, tandis que les prières et les menaces n'ont jamais arraché à un franc-maçon l'aveu de son affiliation.

Lorsque la paix de 1814 rétablit le despotisme sur le continent, les peuples qu'on avait bercés de l'espoir d'une liberté achetée par tant de sacrifices et de souffrances dans la lutte qui renversa la puissance colossale de Napoléon, cherchèrent dans l'ombre des sociétés secrètes à entretenir des sentimens et des espérances qu'il était dangereux de dévoiler, et à mûrir les projets de réforme dont l'exécution immédiate était devenue impossible. C'est alors que se propagèrent, en Allemagne les *bursenschafts* et les *tugenbunds,* en Italie les *carbonari*, et dans la Péninsule les clubs révolutionnaires. Alors aussi se multipliaient les congrès en faveur du pouvoir absolu, les manifestes de la Sainte-Alliance contre les vœux des nations; alors une police amphictyonique trouvait des satellites dans les armées qui avaient affranchi l'Europe de la domination française, et le Vatican n'avait plus assez de foudres contre les sociétés politiques. Il n'était bruit à cette époque, comme dans l'ouvrage de M. Robinson, que d'une conjuration permanente contre tous les gouvernemens et toutes les églises de l'Europe, d'une secte de conspirateurs étendant ses ramifications de la Sicile en Sibérie, et de la Grèce à Calais. C'est qu'il existait un sentiment de haine universel contre le pouvoir absolu, que l'instinct de la liberté et de l'indépendance trouvait dans tous les cœurs une sympathie qu'on

n'osait avouer, et que le désir d'un meilleur ordre de choses n'était plus un mystère, quelque dangereux qu'il fût de le manifester. La conspiration dont on accusait les *carbonari* et les francs-maçons n'était autre que l'union non concertée des amis de la liberté et de la tolérance, contre le fanatisme et le pouvoir arbitraire; des partisans de l'ordre légal, contre les caprices de l'homme; des amis des gouvernemens à bon marché, de la probité ministérielle et de l'égalité des droits, contre le gaspillage, la corruption, le privilége et le monopole.

C'est cette ligue sainte et non une poignée de factieux qui a fait, en 1820, les révolutions de Naples, d'Espagne et de Portugal.

En Italie, où les *carbonari* existaient déjà sous la domination française, les *ventes* (1) s'étaient multipliées avant la révolution de 1820 : prohibées depuis la restauration de Ferdinand IV, elles se présentaient de nouveau comme d'utiles auxiliaires du trône constitutionnel; aussi se multiplièrent-elles au point de n'avoir plus besoin de secret. Lorsque les Autrichiens entrèrent à Naples, le royaume comptait environ 300,000 *carbonari*, qui livrèrent sans effusion de sang les libertés de leur pays. L'auteur de cet article se trouvait à Naples à cette époque, et il vit bon nombre de ces *carbonari* improvisés, jusque dans la classe des lazzaroni, rire sous cape de la comédie à laquelle ils avaient pris part.

En Espagne et en Portugal, la maçonnerie fit les mêmes progrès et subit le même sort. Proscrite sous l'ancien régime, elle se ranima sous le nouveau. Malgré les anathèmes de l'église, on établit des loges dans les principales villes, et elles se peuplèrent en proportion des progrès des

(1) On appelait *vente* la réunion d'un certain nombre de *carbonari*, formant un chaînon de la grande association, à l'instar des centuries et des décuries de l'association dite *de la Propagation de la foi.*

idées libérales. Les initiés se présentaient en masse, et on les recevait, sans les astreindre trop rigoureusement au secret. Comme les loges se composaient en majeure partie de constitutionnels, le mot franc-maçon devint synonyme de libéral. Aussi les libéraux et les francs-maçons furent-ils proscrits à la fois, dès que la constitution fut abolie. Voilà la cause de ces déclamations furibondes que les moines et la populace à la solde de don Miguel se permettent contre la franc-maçonnerie; de cette haine contre la charte portugaise, que l'on suppose une œuvre maçonnique; et de cette logomachie qui confond dans une même proscription, aux yeux d'un fanatisme imbécile, le citoyen paisible qui ne se réunit à ses frères que pour banqueter et faire la charité en secret, et le défenseur intrépide des libertés de son pays.

Le moyen le plus sûr de calomnier impunément la maçonnerie est d'imaginer ou de propager les contes les plus effrayans sur ses principes ou les projets de ses fondateurs, et ses mystérieuses opérations. Tel écrivain attribue la création de cette institution anti-chrétienne à l'hérétique Faustus Socinus; tel autre aux chevaliers du Temple. Les fanatiques d'un pays où, naguère encore, les juifs étaient livrés aux flammes comme sorciers et hérétiques, vous prouveront que les francs-maçons appartiennent à cette race exécrable, et que, dans leurs infernales orgies, ils se désaltèrent dans le sang des enfans chrétiens. D'autres font des révélations non moins absurdes sur les épreuves des réceptions. En voici un exemple choisi dans l'ouvrage d'un auteur français, nommé Latocnaye, dirigé contre la maçonnerie. « Dans une réception à l'un des hauts grades, le vénérable, après avoir prononcé les imprécations d'usage contre un récipiendaire, s'il divulguait les secrets de l'ordre, le fit conduire dans un caveau, où on lui montra les cadavres des parjures qu'on avait immolés. Tout-à-coup le néophyte

aperçoit son frère qui, pieds et poings liés, demandait grâce pour avoir forfait à ses sermens. *C'est à vous,* lui dit-on, en armant sa main droite d'un poignard, *c'est à vous de montrer votre dévouement à nos statuts; frappez le traître qui les a violés.* Le néophyte recule d'horreur; une sueur froide inonde son visage. Alors on lui bande les yeux; on le traîne vers le cœur palpitant de sa victime, et, après avoir dirigé sa main gauche sur la place où il devait frapper, on réitère l'ordre fatal; il obéit : à l'instant on lui rend la lumière. Que voit-il? un agneau qu'il vient d'égorger. »

Après le renversement des cortès portugaises, il parut, dans la *Gazette Officielle* de Lisbonne du 21 août 1823, un article tendant à établir l'identité des juifs et des francs-maçons : ce parallèle, quelque absurde qu'il soit, est trop curieux pour que nous hésitions à le transcrire.

LA MAÇONNERIE DÉMASQUÉE.

« Parmi tous les auteurs qui ont cherché jusqu'ici à dévoiler l'origine et les travaux de la franc-maçonnerie, il n'en est aucun qui ait donné à cet égard des explications satisfaisantes. Nous allons trancher le nœud gordien. Le lecteur jugera si nous avons réussi.

» Qu'est-ce que la maçonnerie, et quel est son objet?

» La maçonnerie est le judaïsme déguisé; tous les juifs sont donc essentiellement des maçons ou des libéraux. Il y a cependant des maçons qui ne sont pas juifs; nous en donnerons tout à l'heure la raison. Si donc la maçonnerie et le judaïsme sont une seule et même chose, l'objet politique des maçons et des juifs est de se rétablir en corps de nation, malgré le céleste anathème qui les condamne à errer sur la terre jusqu'à la fin des siècles, sans patrie, sans souverain et sans lois : par conséquent leur objet religieux n'est autre que de rendre son empire à la loi de Moïse, et de reconstruire le temple de Salomon qui en

est le symbole. Une foule de circonstances concourent à démontrer cette vérité.

» 1° Les signes, les rites, les cérémonies, appartiennent au culte des juifs. Les expressions maçonniques sont toutes tirées de la langue hébraïque.

» 2° L'allégorie d'Iram ou Adoniram, le constructeur du temple et le fondateur de l'ordre, est extraite de l'histoire des juifs.

» 3° Les colnones du sud et du septentrion que l'on voit dans les loges maçonniques sont l'image de celles du temple de Salomon; la loge représente ce temple, et le temple la loi judaïque. Aussi le manifeste du Grand-Orient du Portugal contre la loge de la régénération est-il daté de Jérusalem.

» 4° Il porte la date de l'an 5821, qui est celle de la création du monde d'après la loi mosaïque.

» 5° Le nom d'*enfant de la lumière* et d'*enfant des ténèbres,* donné aux maçons, fait allusion à un passage de saint Jean l'évangéliste qui désigne ainsi les juifs.

» 6° Le patron des francs-maçons est saint Jean-Baptiste, le dernier des prophètes juifs, et le prédécesseur immédiat de Jésus-Christ qui abolit la loi de Moïse. Tous les sectateurs de cette loi considèrent le Christ comme un imposteur; nous sommes à leurs yeux des athées, des réprouvés, des idolâtres. Les maçons révèlent donc leur identité avec les juifs, en choisissant saint Jean-Baptiste pour leur patron.

» 7° Ils nous donnent la qualification de *profanes,* comme les juifs appelaient *gentils* tout ce qui n'était pas eux.

» 8° Les maçons ont deux prénoms, l'un *profane* (c'est celui de leur baptême), l'autre *vénérable,* qu'ils adoptent quand ils sont initiés. Il en est de même des juifs qui vivent parmi nous sous des noms catholiques.

» 9° La mitre, les gants, la barbe postiche, qui servent

de décorations aux maçons, sont exactement semblables à celles des anciens lévites.

» 10° Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les instrumens maçonniques qu'on a trouvés dans le caveau d'une loge à Coïmbre, confondus avec tout l'attirail d'un costume juif.

» 11° Le mot *Grand-Orient* annonce que le but de la maçonnerie est de rétablir à Jérusalem la nation juive et son culte.

» 12° Par la même raison, lorsque le vénérable d'une loge demande à un néophyte : *d'où venez-vous?* il répond : *de Nazareth;* ce qui signifie : je viens de chez les gentils ou adorateurs de Jésus. Et lorsqu'il lui demande : *où allez-vous?* celui-ci répond : *à Jérusalem;* ce qui signifie : j'embrasse la cause des juifs, que l'Évangile condamne à errer éternellement sur la terre.

» 13° Il y a aussi de la maçonnerie dans la médecine; en effet les maçons descendent des anciens médecins qui, pour la plupart, étaient juifs.

» 14° La haine acharnée des maçons contre le trône et l'autel est la conséquence nécessaire de travaux qui ont pour objet, on le répète, le rétablissement du temple des juifs et la ruine de tous les autels et de tous les trônes de la chrétienté.

» 15° Le premier projet conçu par les cortès ou francs-maçons portugais a été de rappeler les juifs de Hollande, ce qui démontre leur affinité avec les enfans d'Israël.

» 16° Les maçons ne tiennent aucun de leurs engagemens avec les profanes, de même que les juifs avec les infidèles.

» 17° Les écrits et discours maçonniques sont appelés *pièces d'architecture,* parce qu'ils forment les matériaux du temple de Salomon.

» 18° Les maçons manifestent le même orgueil qui distinguait les anciens juifs.

» 19° L'expédition de Bonaparte en Égypte n'était qu'une entreprise maçonnique. Elle avait pour objet de s'emparer de Jérusalem et d'en faire la capitale de l'empire des maçons.

» 20° Ces derniers ne craignent tant de voir leurs secrets dévoilés, que parce qu'ils savent bien que, si les profanes connaissaient l'identité de leur secte avec le judaïsme, ils refuseraient d'être initiés à ses mystères.

» 21° Le nombre *treize*, symbolique parmi les maçons, indique les treize tribus d'Israël. Voilà pourquoi ils reconnaissent treize chefs principaux, répartis dans les différentes provinces de l'association. On compte, parmi ces derniers, Jérémie Bentham et Benjamin Constant. Observez que ces deux sectaires portent des noms juifs, *Jérémie* et *Benjamin*. Jérémie Bentham, à l'instar des anciens patriarches de la Judée, avait l'habitude d'appeler les cortès portugaises et espagnoles ses enfans. Les loges sont distribuées dans treize provinces, et les frères de Porto se rangeaient le long de leurs colonnes treize par treize et sur trois rangs.

» 22° Enfin, les banquets des roses-croix représentent la pâque des juifs à leur départ de l'Égypte. Comme ces derniers, ils se tiennent debout autour de la table, prenant leur nourriture de la main gauche et la main droite appuyée sur un bâton; ce qui signifie qu'ils se regardent comme étrangers parmi nous, que leur patrie est à Jérusalem; et qu'à l'exemple des Israélites ils se dirigent de l'Égypte vers la terre promise. »

Notre auteur termine son parallèle en exhortant ses compatriotes à dénoncer et à exterminer cette exécrable société qui, plus désastreuse que le Vésuve, a vomi ses laves brûlantes sur le sol portugais.

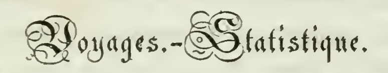
Ce journaliste n'est pas le seul qui ait cherché à établir

une comparaison ridicule contre la maçonnerie et le judaïsme. Nous avons sous les yeux plusieurs pamphlets, où l'on débite les mêmes absurdités d'un ton de conviction non moins ridicule.

L'objet de tout ce fatras est de rattacher la profession de foi du constitutionnalisme aux sociétés secrètes, et de faire poursuivre celles-ci en alléguant leur affinité avec une race dont l'hérésie, si cruellement punie durant le règne malheureusement trop long de la superstition et de la barbarie dans la Péninsule, est encore un objet d'horreur aux yeux d'une populace ignorante. La conclusion des pamphlétaires est qu'on doit infliger aux partisans de la charte, le même châtiment qu'à ces juifs portugais qu'on bannissait quand ils refusaient de renoncer à leurs erreurs, et qu'on livrait aux flammes lorsque leur conversion était simulée, ou qu'ils retombaient dans l'hérésie. Le zèle maçonnique de don Pèdre a fourni, aux partisans de son frère, de nouveaux prétextes de calomnier et de dénoncer l'institution, en haine de la charte dont il est l'auteur; aussi a-t-on vu paraître à Lisbonne une multitude de dissertations sur la maçonnerie brésilienne, où l'empereur constitutionnel est indignement traité. On y prétend que son but est d'abolir le christianisme ou tout au moins le catholicisme; que le Grand-Orient du Brésil professe le déisme pur, s'il n'est complétement athée. Dans un de ces écrits intitulé : *Tableau de la maçonnerie par un f.·. qui l'a abjurée*, l'auteur pousse le délire jusqu'à déclarer que, si tous les maçons ne sont pas régicides, ce qui est fort douteux, ils sont tous des impies. Et quel est le motif de cet anathème? c'est qu'on ne professe dans les loges aucun dogme spécial, et que toute controverse religieuse en est exclue. Nos ultra torys ne raisonnent pas mieux quand ils fulminent contre l'université de Londres.

Depuis le rétablissement du régime constitutionnel en

Portugal, on a sagement renoncé à y faire revivre la maçonnerie. Les amis des nouvelles institutions ont senti que le mystère des loges prêterait à la calomnie sans ajouter à la force de leur parti. Ainsi toutes ces déclamations contre les sociétés secrètes, cette rage contre les juifs, reposent sur des chimères. Les ordres du jour de l'armée portugaise, les adresses à don Miguel, les accusations furibondes rédigées à froid dans le silence du cabinet, sont autant de fables imaginées par une faction : si l'on parcourait dans tous les sens ce malheureux pays, qu'on prétend bouleversé par les infâmes complots des juifs et des francs-maçons, il serait difficile d'y rencontrer un enfant d'Iram ou un sectateur de Moïse. (*London Magazine.*)



Voyages.-Statistique.

NOUVELLES DES VOYAGEURS

QUI EXPLORENT L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

LE MAJOR LAING. — SES DERNIÈRES NOUVELLES. — CONJECTURES SUR TOMBOUCTOU. — M. PEARCE. — SA MORT. — M. MORRISON. — SA MORT. — M. DICKSON ET M. DE SOUZA. — LE CAPITAINE CLAPPERTON. — SA MORT. — UN DOMESTIQUE DE CLAPPERTON FAIT NEUF CENTS LIEUES POUR RAPPORTER SES PAPIERS. — LE FILS DE MUNGO-PARK. — SA MORT. — LE NIGER DES ANCIENS. — PAYS SITUÉ ENTRE LE TSAD ET L'ABYSSINIE. — M. LINANT.

On ne doit pas renoncer encore à revoir quelques-uns des intrépides voyageurs partis, en dernier lieu, pour continuer l'exploration de l'intérieur de l'Afrique. Des nouvelles sinistres, répandues par des journaux qui se copiaient l'un l'autre,

ont excité les sollicitudes du monde savant, et des amis ont pleuré sur des pertes qu'ils n'ont peut-être pas faites. La mauvaise réputation du climat et des peuples africains effraie maintenant ceux qui étaient disposés à suivre les traces de Mungo-Park, de Laing et de Clapperton. Au lieu de nous abandonner à cette consternation générale, nous avons examiné, fait des recherches, interrogé : nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les résultats de cette enquête, laissant à chacun le soin d'en conclure ce qui lui paraîtra le plus vraisemblable. Il est fort à craindre, sans doute, que la plupart de ces hommes si dignes de nos regrets n'aient été victimes du climat; cependant nous n'avons d'assertions positives que relativement à la mort de Laing et de celle de Dickson, et elles ne sont venues que très-tard, accompagnées de détails divers et contradictoires, qui autorisent à en suspecter l'exactitude.

On se rappelle que le major Gordon Laing se proposait d'aller à Tombouctou, en prenant Tripoli pour point de départ, et en suivant le cours du Niger jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, quelle qu'elle soit. Le voyageur était arrivé à Tripoli le 9 mai 1825; mais la lenteur des préparatifs de son escorte l'y retînt plus de deux mois. Il en partit enfin le 17 juillet, accompagné du cheik Babani, homme recommandable qui avait demeuré vingt-deux ans à Tombouctou, où sa femme et ses enfans étaient alors. Le consul de Tripoli dit beaucoup de bien de ce cheik, et le major en fait l'éloge dans toutes ses lettres. Il devait conduire le voyageur en deux mois et demi, soit à la ville où ils allaient, soit à une résidence voisine, et le confier au grand *marabout* (prêtre maure) Mouctar, personnage important et homme très-instruit, dont le major recevrait les moyens de poursuivre ses explorations et les données les plus exactes sur le cours du Niger.

Quelques circonstances obligèrent les voyageurs à s'écarter de la route ordinaire, et à se diriger sur Bencoli. Une marche pénible et sinueuse, de plus de trois cent trente lieues, les conduisit à Ghadamis où ils arrivèrent le 13 septembre. Le major Laing s'aperçut alors que ses instrumens étaient ou brisés, ou mis hors de service par des causes qu'il n'avait pas prévues, et dont il lui était impossible de se préserver. Les variations de la température s'élevaient à 26° de Réaumur depuis le lever du soleil jusqu'au milieu du jour; le vent avait rempli tous les ballots, à travers leurs enveloppes, d'un sable dont le frottement continuel avait effacé les graduations. Les saccades, les mouvemens désordonnés des chameaux par les chemins raboteux qu'il avait fallu suivre, avaient démonté, rompu ou faussé ce qui était en bois ou en métal; le chronomètre était sans mouvement. Au milieu de ces épouvantables déserts, le major eut plusieurs fois sous les yeux un phénomène qui peut être observé, dit-on, sur tous ces immenses espaces dépouillés de végétation, qui forment une partie si considérable de l'Afrique, depuis la Méditerranée jusqu'au cap de Bonne-Espérance : à l'époque du plus grand froid de la journée, c'est-à-dire au lever du soleil, la terre se couvre d'une couche de nitre.

Avant d'arriver à Ghadamis, le major ne soupçonnait en aucune manière que son conducteur eût une grande autorité dans cette ville : il en était gouverneur. Une maison tout entière fut mise à la disposition du voyageur anglais, avec un grand jardin, une cour pour loger ses chameaux; et des vivres furent distribués à toute sa suite, les montures comprises. Ghadamis possède de six à sept mille habitans : c'est un lieu de passage pour les caravanes qui vont au Soudan, ou qui en viennent, ce qui donne de l'importance à cette ville, et de l'activité à son commerce. Les

Touariks (1), habitans du grand désert de Sahara, y paient un tribut pour la sûreté de leurs voyages et la conservation de leurs marchandises. L'enceinte de Ghadamis n'est guère moins étendue que celle de Paris : toutes les maisons y ont des jardins ; ils sont arrosés par les dérivations d'une vaste pièce d'eau qui occupe le milieu de l'enceinte, et qui est toujours suffisamment remplie. Une muraille de terre, peu élevée, donne un air de ville à ce grand village. Sa latitude est de 30° 7′, et sa longitude de 6° 50′ 45″ à l'est du méridien de Paris. Quoique l'on fût encore au mois de septembre, le thermomètre s'abaissait quelquefois jusqu'à 5° de Réaumur.

Le 27 octobre, le voyageur quitta Ghadamis, et se dirigea vers Ensala, ville touarike, la plus orientale de la province de Tuat, à trente-cinq journées de Tombouctou. L'entrée du major dans Ensala fut une ovation dont la curiosité ne fit pas seule tous les frais : plus d'un millier d'habitans formaient son cortége ; l'hospitalité la plus affectueuse s'empressa de l'accueillir. On avait une haute opinion de ses connaissances en médecine ; il visita les malades, ordonna des remèdes et des traitemens, et fit sans doute quelque bien en échange de l'aimable réception qu'il avait reçue.

Le 10 janvier la caravane quitta l'hospitalière Ensala, et le 26 du même mois elle entra dans le désert de Tenezarof. Elle était alors à vingt journées de Tombouctou. Ce pays est un désert dans toute la rigueur du terme, une plaine de sable parfaitement nivelée, sans la moindre apparence de verdure. Le major se portait à merveille ; plus que jamais il était plein d'espoir et d'enthousiasme. Jus-

(1) Note du Tr. Voyez, sur les Touariks et quelques autres peuples dont il va être question, le grand article inséré dans notre 10e numéro. Voyez aussi, dans le 13e, l'article sur Alger.

qu'à ce moment, il n'avait trouvé que de bonnes gens, et n'avait qu'à se louer de leurs procédés à son égard. Un ami du capitaine Lyon, le Touarik Hattila, l'avait accompagné, servi avec un zèle infatigable, et Babani veillait sur lui avec la sollicitude d'un père. Tous ces détails rassurans étaient arrivés depuis peu de jours à Tripoli, lorsqu'on y répandit le bruit que la caravane avait été attaquée, les compagnons et les domestiques du major tués, ainsi que quelques hommes de l'escorte; que le major lui-même avait été blessé, mais qu'il avait échappé à ses assassins, et qu'il était heureusement arrivé à l'habitation du prêtre Mouctar. On se défia d'abord de la vérité de ces récits; mais la femme du major, fille du consul anglais à Tripoli, mariée très-peu de tems avant le départ de son époux et le commencement de sa périlleuse entreprise, reçut le 20 septembre 1826, une lettre qui parut confirmer les appréhensions que l'on avait conçues. Cette lettre venait du désert de Tenezarof; voici un extrait de ce que le major écrivait à sa femme :

« Je profite du départ d'un Touarik qui retourne à Tuat, pour vous donner des nouvelles de ma santé; elle est très-bonne maintenant, et je ne ressens aucune suite des indispositions que j'ai éprouvées, de tems en tems, depuis mon départ. S'il plaît à Dieu, je serai à Tombouctou dans une vingtaine de jours, et, après un séjour de deux mois dans cette ville, j'espère me mettre en route vers quelque point de la côte. J'ai eu beaucoup à me plaindre des Touariks; il n'y a, parmi eux, que bien peu d'hommes comparables au bon Hattila : le consul s'est trop pressé de croire qu'ils sont amis de notre nation. Je vous donnerai encore une fois des détails sur mes aventures, et ma lettre partira de Tombouctou : plus tard, il serait fort inutile que je cherchasse quelque moyen de vous rien adresser. Tandis que j'écris, le soleil m'accable de ses rayons verticaux : excusez ma brièveté, car la place

n'est pas supportable. D'ailleurs, *je ne tiens la plume qu'avec le pouce et un seul doigt, à cause d'une forte coupure qui m'interdit l'usage de l'index.* » Il est probable que le major déguise ainsi une blessure dont la description eût alarmé la tendresse conjugale.

Vers le milieu d'octobre, une autre lettre du major parvint à Tripoli : elle apprit que le voyageur était encore chez son hôte Mouctar; mais qu'un de ses domestiques, qui était juif, ainsi qu'un nègre chrétien, aussi à son service, avaient été massacrés par les Touariks. Le consul trop confiant refusa quelque tems d'ajouter foi à ce dernier rapport; mais son incrédulité ne put résister au récit de tous ces désastres que fit Hamet, Arabe attaché au service du malheureux Laing, dont il apportait les dépêches, du 1er au 10 janvier, datées d'*Azoad,* où il fut contraint de s'arrêter, après avoir échappé miraculeusement aux brigands, dont l'intention bien formelle était de le faire périr. Il fut atteint dans ce lieu d'une fièvre qui avait attaqué presque tous les habitans. « Je ne pus m'abstenir, dit-il, de porter quelques secours à ces malheureux. La contagion en avait emporté plus de la moitié; Sidi Mouctar lui-même, le digne Sidi Mouctar, prêtre et cheik de ce lieu, venait d'y succomber. Cet homme généreux parlait avec enthousiasme de mon entreprise, manifestait d'avance un vif intérêt pour moi, et se proposait de me conduire lui-même à *Nouchi;* ce que son fils ne peut ni ne veut faire. J'étais occupé à soigner mon hôte, lorsque la maladie me saisit. Pendant neuf jours entiers, il me fut impossible de me lever, et je ne reçus aucun secours, car le pauvre Jack se trouva incommodé en même tems que moi, et le matelot qui le remplaçait n'était point capable de rien faire, ni pour lui-même ni pour autrui. Il tomba malade le 25 et mourut le 28 : ainsi, de tous les voyageurs qui sont partis d'Angleterre pour cette expédition, il ne reste plus que

moi. » Pendant cette terrible crise, le major avait reçu la permission de venir à Tombouctou : « Mais, dit-il avec une douloureuse expression, je devais regarder mon entreprise comme manquée : il ne me restait plus de chameaux pour aller plus loin. »

La paquet renfermait plusieurs lettres, dont une seule, et c'est la dernière, semble faire mention de l'attaque des Touariks. Le major y dit : « Je me rétablis assez promptement, mais je suis sujet à de violens maux de tête, suites de mes blessures. » Plus loin, il exprime le regret que ses bras meurtris et douloureux ne lui permettent point d'écrire plus longuement. Le domestique arabe fut moins discret que son maître ; il raconta d'un bout à l'autre toute la catastrophe. Voici un extrait de son récit :

« Après avoir quitté la province de Tuat, la caravane accélérait sa marche, parce qu'elle manquait d'eau; on ne faisait pas moins de vingt milles (environ sept lieues) par jour. A la neuvième station, une vingtaine de Touariks se joignirent à la caravane : ces hommes étaient armés de mousquets, de lances, d'épées et de pistolets. Sept jours après leur arrivée, ils attaquèrent à l'improviste leurs compagnons de voyage, au nombre de quarante-cinq. La tente de M. Laing fut investie et coupée ; cet officier était couché, et, avant qu'il eût pu prendre ses armes, il fut dangereusement blessé à la cuisse. Le domestique arabe reçut lui-même un coup de sabre qui l'étendit par terre, à la merci des brigands. Ni Babani, ni aucun des siens, ne firent mine de secourir les Anglais ; les Touariks laissèrent en paix ces voisins, et cette aventure ne put émouvoir le phlegmatique gouverneur de Ghadamis. Il fit pourtant des remontrances aux Touariks, et leur envoya un prêtre qui leur fit prêter serment de ne plus attaquer la caravane. »

Dans cette affaire, la conduite du cheik fut au moins

étrange, et le major lui-même s'en aperçut, quoiqu'il n'en dise rien dans sa correspondance. Suivant la déposition de l'Arabe, Babani avait engagé le major à ne point recharger son fusil qu'il venait de décharger sur une corneille. « C'est inutile, lui dit-il; vous ne courez aucun danger. » Le même jour, et c'était la veille de l'attaque, il prit au domestique arabe et à un autre homme de la suite du major leurs baudriers, auxquels était attaché leur sac à poudre, et il les donna aux Touariks. »

Les lettres dont on vient de parler sont les dernières que l'on reçut du voyageur. Ainsi, les renseignemens ultérieurs sur cet infortuné ne viennent que des Africains, et surtout du serviteur arabe. Voici la suite de sa narration :

« Après l'attaque des Touariks, le major fut, pendant quelques jours, trop faible pour suivre la caravane. L'Arabe se tint auprès de lui, ainsi que Jack et un jeune nègre, esclave alors, mais que le major affranchit en récompense de sa fidélité. A la première aiguade, la caravane fit halte, et attendit le blessé. Tout le monde se trouvant enfin rassemblé, on se remit en marche. Rien de remarquable ne survint, jusqu'à ce qu'on atteignît la demeure de Mouctar : cet homme généreux fit à toute la caravane la réception la plus amicale, pourvut à sa nourriture, donna du riz, un jeune bœuf et d'autres alimens, et promit de conduire les voyageurs partout où ils voudraient aller. On resta six jours dans son habitation, et le septième on gagna la station suivante, nommée Arwan. Babani avait conseillé au major de rester chez Mouctar jusqu'à ce qu'il fût entièrement guéri de ses blessures, et le malade, qui sentait combien le repos lui était nécessaire, y avait consenti.

» Il ne fallut pas moins de vingt jours pour que le major fût dans un état de santé tolérable. Le premier usage qu'il

voulut faire du peu de force qu'il avait recouvré, fut de continuer son voyage. Babani insista pour un plus long séjour, jusqu'à ce que la main blessée fût au moins en bon train de guérison; mais, quatre jours après ces derniers avis, le cheik lui-même fut atteint de l'un des fléaux qui désolent ces contrées, de la dysenterie, et mourut. Mouctar fit séquestrer sur-le-champ les effets du défunt, parmi lesquels se trouvaient ceux du major, et manda au neveu de Babani de venir de suite pour régler les affaires de son oncle, et recueillir la succession. Mais ce neveu demeurait à Tombouctou : entre cette ville et l'habitation de Mouctar, on ne voyage qu'en caravane; ainsi, la correspondance fut lente, et le neveu n'arrivait point. Après avoir attendu neuf jours, le major perdit patience, et conjura son hôte de séparer lui-même les effets qui lui appartenaient et qu'il était facile de reconnaître au milieu de ceux du cheik défunt. Mouctar y consentit : le neveu n'arriva qu'au bout de dix jours, et il approuva tout ce que l'on avait fait. Après avoir passé vingt-sept jours chez Mouctar, le neveu proposa au major de le conduire à Tombouctou : Mouctar s'y opposa. « La vie de mon hôte, dit-il, est trop précieuse, pour que l'on ne prenne point les plus grandes précautions contre les dangers qui la menaceraient encore; je le conduirai moi-même à Tombouctou, et je l'en ramènerai. » Mais une épidémie violente qui se déclara termina la vie de ce digne homme. Jack mourut aussi, ainsi que le matelot Harry. Le jeune Mouctar proposa au major de le conduire à Tombouctou, et de le remettre sain et sauf à Tuat, et demanda mille dollars pour ce double service. Le major répondit que, pour le moment, il était sans argent, mais qu'il pourrait fournir cette somme en effets équivalens. Le marché fut conclu, les arrangemens convenus de part et d'autre, et les préparatifs de voyage commencèrent : ils ne pouvaient être bien longs, et par

conséquent les voyageurs ne tardèrent point à se mettre en route. »

Le narrateur avait été si effrayé de l'attaque des brigands, des blessures de son maître et de la mort de ses camarades, qu'il saisit avec empressement la première occasion qui vint s'offrir, et se hâta de quitter ce funeste pays. Une caravane qui allait à Tripoli vint très à propos, et il en profita. Le major Laing lui remit un écrit dans lequel les circonstances du départ de cet homme sont rapportées; elles ne sont pas sans intérêt pour l'histoire du cœur humain.

« J'étais toujours extrêmement faible : à peine étais-je parvenu à dompter la fièvre qui m'avait mis si près de la mort; les corps de mon pauvre Jack et du matelot étaient encore près de moi, à peine refroidis : cet homme vient m'annoncer qu'il veut retourner à Tuat, à la suite de la caravane : quoiqu'il oublie les lois les plus strictes de l'humanité, je ne veux en violer aucune à son égard. Qu'il prenne donc soin de son individu, puisqu'il y est attaché; qu'il aille, et que Dieu le protège! Je lui donne une monture et des provisions; en vérité, il voyagera aussi commodément qu'un sultan pourrait le faire au milieu de cet océan de sab le. »

Le même Arabe était porteur d'une lettre de Mouctar, adressée au pacha de Tripoli. Tous les faits dont on vient de parler y sont rapportés de manière qu'il n'est plus possible de les révoquer en doute.

Comme on ne recevait plus aucune nouvelle du voyageur, le consul anglais, plus intéressé que personne à savoir tout ce qui concernait son gendre, s'adressa au pacha, et fut parfaitement bien secondé dans ses recherches. Un journal français (*l'Étoile*) rendit compte, dans le tems, de la correspondance relative à cette affaire. Il résulte de sa version que les chrétiens arrivés à Tombouctou avaient

été massacrés lors de la prise de cette ville par les Fellatahs; que cependant le major était parvenu à s'échapper, et s'acheminait vers Bambara, sous la conduite d'un guide qu'on lui avait donné; mais que les Fellatahs l'avaient poursuivi, atteint et mis à mort. Ce triste résultat fut confirmé par toutes les informations que le zélé et diligent pacha fit recueillir dans les divers lieux où ses lettres purent arriver. Cette multitude de témoignages, à peu près concordans, ne put vaincre l'incrédulité du consul, M. Warrington : il soupçonna que le pacha le trompait, que ses correspondances étaient feintes, et que ce manége n'était qu'une ruse de l'avarice. « Le pacha, disait-il, n'a pas vu sans dépit que le gouvernement anglais ne lui avait fait aucune offre pour les secours et l'assistance qu'il donnerait à M. Laing, tandis qu'on lui avait payé libéralement tout ce qu'il avait fait pour MM. Oudeney, Denham et Clapperton.» Les soupçons du consul s'accrurent encore par le rapport de quelques personnes arrivées de Tuat à Mourzouk : ces voyageurs assuraient que le major était vivant, et à Tombouctou. Toute une caravane venue de Ghadamis confirma ce rapport, et fut surprise d'entendre parler du prétendu meurtre de M. Laing.

Tandis que le consul anglais consultait, à Tripoli, les voyageurs qui venaient de l'intérieur de l'Afrique, *l'Étoile* recevait, disaient ses rédacteurs, d'autres renseignemens envoyés par le ministre du pacha. Le consul était abonné au journal français : après avoir lu le dernier numéro, contenant des détails sur la mort du major, il alla trouver le pacha, le supplia de lui dire sans déguisement tout ce qu'il savait, et d'interroger son ministre : le pacha fit serment qu'aucune de ces nouvelles ne lui avaient été communiquées, et qu'il n'avait chargé personne de prendre des informations ultérieures sur cette affaire; il ajouta que les rapports envoyés à Tripoli lui avaient toujours paru peu

dignes de foi. Ces éclaircissemens ne rassurèrent point le consul : il craignait que la correspondance de M. Laing ne fût interceptée, et pensa qu'il fallait recourir à l'autorité du gouvernement britannique. En conséquence, il écrivit au commandant des forces navales de la Grande-Bretagne dans la Méditerranée, et le pria d'envoyer un vaisseau de guerre à Tripoli, pour faire déclarer au pacha qu'il était responsable de ce qui arriverait au major Laing, puisque la protection de ce voyageur lui avait été confiée ; que, dans le cas où le major aurait succombé par des causes que la prudence humaine ne saurait prévoir ni détourner, il fallait tout au moins s'occuper de ce qu'il avait laissé, mettre en sûreté ses papiers et tout ce qui lui appartenait. Cette déclaration produisit tout l'effet que le consul en attendait ; car il écrivait, le 20 novembre 1827, que « Son Altesse (le pacha) envoyait deux personnes à Tombouctou pour s'informer, sur les lieux mêmes, de tout ce qui concernait le voyageur anglais, pourvoir à ses besoins, s'il est encore en vie, et recueillir ses papiers et ses propriétés, si l'on doit effectivement déplorer sa mort. Les deux envoyés partent aujourd'hui même. » On ne connaît point encore le résultat de cette mission, ce qui n'empêche point les journaux du continent de reproduire leurs vieilles histoires sous une forme nouvelle, et de les faire circuler, même dans les journaux anglais. On devrait pourtant se défier des sources où l'on a puisé toutes ces prétendues nouvelles : ignore-t-on que les Maures et les Arabes ne mettent aucune exactitude dans le récit des faits, même les plus ordinaires, et que, lorsqu'ils ne mentent point par spéculation, ils se trompent presque toujours par ignorance ? Dans le cas dont il s'agit, c'est du mensonge qu'il faut se défier. On regarde comme avéré que Tombouctou est actuellement au pouvoir des Fellatahs, que les Maures nomment *Fellans ;* mais, quant au massacre des chrétiens

par ces vainqueurs, on n'en a été informé que par le pacha et son ministre. De son côté, le consul anglais n'a pu recueillir que des récits contradictoires : suivant les uns, le major Laing était arrivé à Sansanding, sur les bords du Niger, tandis que les autres l'avaient vu et laissé à Tombouctou.

Si le fait suivant n'a point été altéré en passant d'une correspondance à une autre, il peut expliquer pourquoi le major Laing n'avait pas cru devoir se charger de fortes sommes d'argent. M. Douglas, consul anglais à Tanger, se trouvant en Angleterre en 1827, reçut, le 30 septembre, une lettre du principal agent commercial près le gouvernement de Maroc : cet agent venait de Tombouctou, et dès que le ministre marocain fut instruit de son retour, il lui fit demander s'il lui apportait quelques nouvelles d'un ami auquel il avait envoyé 908 dollars, pour les remettre à un chrétien (M. Belzoni). En effet, le prudent voyageur avait pensé que l'entremise de ce ministre était le moyen le plus sûr de faire passer à Tombouctou la somme dont il aurait besoin, pendant son séjour dans cette ville. Dès qu'il y fut arrivé, il trouva son argent qui l'avait précédé, et fit ses dispositions pour les recherches qu'il méditait. Après avoir passé six mois à lever des plans, dessiner, rédiger des notes, il partit avec une caravane qui allait à Arawan. Chemin faisant, il continuait ses observations, dessinait, écrivait, opérations mystérieuses qui le rendirent suspect. La défiance s'accrut de jour en jour, au point que la caravane prit la résolution de se défaire de cet homme qu'on croyait dangereux ; Belzoni fut assassiné. La nouvelle de sa mort parvint bientôt à Tombouctou. Il paraît que M. Laing eut connaissance de ces faits, et crut devoir employer, relativement à son argent, les moyens dont Belzoni s'était servi avec succès. Au reste, ces considérations n'étant fondées

que sur des faits incertains, il serait inutile de s'y arrêter plus long-tems.

Quant aux documens qui ont été fournis par le pacha et par son ministre, on ne peut blâmer la défiance qu'ils inspirent. S'il est un lieu propre à intercepter une correspondance, et par conséquent aux intrigues qu'un pareil expédient peut favoriser, c'est Tripoli. Les caravanes qui communiquent avec le Soudan ne peuvent se dispenser de passer à Ghadamis, et celles qui vont au Bournou sont aussi dans la nécessité de traverser Mourzouk. Ces deux villes sont aux frontières du pays soumis au pouvoir du pacha, et il a soin d'y placer des agens sur lesquels il puisse compter. Aussi, lorsque M. Warrington sut que M. Clapperton se proposait d'aller à Bournou, par la route de Saccatou, il écrivit sur-le-champ au cheik de cette province, homme d'un grand mérite et digne de confiance. Il en reçut une réponse extrêmement favorable. Ce début encouragea le consul; il écrivait assez souvent à Bournou, mais aucune de ses lettres n'obtint une réponse. Enfin, un serviteur de feu M. Tyrwith, qui est né à Tripoli, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Bournou, pour le service de son maître, acquit la preuve que Mouchni, gouverneur de Mourzouk, ennemi déclaré des chrétiens, s'emparait des lettres adressées par le consul à Elkanemi, et des réponses de celui-ci, lorsque la correspondance du consul avait échappé à sa surveillance. Ce n'est pas tout: nous tenons de bonne source, d'un témoin dont l'autorité ne serait point contestée, que le cheik de Bournou, Elkanemi, a reçu de Tripoli une lettre où il était reprimandé avec toute la sévérité du zèle religieux. « Les Musulmans, lui disait-on, l'ont regardé jusqu'à présent comme un homme digne de leur estime, un vrai ministre du Très-Haut; ils sont désabusés, et ne sont pas surpris que le ciel

ait refusé le bienfait de ses pluies au pays qui a le malheur d'être soumis à son pouvoir : pourquoi Dieu favoriserait-il un ami des *chiens* de chrétiens? » Le cheik daigna faire une réponse raisonnable à cette impertinente semonce. « Aussi long-tems que les chrétiens se comporteront bien dans mes états, et qu'ils paieront exactement les marchandises qu'ils viennent y acheter, ils trouveront bon accueil, protection, hospitalité. Si ma conduite envers ces hommes attirait sur moi la colère de Dieu, pourquoi son tonnerre n'a-t-il pas embrasé depuis long-tems Tripoli, où les chrétiens fourmillent, où ils ont leur résidence, où ils arrivent tous les ans par essaims? » On attribue généralement au pacha lui-même ces lettres fanatiques adressées à Elkanemi; mais il repousse fortement cette imputation, ainsi que son vieux ministre.

Les journaux du major Laing sont arrivés au bureau des colonies; mais ils s'arrêtent au moment où le voyageur partit d'Ensala : tout le reste manque, et c'est précisément ce que l'on n'a point reçu qui contiendrait les documens les plus nouveaux et les plus importans. Si notre opinion est fondée, et nous n'en doutons nullement, le major serait à Tombouctou, et nous préparerait une curieuse description de cette ville fameuse, dont aucun Européen n'a pu, jusqu'à présent, parler que d'après les rapports des Africains (1). Une ville qui est l'entrepôt général du commerce

(1) NOTE DU TR. Il y a quelques années, qu'un membre de la Société Africaine rencontra, par hasard, dans les rues de Londres, un matelot américain qui paraissait réduit au dernier degré de la misère, et qui lui demanda la charité. Cet homme lui raconta qu'il avait été jeté par la tempête sur les côtes occidentales de l'Afrique; que, bientôt après, des Maures l'avaient enlevé, et qu'à la suite d'un voyage de plusieurs mois dans l'intérieur de ce grand continent, il avait été conduit à Tombouctou, et vendu au roi de cette contrée. Il donna des détails curieux sur cette ville, ses habitans et son gouvernement. Ce qui l'avait beaucoup frappé, c'est que la reine portait sur ses épaules une paire d'épaulettes à gros bouillons, qui venait évidemment

d'un pays aussi vaste que le Soudan, avantageusement placée sur un grand fleuve, dont tous les peuples ont entendu le nom, doit nécessairement exciter une vive curiosité.

MM. Clapperton, Pearce, Morrison et Dickson, chargés de continuer l'exploration de l'intérieur de l'Afrique, au sud du Niger, furent transportés sur les côtes de Guinée, à bord d'un vaisseau de la marine royale. M. Dickson demanda qu'on le mît à terre près de Whidah, par des motifs qui avaient été approuvés, parce qu'ils tendaient à multiplier les moyens d'observations. Les trois autres voyageurs furent conduits à Badagry, dans la baie de Benin. Dès que le roi du pays fut instruit de leur arrivée, il les prit sous sa protection, leur promit les secours dont ils auraient besoin, et offrit de les faire conduire en sûreté jusqu'aux frontières de ses états, à Jannah, où ils pourraient s'occuper des moyens de pénétrer dans le Soudan. Jannah est à 60° 56′ de latitude septentrionale, sur les frontières du royaume d'Yo ou Eyo, et sur le méridien de Lagos. Une grande partie de la route de Badagry à cette ville n'est qu'un sentier très-étroit, à travers des forêts obscures, et ne peut être fréquentée que par des piétons. Ces avis que les voyageurs reçurent à Badagry ne les arrêtèrent point; ils partirent le 18 décembre 1825.

De Jannah à Katunga, capitale de l'Youriba, on compte trente-trois journées de marche. Les voyageurs eurent à traverser des forêts humides, et ne purent se garantir des miasmes qu'elles répandent dans l'air. Le capitaine Pearce en fut atteint le premier; le 27 décembre, il tomba ma-

d'Europe, et dont elle paraissait très fière. Après une captivité de quelques mois, le matelot américain était parvenu à sortir de Tombouctou, et à se rendre dans les établissemens portugais de l'est; un navire de cette nation l'avait ensuite conduit à Londres. On publia la relation de son voyage, dont il était loin de soupçonner l'importance. Cette relation fut faite d'après ses dires, car son ignorance était telle qu'il ne savait ni lire ni écrire.

lade. et au bout de quelques jours il succomba. C'était un excellent officier, plein d'intelligence, de savoir et de courage, mais d'une complexion délicate. Ses amis avaient tenté vainement de le détourner d'une entreprise dans laquelle il faut une santé à toute épreuve. Peu de tems après cette perte, on en fit une seconde : le docteur Morrison sentit les atteintes de la maladie qui avait fait périr le capitaine Pearce. Plus prudent que cet officier, il céda aux instances de M. Clapperton, et consentit à reprendre le chemin de la côte. M. Houtson, négociant, s'était adjoint de lui-même à l'expédition, avec la ferme résolution de l'accompagner jusqu'à Katunga; dans cette circonstance, l'humanité lui imposait le devoir de veiller à la conservation du malade. Il reprit donc la route de Jannah; mais le docteur Morrison ne put être transporté plus loin que cette place. Sa maladie fit des progrès si rapides, qu'il n'y eut aucun moyen de le sauver. M. Houtson présida aux funérailles de son compagnon de voyage, afin qu'elles fussent faites avec la décence que les lieux pouvaient comporter. Après avoir rempli cette triste fonction, il alla rejoindre le capitaine Clapperton.

Ces deux voyageurs étaient alors dans une contrée plus saine, montagneuse, romantique : la route traversait une succession de sites délicieux. Peu à peu, les montagnes s'abaissant, l'aspect du pays devint plus uniforme; mais on voyait encore des coteaux, des vallons embellis par une riche culture, des villes et des villages en grand nombre. Les villes étaient entourées d'un mur en terre et d'un fossé : quelques-unes pouvaient contenir dix mille habitans, et même plus. Il paraît que la religion de Mahomet ne s'est point répandue dans ce pays; car, loin de montrer de l'aversion pour les voyageurs, toute la population leur offrait une touchante hospitalité, et les principaux habitans s'empressaient de les recevoir dans leurs maisons.

Le 27 février 1826, le capitaine Clapperton écrivit de Katunga au sultan Bello : il lui faisait part de son projet de prendre la route d'Youri pour se rendre à Saccatou ; il le priait ensuite de lui procurer les moyens d'aller à Tombouctou, d'où il partirait pour visiter Adamoua, aller à Bournou, et terminer la reconnaissance des bords du lac Tsad. Katunga est à 9° 9′ de latitude septentrionale, et à 3° 46′ 45″ à l'est du méridien de Paris. Pendant le séjour que les voyageurs y firent, le thermomètre ne s'éleva point au-dessus de 28° de Réaumur, et ces momens de chaleur furent rares ; assez souvent il était au-dessous de 20°, et la température moyenne fut à peu près de 23°. Le baromètre ne s'abaissa point au-dessous de 26 pouces 8 lignes (anciennes mesures françaises), même dans la région montagneuse, de manière que ce pays n'est qu'à une hauteur très-médiocre au-dessus du niveau de l'Océan.

A Katunga, les voyageurs se séparèrent. Le capitaine partit le premier, et se dirigea vers le pays de Borgho. D'après les renseignemens qu'il avait recueillis, c'était la route la plus courte pour aller à Youri. Avant de quitter Katunga, M. Houtson eut le tems d'apprendre que son compagnon était arrivé à Yarro, capitale de l'une des provinces du pays de Borgho, où le souverain était venu à sa rencontre, à la tête de cinq cents cavaliers, l'avait traité avec la plus grande distinction, et lui avait fourni des vivres en abondance pour toute sa suite. Le capitaine n'avait séjourné que peu de tems chez cet hôte généreux, et s'était remis en route pour se rendre à Wawa, ville qui n'est éloignée d'Youri que de quatre journées de chemin. M. Houtson revint par la route qu'il avait suivie avec l'expédition, et, quoiqu'il fût seul, il ne fut inquiété nulle part.

M. Dickson eut aussi la bonne fortune de trouver à Whydah un compagnon de voyage : c'était M. de Souza, Portugais, qui avait passé quelque tems à Abomey, avec le

roi de Dahomey : il offrit au voyageur anglais de l'accompagner jusqu'à cette ville, d'où il pourrait continuer sa route jusqu'à Saccatou, et il assura que cette direction était préférable à toute autre, comme la plus courte et la plus commode. En effet le voyageur anglais n'eut qu'à se féliciter d'avoir suivi les conseils de M. de Souza : il fut très-bien accueilli par le roi de Dahomey; il en reçut des secours, et des avis encore plus précieux, et il put aller jusqu'aux frontières des états de ce monarque, en éprouvant partout les effets de sa protection. Il sortit d'Abomey le 31 décembre, et, à la fin de janvier, il devait être à Schar, place bien connue des commerçans, à vingt-deux journées de marche d'Abomey, vers le nord. Le 26 avril, M. James, négociant établi sur la côte, donna des nouvelles du voyageur, dans une lettre datée de Whydah; il disait que M. Dickson était arrivé à Schar, en bonne santé, et sans avoir été contrarié dans sa marche; qu'il était reparti pour Youri, ville qui n'est qu'à cinq journées de marche de Saccatou. La lettre annonçait aussi l'heureuse arrivée de Clapperton dans cette capitale des états de son ami le sultan Bello. Malheureusement, les informations relatives à ces intéressans voyageurs sont interrompues à cette époque, où la curiosité et des sentimens d'un ordre plus élevé attendaient les nouvelles d'Afrique avec un espoir mêlé d'inquiétude. Ce pénible silence n'a cessé qu'en 1828. Au mois de février de cette année, on vit arriver à Badagry le domestique du capitaine Clapperton, avec un nègre nommé Pascoe. Leur voyage, de Saccatou à la côte, avait duré neuf mois. Le domestique du capitaine était un jeune homme très-intelligent, dévoué tout entier à son maître, dont il annonça la mort et apporta les papiers. Ce fut le 13 avril 1827, que Clapperton mourut de la dysenterie; mais cette maladie, quelque terrible qu'elle soit en Afrique, ne fut pas la seule cause qui abrégea les jours du

voyageur sur lequel tout le monde savant arrêtait ses regards ; le chagrin lui fut encore plus funeste que le climat et son influence pestilentielle. En arrivant à Saccatou, il n'y trouva pas l'accueil amical auquel il s'attendait, mais la politique astucieuse et les ombrages ordinaires des cours. Le monarque des Fellatahs voulut connaître par lui-même tout ce que le voyageur avait apporté : la lettre du roi d'Angleterre adressée au cheik de Bournou fut ouverte, et les présens qui devaient être offerts à ce chef furent saisis. Le but de l'expédition était manqué ; Clapperton en fut si fortement affecté, que sa santé déclina rapidement, et son domestique assure que ce fut cette réception inattendue, bien plus que toute autre maladie, qui fut la véritable cause de la mort de son maître. En cherchant à expliquer la conduite de Bello, quelques personnes ont pensé qu'elle pouvait être excusée, peut-être même justifiée. Elles ont rappelé que lors de la première visite de Clapperton, le sultan avait eu d'assez graves reproches à faire aux Anglais ; que, parmi les présens que le major Denham avait remis au cheik de Bournou (1), les munitions de guerre pouvaient être fort agréables à ce chef guerrier, mais qu'elles alarmaient ses voisins ; que les fusées à la Congrève apportées par le major, et dont il avait enseigné l'usage, avaient mis le feu dans une ville des Fellatahs, et répandu l'effroi dans tout le pays. On ajoute que le sultan Bello avait reçu des avis dans lesquels les voyageurs anglais étaient désignés comme des espions contre qui il fallait prendre des précautions rigoureuses.

On n'apprendra point sans intérêt que les journaux de Clapperton ont été recueillis et rapportés en entier par son fidèle serviteur, et qu'on les imprime en ce moment. On y

(1) Voyez, dans notre 11e numero, l'article auquel nous avons déjà renvoyé.

trouvera de curieuses particularités sur la route de Badagry à Saccatou, en traversant les montagnes de Kong, Katunga, Wawa, Berghou, Bousa où Mungo-Park fit naufrage, et fut précipité dans le fleuve, Nyfé ou Noufé, Youri, Kano. Le tems fut bien employé pour les progrès de la géographie de l'Afrique; plusieurs centaines de lieux ont été placés sur la carte, non d'après des évaluations de distances, mais par des observations astronomiques. Ainsi, cette partie du monde est maintenant assez bien connue, jusqu'au parallèle de Benin.

On n'a point de nouvelles de Dickson. Il paraît certain que ce voyageur n'a point paru à Saccatou; sur la côte, personne n'a rien appris sur ce qui le concerne. Selon toute probabilité, il faut le mettre au nombre des victimes du climat meurtrier de l'Afrique. Cependant, quelques personnes qui l'ont connu ne désespèrent pas encore de le revoir : si cet espoir n'est pas une illusion de l'amitié, il ne peut tarder à se réaliser.

Il paraît bien constant aujourd'hui qu'entreprendre un voyage de découvertes en Afrique, c'est se dévouer à une mort certaine : on le sait; et cependant une foule d'investigateurs pleins de zèle ne cessent point de solliciter cet honneur dangereux. Dès que les rangs s'éclaircissent parmi nos intrépides voyageurs, une foule de remplaçans se présentent à la fois : on n'a que l'embarras du choix. A la liste des hommes précieux dont ces entreprises ont privé l'Angleterre, il faut ajouter le fils de Mungo-Park, garde marine sur le bâtiment de guerre *la Sybille*. Comme ce bâtiment était équipé pour une expédition sur les côtes d'Afrique, le jeune homme obtint, comme une faveur, d'y être employé dans son grade. Il partit avec la ferme résolution de visiter les lieux où son père avait péri, et de recueillir tous les faits relatifs à cette catastrophe. Le commodore lui permit de débarquer à Accra; le jeune

homme partit sur-le-champ pour le royaume d'Acquimbo. Comme il entrait dans Yansong, capitale de ce petit royaume, il trouva les habitans occupés à célébrer la fête d'Yam, cérémonie religieuse dont le voyageur voulut observer tous les détails. Afin de découvrir à la fois tout l'espace occupé par la foule des assistans, il grimpa sur un arbre fétiche, et s'y tint presque toute la journée, exposé au soleil, et se désaltérant fréquemment avec du vin de palmier. En descendant, il fit une chute, fut blessé à la tête, tomba malade le soir, et mourut au bout de trois jours. Cet intéressant jeune homme termina ainsi sa carrière, le 31 octobre 1827. Aussitôt que cet événement fut connu dans Yansong, Akitto, roi d'Acquimbo, donna l'ordre de rassembler tous les effets du voyageur, et de les transporter dans son palais. Il fit partir sur-le-champ un courrier pour Accra, et lui fit prêter serment, *sur la tête de son père,* qu'il ne se livrerait point au sommeil avant d'avoir remis ses dépêches au résident européen. A ces dépêches, qui annonçaient la mort du jeune Park, le monarque fit joindre les effets du défunt, et le tout fut remis avec une scrupuleuse exactitude : il n'y manquait pas même la calotte d'un vieux chapeau. Park était un jeune homme de grande espérance, très-instruit, plein d'ardeur, de santé et de force; mais il avait trop de confiance dans sa vigoureuse constitution, erreur dont la jeunesse est rarement exempte, surtout chez les Anglais.

Il faut donc s'y résigner : l'entière exploration de l'Afrique imposera de nouveaux sacrifices; l'Europe y consommera des hommes précieux dont elle eût pu faire un meilleur usage. Après tout qu'a-t-on vu, jusqu'à présent, dans cette malheureuse partie du monde? Rien qui dédommage de la peine qu'on s'est donnée pour acquérir ces connaissances. On sait que l'Afrique est le tombeau des Européens, la terre de servitude, le séjour des crimes et

de toutes les misères qui peuvent accabler l'humanité. Ces interminables guerres entre les petits chefs de ces pays barbares n'ont point d'autre but que de faire des prisonniers, c'est-à-dire des esclaves. Les productions recherchées par le commerce y sont rares sur les côtes, et plus encore dans l'intérieur, dont les deux tiers ne sont que des déserts, repoussent les cultivateurs et ne peuvent recevoir que des brigands (1).

La rivière que Mungo-Park vit couler vers l'est, en sens contraire de la direction que les géographes lui attribuaient alors, et que l'on a prise pour le *Niger* des anciens, ne mérite pas la réputation qu'on lui a faite. Près de Noufé, sa largeur n'est tout au plus que les deux tiers de celle de la Tamise, sous le pont de Westminster. Sa direction change en approchant de Tombouctou; et, si elle porte ses eaux à l'Océan, son embouchure est probablement dans le golfe de Benin. Dans ce cas, la longueur de son cours serait à peu près de 2,000 milles (666 lieues). L'établissement anglais, formé depuis peu dans l'île de Fernando Po, est placé très-avantageusement pour résoudre cette question géographique. En partant de ce point, un jeune homme entreprenant ou un agent commercial remonterait la rivière de Benin jusqu'au-delà de Gatto : selon toutes les probabilités, il n'est pas nécessaire d'aller

(1) Note du Tr. Ces réflexions sur les voyages d'exploration en Afrique nous paraissent trop sévères. Si l'on parvient à donner aux Africains quelques arts qui leur manquent, à répandre quelque instruction au milieu de ceux qui ne la repoussent point; les habitans et le pays s'amélioreront en même tems, et l'Afrique ne sera plus inhabitable; ses steppes ne peuvent-ils pas nourrir des troupeaux comme ceux de l'Asie? La minéralogie de presque toutes ces contrées est encore inconnue, et offrira peut-être au commerce des trésors inespérés. Pour achever l'importante et glorieuse entreprise d'une reconnaissance complète de cette partie du monde, il en coûtera moins d'hommes de talens, et d'argent, que l'on n'en perd dans l'une des misérables guerres suscitées par la politique.

plus loin pour décider si la fameuse rivière de Tombouctou est réellement un fleuve tributaire de l'Océan.

La mémoire de Clapperton sera conservée dans les annales de la géographie : on n'oubliera point les services qu'il rendit aux deux expéditions dont il faisait partie. C'est à lui principalement que l'on doit tout ce que l'on sait actuellement sur les pays compris entre le royaume de Benin et le lac Tsad.

L'espace compris entre ce lac et l'Abyssinie était encore pour nous *terra incognita*. Grâces à la Société Africaine, cette lacune va être remplie, du moins partiellement. L'un de ses employés, M. Linant, a remonté le *Bar-el-Abiad* (Fleuve Blanc), jusqu'à la distance où la navigation devenait impraticable, cette rivière étant presque à sec lorsque les pluies cessent de l'alimenter. La barque qui le portait avait franchi les cataractes du Nil, et tirait beaucoup d'eau. Mais ne peut-on pas soupçonner que M. Linant est tombé, relativement à cette branche du Nil, dans la même erreur que M. Oxley a commise à la Nouvelle-Galles du Sud, en suivant le cours de la rivière Macquarrie? Cet observateur a pu manquer le chénal le plus profond, le *Thaltweg*, et se trouver dans l'impossibilité d'y revenir. Il soupçonne que le Bar-el-Abiad est un écoulement du lac Tsad; et pour n'être point interrompu dans la reconnaissance du pays jusqu'aux bords de ce lac, il profitera des moyens de transport qui abondent dans cette partie de l'Afrique, c'est-à-dire des chameaux. Il dit que les bords du fleuve sont fertiles, bien cultivés et couverts de troupeaux de gros bétail. Les indigènes sont paisibles et n'inquiètent point les voyageurs. Ainsi, tout est préparé pour faire cesser les doutes sur ce point de géographie d'un si grand intérêt pour tout le monde savant : on saura du moins en quels lieux il faut chercher les sources mystérieuses du Nil. (*Quarterly Review.*)

VOYAGE AU MEXIQUE.

MANIÈRE DE VOYAGER. — PROMENADE DE L'ALAMÉDA. — CRÉOLES. — INDIENS. — LAZZARONI DE MEXICO. — AMUSEMENS DES CLASSES SUPÉRIEURES. — EXACTIONS DU CLERGÉ. — SOCIÉTÉS ANGLAISES POUR L'EXPLOITATION DES MINES. — FORTUNES ACQUISES PAR LES CRÉOLES ET LES INDIENS. — LE CAPITAINE ZUNIGA. — AVENTURES ROMANESQUES DU GÉNÉRAL VICTORIA, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Deux ouvrages, également intéressans, mais qui, par la différence du format, du style et des observations en général, font assez pressentir le peu de rapports qui existent dans la position sociale des deux auteurs, viennent d'être publiés presque en même tems, et donnent sur le Mexique des détails fort curieux, qui seront nouveaux pour la généralité des lecteurs, malgré les nombreux rapports que les spéculations sur l'exploitation des mines ont établis depuis quelques années entre l'Angleterre et ce pays. M. Ward, grave diplomate, agent du gouvernement, dans ses deux gros volumes, dont le texte est suivi de documens et de notes explicatives, n'oublie jamais l'espèce de responsabilité sous laquelle sa position le place nécessairement. On s'aperçoit que ses fonctions l'ont rapproché de certaines classes qu'il ne peut sans inconvenance, et même sans ingratitude, s'empêcher de traiter avec les égards dont il a été lui-même l'objet. Quant à M. Beaufoy, qui a écrit sur le même sujet, c'est tout autre chose. Ex-capitaine aux gardes, et probablement très-fâché d'avoir cessé de l'être, il s'exprime avec toute la franchise et le laisser-aller naturels aux hommes de sa profession. Quoi qu'il en soit, la lecture de l'un des deux ouvrages ne fera rien perdre du plaisir et de l'instruction que l'autre pourra procurer. Si le premier demande à être lu avec soin

dans le silence du cabinet, le second peut à chaque instant offrir un délassement agréable ; et nous pensons donner une idée assez juste de leur mérite respectif, en disant que l'opuscule de M. Beaufoy est la meilleure introduction dont on puisse faire précéder l'écrit plus grave et plus substantiel de M. Ward. Sans nous étendre davantage sur ce sujet et sur la part de l'éloge ou du blâme que nous pourrions dispenser aux deux auteurs, nous nous bornerons à citer alternativement quelques morceaux de l'un et de l'autre. Voyons d'abord quelles furent les circonstances qui attirèrent notre officier aux gardes dans les États-Unis du Mexique, et qui nous ont valu les pages spirituelles où il passe en revue les usages, les mœurs, les ridicules et la misère des indigènes et des créoles.

Ce fut, comme on sait, en 1825 qu'eut lieu chez nous le paroxysme de cette fièvre de spéculation qui avait l'Amérique du Sud pour objet. Nos bons compatriotes s'imaginèrent tout d'un coup que l'or et l'argent se ramassaient à pleines mains dans les rues de Mexico et de Lima, et que les habitans du pays n'étaient pas assez avisés pour se baisser et en prendre. On crut que, par la découverte d'un procédé magique et tout nouveau, il suffisait de déposer trois ou quatre livres sterling chez un banquier de Londres, pour devenir propriétaire de mines, et participer à tous les avantages d'entreprises qui devaient avoir pour résultat un bénéfice immense et certain (1). Quant à la nature spéciale de l'entreprise, à son organisation et à la manière dont elle serait administrée, c'est ce dont on ne s'informait guère, et ce que presque personne ne connaissait. A cette heureuse époque, M. Beaufoy fut chargé, par une des compagnies qui menaçaient l'exploitation des mines

(1) NOTE DU TR. Voyez, sur la manière dont ces associations se sont formées, des détails fort piquans dans le 1er article de notre 1er numéro.

du Mexique, d'aller sur les lieux veiller à ses intérêts, et faire de nouvelles acquisitions. Il partit donc, et après une heureuse traversée, il arriva dans la rade de Tempico (1), plein d'espérance et nourri de tout ce qu'ont dit, sur la Nouvelle-Espagne, Robertson et Humboldt.

On attéra sous de tristes auspices, et au plus fort d'une tempête : les éclats du tonnerre se succédaient sans interruption ; des éclairs continus semblaient embraser en même tems le ciel et l'océan, et les vagues, se brisant sur la côte qu'elles avaient envahie, en interdisaient l'approche. Des troupes de requins, qui attendaient sans doute leur proie, entouraient le navire ; une femme, emportée par un alligator, fut dévorée à l'instant. « Ses amis eurent cependant, dit l'auteur, la satisfaction de retrouver une de ses jambes. » Pour comble de malheur, on ne voyait pas venir de pilotes côtiers : tous les signaux pour en demander avaient été inutiles, et un bâtiment américain, mouillé tout auprès, donna la nouvelle consolante qu'il était là depuis quinze jours, sans avoir pu envoyer une embarcation à terre. Enfin, un des compagnons de voyage de M. Beaufoy, homme résolu, et qui déjà avait abordé au Mexique, se jeta dans un petit canot, rama vers le port, et y arriva sans accident. En mettant pied à terre, il rencontra un vieux sergent, dont il crut reconnaître les traits ; il se rappela en effet, après quelques réflexions, l'avoir vu jadis exposé à la potence. Malgré cette circonstance, il l'accosta amicalement, et l'embrassa, tout en mettant, par précaution, la main sur son gousset. Notre sergent, qui savait lire et écrire, talens assez rares au Mexique, était le bras droit du commandant de la forteresse ; il lui fit comprendre que des chrétiens, qui venaient apporter à la ré-

(1) Voyez une description charmante de cette rade, dans la relation d'un voyage au Mexique insérée dans notre 9e numéro.

publique de l'argent et leur industrie, méritaient bien qu'on leur fournît tous les moyens de débarquer sans délai. On fit venir des chevaux, et le voyageur se rendit à dix milles de là (plus de trois lieues), près du commandant du district, à qui il dit pour premier compliment : « Je reviens dans votre beau pays, et j'apporte des présens pour tous les amis que j'y ai laissés. — J'en suis charmé, dit l'autre; ma maison et tout ce que je possède est à votre service. » Ce qui signifie, dans la langue du Mexique, dit M. Beaufoy : « Je garderai ce que j'ai, et je ferai en sorte de gagner avec vous le plus qu'il me sera possible. » Il ne se trompe pas; mais nous pensons que cette paraphrase peut s'appliquer à d'autres langues et à d'autres peuples qu'à ceux du Mexique. Quoi qu'il en soit, on envoya immédiatement, au port, des ordres, pour fournir tout ce qui serait nécessaire au débarquement, qui s'effectua sans délai, mais non sans contrariété. Des nuées de mouches vinrent assaillir notre voyageur, l'entourèrent de leurs bourdonnemens, le poursuivirent de leurs piqûres, et lui firent surtout une guerre acharnée pendant son dîner. Elles prenaient impitoyablement leur part de chaque morceau qu'il mettait à la bouche; et, fatigué de les chasser, il prit enfin le parti de manger sans y faire attention, au risque d'en avaler par douzaines. Après le dîner, il parcourut la ville, et se délassa à voir, devant toutes les maisons, les familles groupées, et dont tous les individus, baissant alternativement la tête, travaillaient à la destruction d'insectes fort incommodes; destruction qui est le complément de toutes les toilettes indigènes. Comme nos spéculateurs n'avaient vu jusque-là rien d'assez intéressant pour leur faire oublier l'objet de leur mission, ils pressèrent leurs préparatifs de départ, et dès le lendemain ils se dirigèrent vers Mexico. Nous laisserons M. Beaufoy raconter lui-même quelques particularités de ce voyage.

« Une route solidement construite, et qui avait deux cent soixante milles de longueur, conduisait jadis de la Vera-Cruz à la capitale : malgré le peu de soins qu'on en a eu, et l'état de dégradation qui en est résulté, on la parcourt encore en huit mortelles journées, dans une espèce de coche à onze mules, dont sept traînent la voiture, tandis que quatre la suivent pour servir de relai. On fait usage aussi d'une chaise de poste un peu plus légère, mais à laquelle, par ironie sans doute, on a donné le nom de *volante*. Trois mules qu'on y attelle parcourent la même route en six jours et demi, auxquels il faut en ajouter au moins deux pour les laisser reposer.

» Dans le pays compris entre la côte et Xalapa, on se sert fréquemment d'une espèce de sopha recouvert, appelé *litera :* il repose, par chacune de ses extrémités, sur un levier que portent deux mules entre lesquelles la machine est suspendue. Mais la manière la plus ordinaire de voyager, et sans contredit la plus commode, c'est le cheval de selle. On doit toujours en avoir au moins deux pour les monter alternativement, et se faire précéder par cinq ou six bêtes de somme qui portent le bagage et les provisions. Si, dans le trajet dont je parle, on préfère prendre un détour qui alonge de quelques lieues, on traverse plusieurs chaînes de collines où l'on est obligé de mettre à la voiture jusqu'à neuf mules que les conducteurs ne font avancer qu'à force de cris, de coups de bâton et de coups de pieds dans le ventre. Au reste, il est à peu près inutile de dire qu'au Mexique, comme dans la vieille Espagne, ceux qui veulent avoir en voyage des lits, des alimens supportables, et les aisances les moins recherchées de la vie sociale, sont forcés de les transporter avec eux. La première auberge où nous entrâmes pour nous reposer m'en aurait fourni la preuve, si je n'en avais été convaincu d'avance.

» Nous trouvâmes une espèce de cour qu'entourait un

bâtiment d'un seul étage où étaient pratiquées six chambres carrées. On en mit une à ma disposition ; elle n'avait pas de fenêtres, et la porte seule donnait accès à l'air et à la lumière. J'étais à peine sur le seuil, que l'aspect d'une couche d'ordures fétides et d'un immense essaim de mouches bourdonnantes, qui cachaient les murs et le sol, me fit reculer de dégoût. Mon domestique et les muletiers pénétrèrent avec une bravoure vraiment digne d'éloges dans ce pandémonium, et avec de grands coups de balais, accompagnés d'une centaine de seaux d'eau, ils finirent par le rendre moins repoussant. Tandis qu'ils s'occupaient de cette opération indispensable, les mules les avaient suivis et s'étaient tranquillement couchées, de manière à se soulager de leur charge qu'elles faisaient reposer sur le plancher. Après m'être assuré que mes effets n'en souffraient pas, j'ordonnai qu'on les laissât dans cette position commode ; mais, la besogne finie, les muletiers, à coups de pierres dans le ventre, les forcèrent à se relever pour les décharger.

» J'examinai alors en détail la chambre où je devais passer la nuit. Quatre murs tout nus et tout noirs, un toit de chaume sans plafond, une planche épaisse et grossière, posée sur quatre pieux en guise de table, une autre du même genre appuyée au mur et destinée à servir de lit, tels étaient le mobilier et l'appartement. Le dernier objet dont je viens de parler était fait surtout pour attirer mon attention. Je savais quels ennemis je devais y rencontrer ; aussi je m'armai d'une branche de sapin enflammée que je promenai à diverses reprises dans tous les sens, sur les fentes du bois, jusqu'à ce que je fusse bien certain que toute la population indigène avait péri.

» Nos mules, enfin soulagées de leur fardeau, se roulèrent voluptueusement à terre et prirent un bain de poussière. Elles furent ensuite conduites à l'abreuvoir qui,

presque toujours, dans ce pays, se trouve à un demi-mille de l'auberge, et d'où elles revinrent chargées de fourrage. Tel fut, à peu de chose près, notre genre de vie pendant tout le tems que dura le voyage. Lorsque nous ne pouvions obtenir deux pièces pareilles à celles que je viens de décrire, mon domestique anglais se faisait une espèce de lit à côté du mien, et les muletiers, enveloppés de leurs haillons, se couchaient à la porte, malgré la fraîcheur des nuits.

» Le lendemain de ma première station, au petit point du jour, tout le monde était sur pied ; les mules étaient conduites à la rivière, et je commençais, non sans exciter l'étonnement et la frayeur des Mexicains, à me laver soigneusement et à me raser. L'aversion que ces bonnes gens ont pour l'eau et les ablutions, surtout quand ils sont en voyage, approche de l'horreur. Ils sont intimement convaincus que rien n'est plus dangereux que de se laver quand on est obligé de faire quelque mouvement. Par une singulière fatalité, je persuadai à un de mes compagnons de voyage d'imiter mon exemple, et il mourut dans la journée, comme pour démontrer l'imprudence de cette habitude.

» Lorsque tout fut emballé, on commença à charger les mules, après leur avoir couvert les yeux avec un mouchoir. On assujettit par portions égales tous les ballots sur leurs flancs, au moyen de cordes qui en faisaient deux fois le tour, et qu'un homme de chaque côté serrait de toutes ses forces en appuyant un pied sur le ventre de ces pauvres animaux. Je m'attendais, à chaque instant, à voir leurs entrailles se faire jour à travers la peau et tomber par terre; mais je m'aperçus bientôt que cette opération n'était qu'une lutte de finesse et d'obstination entre les animaux et leurs conducteurs : les premiers retenaient si bien leur souffle,

savaient si bien enfler leur ventre, qu'après avoir fait un demi-mille les cordes n'avaient plus aucune tension, et que la charge avait besoin d'être assujettie de nouveau.

» Pendant toute la durée du voyage, aussitôt que les apprêts étaient terminés, je montais à cheval, et je me mettais en tête de la troupe. Je portais un chapeau mexicain à larges bords, une veste bleue d'uniforme, de grandes culottes de velours et un manteau de plusieurs couleurs. Au pommeau de la selle étaient suspendues, de chaque côté, des peaux de vaches, pour préserver mes jambes de la pluie, et où étaient pratiquées des poches qui contenaient une boussole, un livre de notes et autres articles indispensables. Une longue épée pendait à mon côté, et derrière mes épaules se croisait en sautoir, avec un fusil à deux coups, un baromètre que les habitans prenaient aussi pour un instrument de guerre. Dans cet accoutrement, et suivi de deux domestiques également armés, je pouvais marcher avec une entière sécurité.

» En parlant de l'aversion que les créoles éprouvent pour l'eau, lorsqu'ils sont en voyage, je n'ai pas prétendu faire l'éloge de leur propreté dans toutes les autres circonstances de la vie. En se levant, ils mouillent légèrement leurs mains, quelquefois leurs yeux, et les essuient aussitôt; mais ils ne prennent aucun soin ni de leurs dents, ni de leurs ongles, et ne se rasent que tous les cinq ou six jours. Le soir, lorsqu'ils ne jouent pas, ils se couchent ordinairement avant dix heures, et le matin, en s'éveillant, ils boivent, avant de se lever, une tasse de chocolat avec quelques pâtisseries légères. Les gens des classes ouvrières se lèvent de fort bonne heure, et leur toilette ne leur prend pas beaucoup de tems. Comme ils couchent tout habillés, ils n'ont qu'à ouvrir les yeux, jeter le manteau sur leurs épaules, et les voilà prêts pour la journée. Ce vêtement

n'est autre chose qu'une longue couverture, avec un trou dans le milieu pour passer la tête. Il est presque toujours, chez le peuple surtout, d'une couleur sombre et noirâtre.

» Quand le soleil est ardent, les Mexicains, pour se préserver de ses rayons, se couvrent jusqu'aux yeux. Les soirées et les matinées sont-elles fraîches? le même vêtement est encore là pour les protéger contre cette température. On pourrait le prendre, au reste, pour un symbole de paresse et d'inactivité; car il est inoui de voir un Mexicain se livrer à la moindre occupation, tant qu'il ne s'en est pas débarrassé. »

M. Ward fait de la capitale du Mexique une description fort détaillée; nous en rapporterons textuellement une partie.

« Mexico est bien certainement la ville la plus régulière et la plus belle que j'aie vue de ma vie; mais elle est située au milieu d'une grande plaine de l'aspect le plus triste. D'un côté est un marais fangeux; de l'autre, un terrain aride et couvert d'algues en putréfaction. Les rues ont si peu d'inclinaison, qu'après la moindre ondée les eaux en interdisent l'accès pendant plusieurs heures.

» Lorsque, semblable à Venise, cette capitale s'élevait du sein de l'immense lac qui baignait le pied des montagnes voisines, son aspect devait présenter un singulier caractère de grandeur et de noblesse; mais, après trois siècles d'un travail opiniâtre, les Espagnols sont parvenus à refouler les eaux à trois ou quatre milles, sans pouvoir, malheureusement, dessécher les marais insalubres qu'ils avaient créés par cette opération.

» Les rues de cette superbe ville, qui sont toutes tirées au cordeau, et se coupent à angles droits, ont, pour la plupart, d'un mille à un mille et demi de longueur. Rien n'y borne la vue, ni ne la fixe désagréablement: l'uniformité des façades, celle des toits en terrasses, présentent, au

contraire, une perspective dont le regard se détache avec peine. Les environs de Mexico cependant, comme ceux des villes d'Espagne, sont encombrés de masures, de platras et d'immondices. Souvent vous rencontrez la misère et la plus dégoûtante malpropreté dans l'intérieur d'une construction élégante. Les conquérans du Nouveau-Monde y ont introduit avec eux leur malpropreté native ; et ce n'est pas le plus beau présent qu'ils lui aient fait. La propreté s'y introduira sur la trace d'une civilisation plus perfectionnée, dont cette demi-vertu sera à la fois le résultat et le symbole.

» Les maisons, en pierres de taille, et d'une construction bien supérieure à tout ce qu'on voit en Angleterre, ont deux ou trois étages, dont les fenêtres donnent toutes sur des balcons couverts de vases de fleurs et d'arbustes. On en voit aussi quelquefois sur les terrasses qui forment une promenade des plus agréables ; mais assez ordinairement ces terrasses sont le séjour d'un gros chien, destiné à empêcher les voleurs de pénétrer, par les balcons, dans l'intérieur.

» Au milieu des principales rues, très-solidement pavées en petites pierres rondes et polies, on a pratiqué des conduits souterrains, et, de chaque côté, de grands et beaux trottoirs. Elles sont éclairées par de nombreux réverbères, que l'huile alimente. »

Le même voyageur, en faisant le plus grand éloge de la beauté du théâtre, comme monument d'architecture, dit n'y avoir jamais vu un seul acteur supportable ; mais il se plaint surtout des nuages de fumée de tabac qui, pendant toute la durée du spectacle, remplissent la salle. Cependant, à la dernière représentation où il assista, les dames qui occupaient les loges ne fumèrent pas. Il s'étend avec une sorte de complaisance sur la description de la promenade de l'Alaméda, place publique de Mexico.

« Parmi les objets nouveaux pour moi, et les diverses scènes que me présenta la ville à cette époque, rien ne me frappa davantage que l'aspect de l'*Alameda*. On n'y voyait point, à la vérité, ces groupes de jolies femmes qui font le plus bel ornement du Prado de Madrid, car les dames de Mexico se montrent rarement en public à pied ; mais l'ensemble de la promenade formait un coup-d'œil qui ne ressemblait en rien à tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Les avenues de la place étaient encombrées d'énormes voitures, la plupart posées sur des brancards sans ressorts, mais toutes vernies avec soin, et présentant, au lieu de nos écussons, la peinture de divers objets, selon le goût ou le caprice de l'ouvrier ou du propriétaire. Dans chacune étaient des dames en costume du soir, et qui, en attendant l'approche et les salutations des élégans de leur connaissance, savouraient délicieusement le cigare, dont la fumée s'exhalait en flocons blanchâtres par l'une et l'autre portière. Les hommes qui étaient à cheval portaient le costume complet adopté par les cavaliers du pays, et qui est extrêmement riche, lorsqu'il n'est destiné qu'à être porté dans de pareilles occasions, comme costume de parade. La croupe du cheval est couverte par l'*anquera*, tapis très-ample, souvent doré et brodé avec soin, mais se terminant toujours par une frange de petites lames de fer ou d'argent, dont le bruit annonce l'approche du cavalier. Cette anquéra est fixée à la selle revêtue des mêmes ornemens et dont le pommeau est fort élevé. Les courroies de la bride sont couvertes de plaques d'argent ciselé, qui se terminent à la bouche du cheval par un mors arabe : quelquefois l'anquéra est faite en riches fourrures, qui, jointes aux broderies et aux ornemens de la selle, font monter le tout à cinq à six cents piastres. Le cheval dont on se sert en pareille occasion doit être gras et lisse, très-doux, et surtout avoir le train de devant

fort élevé; ce qui, selon les créoles mexicains, contribue essentiellement à ajouter à la grâce de la monture et du cavalier. Le tout ensemble est très-pittoresque, et les promenades publiques de Mexico perdront beaucoup au coup-d'œil, lorsque les modes françaises ou anglaises auront remplacé ce costume élégant et original; ce qui, sans doute, arrivera tôt ou tard. »

Cependant, à côté d'un luxe aussi dispendieux, on aperçoit avec peine l'affreuse et dégoûtante misère des classes inférieures. « Cette population de lazzaroni du nouveau continent, dit M. Ward, rendait en 1823 les faubourgs de la capitale tellement hideux, que les étrangers osaient à peine y pénétrer.

» Vingt mille de ces malheureux infestaient alors les rues, où ils étalaient tous les signes d'une misère qu'aucune expression ne saurait peindre. Les haillons les plus sales et les plus infects augmentaient la laideur déjà si repoussante des races indiennes. Une couverture criblée de trous pour les hommes, pour les femmes une jupe en lambeaux, formaient leur seul vêtement, et contribuaient à rendre ces infortunés des objets de dégoût et d'horreur.

» Par une étrange compensation, ces êtres, que la nature et la fortune traitent avec tant de rigueur, jouissent de quelques facultés qui sembleraient ne devoir être accordées qu'à des classes plus privilégiées. Ils ont entr'autres une singulière aptitude pour la sculpture, et en général tous les arts du dessin; il est à remarquer que les mêmes dispositions se retrouvent parmi les serfs de la Russie. Les Indiens possèdent quelques dons naturels qui, cultivés avec soin, pourraient sans doute améliorer leur position.

» Les figures en cire qui ont été exposées à Londres, dans le cabinet de Bullock, sont l'ouvrage de ces parias américains, et chacun a remarqué le fini, la délicatesse des traits des vierges surtout, auxquelles quelques tableaux de

Murillo ont dû servir de modèles; car il est impossible de croire que des gens aussi laids aient pu trouver d'eux-mêmes le type de figures si gracieuses. M. de Humboldt a remarqué que les facultés des races cuivrées se bornent exclusivement à l'imitation. Certainement, aucun peuple ne les égale à cet égard; et, dans l'académie de San Carlos, où les modèles et tous les moyens de perfectionnement étaient fournis aux frais du gouvernement, les élèves les plus intelligens et les plus adroits sont toujours sortis de la race indienne. « Ils dessinaient, pour ainsi dire, par instinct, et copiaient avec autant de facilité que de correction tout ce qu'on leur présentait. Malheureusement, peu susceptibles de persévérance, ils étaient bientôt fatigués de la plus légère contrainte, et, après quelques leçons, ils disparaissaient pour ne plus revenir. »

M. Ward s'occupe fort peu des relations sociales au Mexique. Aussi nous reviendrons pour cet objet à M. Beaufoy, qui paraît, par ses occupations, avoir été plus à même d'y donner une attention particulière.

« Ce serait en vain, dit-il, qu'on chercherait au Mexique le moindre vestige de ce que nous appelons en Europe bonne société. Je ne me souviens pas d'avoir vu un seul créole mexicain prendre un livre pour se délasser ou orner son esprit. Ils parlent peu, reçoivent et rendent des visites qui durent plusieurs heures, sans prononcer dix paroles, et dans toutes les circonstances, dans les entretiens les plus futiles et les plus importans, ils se servent du cigare comme délassement ou moyen de contenance. Le juge fume en prononçant un arrêt, le prêtre dans l'intervalle des cérémonies de l'office; et celui qui vient vous voir pendant que vous êtes à table, ce qui a lieu très-fréquemment dans ce pays, se place tranquillement à côté de vous, et parfume de l'odeur du tabac chaque morceau que vous mettez à la

bouche, sans oublier de cracher d'une manière fixe et périodique, et d'imprimer des traces de sa présence sur le parquet, les rideaux et les meubles, ce qui est bien loin d'être regardé comme une marque d'impolitesse.

» Les combats de coqs, les cartes, le billard et surtout les jeux de hasard, composent l'amusement unique de la population. Le jeu égalise tous les rangs, et fait disparaître toutes les distinctions sociales : plus d'une fois j'ai vu des officiers généraux et des magistrats du rang le plus élevé exposer leurs piastres contre celles d'un individu n'ayant d'autre vêtement qu'une couverture sale et en lambeaux.

» Après tout ce que j'avais lu et entendu dire des femmes du Mexique, je fus on ne peut plus étonné, dans mes différentes courses, de n'en voir que fort peu qu'on pût dire réellement belles. Elles ont en général des cheveux noirs et épais, mais dont la rudesse se refuse à former ces boucles qui ajoutent tant de grâces à la figure. Ceux des femmes du peuple, par leur longueur et le mat de leur teinte noire, m'ont souvent rappelé les queues des chevaux de nos gardes-du-corps.

» L'usage des visites, presque inusité chez les dames, est considéré comme une espèce d'espionnage. Elles vont à la messe le matin, au spectacle le soir, et remplissent l'intervalle entre ces deux amusemens par des futilités, des promenades à l'Alaméda, et surtout par l'éternel délassement du cigare.

» Pendant la soirée, le salon est ouvert à toutes les connaissances de la famille qui se présentent. Les dames, rangées en cercle contre le mur, jouent de l'éventail avec une prestesse et une dextérité incroyables. Je ne les ai jamais vues, dans ces réunions, s'occuper d'aucun ouvrage propre à leur sexe. J'y ai entendu lire une fois, deux fois toucher du piano, et très-fréquemment chanter en s'ac-

compagnant sur la guitare. Mais, comme ces dames chantent toujours en fausset, je leur aurais volontiers fait grâce de leur musique.

» Cracher et fumer semblent former au Mexique le complément d'une bonne éducation, et l'élégante *senorita* ne trouve pas de moyens plus expressifs pour vous témoigner son amitié ou sa considération que de prendre sous son fichu quelques cigares, et de vous prier d'en accepter un. Je dois dire toutefois que, pendant mon séjour, je crus m'apercevoir, dans les hautes classes, d'une tendance à l'amélioration. Les dames renonçaient insensiblement à l'usage du tabac; et les plus jolies et les plus aimables avaient assez de discernement et de goût pour déclarer à leurs compatriotes qu'elles n'épouseraient jamais que des étrangers. »

Les deux auteurs se récrient également sur les extorsions énormes commises par le clergé, et sur la tyrannie qu'il exerce impitoyablement envers les classes pauvres et surtout les Indiens. On peut se faire une idée de ce que sont au Mexique les droits exigés par l'église pour la concession de ses sacremens, d'après une anecdote dont M. Ward fut témoin à la cabane d'un Indien où il s'arrêta. Cet homme, à qui son habitation n'avait coûté que quatre piastres, en avait payé vingt-deux à l'église pour se marier, et en devait à peu près autant pour un baptême. Au reste, ces extorsions ne forment, selon M. Beaufoy, qu'une faible partie des revenus du clergé, qui, en cas de besoins urgens, ou selon son bon plaisir, impose des taxes fixes sur le prix des journées de tous les ouvriers.

« Environ mille travailleurs employés à une des mines que je visitai, dit M. Beaufoy, étaient payés chaque dimanche après la messe. Près de la table où le paiement s'effectuait, un prêtre, tenant un plat d'argent et un crucifix, demandait à chaque homme pour la Sainte-Vierge,

recevait trois sous par piastre, et, bien loin de murmurer, tous paraissaient se soumettre à cette taxe avec résignation, et même avec plaisir. »

Les sottises et les folies commises relativement au travail et à l'exploitation des mines furent d'abord graves et nombreuses, mais c'était ce qu'on pouvait attendre du peu de connaissances préliminaires que nous possédions sur tout ce qui concernait cet objet. Quand la fureur de l'exploitation s'empara de l'Angleterre, on n'y connaissait guère le Mexique que par l'*Essai politique* de M. de Humboldt, et cet ouvrage même, qui n'était pas très-répandu, était à peine compris. On ne s'arrêtait pas à la supposition qu'il pût contenir quelques erreurs; l'on ne calculait pas surtout que, depuis l'époque de sa publication, les commotions politiques avait dû apporter des changemens considérables dans la propriété des mines. La première chose qu'on fit fut de croire explicitement tout ce qu'avait dit M. de Humboldt; la seconde, de supposer qu'il était lui-même resté en-deçà de la réalité sur la richesse et l'abondance des mines du Mexique. On était certain du reste que les habitans du pays, qui, depuis des siècles, s'étaient livrés à l'exploitation, n'y entendaient absolument rien. Nos connaissances à cet égard devaient bientôt obtenir des produits tout autrement importans : nos appareils et nos machines, adaptés au sol et au climat de l'Angleterre, ne pouvaient manquer de convenir parfaitement au Mexique. On sait quel fut le résultat de pareilles idées. On envoya à grands frais des individus qui ne s'étaient jamais douté des connaissances qu'exige un pareil travail, et des armées d'ouvriers dont l'inaptitude et la démoralisation, suite naturelle d'un changement total dans leurs habitudes, firent craindre bientôt des pertes considérables, au lieu des bénéfices énormes qu'on avait attendus. Voici comment M. Ward s'exprime à cet égard :

« Les ouvriers anglais, en quittant leur pays, paraissent subir, dans leur moral, un changement qui n'est point à leur avantage, et que l'on remarque surtout dans ceux que la nature de leurs travaux fixe dans les grandes villes. On se tromperait si l'on croyait prévenir cette fâcheuse décadence par une augmentation de solde hors de toute proportion avec ce qu'ils gagnent en Angleterre; on s'apercevrait bientôt que, malgré ce moyen, qui peut-être même n'aurait fait qu'accélérer le mal, la paresse, l'obstination et l'insolence ont remplacé les bonnes qualités par lesquelles cette classe se fait remarquer chez nous.

» Il faut croire, pour l'honneur de l'Angleterre, que la plupart des individus qui vont chercher fortune au Mexique ne doivent pas être considérés comme l'échantillon le plus brillant de notre population. Quelques hommes intelligens et laborieux y ont rendu de véritables services aux diverses sociétés d'exploitation; mais, en général, les ouvriers du Cornouaille (1) se sont fait une réputation d'ignorance, d'insubordination et de débauche, qui n'a pas peu contribué à affaiblir la haute idée que les Mexicains avaient conçue de la supériorité intellectuelle des habitans de l'ancien continent. »

Il faut ajouter à cet inconvénient, déjà si grave, tous ceux qui doivent être le résultat nécessaire et immédiat d'opérations entreprises à une distance aussi considérable du pays où les spéculateurs se trouvent placés. On ne saurait dire combien de fois des machines et des appareils énormes et dispendieux, construits en Angleterre pour l'exploitation, sont arrivés au Mexique mutilés par le transport, hors d'état d'être réparés, faute d'outils convenables dans le pays, ou se sont trouvés impropres au ser-

(1) Note du Tr. Voyez, sur les mineurs de Cornouaille, un article à la fois pittoresque et technique, inséré dans notre 25e numéro.

vice auquel ils avaient été destinés, par suite de la disposition physique du terrain. Quelquefois aussi, après qu'une mine a été découverte, et que tout a été disposé pour commencer le travail, on s'est aperçu que les combustibles manquaient totalement, ou qu'on ne pouvait s'en procurer qu'à un prix qui faisait disparaître tous les bénéfices de l'opération. Mais, si quelque chose prouve surtout le danger des théories qui n'ont pas pour base la connaissance des lieux, c'est l'expédition pour la pêche des perles, dans le golfe de Californie. En 1825, on apprit qu'un banc d'huîtres à perles existait dans ce golfe : quelques spéculateurs anglais pensèrent que, puisque les Indiens parvenaient, sans le secours de l'art, à faire une pêche quelquefois assez heureuse, on ne pouvait manquer, avec des cloches de plongeurs, d'enlever tout le banc en très-peu de tems. En conséquence, deux bâtimens furent expédiés à cet effet; la direction de l'entreprise fut confiée à un officier de marine instruit et intelligent; et, à la suite de nombreuses conférences, on s'entendit avec le gouvernement mexicain pour la répartition des bénéfices. Mais, après plusieurs essais, on reconnut que les aspérités du fond ne permettaient point à la cloche de plongeur d'atteindre les endroits où descendaient les Indiens qui en avaient la connaissance. *Une perle* de peu de valeur fut l'unique produit d'un travail de six semaines : on fit encore quelques essais aussi infructueux, et on finit par abandonner l'opération.

M. Ward pense cependant que l'exploitation des mines du Mexique, bien entendue et bien dirigée, peut offrir des bénéfices considérables. Il conseille de suivre d'abord les procédés employés par les indigènes, et de n'introduire les innovations et les perfectionnemens que lentement et par degrés. Quelques anecdotes, sur la découverte des mines et sur leurs propriétaires, donnent à cette partie de son ouvrage tout le charme et tout l'intérêt d'un roman.

« La mine la plus riche de la veine de *la Luz* appartenait, dit-il, au capitaine Zuniga, qui, par son testament, légua quatre millions de piastres aux établissemens de bienfaisance.

» Lors de son arrivée à Catorce, Zuniga était muletier, et parcourait les montagnes pour vendre quelques comestibles aux habitans du district nouvellement découvert. Comme ces objets se payaient au poids de l'or, il se trouva bientôt dans une certaine aisance. Excité par l'aspect des fortunes soudaines qu'il voyait, pour ainsi dire, éclore sous ses yeux, il vendit ses mules, en retira deux mille piastres, et acheta une mine, qui devint pour lui la source d'immenses richesses.

» Ce fut à l'époque de sa prospérité qu'il obtint, pour de l'argent, le titre de capitaine, et l'on pourrait presque dire qu'il aurait acheté le vice-roi lui-même; car, dans les jours de grandes cérémonies à la cour de Mexico, il s'y présentait portant un mouchoir plein de hochets en or, passait à côté du représentant du souverain, sans le saluer, et se bornait à lui dire : *Je ne viens pas voir Votre Excellence; je suis un sauvage qui ne connais pas les usages de la cour : je viens voir mon cher petit enfant* (la fille du vice-roi). Il pénétrait ensuite, sans autre cérémonie, jusqu'à l'appartement de la vice-reine, caressait sa fille, et lui donnait ce que contenait son mouchoir. »

Ce fut par de semblables hasards que s'enrichirent presque tous les aventuriers qui s'étaient rendus à Catorce. Il paraît que la grande veine de *Veta Madre* ne fut découverte qu'en 1778.

« Un nègre libre, appelé Milagros, musicien ambulant, revenait un soir de Matehuala, où il avait joué du violon à une fête. Il perdit son cheval en traversant la montagne; et, obligé d'y passer la nuit, alluma un grand feu, auprès duquel il s'endormit. En s'éveillant, il vit parmi les cen-

dres un bloc d'argent, découvrit la mine, trouva les moyens de l'exploiter, et dans quelques années eut une fortune énorme.

» Don Pedro Medellin, propriétaire d'une des mines de *Dolores*, dépensa pour un baptême, dans une seule journée, trente-six mille piastres; et l'on se rappelle encore que de simples ouvriers en ont perdu, en une matinée, dans des paris de combats de coqs, jusqu'à deux et trois mille.

» Le minerai de Pastrana était si riche qu'on se bornait, après l'avoir extrait, à le couper en lingots, sans lui faire subir aucune autre préparation. Le propriétaire faisait couvrir les mules qui le portaient de pavillons et de nœuds de rubans, et, un jour qu'il reçut la visite de l'évêque de Durango, il fit paver en lingots d'argent l'intervalle compris entre la porte d'entrée et le salon de sa maison.

» *Buen Sucesco* fut découvert par un Indien qui, après un débordement de la rivière, la traversa à la nage. Il vit briller au soleil sur la rive l'extrémité d'un immense bloc d'argent, que les eaux avaient laissé à découvert en emportant la terre qui l'entourait. Tous les habitans de Batopilas se portèrent sur les lieux pour voir ce phénomène; la mine fut exploitée, et dans très-peu de tems elle enrichit l'Indien qui l'avait découverte. Mais bientôt l'abondance des eaux qu'on rencontra fit abandonner les travaux qui n'ont pas été repris depuis.

» Tous ces faits ne remontent pas à une date très-reculée; la plupart des individus qui en ont été témoins existent encore.

» La mine de Morelas fut découverte en 1826 par deux frères indiens, appelés Arauco, et dont l'un n'avait pu la veille acheter un peu de farine de maïs qu'on avait refusé de lui donner à crédit. En moins de deux mois, ils retirèrent de leur mine la valeur de 270,000 piastres (1). Cepen-

(1) La piastre vaut environ 5 fr. 45 c.

dant, à la fin de décembre 1826, on les voyait encore, nu-pieds et vêtus d'une sale couverture, habiter, auprès de la source de leur fortune, une misérable hutte où des millions étaient entassés. Mais les frères Arauco semblent prendre à tâche de démontrer à leurs compatriotes l'inutilité des richesses dont on ne sait pas faire usage. Tout leur plaisir consiste à contempler leur or, et de tems en tems à en jeter quelques parcelles aux ouvriers, leurs anciens compagnons de travaux.

» La mine de Notre-Dame de Guadalupe est très-célèbre : elle appartient à don François Iriarte, parent du président, qui, en 1825, rejeta l'offre d'un million st. que lui fit une société, pour obtenir la faculté d'exploiter sa mine pendant trois ans. Guadalupe, situé sur une élévation, n'a pas de sources qui puissent interrompre les travaux; les filons qui composent la mine sont d'une épaisseur considérable, et il serait facile d'augmenter de beaucoup les produits de l'exploitation. Malheureusement le propriétaire est un homme singulier, qui fait quelquefois suspendre les travaux pendant des mois entiers.

» On peut assurer qu'Iriarte ne connaît ni la valeur, ni l'usage de l'argent. Avec plus d'un million st. (25,000,000 fr.) renfermé dans sa maison, tout son mobilier consiste en quelques peaux de buffle, des tables en bois commun, et des chaises tellement massives, que deux hommes peuvent à peine les changer de place. Ses fils, auxquels il ne permet pas de quitter la ville, tiennent de petites boutiques de revendeurs au détail, et sa fille, jeune et jolie personne, n'a pas reçu les premiers élémens d'éducation. Il n'aime pas qu'on parle de ses richesses, et regarde presque comme une insulte les questions qu'on peut lui faire à cet égard. A toutes les propositions qui lui ont été faites pour obtenir, pendant un tems déterminé, le droit d'exploitation, il a constamment fait la même réponse : « Ceux qui me font les offres

les plus avantageuses savent fort bien que je puis retirer de ma mine le double de ce qu'ils me proposent, et cela en moins de tems qu'il ne leur faudrait pour se le procurer. »

Nous ne pousserons pas plus loin ces citations en ce qui concerne les mines du Mexique et leurs propriétaires; mais M. Ward s'occupe aussi des événemens politiques et des dernières guerres, dont le pays qu'il a parcouru fut le théâtre. Cette partie de son ouvrage n'offre pas un intérêt moins vif et moins soutenu que celles dont on vient de lire des fragmens : nous pensons que le lecteur en trouvera la preuve dans le passage suivant qui termine le récit des aventures du général Victoria, aujourd'hui président des États-Unis du Mexique, homme modéré et instruit, et d'une grande énergie de caractère, comme on va le voir par le récit de ses aventures romanesques.

« Ce chef, pendant la guerre de l'indépendance, avait adopté l'usage de ne se faire suivre habituellement que par quelques soldats, et de ne réunir toutes ses forces que dans les occasions importantes. C'était une manière de faire la guerre parfaitement en harmonie avec les mœurs du pays, et très-favorable surtout pour se soustraire aux poursuites des Espagnols. Après un échec tout disparaissait immédiatement; un rendez-vous était indiqué sur un point éloigné, et souvent les pertes étaient réparées avant que la nouvelle n'en fût parvenue à la capitale. Cependant les exploits de Victoria ne se bornaient pas à cette guerre d'escarmouches. En 1815, il arrêta à Puente del Rey, défilé dont il accrut les difficultés en y plaçant quelques pièces de canon, un convoi de six mille mulets escortés par deux mille hommes que commandait le colonel Aguila, et pendant six mois il l'empêcha de se rendre à la Vera-Cruz, lieu de sa destination. A peu près à la même époque, le besoin de tenir une voie de communication toujours ouverte avec l'Europe engagea le vice-roi Callejas à confier

à Fernand Miyares, officier supérieur d'un rare mérite, récemment arrivé d'Espagne, le commandement civil et militaire de la province de Vera-Cruz, et à le charger d'établir une chaîne de postes destinés à arrêter les excursions de Victoria. L'exécution de ce plan fut précédée et suivie d'une série d'engagemens qui se prolongèrent pendant deux ans entre les insurgés et les royalistes, et à la suite desquels Miyares parvint à repousser graduellement son ennemi des positions qu'il avait prises à Puente del Rey et à Puente de San Juan.

» Malgré la lutte qu'il soutint pendant deux ans, avec autant de bravoure que d'opiniâtreté, Victoria ne put jamais remporter aucun avantage décisif sur les renforts que le gouvernement envoyait chaque jour contre lui, et sur trois mille soldats européens qui rejoignirent le corps de Miyares. En 1816, presque tous ses anciens soldats avaient péri, et ceux qui vinrent les remplacer n'avaient ni le même enthousiasme ni le même attachement pour leur chef. Le zèle avec lequel les habitans avaient embrassé la révolution s'éteignait insensiblement. La nouvelle de chaque désastre augmentait leur découragement à tel point, que les villages finirent par refuser toute espèce de secours, et que Victoria se vit enfin délaissé par les compagnons de ses dernières défaites. Mais son courage et sa résolution ne l'abandonnèrent jamais. Il rejeta obstinément des conditions honorables, refusa le rang et les honneurs que lui offrait le vice-roi pour prix de sa soumission, et, déterminé à cacher dans les forêts son existence et ses malheurs, il effectua ce projet avec une constance et une fermeté qui annoncent une ame peu commune. N'emportant pour toute ressource que son épée, il s'enfonça dans les montagnes qui occupent un très-vaste espace de la province de Vera-Cruz, et disparut aux regards de ses compatriotes. La vie qu'il y mena pendant quelque tems est

si extraordinaire, que j'en croirais difficilement les détails si je ne les tenais du témoignage unanime d'un grand nombre de Mexicains, et de la bouche de Victoria lui-même. Pendant les premières semaines, les Indiens, qui connaissaient et respectaient son nom, lui fournirent des provisions; mais le vice-roi Apodeca, craignant de le voir un jour sortir de sa retraite avec de nouveaux moyens, et à la tête de nouvelles troupes, mit à sa poursuite mille hommes divisés en petits détachemens. Tout village qui lui avait fourni des vivres ou un asile était brûlé sans miséricorde. Frappés de terreur par cette rigueur inouie, les Indiens fuyaient devant lui, ou étaient les premiers à dénoncer l'approche d'un homme dont la présence pouvait leur être si fatale. Pendant plus de six mois il fut chassé comme une bête féroce, et ses ennemis le serrèrent souvent de si près, qu'il put entendre les imprécations dont il était l'objet, et dans lesquelles il était associé à Apodeca qui avait donné l'ordre d'une poursuite aussi fatigante qu'inutile. Un jour il échappa, en franchissant une rivière à la nage, à un détachement qui ne put la traverser, et maintes fois, presque en présence des troupes royales, il parvint à se soustraire à leurs regards en se plongeant au milieu des buissons épineux dont ces montagnes sont couvertes. Enfin, pour satisfaire le vice-roi, on prétendit avoir trouvé un cadavre qu'on dit être celui de Victoria. Tous les journaux racontèrent cet événement, et les troupes furent rappelées. Mais les souffrances de Victoria ne se terminèrent pas avec la poursuite dont il était l'objet. Exténué de fatigues, presque nu, déchiré par les épines, il eut à lutter long-tems encore contre tous les maux qui accablent l'homme livré à lui-même. Pendant l'été, il se nourrissait des fruits sauvages, fort communs dans ces climats, mais l'hiver il était continuellement dévoré par la faim la plus cruelle, et je l'ai entendu répéter souvent que, dans ces momens, un repas

délicieux pour lui était de ronger les os des squelettes de chevaux qu'il trouvait par hasard. Il s'habitua par degrés à une telle abstinence, qu'il passait quelquefois quatre et même cinq jours sans prendre autre chose que de l'eau, et n'en éprouvait pas un malaise considérable; mais il souffrait au contraire des douleurs cruelles lorsque les alimens lui manquaient plus long-tems. Il passa quatorze mois sans goûter un morceau de pain, sans rencontrer un être vivant, et sans espérer de voir se terminer une aussi cruelle situation.

»La manière dont Victoria, privé de toute communication avec les hommes, apprit la révolution de 1821 est presque aussi extraordinaire que son existence sauvage au milieu des bois. Lorsqu'en 1818 il fut abandonné par ses derniers compagnons, deux Indiens lui demandèrent où ils pourraient le trouver, dans le cas où ils auraient quelque changement heureux à lui annoncer. Il leur désigna une montagne dont la crête se voyait à l'horizon, et leur dit : « Voilà l'endroit où vous trouverez mes os.» L'escarpement de ces rochers, la difficulté de leur accès, et les forêts presque impénétrables qui les entourent, furent les seules raisons qui l'engagèrent à indiquer ce lieu. Cependant les Indiens n'eurent garde de l'oublier, et, aux premières nouvelles de la déclaration d'Iturbide, ils quittèrent leur village pour aller à la recherche de Victoria. Arrivés au pied de la montagne, ils se séparèrent, et, pendant six semaines, parcoururent vainement les bois qui l'entourent et qui la couvrent. Leur provision de maïs était épuisée, ils allaient abandonner leurs recherches, lorsqu'un d'eux découvrit, en traversant un ravin, les traces d'un pied qu'il reconnut pour être celui d'un Européen ou d'un créole. On sait que l'habitude de porter des chaussures communique au pied une forme particulière que les indigènes reconnaissent très-facilement. L'Indien attendit deux jours en cet endroit,

et partit pour aller chercher de nouvelles provisions à son village, après avoir suspendu aux branches d'un arbre les deux derniers gâteaux de maïs qui lui restaient. Il pensait que Victoria, s'il les apercevait, y trouverait la preuve que des amis étaient sur sa trace. Cet espoir ne fut point déçu : Victoria, deux jours après, traversa le ravin, et vit les gâteaux. Il n'avait pas mangé depuis quatre jours, et, depuis deux ans, n'avait pas vu de pain. Il dévora cet aliment avant de réfléchir sur la circonstance extraordinaire qui pouvait le lui faire trouver dans un lieu aussi sauvage, et de chercher à savoir s'il avait été placé là par un ami ou par un ennemi. Mais, persuadé du reste qu'on ne manquerait pas de revenir, il résolut de se cacher aux environs, d'examiner ce qui pourrait se passer, et d'agir selon les circonstances. L'Indien revint en effet peu de jours après : Victoria le reconnut aussitôt, et se hâta de sortir de sa retraite pour le remercier de tant de zèle et de tant de constance. Mais l'aspect d'un fantôme tout nu et tout noir, qui, couvert d'une barbe épaisse, s'élançait, l'épée à la main, du milieu des buissons, épouvanta le fidèle Indien, qui prit d'abord la fuite, et ne reconnut son ancien général qu'après l'avoir entendu à plusieurs reprises prononcer son nom. Ému de douleur par l'état affreux dans lequel il le retrouvait, il le conduisit à son village, où Victoria fut reçu avec le plus grand enthousiasme. Le bruit de son apparition se propagea dans la province avec la rapidité de l'éclair; et d'abord on refusa d'y ajouter foi, tant on était persuadé de sa mort. Mais on eut enfin la certitude que l'intrépide Victoria existait encore, et, de toutes parts, les anciens insurgés vinrent se joindre à lui. En très-peu de tems, il détermina toute la province, à l'exception des places fortes, à se déclarer pour l'indépendance, et partit pour aller joindre Iturbide, qui se disposait à faire le siége de Mexico. Il fut reçu par ce chef avec beaucoup

de cordialité; mais l'indépendance de son caractère était trop peu en harmonie avec les projets d'Iturbide pour que la bonne intelligence pût long-tems subsister entre eux. Victoria n'avait pas combattu pour changer de maître, mais pour obtenir un gouvernement libéral. Iturbide, dans l'impossibilité de lui faire adopter ses vues, le contraignit à se réfugier de nouveau dans les forêts : Victoria n'en sortit, cette fois, que pour donner contre l'ambitieux empereur le signal d'une révolte générale. »

(*Monthley Review.*)

UN ÉPISODE DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

Après une marche longue et pénible, le jeune Roland de Saint-Pierre, commandant un faible détachement de voltigeurs, s'aperçut qu'il s'était égaré et qu'il ne pouvait plus espérer d'atteindre, avant la nuit, les avant-postes de l'armée française. Il fit faire halte à ses soldats, et les engagea à établir leur bivouac sous de beaux liéges qui bordaient la route sur laquelle ils se trouvaient. Les soldats ne pouvant, malgré l'heure avancée, renoncer à l'espoir de trouver une habitation, pour s'y procurer des vivres dont ils sentaient le plus pressant besoin, prièrent Roland de leur permettre de poursuivre leur marche jusqu'à ce qu'ils eussent découvert quelque chaumière de chevrier, qui pourrait leur fournir du lait et du pain dont ils se contenteraient, quelque grossier qu'il fût.

L'air pur de cette belle soirée d'automne était si calme, que la brise la plus légère n'agitait pas la feuille des arbres, et les pas appesantis des soldats étaient le seul bruit qui se fît entendre quand ils continuèrent leur route; la faim et l'inquiétude ayant fait taire ces refrains joyeux et ces ris

bruyans, familiers au soldat français, et qui le consolent de ses peines et de ses privations. Ce profond silence était analogue aux sentimens mélancoliques qui s'étaient emparés de l'esprit du jeune officier, revêtu, depuis une année seulement, de l'habit militaire. Roland de Saint-Pierre avait embrassé la carrière des armes avec le vif désir d'acquérir promptement de la gloire et de l'honneur à la pointe de son épée; il était entré en Espagne le cœur rempli d'enthousiasme et brûlant de se distinguer dans quelqu'occasion importante. Dans ces dispositions, il s'était jusque-là fort peu occupé des maux que la guerre, dans toute sa fureur, accumulait sur le malheureux pays destiné à être le théâtre de ses premiers exploits; mais il avait rencontré, dans la journée qui venait de s'écouler, bien des objets propres à faire naître une douloureuse émotion dans une ame novice encore aux horreurs d'une campagne. Des villages entiers couvraient de leurs ruines noircies des plaines dévastées : des fermes, naguère florissantes, n'offraient plus maintenant à l'œil épouvanté que des décombres à demi consumés par le feu : d'autres débris, bien plus tristes encore, disaient aux voyageurs que ceux qui, peu de tems auparavant, avaient vécu heureux et paisibles, avaient payé de leur vie une téméraire résistance aux entreprises d'un ennemi impitoyable. Cette scène de dévastation et de carnage avait fait sur le cœur de Roland une impression si profonde, que le paysage délicieux qui se déployait devant lui, à la lumière du crépuscule, était sans charme à ses yeux, et qu'il restait insensible au murmure d'un ruisseau qui, sorti d'un roc voisin, serpentait sur la montagne et rafraîchissait en passant l'épaisse couche de thym dont le parfum se mêlait à l'odeur suave des orangers.

Roland suivait machinalement ses soldats, qui commençaient à désespérer du succès de leurs recherches, quand

la lune, se levant tout-à-coup pure et brillante, leur fit voir, à quelque distance, un toit d'où s'échappait une légère colonne de fumée. Ranimée par cette vue, la petite troupe arriva bientôt près d'un bâtiment qui paraissait avoir fait partie des dépendances d'une maison considérable dont les ruines étaient éparses sur le sol. Un treillis brisé, auquel étaient encore attachés quelques festons d'une vigne qui le garnissait autrefois, et qui aujourd'hui rampait sur la terre humide; des fontaines taries, des statues et des bas-reliefs brisés, des pans de murailles noircies, montraient que le fer et la flamme avaient opéré dans ces lieux leurs terribles ravages. Cependant le tems avait déjà jeté sur ces ruines un voile de verdure qui en adoucissait l'horreur: les rayons de la lune se jouaient dans les fleurs sauvages qui remplissaient le jardin désert, et un souffle léger agitait les plantes grimpantes qui croissaient à travers les débris des murailles écroulées.

Les volets du bâtiment où les voltigeurs espéraient trouver un asile étaient fermés avec soin, et le silence profond qui régnait dans l'intérieur eût fait croire qu'il était inhabité, si une faible lueur, s'échappant à travers les nombreuses crevasses qui sillonnaient les murs, n'avait été la preuve évidente que quelque témoin avait survécu aux désastres dont ces lieux gardaient de si tristes souvenirs.

Les Français frappaient depuis long-tems sans obtenir de réponse : les protestations pacifiques de leur chef n'étaient pas plus favorablement accueillies, et, dans leur impatience, ils allaient se porter à des mesures plus énergiques, lorsqu'une femme d'un aspect extraordinaire parut sur le seuil éclairé par la vive lumière d'une torche de résine. Sa haute taille était enveloppée d'un grossier vêtement de laine auquel une corde servait de ceinture; de longs cheveux gris s'échappaient en désordre d'un capuchon noir, qui laissait à découvert un visage d'une pâleur

et d'une maigreur excessives. L'étonnement de Roland devint presque de l'effroi, quand, en examinant cette femme, qui, à la première vue, offrait tous les signes de la vieillesse, il s'aperçut qu'elle devait avoir à peine atteint l'été de la vie; il découvrit aussi, dans son attitude et dans toutes ses manières, une dignité qui s'alliait mal avec la rusticité de ses vêtemens et l'extrême pauvreté dont elle paraissait entourée. Un sourire amer effleura les lèvres de cet être singulier, à l'instant où elle vit entrer les soldats dans sa misérable demeure, et le pressentiment de quelque mystérieux danger pénétra l'esprit de Roland, lorsqu'il vit l'empressement presque joyeux que mettait, à préparer leur repas, une femme pour laquelle leur arrivée devait être pénible. Honteux de l'espèce de terreur qui s'emparait de lui dans un lieu que sa situation découverte et la proximité des troupes françaises mettaient à l'abri de toute surprise, le jeune officier chercha à repousser cette impression involontaire, et se disposa à profiter des préparatifs que ses soldats pressaient de tout leur pouvoir; ses regards restaient cependant toujours arrêtés sur la figure de son hôtesse, où, à travers les traces d'une grande infortune, il démêlait les restes d'une beauté dont l'expression avait quelque chose de surnaturel.

Connaissant la langue espagnole et désirant se procurer quelque lumière sur le sort de l'être bizarre qui prenait un tel empire sur son imagination, Roland lui demanda comment elle avait le courage de vivre seule dans un lieu si écarté et dans un tems si peu tranquille? Elle répondit d'un ton calme : « J'ai perdu tout ce qui m'attachait à la vie; la conservation de ma misérable existence mérite-t-elle une seule pensée, et d'ailleurs pourrais-je désirer la protection de mes concitoyens, quand ils sont si glorieusement entraînés loin de moi, par la noble et sainte cause qui appelle toute l'Espagne à la défense de son indépendance? »

Presque rassuré par la franchise de ce discours, Roland se contenta d'examiner avec attention un lieu pour lequel il sentait d'abord une aversion invincible : rien ne lui parut de nature à justifier ses craintes ; le bâtiment, de peu d'étendue et sans nulle dépendance, ne pouvait cacher aucun piége, et dix soldats bien armés avaient-ils quelque chose à redouter de la méchanceté d'une femme, quelque exaspérée qu'on pût la supposer ? Il s'assit enfin à la table où était servi le frugal repas, que les voltigeurs accueillirent avec des cris de joie, quand ils le virent accompagné d'une grande cruche de vin, surcroît d'abondance auquel ils ne s'étaient point attendu dans une demeure d'une apparence aussi misérable.

Leur chef ne partagea point cette bonne fortune, son antipathie pour toute liqueur fermentée l'emportant même sur le besoin de réparer ses forces, épuisées par les fatigues de la journée. Le repas fini, Roland fut conduit, par son hôtesse, à une petite chambre au-dessus de celle où ils avaient soupé : il eut d'abord quelque répugnance à se séparer de ses soldats ; mais, s'étant aperçu que de larges ouvertures dans le plancher lui permettaient de veiller sur tout ce qui se passait en bas, sans attirer lui-même l'attention, il consentit à cet arrangement ; et, trop agité pour se livrer au sommeil, il s'assit sur son lit et fixa un œil observateur sur la salle basse, éclairée par la flamme pétillante du foyer, autour duquel les Français fatigués s'étendirent, enveloppés dans leurs manteaux. Leur sommeil devint bientôt si profond que le moindre bruit n'atteignit plus l'oreille de Roland, et, le feu s'éteignant par degrés, il pouvait à peine, au bout d'une heure, distinguer la forme des corps immobiles qui gisaient sur le plancher. Le silence et l'obscurité qui régnaient autour de lui augmentèrent sa disposition mélancolique, et il était plongé dans les ré-

flexions les plus sombres, quand il entendit une voix douce et plaintive chanter les paroles suivantes :

Le Maure a franchi la montagne,
Son bras a renversé nos croix,
Et pourtant, sourd aux cris de nos tremblantes voix,
Nul céleste patron ne s'arme pour l'Espagne!
Ces ennemis au loin répandent la terreur,
De leurs rangs le trépas s'élance ;
Mais le ciel a compté les jours de leur bonheur,
Et sur eux gronde la vengeance.

Nos guerriers gisent sur la terre
Que leur sang rougit de ses flots ;
Laquelle d'entre nous, de la mort des héros,
N'a vu périr son fils, son époux ou son père?
Mais nos mains, qu'affermit un généreux courroux,
Saisissant la flamme et la lance,
Sur l'imprudent vainqueur qui se livre à nos coups
Vont faire tomber la vengeance.

Ces couplets étaient évidemment un fragment de ces nombreuses ballades auxquelles donnèrent naissance les événemens de la guerre contre les Sarrasins, et dont les Espagnols aiment à conserver le souvenir comme un brillant témoignage de la valeur et du patriotisme de leurs pères.

Mais, dans cette circonstance, le sens des paroles avait un rapport trop direct avec la situation des Français, pour ne pas produire sur Roland l'impression la plus vive. Il s'élança du côté où il avait entendu la voix, et s'écria : « Qui es-tu, toi dont les chants prophétiques m'avertissent de ce que je dois craindre sur cette terre consacrée à la vengeance? — Un ennemi, répond la douce voix qui avait chanté, mais un ennemi fatigué de voir répandre du sang. Ouvrez-vous un passage à travers la cloison qui nous sépare, et je veux vous rendre la liberté. »

Le bois vermoulu céda au premier effort de l'officier

français, et les brillans rayons de la lune, pénétrant par l'ouverture, lui permirent de voir une jeune fille pâle et tremblante, mais si belle, qu'il était impossible de supposer qu'elle eût perdu aucun de ses charmes dans les terribles événemens qui avaient laissé des traces si profondes sur tout ce qui l'environnait. « Suivez-moi, s'écria cette angélique vision ; le moindre délai peut causer votre mort. — Je ne vous demande que le tems d'éveiller mes soldats, répondit Roland, étonné de ne pas les avoir déjà vus accourir au bruit qu'avait occasioné dans toute la maison la chute de la cloison qu'il avait enfoncée. — Ils ne se réveilleront plus dans ce monde, dit l'étrangère d'un ton grave ; oubliez-les et songez à votre sûreté. Le poison a produit sur eux son effrayant effet, et la vie les a abandonnés sans retour. »

Roland, se précipitant sur l'escalier, arriva dans la salle basse, insensible au danger dont on le menaçait, et ranima le feu presque éteint, dont la flamme le convainquit bientôt de l'épouvantable vérité des paroles de la jeune fille. Les traits livides et défigurés de ses compagnons disaient assez de quelle mort ils avaient péri. Leur malheureux chef sentit son cœur se glacer en revoyant ceux qu'il avait quittés naguère pleins de vie et de santé, froids et immobiles, et, ce qu'il y avait de plus cruel pour lui, morts sous ses yeux et morts sans défense. Dans une douloureuse agonie, Roland tira son épée et s'écria : « Je jure que vous serez vengés, et je me dévoue à ce devoir sacré ! » Il tressaillit en voyant devant lui la jeune Espagnole qui, conservant au milieu de cette scène de mort la même expression calme et mélancolique, lui dit : « La vengeance est hors de votre pouvoir, à moins que vous ne vouliez l'assouvir sur moi : frappez, je suis prête... Hélas ! des têtes bien plus précieuses sont tombées sous les coups de vos compatriotes ! »

Roland baissa lentement la pointe de son épée ; il sentit

que ce n'était pas près de cette figure angélique qu'il pouvait s'abandonner à l'indignation qui remplissait son ame : ses yeux se fixèrent encore sur ses camarades privés de vie; ses larmes s'ouvrirent un passage, et, ne pouvant plus résister aux sensations déchirantes qui se pressaient sur son cœur, il s'éloigna de ce triste spectacle. Sa compagne, profitant de ce mouvement, saisit sa main et le conduisit vers l'escalier qu'ils montèrent en silence : elle lui fit traverser les deux chambres où s'était passé leur première entrevue, et, après avoir gagné un balcon qui s'ouvrait sur la campagne, Roland se trouva avec sa libératrice dans un sentier désert et embarrassé par des plantes sauvages. « Je vous ai sauvé de la mort, lui dit-elle; mais ma tâche n'est point finie. Un passage secret conduit à la route qui cotoie la base de la montagne : vous ne pourriez le trouver sans guide, je veux moi-même vous en servir; mais je le demande de votre reconnaissance, employez les jours que je vous aurai conservés à adoucir le sort de mes malheureux compatriotes; que le faible trouve en vous un appui, et opposez-vous de tout votre pouvoir à des barbaries qui n'épargnent ni le sexe ni l'âge. Regardez ces ruines amoncelées : autrefois un noble manoir s'élevait à leur place; une foule d'heureux paysans remplissait ses murs maintenant abattus, et y apportait à un seigneur adoré le tribut de sa reconnaissance; une famille nombreuse faisait retentir autour de lui les accens de son amour et de son bonheur. La dernière fois, hélas! que les échos de la montagne répétèrent nos chants, ils étaient ceux de l'hymen : nous célébrions les fiançailles de ma sœur aînée; nos jeux étaient animés par les sons de la guitare et des castagnettes; l'allégresse la plus pure remplissait tous les cœurs. Pendant que nous ne songions qu'à nous réjouir d'une union qui assurait le bonheur d'Estelle, un assassinat avait été commis dans nos environs; un colonel français était tombé sous

les coups d'un inconnu : les soupçons se portèrent sur notre famille; et, quand nous ignorions même encore ces funestes événemens, une troupe armée et menaçante s'élance sur la montagne. Nos amis se mettent en défense; une grotte secrète sert d'asile à Estelle et à moi, et, à travers les fentes du rocher, nous sommes témoins du combat qui s'engage. Mes sens m'abandonnèrent au moment où je vis mon père succomber sous le nombre des assaillans; mais ma sœur, plus malheureuse que moi, conserva le sentiment de notre infortune, et vit se dérouler sous ses yeux la scène de meurtre et de désolation qui suivit mon évanouissement. Nos frères, l'amant d'Estelle, nos amis, nos serviteurs périrent à sa vue; un horrible ruisseau pénétra jusqu'à notre retraite, et mes habits de fête furent baignés dans le sang de tout ce que j'aimais sur la terre. Le pillage succéda à ce massacre, et, après avoir enlevé tous les objets précieux, les Français livrèrent aux flammes cette habitation chérie, séjour, depuis tant d'années, de bonheur et de vertu. La fumée et l'excès de la chaleur me rappelèrent à l'horreur de notre situation : nous désirions mourir dans les flammes; mais le vent, sourd à nos vœux, dirigea l'incendie d'un autre côté, et nous fûmes sauvées pour accomplir une effrayante vengeance. Deux jours s'écoulèrent : nos ennemis, rassasiés de sang et chargés de butin, partirent; le son de leur trompette se perdit dans le lointain, et Estelle, la belle, la gracieuse Estelle, sortit de la caverne, les yeux éteints, ses blondes tresses subitement blanchies, les joues pâles et enfoncées, le fantôme enfin de ce qu'elle avait été jusqu'à ce jour. Elle fit un serment terrible sur les corps amoncelés de notre malheureuse famille : elle l'a fidèlement rempli.

» Chaque vie tranchée par la barbarie des Français a déjà dix fois été vengée par les faibles mains d'une femme. Mon courage, moins affermi que celui d'Estelle, recule

devant un si grand nombre de meurtres. Elle s'aperçut de vos soupçons quand vous refusâtes le vin qu'elle vous offrait, et alla, en conséquence, demander des secours à un ami fidèle qui vit à une petite distance de nôtre habitation. Pendant son absence, la Sainte-Vierge, que je prie sans cesse, m'ordonna de vous sauver : j'ai obéi à ses ordres. »

La voix qui avait raconté cette horrible histoire s'arrêta ; Roland voulut offrir ses remercîmens à sa belle et infortunée libératrice, mais elle avait disparu. La grande route était devant lui et il n'apercevait plus la trace d'aucun être vivant. Il resta un instant incertain de ce qu'il devait faire. Les rayons du soleil naissant éclairaient la campagne ; toute la nature paraissait renaître à la tranquillité et au bonheur, et l'officier français eût été tenté de prendre l'aventure de la nuit pour un songe pénible, si le silence et la solitude qui régnaient autour de lui ne lui avaient pas cruellement prouvé que ceux qui, jusque-là, avaient été les fidèles compagnons de ses fatigues et de ses dangers, avaient disparu pour toujours.

En approchant des avant-postes, il s'aperçut que les troupes françaises étaient en présence de l'ennemi ; il hâta sa marche et rejoignit sa division au moment où l'action s'engageait. Il se jeta avec impétuosité dans la mêlée ; l'issue du combat fut fatale aux Espagnols, et Roland, entraîné à leur poursuite, se trouva bientôt loin de la montagne dont il gardait un si profond souvenir et qui avait été si funeste à ses braves camarades.

La beauté d'Estelle et d'Irma, filles du comte de Los Tormes, était célèbre dans toute l'Espagne, et l'histoire tragique de leur mort supposée était le sujet de tous les chants populaires, qui, en exaltant leurs charmes et leurs vertus, excitaient tous les cœurs généreux à venger leur malheur. Quelques-uns de ces lais plaintifs tombèrent dans les mains de Roland qui n'avait pas besoin de cet

auxiliaire pour conserver le souvenir des deux sœurs. Il était continuellement occupé d'Irma et il associait cette douce et belle créature à tous ses plans futurs de félicité ; mais bien souvent, au milieu de ses tendres rêveries, il tressaillait, croyant voir la figure sévère d'Estelle s'interposer, comme un spectre menaçant, entre lui et l'objet de ses vœux et de ses plus douces espérances. En véritable chevalier français, Roland aimait à se persuader que l'influence d'un amour subit avait engagé Irma à lui sauver la vie : il souriait au motif qu'elle avait prêté à cette action, et l'ordre de cette aimable fille lui paraissait une ruse féminine dont l'adroite Espagnole s'était servie pour voiler ses sentimens secrets, sous le spécieux prétexte d'obéir à la voix du ciel. Certain d'être aimé, il sentait un désir irrésistible d'arracher Irma à l'horrible situation où elle était placée, et, sans savoir encore comment il atteindrait son but, il travaillait de tout son pouvoir à se perfectionner assez dans la langue du pays pour être pris au besoin pour un Espagnol.

Les hasards de la guerre fournirent à Roland l'occasion qu'il désirait. Son régiment fut stationné dans le voisinage des deux sœurs, et, sous l'habit d'un muletier, il s'aventura à s'approcher de leur demeure.

Prenant la même route qu'il avait suivie à sa première excursion, la montagne, la forêt, l'avenue de liéges, le jardin dévasté, la maison ruinée se montrèrent tour à tour à ses yeux, et ranimèrent dans son cœur le souvenir cruel de la soirée désastreuse qu'il y avait passée. Il croyait voir lui apparaître encore les figures décomposées de ses braves voltigeurs étendus sur le sol, où ils avaient cru trouver un repos passager, et où l'inflexible mort les avait fixés pour toujours.

Toutes ses facultés étaient absorbées dans cette triste méditation, quand tout-à-coup il fut rappelé à lui-même par la douce voix qui une fois déjà s'était fait entendre pour l'arracher à une mort certaine. Ses regards étonnés se

portent sous un dôme de feuillage, où il voit Irma agenouillée devant une croix surmontée de l'image de la Vierge à laquelle elle adresse son hymne matinale.

Roland fut près d'elle en un instant, et, avec la confiante vivacité de son âge et de sa nation, il lui jura, dans les termes les plus passionnés, un amour et une constance éternelle. Irma ne pouvait en croire ses sens, et écouta d'abord son pétulant admirateur avec une tranquillité apparente; mais elle n'eut pas plus tôt compris la véritable signification de ses discours, que, s'élançant vers la croix qu'elle serra contre son cœur, et jetant sur Roland des regards de mépris et de colère, elle s'écria : « Si je n'avais pas juré de ne plus répandre le sang, tout le tien, audacieux étranger, coulerait au pied de cet autel outragé; retire-toi, et ne juge pas la fille de Los Tormes d'après les folles espérances qui t'ont ramené dans ces lieux. » Elle dit, et, avant que le jeune Français eût pu essayer de calmer son courroux, la belle Espagnole avait disparu. L'amant méprisé resta comme pétrifié à l'endroit témoin de son humiliation, et, quoique maintenant sans espoir de faire consentir Irma à échanger son effrayante solitude pour une vie de luxe et de plaisir, il fut long-tems avant de se résoudre à écouter les conseils de la prudence, et à s'éloigner d'un lieu où il avait tout à craindre de la vengeance qu'il venait de provoquer, et dont il ne connaissait que trop les terribles effets.

L'image d'Irma occupa long-tems les rêveries de Roland : sa beauté, ses nobles sentimens, sa triste histoire, ne pouvaient, ne devaient point être oubliés.

Une troisième fois il revit la montagne : il y trouva un tombeau; une croix de bois marquait la place où reposait une des plus belles, une des plus aimables fleurs de la monarchie espagnole. Sa sœur, sous l'habit d'un soldat, avait joint les guérillas.

(*Forget Me Not.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Pluie de chenilles en Russie.—Le mot *pluie* n'est pas tout-à-fait exact, car les insectes dont il s'agit tombèrent le 17 octobre 1827, avec une neige abondante qui couvrit l'espace d'environ trois lieues de poste, dans le gouvernement de Twer. Le village de Pokrow est à peu près au milieu du terrain où ces petits animaux furent transportés par le tourbillon. La description que les observateurs russes en ont donnée ne suffit pas pour faire connaître à quelle espèce ils appartiennent ; mais M. le professeur Brewster, éditeur du *Journal des sciences d'Édinbourg*, en a reçu quelques-uns, et, si le transport ne les a pas trop déformés, on pourra les nommer et les classer. Leur existence est très-singulière, et provoquera sans doute des recherches d'un grand intérêt. Au moment de leur chute, on les vit, non-seulement marcher, mais, en quelque sorte, courir sur la neige ; leurs mouvemens étaient très-vifs. On regrette que les journaux russes ne disent point quelle était alors la température de l'air. On mit quelques-unes de ces chenilles dans un bocal plein de neige ; le thermomètre descendit à huit degrés de froid, et les insectes prisonniers n'en parurent point affectés. Comme ils s'étaient réfugiés en grand nombre dans les fentes des arbres et des maisons, on a pu les y observer assez long-tems, et constater qu'ils peuvent résister aux hivers de Russie, mais non pas à la chaleur des habitations russes, car tous ceux que l'on porta dans les maisons y périrent presque sur-le-champ.

L'entomologie du nord de l'ancien continent peut s'enrichir d'un grand nombre de faits analogues à celui-ci, et peut-être encore plus dignes d'attention. Au milieu de l'hiver, par un froid très-modéré pour le pays, mais de 10° au moins, un voyageur a vu des insectes ailés sortir de la neige en nombreux essaims, et voltiger dans l'air. Dans les forêts, après la fonte des neiges, les branches d'arbres verts abandonnées par le bûcheron, et qui couvrent le sol autour du tronc des arbres coupés, sont couverts de filamens déliés qui paraissent être l'ouvrage de quelque espèce d'insectes. Quant à la faculté de résister aux plus grands froids, on sait que des espèces très-connues et trop communes la possèdent à un très-haut degré : la punaise domestique, par exemple, résiste à une température de plusieurs degrés au-dessous de la congélation du mercure.

Exemples de longévité.—Les exemples de longévité ne sont point aussi rares qu'on se l'imagine généralement, et la liste suivante des personnes qui ont dépassé cent trente ans est la meilleure preuve qu'on en puisse donner.

David Cameron, mort en	1795	à l'âge de 130 ans
Jean de Lasomel	1766	130
George King	1766	130
John Taylor	1767	130
William Beattie	1778	130
John Watson	1778	130
Robert Macbride	1780	130
William Ellis	1780	130
Elisabeth Taylor	1764	131
Peter Garden	1775	131
Elir Merchant	1761	133
Mrs. Keit	1772	134
Francis Agne	1767	134
John Brookey	1777	134
Jane Harrison	1744	135
James Sheile	1759	136
Catherine Noon	1768	136
Margaret Forster	1771	136
John Morriat	1776	136

John Richardson, mort en................	1772	à l'âge de 137 ans
— Robertson..........................	1793	137
William Sharpley......................	1757	138
John M'Donough.......................	1768	138
— Fairbrother.........................	1770	138
Mrs. Clum.............................	1772	138
Thomas Dobson.........................	1766	139
Marie Cameron.........................	1785	139
William Laland........................	1752	140
Comtesse Desmond......................	——	140
James Sands...........................	1770	140
Iwarling (moine)......................	1773	142
Charle M'Findley......................	1773	143
John Effingham........................	1757	144
Evan Williams.........................	1782	145
Thomas Winsloe........................	1766	146
J. C. Drabakemberg....................	1772	146
William Mead..........................	1652	148
Francis Consir........................	1768	150
Thomas Newman.........................	1542	152
Thomas Parr...........................	1635	152
James Bowles..........................	1656	152
Henry West............................	——	152
Thomas Damme..........................	1648	154
Un paysan polonais....................	1762	157
Joseph Surrington.....................	1797	160
William Edwards.......................	1668	168
Henry Jenkins.........................	1670	169
Louisa Truxo..........................	1782	175

On peut ajouter à cette liste un mulâtre, qui mourut en 1797, à Frédérick Town, dans l'Amérique Septentrionale, et que l'on disait âgé de cent quatre-vingts ans.

On lit aussi dans le *County Chronicle* du 13 décembre 1791, que Thomas Carn, d'après les registres de la paroisse de St.-Léonard (*Shoreditch*), était mort en 1588, à l'âge de 207 ans; mais cet exemple de longévité est trop extraordinaire pour ne pas faire soupçonner quelque méprise.

La vie humaine a éprouvé de si grands accroissemens en Angleterre, dans ces dernières années, que toutes les compagnies d'assurance qui n'ont pas augmenté le taux de leurs primes ont fait de mauvaises affaires. Malgré le régime excitant et tonique des Anglais, le grand usage qu'ils

font des liqueurs fermentées, et leur médecine héroïque et perturbatrice, nous lisions dernièrement, dans un article de la *Revue de Westminster,* qu'on s'était assuré que la vie moyenne était plus longue dans la Grande-Bretagne qu'en France.

Géographie.

Sources du fleuve Saint-Laurent et du Mississipi. — M. Beltrami (1), ancien juge à la cour royale du *royaume d'Italie,* créé par Napoléon, et qui vient de publier son *Pélerinage en Europe et en Amérique,* présente aux géographes une nouvelle opinion sur les véritables sources du fleuve Saint-Laurent, et prétend avoir découvert celles du Mississipi. En Amérique, ainsi qu'en Angleterre, on ne l'a pas cru sur parole; on a pensé qu'il fallait plus d'un témoignage pour attester des faits sur lesquels un observateur isolé peut se tromper, s'il n'a pas eu le tems de parcourir le pays dans tous les sens. M. Beltrami trouvera aussi sur le continent européen un bon nombre d'incrédules : voyons toutefois ce qu'il dit sur les sources des deux plus grands fleuves de l'Amérique du Nord.

Suivant ce voyageur, le lac Rouge (*Red lake*), dont la position est entre 49° et 50° de latitude, et à 95° à l'ouest du méridien de Paris, verse une partie de ses eaux dans la baie d'Hudson, et l'autre dans le lac Supérieur : on peut donc le regarder comme la pièce d'eau la plus éloignée de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, qui reçoit lui-même les eaux du lac Supérieur, et, par conséquent, comme la source du fleuve. Cette conclusion manque de justesse : c'est en remontant un fleuve, et en comparant à chaque embouchure d'un affluent les deux courans qui

(1) Dans un précédent numéro, nous avons déjà entretenu nos lecteurs des découvertes de M. Beltrami.

viennent se réunir, que l'on peut reconnaître quel est le plus considérable, et c'est ce *courant principal* qui doit être regardé comme la continuation du fleuve, quelle que soit l'étendue de son cours. L'inspection d'une carte et la mesure des distances ne suffisent point pour résoudre ces questions.

Quant aux sources du Mississipi, M. Beltrami affirme que M. Schoolcraft s'est trompé en les plaçant dans le lac du Cèdre Rouge (*Red Cedar lake*); et que, s'il eût continué ses recherches, il aurait prolongé de plusieurs lieues le cours du second fleuve du monde, dans l'ordre de grandeur. C'est à cette découverte que M. Beltrami attache le plus de prix : elle était digne de sa persévérance; elle le dédommagea de ses fatigues. Voici comment il raconte cet événement, le plus remarquable de son *Pélerinage*. Il était aux environs du lac Rouge.

« Dans une excursion que je fis au sud-ouest, j'aperçus huit petits lacs, auxquels les Indiens n'ont pas donné de noms particuliers : ils communiquent tous entr'eux, et sont la source de la rivière du Gravier (*Gravel river*). La nature les a jetés négligemment sur un territoire tantôt attristé par de sombres nuages, tantôt égayé par les plus beaux paysages et une vive lumière. On y voit des collines, des vallons, une végétation variée et ravissante : je ne pouvais choisir un lieu plus agréable pour y passer la nuit. Puisque ces lacs n'avaient point encore de noms, je me crus suffisamment autorisé à leur imposer ceux des membres d'une famille à laquelle je suis attaché par les liens de la plus tendre et de la plus solide amitié. Je distribuai donc, chemin faisant, les noms d'*Alexandre*, de *Lavinius*, d'*Evrard*, de *Frédérica*, d'*Adèla*, de *Magdaléna*, de *Virginia* et d'*Éléonora*. La pureté des eaux de ces lacs me parut être une fidèle image du cœur des personnes auxquelles je les dédiais, et leur communication représentait,

dans la nature inanimée, les sentimens d'affection mutuelle qui unissent tous les membres de cette heureuse famille.

» Toute cette contrée est couverte d'érables à sucre, et partagée en nombreuses fabriques de sucre exploitées par les Indiens. Ce travail est leur principale ressource; il leur procure une matière d'échange, un aliment très-sain et un remède contre plusieurs maladies.....

» Je quittai le lac Rouge, et visitai le *Portage*, espace où la navigation est interrompue, et les marchandises transportées par terre pour être embarquées sur une autre rivière. J'en avais parcouru près de la moitié, lorsque je me vis sur le bord d'un petit lac dont les eaux, immobiles et profondes, sans ruisseau qui les alimentât et sans issue visible, entourées d'une forêt de cyprès, inspiraient une sorte de terreur. Tout auprès, une caverne obscure, remplie d'une eau qui semblait en interdire l'accès, avait quelques rapports avec l'antre de la Sibylle de Cumes. Je ne suis pas un Énée; je ne cherchai point à pénétrer les mystères de ce lieu : mais, plein des souvenirs de ma patrie, et en possession du pouvoir de nommer, j'imposai le nom d'*Averne* au lac que j'avais découvert.

» Le soir, j'atteignis l'autre extrémité du Portage, et je découvris un autre lac entouré de pins, dont je voulus qu'il prît le nom. Ses eaux ne sont point immobiles, mais dans un état de bouillonnement, comme celles d'une source. Il en sort un courant de trois à quatre milles de longueur, véritable origine des huit lacs dont je viens de parler, et, par conséquent, la source de la *rivière de Gravier* (Gravel river), par laquelle ces lacs communiquent avec le lac Sanglant (*Bloody lake*). Je passai la nuit sur le bord du lac des Pins; et le lendemain, à l'aide de mes compagnons indiens, je traversai un autre petit lac sur mon canot portatif. J'arrivai enfin sur le bord de la *rivière du grand Portage*, et je m'y embarquai. Cette

rivière coule dans un canal d'une largeur très-inégale; et, en deux endroits, elle étend ses eaux, et forme deux beaux lacs d'environ six milles de tour : le riz sauvage y abonde. Toujours usant de mes droits de premier explorateur, ces lacs portèrent le nom de leur production la plus remarquable.

» Cinq à six milles plus bas, nous nous trouvâmes au milieu d'un lac plus étendu, mais sans issue. La contrée que nous avions traversée est très-singulière : la terre y tremble sous les pieds, comme dans les prairies bourbeuses : on dirait qu'elle est suspendue au-dessus des eaux. Le dernier lac a la forme d'une demi-lune; une belle île en occupe le milieu.

» Nous allâmes reconnaître une rivière qui tombe dans le lac vers le sud. Ses sources, dont nous pûmes approcher en canot jusqu'à la distance d'une cinquantaine de pas, ne sont qu'à six milles du lac, au milieu d'une petite prairie. Du haut d'une petite éminence jetée comme à dessein pour servir d'observatoire, au centre de ce pays de plaines nivelées, on découvre à la fois tous les lacs, les canaux par lesquels ils communiquent, les forêts, et un horizon immense; et l'on est au point le plus élevé de l'Amérique du Nord, si on excepte les monts sourcilleux et couverts de neiges éternelles! Du pied de cette butte, de quelques centaines de pieds de hauteur, des eaux coulent vers le golfe du Mexique; d'autres courans se dirigent vers l'Océan; et d'autres sont tributaires des mers du pôle! Et ce qui est encore plus étonnant, un lac est au milieu de ce vaste plateau si élevé, sans inclinaison apparente, plaine dont l'œil ne peut apercevoir les limites!

» D'où viennent ces eaux? comment ce lac s'est-il formé? c'est au grand architecte qu'il faut le demander. A quoi peuvent servir des conjectures, et surtout celles des *savans*, plus fausses que toutes les autres explications ima-

ginaires, parce que l'esprit qui les crée se pique d'être subtil, croit savoir et veut instruire les autres.

» Les eaux de ce lac extraordinaire n'ont aucune issue : je ne crains point de l'affirmer, parce que j'ai vérifié, par plus d'une épreuve, la portée de ma vue, et que je connais le degré de confiance que je puis lui donner. J'assure donc que le terrain s'abaisse autour de ce lac, bien loin que son bassin soit environné de coteaux ou de montagnes, si ce n'est à une distance si grande qu'on ne peut plus admettre aucune communication souterraine entre les deux extrémités. Mais, comme le témoignage de mes yeux ne pouvait suffire pour certifier une découverte aussi contraire aux opinions accréditées, j'ai multiplié mes courses aux bords du lac et dans les environs : ainsi, j'ai la certitude que ses eaux n'ont point d'issue apparente; et de plus, ses bords ne présentent nulle part quelques traces de l'action d'un volcan. J'ai voulu sonder la profondeur de cet abîme : mes cordeaux n'ont pu atteindre le fond. Ces eaux viennent donc des entrailles de la terre, purifiées par un long repos, ou par la filtration à travers des couches très-épaisses, car leur transparence ne peut être surpassée. Encore une fois, d'où viennent-elles?

» Les sources de la rivière que j'avais remontée sont au nord du lac, peu éloignées de ses bords, et sans doute alimentées par ses filtrations. De l'autre côté vers le sud et au pied de la butte, ainsi que les sources dont je viens de parler, on voit un bassin d'environ quatre-vingts pieds de tour; des eaux très-abondantes en découlent : VOILA LA SOURCE DU MISSISSIPI ! Un peu plus loin, au sud de la butte, une autre source est celle de la *rivière Rouge*, ou *rivière Sanglante*, nom qu'elle devra conserver.

» Ces trois sources ont donc une origine commune; un même réservoir entretient leur écoulement. Ce lac mystérieux n'a pas plus de trois milles (une lieue) de tour : il

n'étonne point les yeux, mais que ne dit-il point à l'esprit! Il était juste de le tirer de l'oubli auquel les géographes l'ont condamné, quoique l'on ne puisse indiquer, sur toute la terre, aucun point qui mérite plus d'attention. A l'avenir, il portera le nom d'une dame *dont la vie fut une pratique constante de la morale la plus pure, et la mort une calamité pour tous ceux qui avaient eu le bonheur de la connaître*, éloge simple et mérité qu'en faisait une de ses amies, Mme la comtesse d'Albany. Que ce lac porte donc le nom de JULIA, et que l'on dise *les sources* JULIA de la rivière Sanglante, du MISSISSIPI, ou, comme disent les Algonquins, du *père des eaux*. Qu'il fut heureux, l'instant de ma vie où je fis cette brillante découverte! Les ombres de Marc Pol, de Colomb, d'Améric Vespuce, des Cabots, de Verazani, de Zeno et d'une multitude d'autres navigateurs illustres m'environnaient et m'applaudissaient; ces grands hommes venaient célébrer la gloire d'un compatriote qui venait de s'associer à leur immortalité. »

M. Beltrami a choisi la forme épistolaire pour raconter les événemens de son pélerinage, exposer ses observations et ses découvertes. Ses lettres sont adressées à une comtesse plus réelle, sans doute, que la marquise de la *Pluralité des Mondes*. Les pays qu'il a visités seront examinés de nouveau; les explorateurs procéderont régulièrement, par des méthodes rigoureuses, produiront leurs mesures et leurs calculs, écriront non pour les dames, mais pour la science. Jusqu'à ce qu'ils aient terminé leur travail, on s'abstiendra de prononcer aucun jugement sur la relation de M. Beltrami. Suivant ce voyageur, le lac *Julia* est à 48° 3′ de latitude nord, et à 4° à l'ouest du méridien de la Nouvelle-Orléans. Ainsi, la distance de la source du fleuve à son embouchure n'excéderait point cinq cents lieues. Les géographes se détermineront sans doute à regarder le

Missouri comme le principal courant dont l'Ohio serait le plus grand affluent, et le Mississipi, le second tributaire; déchéance bien humiliante pour le roi des fleuves de l'Amérique du Nord.

Commerce.

Relations commerciales entre l'Europe et la Chine. — On n'a pas de données récentes sur le commerce direct entretenu par les Russes avec le nord de la Chine, et dont Kiatka est le centre. Entre cette ville, où les marchands et les établissemens des deux nations ne sont séparés que par un petit ruisseau, et Astrakan, si avantageusement placé pour être l'entrepôt du commerce de la Russie avec les nations asiatiques, les communications peuvent être considérablement améliorées. Si l'intérieur de l'Asie fait quelques pas de plus vers la civilisation, si les voyages y deviennent sûrs et moins pénibles, si des caravanes régulières partent et arrivent à des époques fixes pendant toute la belle saison de ces contrées, l'importance de cette voie commerciale se fera nécessairement sentir dans toute l'Europe orientale. Aujourd'hui, elle est presque exclusivement bornée à la Russie, à un petit nombre d'objets d'échange, et ses produits ne peuvent être comparés à ceux du commerce par mer.

A l'exception de la Russie, de la Grande-Bretagne et de ses colonies, presque toute la correspondance commerciale de la Chine avec le reste du monde est entretenue par l'intermédiaire des États-Unis. Ces rivaux des navigateurs anglais vont aux Philippines, aux îles Sandwich, dans toute l'Amérique du Sud, et y portent les produits du sol et de l'industrie de la Chine. L'accroissement de cette branche de commerce a été si rapide, que, suivant l'évaluation des Chinois, elle fut de 229,505 liv. st. (5,737,625 fr.)

en 1825. Dans l'espace de vingt années, la valeur des objets importés en Chine par les Américains s'est élevée de 740,795 liv. st. à 1,609,062 liv. st., c'est-à-dire, à plus de moitié de tout ce que la Chine reçoit du dehors. La Compagnie anglaise des Indes Orientales n'a pu, malgré ses priviléges et ses efforts, étendre son commerce aussi loin que ses infatigables concurrens. Ainsi, un peuple naissant, et dont la population n'est guère que la moitié de celle de l'Angleterre, menace cette dominatrice des mers d'envahir ses plus beaux domaines, et de la supplanter dans les principales places de commerce.

Il est maintenant bien certain que la Compagnie anglaise des Indes Orientales a complétement échoué dans son projet d'introduire à la Chine les produits de manufactures d'étoffes de coton de la Grande-Bretagne. Les Américains ont été plus heureux ou plus habiles; quoique l'époque de leurs importations en Chine ne remonte pas plus haut que 1819, et que, dans le cours de cette première année, leurs spéculations aient été encore timides et peu productives, on est surpris de l'énorme quantité de marchandises fabriquées en Europe qu'ils ont introduites en Chine, en 1825 : on l'évalue à 4,290 pièces de camelots, 12,067 pièces de draps larges, 31,694 de mouchoirs, 8,288 de batiste, 7,376 de toiles peintes, et 13,794 de toiles pour chemises. Ainsi, les marins anglais voient passer sur des vaisseaux étrangers des marchandises de leur propre pays, qu'il leur est interdit de prendre en chargement, à cause du privilége de la Compagnie des Indes Orientales.

Si le gouvernement anglais avait la sagesse d'abolir le monopole du commerce de la Chine, on verrait changer en peu de tems un état de choses dont les inconvéniens ne sont que trop sensibles. Outre les étoffes de laine et de coton et les fourrures, on pourrait faire d'importantes exportations de plomb, de mercure, de fer et de cuivre.

En 1824, les Américains expédièrent, pour la Chine, des métaux dont la valeur fut estimée à 116,375 liv. st.; cette quantité n'est certainement pas la mesure de ce qu'il serait possible d'y introduire, avec la supériorité de moyens et d'influence que la Grande-Bretagne peut déployer pour l'avantage de son commerce.

Depuis long-tems, les Chinois achètent les étoffes de laine de l'Angleterre, et ils en ont contracté l'habitude, peut-être même le besoin. La Compagnie des Indes Orientales prétend que les envois des dernières années ont surpassé les demandes; mais elle ne tient pas compte de ce qui est arrivé en Chine par la voie de contrebande, ni de ce que les Américains y ont porté : ce dernier objet est évalué à 145,885 liv. st. pour l'année 1825.

Quant aux étoffes de coton, on peut juger du débit qu'elles obtiendront en Chine, par la consommation que l'on en fait aujourd'hui dans l'Inde. En 1826, on en vendit dans ces dernières contrées plus de 20,000,000 d'aunes : or, on sait que la Chine est plus peuplée et plus riche que l'Inde ; que le coton n'y abonde point, et que la main d'œuvre y est assez chère. Les nankins sont les seules toiles de coton dont la Chine ait fait, la première, une exploitation qui lui est encore profitable; toutes les autres étoffes de coton sont moins chères partout ailleurs que dans cet empire. On a donc la certitude que cette branche de commerce sera très-productive, et pourra se maintenir assez long-tems. Les procédés de filature et de fabrication sont parvenus, en Europe, à un degré de perfection que ni l'Inde, ni la Chine, n'atteindront jamais; en sorte que, malgré la distance, les frais et les dangers d'une longue navigation, les étoffes de l'Europe seront moins chères à la Chine que celles du pays.

Le tableau suivant, où les prix du thé en Angleterre et en Hollande sont comparés l'un à l'autre, aux époques de

1772 et de 1827, fera voir que l'action exclusive de la Compagnie sur cette branche de commerce est encore plus malfaisante que dans les autres.

Espèce de thé.	Prix de Londres (1772)	Prix de Holl.	Prix de Londres (1827).	Prix de Holl.
Boû.... ..	1 sh. 10.25 d.	2 s 0.5 d.	1 s. 7 d.	0 s. 5.4
Congou....	3 0.25	3 7.875	2 5.8	1 0.9
Hyson.....	7 4	6 8.68¾	4 11	2 7.125
Prix moyen.	4 0.75	4 1.68¾	2 11,9	1 4.47

Ainsi, depuis 1772, les thés vendus aux Anglais par leur Compagnie des Indes Orientales n'ont baissé de prix que de 25 p. %; tandis que ceux de Hollande ont subi une diminution de 66 p. %.

On a calculé que la Compagnie des Indes vend ses thés à 92 p. % au-dessus du prix d'achat, et que la comparaison des prix de Canton à ceux d'Anvers et de New-York n'indique pas plus de 48 p. %.

Quant à la consommation totale qui se fait annuellement dans le Royaume-Uni, on ne connaît rien de plus récent que les évaluations de 1824 : elle s'élevait alors à 28,300,000 livres, dont la valeur, calculée d'après les prix courans de Londres, serait de 3,686,682 st. (environ 92,000,000 fr.). Sur le continent d'Europe, ou aux États-Unis, toute cette masse de thé ne coûterait que 2,950,178 liv. st.; la différence 736,504 liv. st. est donc le bénéfice illicite que la Compagnie se procure, en violant ses engagemens envers la nation. Pour connaître la totalité de ses profits sur cette seule branche de commerce, il faut calculer tout ce qui est à sa charge, en Chine, en Angleterre et en mer : tous ces frais réunis n'excèdent point 1,000,000 liv. st., comme on peut le vérifier d'après des données authentiques; et, dans cette évaluation, on n'omet pas les retards, les avaries, ni aucun des accidens d'une longue navigation.

Correspondance.

DEUXIÈME LETTRE A M. SAULNIER FILS, DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE, SUR LES APPROVISIONNEMENS DE PARIS.

Monsieur,

Dans ma première lettre (1) nous avons cherché à fixer nettement le principe unique et général qui nous semble devoir diriger l'intervention de l'administration dans l'approvisionnement des grandes capitales. Ce principe n'est pas celui des économistes, *laissez faire et laissez passer*; il est plus réservé et plus sage, quoique renfermant autant de liberté véritable. Il consiste à observer avec soin d'où les produits partent pour arriver au consommateur, et à tenir les communications de celui-ci au producteur aussi libres, aussi sûres, aussi directes qu'il est possible, sous certaines conditions de surveillance, déterminées par la nature et l'indispensable nécessité des objets.

Il y aurait, en effet, erreur et imprudence à croire que le commerce d'approvisionnement d'une ville tel que Paris pût être livré à une indépendance absolue, sans règle ni contrôle de la part de l'administration; et il suffit, pour s'en convaincre, de considérer un moment le genre particulier de produits auxquels il s'applique, ainsi que les conséquences vitales qu'entraîneraient pour l'ordre social, je ne dis pas seulement leur pénurie imprévue ou leur qualité dangereuse, mais même leur trop excessive abondance, et généralement toutes les variations subites et considé-

(1) Voyez le précédent numéro.

rables qui surviendraient dans leurs quantités et leurs prix.

Les autres objets manufacturés peuvent, en général, se multiplier avec rapidité, selon les besoins du commerce. Une association de négocians qui, par des achats extraordinaires, produirait tout-à-coup une rareté factice dans quelque objet de cette classe, par exemple dans les fers ou dans les toiles, n'occasionerait jamais qu'une élévation de peu de durée dans les prix; parce que cette hausse même donnerait aussitôt à la fabrication une activité qui mettrait bientôt l'offre au niveau de la demande. On ne peut espérer une compensation si prompte quand il s'agit des denrées alimentaires : alors il ne dépend pas du producteur d'élever rapidement la quantité de ses produits; il lui faut le tems et la saison favorables. Ainsi, une fois la hausse de ce genre de denrées opérée, que ce soit par une disette réelle, ou par l'effet de grandes spéculations commerciales, il faut attendre la récolte nouvelle pour amener forcément une baisse dans les prix; et cette attente exige au moins une année. Il faut donc que l'administration veille pour prévenir ou adoucir une pareille perturbation.

Autre différence : une hausse dans le prix de quelque objet manufacturé peut, sans doute, causer momentanément de la gêne aux consommateurs qui ont besoin de s'en servir; mais elle ne répandra jamais aucune alarme dans la société. Elle ne déterminera pas les familles à augmenter encore la rareté réelle ou factice par des achats subits et exagérés. Le moment où les toiles deviendraient très-chères n'est pas celui que les familles choisiront pour augmenter leur provision de linge; au contraire ce sera un motif pour le remettre à un autre tems. Il n'en est pas ainsi des substances alimentaires. Le seul soupçon de la pénurie possible pousse à l'instant toute la population qui a quelques capitaux disponibles à augmenter, hors de toute mesure, son approvisionnement particulier, et à enflammer ainsi la

hausse des prix, jusqu'à produire l'effrayante apparence de la disette au milieu d'une réelle abondance. C'est même à calmer de pareilles craintes que peuvent presque uniquement servir les approvisionnemens tirés de l'étranger pour une grande population. Car, par exemple, une flotte de 500 navires de 300 tonneaux toute chargée de grains, ce qui formerait une sorte d'armada commerciale, ne suffirait pas pour nourrir la France pendant dix jours; quoique l'annonce de son arrivée dût, sans aucun doute, produire un résultat beaucoup plus considérable, en faisant rendre à la consommation générale l'excédant de denrées emmagasinées par la frayeur. Ainsi, après la mauvaise récolte de 1802, l'élévation alarmante du prix du blé fut tout-à-coup calmée par une importation dont le montant total n'excéda pas la quantité nécessaire pour fournir à la consommation de la France pendant deux jours et demi. Mais la mesure avait été sagement combinée et faite à propos par le gouvernement d'alors. On conçoit que l'administration d'une grande capitale doit considérer comme un des plus impérieux devoirs, celui de préserver de pareilles alarmes une population entassée et incapable, par sa position, de se pourvoir elle-même : il faut donc, pour cela, voir, connaître et intervenir au besoin.

Par un contre-coup singulier, mais très-réel, une baisse subite et exagérée dans les denrées d'approvisionnement engendre des conséquences qui ne sont guère moins funestes, quoique l'effet en soit généralement moins compris et moins alarmant.

Lorsqu'une classe d'objets manufacturés devient momentanément trop abondante pour les besoins actuels, le fabricant peut en suspendre la vente pour attendre un tems meilleur; il ralentit en outre sa fabrication jusqu'à ce que l'excès des marchandises produites soit écoulé. De telles circonstances, à la vérité, lui causent des pertes; mais au

moins les produits fabriqués restent intacts pour la société entière. Le producteur de denrées alimentaires est dans une situation beaucoup plus défavorable. Quand ses produits sont prêts pour la consommation, la vente en est presque toujours forcée par leur nature même : car chaque jour de retard est, pour le grand nombre, une cause rapide de détérioration ; et, quant aux autres, les frais de leur emmagasinement, de leur conservation, de leur entretien, en chargent tellement la valeur primitive, qu'il n'est pas prudent de s'y résoudre sans l'espérance fondée de grands avantages, de sorte que ce parti doit être l'exception, plutôt que la règle, d'une exploitation agricole. D'ailleurs combien n'y a-t-il pas de producteurs, surtout dans le peuple, pour lesquels le retard de la vente est pécuniairement impossible? Ici donc la dégradation physique ou commerciale du capital employé à produire est imminente, et la cessation de la production ou la famine en est la suite. L'administration, placée au centre de la société, doit certainement prévenir, autant qu'elle le peut, des résultats si funestes.

Mais, indépendamment de la juste proportion des produits, il y a encore leur qualité qui doit être l'objet de sa surveillance journalière. Qu'un manufacturier détériore sa fabrication, il y a perte pour l'acheteur ; mais le vice étant promptement reconnu et signalé par la concurrence, le consommateur en fait justice en se fournissant ailleurs. Dans la détérioration des denrées alimentaires, il n'y a pas seulement perte, il y a péril, et un péril qui peut être suivi des plus grands malheurs dans une nombreuse population. Au milieu de tant de vérités qui nous pressent, nous n'avons pas besoin d'insister sur celle-ci.

Enfin un dernier motif prescrit à l'administration d'avoir les yeux ouverts sur toutes les transactions qui s'opèrent dans les halles et marchés publics de denrées.

Les fabricans d'objets manufacturés ont tous, plus ou

moins, l'habitude et l'expérience du commerce, soit qu'ils débitent eux-mêmes leurs produits, ou qu'ils les fassent vendre par des agens étrangers; ils ont en eux tous les élémens nécessaires pour défendre suffisamment leurs intérêts, et pour vendre ou garder au besoin. Le grand et principal producteur de denrées alimentaires, c'est le peuple, le peuple des campagnes, qui, par la continuité de ses travaux manuels, n'a ni le tems, ni l'occasion d'acquérir des connaissances commerciales; il se trouve dans une situation d'autant plus défavorable, qu'il est, comme nous l'avons déjà remarqué, contraint de vendre presque à jour fixe, par la nature même de ses produits. Il faut donc que l'administration voie ses peines et y pourvoie, non pas en achetant elle-même, ou en fixant impérativement le prix des denrées, genre d'absurdité dont, au reste, les événemens font bientôt justice; mais en faisant, pour le mode de vente, des réglemens tels que le vrai prix de chaque denrée lui soit assigné et donné par la force de la concurrence publique, en l'absence comme en présence du producteur propriétaire : et si, par hasard, on était tenté de considérer cette perfection de la vente comme un miracle, je préviens que le miracle est la chose du monde la plus simple et la plus facile; qu'il est même réalisé journellement pour certaines parties, comme nous le dirons en son lieu.

Jusqu'ici, nous avons songé principalement aux productions qui alimentent l'approvisionnement : mais, pour être juste, c'est-à-dire pour établir un ensemble de choses durable, il faut pourvoir également et avec le même soin aux intérêts pécuniaires de ceux qui détaillent et de ceux qui consomment; car ces deux sortes d'agens ne sont pas moins indispensables que les premiers à la production. Or, que doit désirer le détaillant? D'abord, l'exhibition fidèle et complète des produits qui doivent concourir à l'approvisionnement public, afin qu'il en puisse apprécier les quan-

tités et les qualités relatives ; puis une enchère libre, mais régulière, qui lui donne le moyen assuré de s'en rendre maître pour la valeur véritable, sans intrigue ni bassesse ; car nous ne sommes pas de ces philosophes qui n'imaginent de dignité et d'honneur que pour la bonne compagnie. Or, ces conditions étant remplies, la part des intérêts du consommateur est aussi toute faite ; car, si le détaillant a payé la vraie valeur des choses selon l'équitable arbitrage de la concurrence, et si la reproduction de ces choses est assurée avec une même abondance par l'intérêt également satisfait des approvisionneurs, toutes les chances se réuniront pour que le consommateur définitif paie aussi la denrée ce qu'elle vaut, ni plus ni moins. C'est là tout ce que lui doit l'administration car il ne saurait désirer mieux pour lui, sans injustice pour les autres, et sans se faire, par la suite, tort à lui-même.

Ces rapprochemens suffisent pour montrer que, si le commerce des autres objets manufacturés peut être tout-à-fait libre et abandonné indéfiniment à ses propres combinaisons, celui qui fournit à l'approvisionnement alimentaire d'une grande capitale doit être, je ne dis pas gêné ou même ordonné par les réglemens de l'administration, et encore moins exécuté par elle, mais simplement surveillé de très-près avec autant d'activité, de fermeté et de lumières ; le tout dans l'unique vue d'assurer, aux produits dont il se compose, un débit sûr, facile, équitable, et de plus uniforme, ou du moins dont l'uniformité ne puisse être troublée que par l'inévitable force des accidens physiques dont les effets peuvent toujours se prévoir à l'avance, quoiqu'il ne soit pas toujours donné à l'homme d'y remédier : et, si nous ne nous sommes point fait illusion dans cet exposé, on conviendra que les conditions précédentes, supposées remplies, réaliseraient un approvisionnement parfait, étant à la fois, et avec une égale équité, calculé

pour le plus grand intérêt de ceux qui créent les denrées, de ceux qui les débitent, et de ceux qui les consomment.

A quoi bon, pourra-t-on dire, accumuler tant d'argumens, de préparations et de soins pour établir des vérités si évidentes? Elles nous semblent aussi telles en effet à nous-mêmes, mais elles sont cependant si peu pratiquées, n'importe par quelles causes, que l'on ne saurait mettre trop de rigueur à leur donner le caractère et la force de démonstrations.

Examinons, en effet, les divers modes par lesquels les transactions de l'approvisionnement public s'opèrent dans la capitale; nous y verrons ce spectacle digne de surprise: la perfection dont nous venons de parler, établie pour quelques parties avec une fidélité et une réussite presque idéales; tandis que toutes les autres, et, dans le nombre, les plus importantes, sont abandonnées, ou du moins ont été jusqu'ici abandonnées aux combinaisons les plus fausses pour le bien public, comme les plus embarrassantes pour l'administration; en sorte que l'on s'est donné beaucoup plus de peines et de tracas pour mal faire, qu'il n'en aurait fallu pour faire bien, si l'on avait su mieux s'y prendre. On nous pardonnera ce que cette assertion a de tranchant, lorsqu'on saura que nous ne l'avançons que d'après les documens officiels qui nous ont été sincèrement communiqués par l'administration elle-même, désireuse de constater avec sagesse la convenance d'améliorations souvent réclamées; lesquelles, pour dire la vérité, consistent simplement à étendre et généraliser, pour toutes les parties de l'approvisionnement, les excellentes combinaisons déjà réalisées depuis long-tems, dans quelques-unes, par ses propres lumières et sa propre volonté. Mais les intérêts qui se groupent autour d'un approvisionnement millionnaire, comme celui de Paris, sont si puissans et si actifs, ils sont si intelligens à défendre les abus qui leur sont profitables, si

adroits à alarmer l'administration sur les graves conséquences des innovations les plus sages, et surtout si absolus dans leurs conclusions erronées, que l'administration seule ne pourrait briser les liens dont ils l'enveloppent, si la clameur publique ne venait, pour ainsi dire, au secours de ses bonnes intentions. Or, pour peu que l'on ait de cœur, lorsque l'on voit un si grand bien possible, c'est le talent qui peut manquer pour répondre à cet appel, mais non pas l'assentiment ou la volonté : car il ne s'agit pas ici seulement de l'intérêt plus ou moins bien consulté de quelques personnes, ou de la réalisation précipitée d'une théorie économique ; mais de la prospérité de vingt ou trente départemens qui environnent Paris jusqu'à cinquante et soixante lieues de distance, et dont la population agricole est intéressée, directement ou par contre-coup, dans l'immense consommation de Paris. C'est de cette population laborieuse, qui ne peut ni écrire ni se plaindre, que nous prenons ici la défense, non moins que celle des détaillans et des consommateurs. Or, comme en pareille matière les faits sont toujours beaucoup plus expressifs que les paroles, nous allons montrer, par quelques exemples, comment ces trois classes d'individus sont traitées dans le commerce d'approvisionnement actuel, dont elles forment, avec le voiturier, les seuls agens utiles et indispensables, ainsi que nous l'avons prouvé dans notre première lettre.

Une partie de l'approvisionnement de Paris est effectuée par des cultivateurs assez peu distans pour y porter ou y faire porter directement leurs denrées. Cette classe réunit donc, ou peut réunir, les avantages du voiturier à ceux du producteur ; et elle n'est exposée qu'aux inconvéniens du mode de vente par lequel sa denrée est transmise aux détaillans. Les producteurs éloignés, incomparablement plus nombreux, ont un obstacle antérieur à vaincre, puisqu'ils sont privés de cet accès direct ; c'est donc par eux qu'il

faut commencer afin de les amener au marché public, comme les précédens.

Cette classe de producteurs ne peut concourir à l'approvisionnement de Paris, indépendamment de l'assistance de l'administration, qu'en se plaçant dans une des trois conditions suivantes : il faut qu'ils adressent directement leurs produits, soit aux détaillans, soit aux consommateurs, ou bien qu'ils les envoient par un voiturier à un commissionnaire qui les vendra pour leur compte et leur en fera passer le prix; ou enfin il faut qu'ils les vendent à des marchands forains, lesquels se chargeront de les apporter à Paris et de les y vendre à leurs risques et périls.

L'envoi direct exige des conventions préalables relativement au prix. Celui-ci sera fixe, ou variable et réglé d'après le marché public. S'il est fixe, le producteur n'a point de motifs pour perfectionner sa fabrication, mais il a intérêt de sacrifier la qualité à la quantité, au moins jusqu'à la limite de détérioration qui lui ôterait son acheteur. Celui-ci de son côté, pour n'avoir jamais à vendre au-dessus du cours, est contraint de traiter au plus bas prix avec le producteur, ou au moins au-dessous du prix moyen; et, s'il n'y peut parvenir, il faudra qu'il balance ses pertes, en trompant le consommateur. Ce ne sont là, sous aucuns rapports, des conditions commerciales qu'il faille désirer de voir se multiplier.

Elles ne sont pas meilleures si le prix de l'envoi direct est variable, selon les oscillations du marché public. Car alors qui constatera les prix de ce marché, et surtout les qualités précises auxquelles ils s'appliquent? Ce ne peut être le producteur absent. Sera-ce donc le consignataire? Mais c'est le faire juge dans sa propre cause : alors plus d'équité, partant nuisance pour l'approvisionnement qui ne peut s'entretenir avec constance que sur l'équitable balance des intérêts.

Ce mode est mauvais, passons au suivant. Le producteur choisit lui-même un voiturier à qui il confie ses denrées, et il les adresse par lui à un commissionnaire de Paris, qu'il charge de les vendre au meilleur prix possible. Voici alors un intermédiaire d'un ordre généralement très-inférieur qui se trouve acquérir une grande influence dans la transaction. Car les rapports du voiturier, contraires ou favorables, ébranleront ou soutiendront puissamment la confiance de l'expéditeur dans le commissionnaire qui vend pour lui; et, ici comme ailleurs, les bons rapports se paient un prix qui doit se retrouver quelque part. Quelle tentation pour le commissionnaire de s'indemniser largement d'une pareille avance! Et quelle tentation aussi de tromper son expéditeur sur la vente de denrées, de nuances si excessivement diverses et dont les prix peuvent quelquefois varier si fortement d'un jour à l'autre, par leur seule détérioration naturelle autant que par un arrivage plus ou moins abondant! Supposez le commissionnaire parfaitement probe, ce qui est de tous les cas le plus favorable, et, en outre, ne cédant jamais à l'occasion de se rendre acquéreur lui-même, ce qui est une utopie presque idéale; quelle sécurité aura le producteur qu'il en est ainsi? Quelle connaissance aura-t-il des besoins futurs, ou des avantages de prix que pourraient lui procurer des perfectionnemens dans sa production? Tout cela il le verra par les yeux et les rapports du commissionnaire, c'est-à-dire à travers les erreurs de sa légèreté ou de son insouciance, je ne dis pas à travers le voile de ses spéculations et de ses intérêts, puisque je l'ai supposé n'en ayant pas d'autres que ceux de ses commettans. Mais, même avec cette concession, ce ne sera pas là encore une indication bien sûre des demandes réelles de l'approvisionnement, ni par suite un motif bien puissant d'excitation à produire ou de sécurité à le faire. Trop d'incer-

titude et de péril s'attache à cette combinaison, pour la présenter comme la perfection possible du commerce d'approvisionnement.

Maintenant que sera-ce, si, au lieu de suppositions presque idéales de désintéressement et d'abnégation de soi-même, que nous venons un moment d'admettre, nous rentrons dans la réalité trop ordinaire, celle d'un commissionnaire spéculant pour son propre compte? Alors l'intervention de cet intérêt parasite, entre le producteur et le consommateur, constitue la combinaison la plus funeste au bien de ces deux derniers, et souvent même fait naître les manœuvres les plus honteuses. Le commissionnaire n'est plus alors qu'un agioteur, dont l'art consiste à tromper à la fois le producteur qui lui confie ses denrées, et l'acheteur qui les demande : le premier, en lui faisant paraître le cours trop défavorable, afin d'en obtenir ses denrées à bas prix ; le second, en les retenant et les concentrant par des spéculations de manière à en faire hausser artificiellement le cours, afin de les revendre plus cher. D'où il résulte qu'en définitive, pour alimenter cette honnête industrie, le consommateur paie plus qu'il ne l'aurait fait par une vente qui aurait été directe et publique, tandis que le producteur reçoit moins ; et non-seulement il reçoit moins, mais, ce qui est un résultat de la plus grave conséquence, il n'a aucune notion fidèle du besoin effectif de la consommation, ni du profit qu'il peut trouver à diriger spécialement sa production vers tel ou tel objet, non plus qu'à y faire des améliorations suggérées par l'expérience. Car son seul marché n'est plus le marché public, c'est l'entrepôt d'un commissionnaire ; et le prix qu'il reçoit n'est pas non plus l'expression d'un besoin public, ou la légitime valeur de la denrée qu'il a mise en vente ; c'est uniquement l'expression de l'intérêt personnel et présent de l'intermédiaire qu'il a choisi. Et vainement le cultivateur vou

drait-il chercher à découvrir le véritable prix assigné par la consommation, afin d'évaluer l'avantage équitable que le transport de ses denrées à Paris peut lui produire; la rivalité des intérêts des commissionnaires ne les empêche pas généralement de concourir en une vue commune, qui est de lui déguiser cette connaissance indispensable, afin de le déterminer à leur abandonner ses produits au moindre taux possible. Heureux encore s'il n'est pas victime de déceptions plus funestes. Car ce ne sont là que les inconvéniens les plus superficiels, les plus visibles, de ce mode occulte de versement des produits agricoles sur les marchés de Paris. Que serait-ce si j'avais dépeint les manœuvres honteuses et souvent coupables, auxquelles il sollicite l'intérêt personnel par la sécurité résultante du défaut de publicité dans les transactions? Toutes les ruses employées pour cacher les véritables cours, ou pour les influencer désavantageusement; la substitution frauduleuse des produits; les ventes fictives opérées pour tromper le cultivateur; la séduction exercée envers ses domestiques pour attirer les envois; la corruption mise en œuvre pour les porter à tromper leur maître, sur les prix réels; enfin toutes les turpitudes auxquelles l'appât du gain porte le commun des hommes, quand, à l'espoir de la réussite, se joint la sécurité du secret! Que l'administration ose sonder cette plaie morale, elle verra combien est profond le mal que je ne fais qu'indiquer.

Pour échapper à tous ces embarras (j'emploie ici, comme on voit, un mot adouci), le producteur agricole renonce à communiquer directement avec Paris. Il porte ses denrées au marché le plus proche, où des marchands forains l'en débarrassent, si même ils ne lui rendent le service de les aller acheter chez lui sans déplacement. Alors, en effet, l'infortuné cultivateur accompagne sa denrée et en peut défendre le prix par lui-même; mais avec quelles

armes? Ce qu'il voit, ce n'est pas la demande réelle de Paris, c'est la demande du marchand forain, ou plutôt des marchands forains en corps, laquelle représente uniquement le degré d'activité de leur spéculation actuelle, de leurs espérances pour vendre à Paris cher, de leurs tentatives pour obtenir la denrée à vil prix. Excellentes données sans doute et bien fidèles pour guider les opérations agricoles du producteur, et pour lui faire connaître l'extension ou l'amélioration de sa production que les besoins réels exigent! Souvent les marchands forains eux-mêmes les ignorent, ces besoins, ou n'en ont aussi qu'une connaissance infidèle, parce que, arrivés à Paris pour vendre, ils tombent à leur tour dans les déceptions des intermédiaires que nous avons signalés plus haut. Aussi, après avoir généralement peu ou même mal payé le producteur agricole, ils deviennent presque tous peu riches, la plus grande partie de leurs bénéfices possibles se perdant par le mode de vente auquel il faut bien qu'ils aient recours.

Une invention nouvelle et assez bonne de cette classe de marchands, j'entends bonne pour eux, et non pour le cultivateur, c'est de se rendre directement chez celui-ci, et d'y faire immédiatement prix avec lui, soustrayant ainsi à ses yeux même les faibles lueurs de vérité que pourrait lui offrir le marché d'approvisionnement à la ville voisine. Ceci est le beau idéal de la déception. Car le pauvre cultivateur n'a plus alors aucun terme de comparaison quelconque qui puisse lui faire connaître si on l'abuse; et, après s'être débattu long tems et vainement pour obtenir une limite de prix qu'il ignore, il faut toujours qu'il finisse par accepter celui qui lui est accordé. Alors le marchand forain devient le maître presque absolu du prix; et le cultivateur, n'ayant plus aucune connaissance des besoins du grand marché auquel cependant ses produits se rendent,

n'ayant non plus aucune sécurité à travailler pour le fournir, n'étend point cette spéculation, ou même y renonce, et tâche de la remplacer par quelque fabrication plus indépendante. Mais le peuple qui ne peut varier ainsi ses vues ou les étendre, ce pauvre peuple qui laborieusement doit tirer du sol le prix de fermage d'une terre chèrement louée, celui-là continue de se courber sur des cultures presque improductives, ou consume le fruit de ses sueurs à élever des bestiaux dont la nourriture lui est à peine payée; tandis que, s'il pouvait jouir d'une vente équitable et d'une communication fidèle, il en obtiendrait des prix qui l'enrichiraient, et par suite il se porterait avec ardeur vers un mode de production si bien récompensé. Ayant tous les jours sous les yeux le spectacle de cette opposition cruelle, reproduit sans cesse dans tous les genres de production qui font l'objet de la petite culture, je ne puis trouver des paroles assez vives pour en peindre les déplorables effets.

Mais, pourra-t-on se demander, cet état de choses est donc ignoré de l'administration? ou, si elle le connaît, n'a-t-elle pris aucune mesure pour faire sortir le producteur agricole, ce fournisseur direct de l'approvisionnement, d'un tel dédale de déceptions et d'intrigues? Oui, elle a employé en effet quelques combinaisons pour opérer ce bien si désirable; mais toutes n'ont pas à beaucoup près également réussi, et ne devaient pas non plus également réussir.

L'administration a établi pour certains produits des facteurs ou préposés nommés par elle, sous la garantie d'un cautionnement, et elle les a chargés de vendre pour le compte des producteurs qui leur consigneraient volontairement des denrées destinées à l'approvisionnement de Paris. Ces ventes sont contrôlées par des employés spéciaux qui dépendent aussi exclusivement de l'administra-

tion, et qui sont, par la nature de leur service autant que par leur institution même, rigoureusement étrangers à toute spéculation. Les facteurs, également astreints à cette condition, se paient sur un droit perçu d'après des règles fixes et connues d'avance.

Cette combinaison se distingue des précédentes par le caractère de légalité appliqué à la transaction. Si les facteurs sont actifs et fidèles, si les contrôleurs sont invariablement justes, tous les inconvéniens des autres modes de vente disparaissent. Les denrées arriveront en foule sur un marché où les intérêts des producteurs seront sûrement protégés.

Cette affluence est en effet infaillible dans les suppositions présumées; mais une seule circonstance réglementaire, une seule, en apparence fort légère ou même insignifiante, partage nettement ces institutions en deux classes : les unes inutiles ou nuisibles; les autres admirablement efficaces et protectrices de tous les intérêts honnêtes du producteur agricole, du détaillant et du consommateur. Cette différence, c'est le secret de la vente ou sa publicité.

Dans les marchés où la vente opérée par les facteurs est secrète, c'est-à-dire se fait, comme on l'appelle, à l'amiable, ces agens, que je suppose honnêtes, et s'astreignant par délicatesse à ne faire aucune affaire pour leur compte propre, se trouvent toujours avoir je ne dis pas à concilier, mais à ménager deux intérêts contradictoires, celui de l'expéditeur et celui de l'acheteur qui veut aquérir ces produits pour les vendre en détail : car à la vérité il faudra qu'il satisfasse l'expéditeur pour qu'il continue à lui adresser des consignations, mais il faudra aussi qu'il satisfasse l'acheteur pour qu'il continue à lui adresser des demandes d'achat; le droit ou bénéfice du facteur étant proportionnel à la masse totale de la vente. Or, le facteur n'ayant

point l'appui de la publicité et de la concurrence libre pour maîtriser les prétentions de l'acheteur, il est bien difficile qu'il ne cède pas quelque chose pour se l'attirer ; et ce quelque chose ne peut être qu'un sacrifice des intérêts de la partie absente. En outre, malgré tous les efforts et tous les soins de la probité la plus scrupuleuse, le facteur à la vente secrète ne pourra jamais y établir le taux loyal et juste que la concurrence d'une enchère publique établirait. Mais ce sera bien pis encore si cet intermédiaire légal fait aussi le commerce pour lui-même; et qui oserait assurer qu'il en soit toujours, ou même qu'il en puisse être autrement, lorsque l'on peut prouver, par des calculs certains et officiels, que le revenu légitime de quelques-uns de ces agens, supputé d'après le droit qu'ils perçoivent, n'égale pas en totalité, leurs frais déduits, ce qu'un aide maçon peut gagner annuellement? Quand on place des hommes dans un tel défilé, il faut s'attendre aux conséquences : ceci nous fait retomber dans le système des commissionnaires avec tous ses abus, plus graves peut-être et plus immoraux encore, parce qu'ils sont cachés sous l'apparence de la légalité.

Tous ces désordres disparaissent dans les marchés assujétis à la vente publique sur envois volontaires. Là, il semble que l'on entre dans un autre monde. La vente s'y fait en effet publiquement, à la chaleur des enchères, par des facteurs de l'administration, soigneusement surveillés et contrôlés dans leurs opérations et dans leurs livres de vente, de sorte que toute altération des prix est impossible; les registres authentiques où on les inscrit pouvant d'ailleurs toujours en être consultés sans frais par l'expéditeur. Ces agens-vendeurs sont soumis à un cautionnement qui répond de leur gestion ; ils sont astreints à garantir au vendeur le prix qu'ont obtenu ses denrées ; et ils lui remettent ce prix au comptant aussitôt après la vente faite, ou ils le tiennent

à sa disposition s'il en est absent ; car sa présence n'est nullement nécessaire, ni même utile, tant les opérations sont bien régularisées. Pour jouir de ce mode de vente aussi sûr que facile, les expéditeurs ne sont assujétis qu'à un droit de dépôt de garde et de vente, qui s'élève en totalité à moins de 3 p. % du prix de l'adjudication ; ce qui n'excède pas, ou même n'atteint point, le montant de la commission que prennent ordinairement les commissionnaires libres; et cependant, par ce seul droit si faible, tout le service est beaucoup plus que payé. Une partie est donnée à la ville pour ses frais d'administration, qui, après en avoir été acquittés, lui laissent encore un revenu considérable. Une autre portion, représentative de l'abri accordé aux marchandises dans les halles couvertes, appartient aux hôpitaux qui ont fait construire ces établissemens à leurs frais, et c'est pour eux une source importante de richesse. Le reste du droit est laissé aux facteurs; et ce reste est calculé de manière, qu'après avoir couvert leurs frais de gestion ainsi que l'intérêt de leur cautionnement et de leur charge, ils y trouvent encore un prix très-satisfaisant de leur intervention active et intelligente : de sorte qu'il leur est justement interdit de faire aucune spéculation pour leur compte propre, sous peine de destitution immédiate; et la confiance que cette interdiction absolue leur attire rend leur position trop bonne pour qu'ils aient aucun intérêt à la violer. Tel est en effet le véritable principe d'après lequel une administration éclairée doit régler les bénéfices d'une classe d'agens qui, pour bien exécuter leur service, doivent avoir toute l'activité et toutes les connaissances du commerce, sans jamais entrer dans aucune de ses spéculations, même les plus avantageuses. Sans doute, le taux de leur attribution pour chaque objet attiré par la confiance qu'ils inspirent, et vendu par leurs soins, doit être fixé de manière à représenter uniquement la valeur

du service utile que leur intervention rend au producteur et au consommateur; mais, ce prix étant ainsi équitablement réglé, l'administration doit se féliciter de la prospérité de ses facteurs, au lieu de l'envisager d'un œil d'envie, puisque la masse de leurs bénéfices ne peut croître qu'avec, et par l'assentiment de la production et de la consommation, qui réclament volontairement leur entremise. Il faut bien se garder d'affaiblir ou de ralentir de pareils succès.

Ce mode de vente, établi depuis plus de seize années pour certaines parties de l'approvisionnement, offre une foule d'avantages directs et pécuniaires qui s'aperçoivent du premier coup-d'œil, surtout par leur parfait contraste avec tous les autres modes que nous avons plus haut discutés; mais il en renferme encore un grand nombre d'autres plus cachés et non moins importans qui résultent de son influence économique et morale. En effet, outre le bienfait d'avoir toujours ses denrées vendues et payées immédiatement, sûrement, équitablement, sans difficultés, ni intrigues, ni discussions quelconques sur le marché public, qui ne voit que ce marché, ainsi alimenté, est d'autant plus parfait qu'il supprime tout intermédiaire inutile, n'offrant plus que le débat légitime et immédiat du producteur agricole, non avec le consommateur en détail, mais avec le marchand réel et nécessaire qui achète directement les produits pour les détailler; de sorte que le producteur d'une part, et le consommateur de l'autre, n'ont plus à payer simultanément que cet intermédiaire qui leur est à tous deux indispensable! En outre cet intermédiaire n'est point agioteur ni spéculateur à long terme; il est pour lui-même, pour son propre intérêt, l'expression précise et fidèle des besoins de la population. La grandeur du marché et la publicité de l'achat lui ôtent toute possibilité et même toute pensée d'influencer artificiellement les prix.

La concurrence libre et publique limite son bénéfice à ce qu'il doit être, au juste prix d'un travail réellement utile. Ainsi le consommateur obtient la denrée au taux équitable qu'elle doit lui coûter; et le producteur en reçoit l'exacte valeur qu'elle a réellement en sortant de ses mains. Trouvant ainsi un marché sûr et fixe, puisque les seules causes qui l'influencent sont les variations périodiques des diverses époques de l'année, il peut se livrer à la production avec confiance ; il peut la diminuer ou l'accroître selon les besoins qu'il prévoit, de sorte que la connaissance constante qu'il a de ces besoins, jointe à la sécurité de vendre équitablement au comptant, sans remise ni incertitude, assure l'approvisionnement, ainsi protégé, mieux que par toutes les mesures que l'administration pourrait prendre. Enfin le prix qu'il reçoit toujours de ses produits étant l'expression fidèle et équitable de leur valeur réelle, il est naturellement porté à chercher les moyens de les améliorer. L'expérience, rendue sensible par l'intérêt, l'instruit à toujours mieux faire qu'il n'avait fait jusqu'alors; et chaque amélioration opérée apportant aussitôt après elle sa récompense, il n'est pas plus tôt entré dans cette voie de perfectionnement qu'il y marche toujours avec hardiesse et persévérance, étant guidé par le résultat comme par la main.

Telles sont les conséquences que l'on pourrait appeler économiques; voyons maintenant les avantages moraux. N'est-ce donc rien que de favoriser les intérêts honnêtes et légitimes par la seule sagesse des institutions publiques? n'est-ce rien, pour la masse immense de peuple employée ou intéressée au commerce d'approvisionnement, que de faire, de ce commerce, un échange de valeurs au lieu d'un échange de déceptions ! Quel honneur, quelle confiance, quelle puissante influence morale ne s'acquerrait point l'administration, en sortant ainsi l'immense population qui vend et qui achète, des habitudes de ruses, d'adresse et de

mauvaise foi qu'elle regarde trop ordinairement comme ses moyens essentiels, et, en quelque sorte, comme sa légitime industrie; en lui apprenant par la plus puissante de toutes les preuves, par l'expérience, que les véritables principes d'un commerce honorable comme ses résultats les plus fructueux sont fondés sur l'équité, l'économie, le travail, et la juste appréciation des besoins publics! quoi de mieux que de lui épargner, par leur inutilité même, les odieuses habitudes du mensonge, des sermens trompeurs, des honteux blasphêmes, et de soustraire enfin des transactions de plusieurs centaines de millions de francs, à la fange des cabarets et à des dépravations pires encore! Cet humiliant tableau n'est point chargé, et les bienfaits du système contraire ne sont pas non plus une fiction théorique. Demandez au préposé en chef des halles, à l'honnête Espellet, ce qu'il voit dans la plupart d'entre elles, par exemple dans celle où la vente des farines s'opère ou est censée s'opérer selon ce que suppose l'administration; si l'on veut encore, dans le marché de Poissy, dont l'importance est si considérable pour l'agriculture, par l'immense quantité de bestiaux qu'elle y amène. Je souhaite qu'il puisse en avoir une idée différente de celle que nous venons de tracer d'après des documens trop certains. Et, d'un autre côté, demandez au doyen des agens de l'administration dans les marchés publics, au respectable Masson, l'un des hommes les plus probes, les plus éclairés, les mieux instruits en fait d'économie politique que l'on puisse trouver dans toute la France, demandez-lui ce qu'il a vu, reconnu, proclamé depuis vingt ans par ses rapports dans la partie du commerce d'approvisionnement dont, heureusement pour l'agriculture, il se trouve le surveillant, je devrais plutôt dire le défenseur spécial. Il y a vingt ans, vous dira-t-il, la halle au beurre se trouvait réduite à un état complet de nullité. Les beurres, destinés à l'approvisionnement de

Paris, étaient apportés, à leur arrivée, dans les magasins de différens commissionnaires, des détaillans, et des facteurs de l'administration, car il y en avait dès-lors. Mais la vente n'était point publique; delà tous les inconvéniens, tous les délais, toutes les intrigues, toutes les déceptions dont nous avons parlé. Il y avait peu d'envois qui fussent vendus en bon état; une grande partie n'était livrée à la consommation que lorsqu'elle avait perdu beaucoup de sa valeur, ou même lorsqu'elle était gâtée entièrement. C'était le peuple, la classe pauvre, qui achetait ces alimens altérés; mais, lorsqu'elle les refusait, il restait la ressource de les renvoyer au producteur, résultat, comme on voit, très-avantageux. Dans un commerce si mal réglé, peu d'acquéreurs étaient solvables, et rien n'était stable ni régulier. Par toutes ces causes, le cultivateur trouvait à peine, et rarement, le retour de ses avances; mais, forcé d'entretenir des bestiaux pour cultiver, il n'avait d'autre consolation que d'accuser la mauvaise foi de son commissionnaire, celui-ci celle du détaillant; et le peuple, souffrant de leurs débats, prenait patience par habitude. D'ailleurs le plus parfait désordre régnait dans toute la comptabilité de ce commerce, l'obscurité étant toujours un excellent auxiliaire des abus. Enfin, le commissaire des halles et marchés que j'ai nommé plus haut parvint à ouvrir les yeux de l'administration sur un désordre si nuisible à l'approvisionnement et si coupable en lui-même. L'administration, en déplorant le mal, ne pouvait cependant contraindre les cultivateurs à produire de meilleures denrées, à leur donner plus de soin, et à les envoyer à tel agent plutôt qu'à tel autre. Elle ne pouvait pas non plus contraindre les consommateurs à en offrir un prix plus élevé ou à en acheter davantage; car il serait encore plus difficile de commander à la consommation qu'à la production. Enfin elle ne pouvait pas prendre sous sa surveillance, et

en quelque sorte sous sa responsabilité propre, les voituriers, les commissionnaires, les marchands forains, pour les obliger à respecter les intérêts légitimes du producteur. Mais elle établit *la vente publique à la criée contrôlée* ; et, à l'aide de quelques réglemens d'organisation bien conçus, successivement suggérés par l'expérience, tous ces excellens résultats s'opérèrent d'eux-mêmes comme par miracle.

Avant cette époque, le beurre réputé le meilleur était celui que l'on appelait d'Isigny, parce que tout ce qui se fabriquait de cette denrée, même à une distance considérable de cette ville, se vendait à son marché, ou attendait les voitures de transport à leur passage ; ce qui occasionait, pour une grande partie, un retard considérable, suivi d'une détérioration correspondante dans les qualités. Peu à peu les fermiers, qui ressentaient les avantages de la vente publique, commencèrent à comprendre qu'ils pouvaient se soustraire à la défaveur du retard, soit en expédiant eux-mêmes, soit en s'associant pour organiser des expéditions simultanées. Dès-lors l'approvisionnement devint graduellement plus abondant, plus constant, de meilleure qualité, plus productif pour le fermier et plus avantageux pour le consommateur, qui, à prix égal, trouvait mieux et plus facilement qu'autrefois. De toutes parts les transports et les arrivages se multiplièrent ; ils devinrent fréquens, réguliers, rapides ; ils finirent par s'opérer par des voitures accélérées. On fut obligé d'augmenter les jours de marchés ; les produits de la perception s'élevèrent dans une proportion considérable ; la ville en profita, les hôpitaux s'en ressentirent, l'administration eut ses frais couverts, les facteurs virent leurs peines pour bien faire abondamment rétribuées ; et tout le monde fut content, car le producteur reçut davantage, le détaillant obtint de la sécurité dans son commerce et le consommateur fut mieux traité. Les intérêts parasites seuls y perdirent ; car, qu'avait fait

l'administration, sinon ouvrir la voie pour leur échapper ! Aussi n'y a-t-il pas d'intrigues ni d'efforts qu'ils ne fissent et ne fassent encore tous les jours, pour détruire ce mode de vente si utile au public, si destructif pour eux.

Comme les chiffres sont un excellent moyen de fixer des résultats de commerce, je placerai ici un tableau officiel des progrès de cet approvisionnement depuis 1808 jusqu'en 1827.

Beurres de toutes espèces vendus à Paris de 1808 *à* 1827.

	A LA CRIÉE PUBLIQUE.		EN DESTINATION CHEZ DES PARTICULIERS.	
Années.	Quantités en kil.	Produits en fr.	Kilogrammes.	Produits.
1808	2,533,209	5,497,129	325,983	737,121
1809	2,728,932	5,975,595	431,290	980,861
1810	3,013,718	6,817,077	384,146	1,030,755
1811	3,151,344	6,741,871	224,327	572,480
1812	3,167,449	6,935,929	169,307	413,104
1813	3,149,349	7,157,436	101,613	252,023
1814	3,289,066	7,564,061	103,199	245,180
1815	3,443,421	8,225,715	84,979	220,834
1816	3,476,496	7,792,993	63,728	154,979
1817	3,214,713	7,319,771	78,191	186,750
1818	2,996,503	7,409,731	67,851	165,007
1819	3,262,200	7,105,533	77,891	166,180
1820	3,242,422	7,539,485	69,525	169,813
1821	3,641,134	8,173,121	57,720	138,789
1822	3,703,431	8,103,707	41,359	112,433
1823	3 861,469	8,465,825	37,271	101,323
1824	4,208,210	9,359,940	32,591	92,945
1825	4,077,898	9,319,371	25,845	76,957
1826	4,100,183	9,563,129	36,667	99,381
1827	4,108,267	9,583,343	38,020	98,348

En comparant les produits amenés volontairement à la vente publique, avec ceux qui ont continué d'être adressés directement à destination, c'est-à-dire à des consommateurs ou à des commissionnaires, on voit que les producteurs

se sont graduellement et continuellement éloignés de ce dernier mode de vente, pour affluer à la vente publique; et les consommateurs, de leur côté, ont témoigné efficacement qu'ils l'approuvaient, car ils n'ont pas cessé de consommer davantage. Quiconque aura observé les habitudes du peuple, et remarqué avec quelle difficulté il les change, sentira de reste ce que de tels faits ont de décisif.

On supposera sans doute qu'un succès pareil aura fait généraliser ce mode de vente, à la fois si honnête et si profitable. En effet, certaines parties en étaient favorisées depuis long-tems, et on l'a étendu à quelques autres. Ce n'a pas été toutefois sans bien des efforts de la part des agens honnêtes, sans bien des instances de la part des producteurs. On se demandera ce que l'administration gagnait à ne pas en rendre l'application générale en la laissant toujours facultative, comme elle l'est dans les marchés qui en jouissent actuellement. Nous serions bien embarrassés de trouver à ces questions une réponse plausible, c'est-à-dire que l'administration pût ou dût regarder comme telle, dans le rôle de providence publique que nous lui attribuons. Toutefois, en nous rendant près d'elle, depuis cinq ans, l'organe des cultivateurs et des propriétaires, dont les produits agricoles alimentent ou peuvent alimenter Paris, nous avons reconnu qu'on ne l'a pas laissée à beaucoup près libre de suivre son intérêt naturel qui est seulement celui du public; qu'on l'a assaillie d'objections, entourée de craintes; et que, par des assertions aussi pratiquement que théoriquement absurdes, on lui a présenté la disette comme la conséquence prochaine d'un mode de vente qui, par sa publicité, favorise seulement les agens utiles de l'approvisionnement à l'exclusion de tous les intérêts parasites!

On lui a dit et écrit, par exemple, que le mode de la vente à l'amiable était parfait; qu'il assignait toujours aux

produits un prix loyal ; que plus de publicité éloignerait les approvisionneurs actuels, dont les opérations sont parfaitement honnêtes et innocentes, quoique apparemment elles croient avoir besoin du secret. La réponse à ces assertions ce sont les réalités.

D'autre part, on a dit que la vente publique pouvait bien réussir pour les beurres qui n'offrent que des qualités peu différentes ; ils en offrent pourtant du simple au triple pour les prix. Ensuite on a prétendu que les marchands approvisionneurs aimeraient toujours mieux vendre par eux-mêmes à l'amiable, plutôt qu'à la vente publique, quand ils devraient y gagner davantage : un tel choix n'est guère dans les habitudes du commerce. Mais, en tout cas, on n'a jamais proposé que la vente publique fût forcée ; on a seulement demandé qu'elle fût autorisée et accordée aux individus qui la sollicitent. Il n'est guère facile de concevoir qu'une permission pareille pût faire aucun mal.

Ailleurs, je parle toujours de rapports officiels, ailleurs on a objecté que la généralisation de ce mode de vente serait une innovation. On a répondu que la petite poste, dans son tems, avait été aussi une innovation ; et qu'il fallait bien quelquefois se résoudre à innover, même dans l'administration, quand la condition des choses administrées était devenue par trop différente.

Enfin on est allé jusqu'à représenter que, si l'on introduisait, dans certains marchés, un mode de vente direct et public quoique volontaire, la simplicité de ce mode dégoûterait et éloignerait les approvisionnemens en les privant du plaisir de spéculer sur les hausses et les baisses, ainsi que des conversations, des discussions et des autres habitudes, Dieu sait de quelle espèce, par lesquelles ils aiment à faciliter leurs transactions !

La seule exposition des principes et des résultats que nous avons faite plus haut, nous semble une réponse si

péremptoire à de telles objections, qu'il nous paraît superflu de nous y arrêter. Quant à la dernière, elle ne mérite pas une réfutation sérieuse.

Mais nous présenterons aux personnes graves, réfléchies et sincères, une seule et unique considération qui s'applique à la partie la plus importante, la plus indispensable, de l'approvisionnement de Paris; et nous les prions de la peser avec attention.

Il est évident que la pénurie des grains est le plus grand fléau que doive redouter l'administration d'une grande capitale; et, comme l'expérience prouve que l'infériorité des récoltes, qui en est ordinairement la première cause, se reproduit toujours plus ou moins fortement après un petit nombre d'années, parfois excessivement abondantes, on a sagement cherché à prévenir la population contre de si grands malheurs, par des approvisionnemens faits dans les années d'abondance pour être distribués à des prix modérés, dans les années de disette.

Tel a été le but des greniers d'abondance, des réserves, des approvisionnemens à prime et d'une foule d'autres institutions successivement mises en pratique avec un succès plus ou moins contesté, mais toujours avec des dépenses considérables; ce qui est inévitable, non-seulement à cause de l'intérêt du capital des grains conservés, mais encore, et bien davantage, à cause des soins, des pertes et des frais de tous genres qu'entraîne leur conservation. Cependant, les administrateurs les plus probes, les plus éclairés, les esprits les plus droits, les négocians les plus habiles, se sont successivement occupés de cet objet si important pour les populations agglomérées. Nous n'oserions jamais ajouter notre simple opinion à tant de recherches; mais nous demanderons la liberté d'adresser à l'administration et aux personnes qu'elle consulte cette question unique. Dans la divergence des avis que l'approvisionnement des grains a

fait naître, tout le monde s'accorde à considérer comme infiniment désirables les réserves libres, qui seraient faites volontairement par les cultivateurs eux-mêmes, sur leurs propres exploitations, dans l'espérance et même dans la certitude de s'en défaire avantageusement après peu d'années. Tout le monde reconnaît que cette prévoyance individuelle serait le gage le plus certain, le plus décisif d'un approvisionnement inattaquable; et l'on déplore d'une commune voix l'aveuglement, ainsi que l'insouciance, des producteurs de grains qui ne conçoivent pas, ou ne font point, cette excellente spéculation. Mais ceux qui émettent ces regrets ont-ils bien songé aux embarras de tous genres, aux difficultés presque insurmontables, qui attendent au marché actuel des farines le producteur inconnu, éloigné, étranger aux spéculations habituelles, qui vient s'y présenter pour la première fois? ou celui qui, sans pouvoir quitter son exploitation, se hasardera à y envoyer ses grains? A qui pourra-t-il s'adresser pour obtenir un débit certain, prompt, facile, qui lui réalise la vraie valeur du précieux produit qu'il a conservé à grands frais? Quiconque connaît l'état de ce genre de transactions, par l'observation ou par sa propre épreuve, sait bien que le producteur, ainsi abandonné à sa force individuelle, n'a aucune chance probable de résister aux déceptions dont on l'environne, et qu'il sera contraint de rapporter sa denrée ou de la vendre à vil prix. Au lieu donc de regretter qu'il ne se prépare point à un pareil résultat, surtout au lieu de le blâmer de n'en pas saisir les avantages, commencez par lui assurer la protection qui est en votre puissance et qui est aussi éminemment dans votre intérêt. Faites que, présent ou absent, sa production soit accueillie, soignée, préservée, vendue enfin et surtout payée honnêtement, loyalement, à sa vraie valeur, ce que vous ne pourrez et ne saurez vous-même, avec certitude, que par la vente à l'enchère publique. Alors

le producteur, assuré d'une estimation sincère de ses envois, pourra juger, et jugera parfaitement, s'il lui est avantageux de garder des grains avec ou sans prime, et de former pour la capitale ces réserves libres qui sont réclamées de toutes parts avec tant d'ardeur. Et alors, si l'expérience d'un approvisionnement ainsi protégé vous paraît encore nécessiter des primes d'assurance, vous pourrez du moins les rendre d'autant plus modérées, que vous aurez attiré un plus grand nombre de concurrens pour y prétendre; et surtout vous y gagnerez tous les faux frais, toutes les chances de pertes, que votre mode actuel de vente des farines impose à l'approvisionneur volontaire; puisque, si ce mal existe, il faut bien que le tort qu'il en éprouve soit payé par le plus haut prix de son grain, sans quoi vous ne le reverrez plus. Voilà certes, voilà le point douloureux qu'il faut d'abord guérir avant de rien attendre des spéculations libres des cultivateurs sur la conservation des grains, comme aussi avant de pouvoir mesurer l'étendue exacte des sacrifices que la sagesse conseille pour remédier à l'imprévoyance; si toutefois vous devez trouver encore matière à accuser l'imprévoyance, lorsque les prévoyans n'auront plus à vous craindre ou à se plaindre de vous. Car, imaginer à grands frais des combinaisons d'approvisionnement et de réserve pour la capitale, avant d'avoir ouvert un accès libre et facile aux produits qui pourraient spontanément l'alimenter, ce serait exactement comme si l'administration se ruinait à creuser des puits et des citernes pour fournir Paris d'eau, tandis qu'elle laisserait la Seine obstruée ou détournée de son cours naturel. Et quelles sont les autres parties de l'approvisionnement auxquelles ces craintes ne soient applicables, si ce n'est le petit nombre de celles qui jouissent de la vente aux enchères publiques? Quel propriétaire sensé, quel cultivateur prudent osera adresser directement ses produits à vos marchés sans

cette protection, ou ne cessera pour toujours de le faire s'il l'a tenté une fois ! Ce que nous avons rapporté plus haut, des conditions faites sur ces marchés aux producteurs agricoles, rend ici tout développement inutile.

Nous sommes heureux de le dire : l'administration, sollicitée depuis plusieurs années par les réclamations des producteurs, s'est rendue à ces vérités. Elle n'a pas changé, elle n'a pas dû changer pour cela subitement les réglemens actuels de ses marchés publics ; elle n'a pas non plus, et elle n'a pas dû davantage, contraindre la production à suivre généralement le mode nouveau de la vente à la criée publique, quelque avantage que semblent lui accorder le raisonnement et l'expérience. Mais elle a choisi un des facteurs de cette vente, celui qui s'était montré depuis long-tems le plus actif à en provoquer, à en éprouver l'extension, et elle l'a autorisé à vendre ainsi, par les mêmes formes de criée contrôlée et sous les mêmes droits actuels, toutes les denrées d'approvisionnement qui lui seront *volontairement* adressées par les producteurs. On ne peut rien imaginer de plus sage que cette autorisation, avec la réserve de liberté et de spontanéité qui l'accompagne. Seulement, que l'administration y prenne garde ; il existe à Paris des marchés où l'introduction de la vente publique, loyale et sincère, est impossible sans une répartition plus équitable des droits qui y sont perçus ; car, bien que, dans quelques-uns, ces droits soient excessifs, la portion qui en est attribuée aux facteurs est beaucoup trop petite pour que leur intervention en soit suffisamment payée ; de sorte que l'adoption de la vente à la criée publique ruinerait ces agens par sa réalité même et par son évidence, si l'on ne commençait par corriger cette erreur dans leurs allocations. Mais un élément si sensible, et si évident en principe comme en pratique, n'échappera pas à la sagacité de l'administration ; et, le supposant rectifié où il doit l'être, il ne

restera qu'à applaudir. En restreignant la mesure aux envois faits volontairement, l'administration n'expose aucun intérêt utile et ne viole aucun droit acquis, puisqu'elle se borne à ouvrir ainsi, aux producteurs et aux consommateurs, une nouvelle voie, qu'ils demeurent libres d'adopter ou de ne pas suivre. Et en même tems, si la mesure est bonne, comme nous l'espérons, si elle est vitale pour l'agriculture de vingt départemens qui environnent Paris, quelles actions de grâces cette utile concession ne méritera-t-elle pas au magistrat qui l'a consentie! Nous ne pouvons ici que lui porter nos vœux sincères pour qu'il y persiste avec énergie, dans les limites d'indépendance et de spontanéité qu'il a sagement assignées. Et maintenant que notre tâche est accomplie, si une expérience personnelle de plusieurs années, si le sentiment profond des abus présens, et du bien qu'ils empêchent et du tort mortel qu'ils font à l'agriculture ainsi qu'à la morale du peuple, peuvent excuser celui qu'un tel spectacle a forcé, malgré lui, de traiter des objets étrangers à ses études habituelles, l'auteur de cet écrit espère de trouver grâce auprès des amis du bien public.

Biot,

Membre de l'Institut, propriétaire cultivateur dans le département de l'Oise.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

Pag.

TACTIQUE PARLEMENTAIRE. (*Political Primer*) 5

ÉCONOMIE POLITIQUE. —Moyens d'assurer le bien-être des classes inférieures (*Quarterly Review*) 41

LITTÉRATURE ALLEMANDE. — Wieland et ses contemporains (*Foreign Quarterly Review*) 193

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Chronique de la cour de Lisbonne, n° II (*London Observer*) 54

Chronique de la cour de Lisbonne, n° III. (*Idem*) 264

VOYAGES.—STATISTIQUE.— 1. Les fêtes de Pâques à Jérusalem (*New Monthly Magazine*) 87

2. Nouveaux détails sur les provinces de la Turquie menacées par les Russes (*Lit. Gaz.*) 99

3. Nouvelles des voyageurs qui explorent l'intérieur de l'Afrique (*Quarterly Review*) 279

4. Voyage au Mexique (*Monthly Review*) 303

L'AUTRICHE comme elle est (*New Monthly Magazine*) ... 110

SCÈNES de la vie anglaise. (*Sayings and Doings*) 139

UN ÉPISODE de la guerre d'Espagne (*Forget Me Not*) 329

NOUVELLES des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, de l'Agriculture, etc., etc. .... 153 et 341

CORRESPONDANCE. — Première lettre de M. Biot, de l'Académie des Sciences, à M. Saulnier fils, directeur de la *Revue Britannique*, sur les approvisionnemens de Paris 179

Seconde lettre du même, sur les approvisionnemens de Paris 354

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

